This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

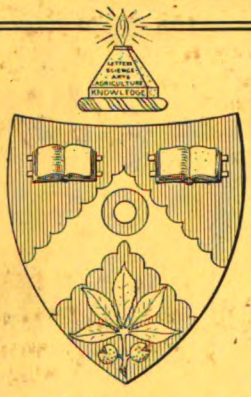
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

graphié par Schubert. Imp de Simonau. Bru

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE,

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

..... La muse aime la jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

3ME ANNÉE.

TOME VI.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE DE ÉMILE LELONG ET Cie, ÉDITEURS,
25, RUE DES MINIMES.

1848.

Digitized by Google

AF 201
R456
v. 6

Déposé.

Digitized by Google

COMME L'AMOUR VIENT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

PAR M. JULES GUILLIAUME.

Représentée pour la première fois, à Bruxelles, sur le Théâtre des Galeries St.-Hubert, le 1er avril 1848.

Et l'amour vient sans qu'on y pense.

VIEILLE CHANSON.

L'amour s'augmente en raison directe des obstacles qu'il rencontre.

QUELQU'UN.

A MADEMOISELLE EUGÉNIE CORÉS.

A vous ces vers ! à vous qui les fîtes éclore.
La grappe doit mûrir, pendue aux pampres verts.
Il faut que sur sa tige une fleur se colore :
A vous, à vous ces jeunes vers.

Vous les fîtes éclore ; et c'est vous que reflète
Marie, enfant rieuse, au sourire mutin,
En qui j'eusse voulu, pour vous peindre complète,
Unir le cœur d'un ange à l'esprit d'un lutin.

A vous, artiste et femme, à la fois belle et grande,
Qu'on admire et qu'on aime à ces titres divers,
A vous donc, à défaut d'une plus digne offrande,
A vous, à vous ces jeunes vers !

DISTRIBUTION.

DUPLESSIS	(60 ans).	M. BARON.
MARIE, sa fille	(16 ans).	Mlles CORÈS.
GASTON, neveu de Duplessis	(18 ans).	MAYER.

La scène se passe à Paris, chez Duplessis. — Le théâtre représente un salon : à droite, un piano ; à gauche, une table à ouvrage.

Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils présentent aux yeux du public : les autres indications de droite et de gauche, doivent s'entendre par rapport au spectateur.

8°Yth 12

Digitized by Google

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPLESSIS, seul.

(Au lever du rideau, il est assis à gauche et lit une lettre.)

Mon cher frère,

Depuis un mois, je n'ai plus reçu de vos nouvelles; et vous devez comprendre mon impatience, lorsqu'il s'agit du seul intérêt de ma vie, du bonheur de mon fils. Vous savez dans quel espoir j'ai consenti à le laisser partir pour Paris; vous m'aviez promis de hâter son mariage avec sa charmante cousine, si toutefois vous trouviez quelque rapport entre leurs caractères. Faites-moi donc connaître au plus tôt le résultat de vos observations. Gaston aime-t-il Marie? En est-il aimé? J'attends votre réponse pour quitter Bordeaux, et venir assister à l'union de nos deux enfants: si, au contraire, il n'existe entre eux d'autre lien que celui de la parenté, souffrez que Gaston revienne sans plus tarder embrasser sa tendre mère.

HORTENSE DERVILLY.

Il se lève.

Unissons nos enfants! Ma sœur parle à merveille.
Mais voilà trois grands mois qu'en vain je les surveille;
Et que je me demande à part moi: S'aiment-ils?
C'est à mettre en défaut les yeux les plus subtils.
En voyant leur accord, quelquefois je me flatte
De pouvoir réussir; puis un orage éclate,
Et soudain, les voilà se querellant tout deux.
Le moyen le plus simple et le moins hasardeux
Serait d'interroger chacune des parties,
Pour, d'après leurs aveux, juger leurs sympathies.

(Bruit dans la coulisse.)

Une dispute! bon! ce sont eux.

SCÈNE II.

DUPLESSIS, MARIE, GASTON.

GASTON.

Non, non, non!

MARIE.

Vous céderez, monsieur.

Digitized by Google

GASTON.

Moi? je perdrais mon nom
Plutôt que de céder.

DUPLESSIS, se plaçant entr'eux. (Marie, Duplessis, Gaston.)

Qu'est-ce donc, je vous prie?

MARIE.

Ciel! mon père!

GASTON.

Mon oncle!

DUPLESSIS.

Hé bien?

MARIE.

C'est....

GASTON.

C'est Marie
Qui prétend me forcer à jouer au volant.

MARIE.

Et vous me refusez; et c'est très-peu galant.
Je vous l'ai demandé trois fois avec instance.

DUPLESSIS.

Tu pouvais accepter, sans faire résistance.

GASTON.

C'est vrai, mais....

MARIE.

J'ai parlé très-poliment.

GASTON.

D'abord.
Mais après?

MARIE.

N'est-ce pas, mon père, qu'il a tort?

DUPLESSIS.

Sans doute.

Digitized by Google

GASTON.

Permettez : aller se mettre en nage
A poursuivre un volant,.... ce n'est plus de mon âge.

MARIE.

Vous le faisiez encore... hier ; c'est tout récent.

GASTON.

Et puis, je feuilletais un livre intéressant,
Que je n'ai pas voulu laisser là pour la suivre.

MARIE.

Il en convient !

GASTON.

Alors, elle m'a pris mon livre,
Elle s'est fâchée.

DUPLESSIS.

Ah !

GASTON.

J'ai résisté plus fort ;
Ainsi, vous voyez bien, mon oncle, qu'elle a tort.

DUPLESSIS.

C'est évident.

MARIE.

Comment ! vous prenez sa défense ?

DUPLESSIS.

Non pas !.. mais s'il renonce aux plaisirs de l'enfance,
Je ne puis l'en blâmer ; chaque chose a son temps.

DUPLESSIS.

Monsieur de Saint-Firmin a plus de quarante ans ;
Il joue à la raquette aussi bien que personne....
Presque aussi bien que moi.

GASTON.

La raison en est bonne.
C'est pour se rajeunir.

Digitized by Google

MARIE.

Il n'est pas vieux.

GASTON.

Pardon

MARIE.

Contre lui, vous lancez toujours quelque lardon.
Mais, du moins, pour me plaire, il accourt au plus vite,
Et n'attend pas deux fois qu'*une dame* l'invite.
Il est aimable.

GASTON.

Fat !

MARIE.

Spirituel.

GASTON.

Épais !

MARIE.

Et complaisant surtout.

DUPLESSIS.

Allons, la paix ! la paix !
Qu'on se donne la main ; très-bien ; et qu'on s'embrasse.

MARIE.

C'est pour vous obéir.

GASTON.

C'est pour vous rendre grâce.

MARIE.

Ne croyez pas, au moins, que je pardonne ainsi.

GASTON.

Hé bien ! ne boude plus ; allons jouer.

MARIE.

Merci !
Je jouerai toute seule : adieu, monsieur.

DUPLESSIS.

Demeure :
Nous avons à causer.

Digitized by Google

MARIE.

Je reviens tout-à-l'heure.

(Jouant au volant, et comptant les coups.)

Un, deux, trois, quatre, cinq, six. (Elle sort.)

DUPLESSIS.

La voilà qui part !

N'importe ; interrogeons d'abord Gaston à part.

SCÈNE III.

GASTON, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Hé bien ! où vas-tu donc ?

GASTON.

Joindre Marie.

DUPLESSIS.

Écoute.

Un projet important... Tu m'entends bien ?

GASTON.

Sans doute.

Elle va m'en vouloir.

DUPLESSIS.

Bah ! bah !

GASTON.

Si je pouvais....

Oui ; je cours l'apaiser : ne trouvez pas mauvais....

DUPLESSIS, le retenant par l'habit.

Non pas, mon bel oiseau ; je vous tiens un bout d'aile.
Je voulais te parler de ta cousine.

GASTON.

D'elle ?

DUPLESSIS.

Cet entretien est grave : il me faut, mon neveu,

Digitized by Google

Obtenir de ta part le plus sincère aveu.
Comment la trouves-tu ?

GASTON.

Moi ? comment je la trouve ?
Ma cousine ?

DUPLESSIS.

Apprends-moi ce que ton cœur éprouve
Auprès d'elle.

GASTON.

Mon cœur ? je ne vous comprends point.

DUPLESSIS.

Te semble-t-elle aimable ?

GASTON.

Oui, vraiment; en tout point.

DUPLESSIS.

Elle a beaucoup d'esprit ?

GASTON, froidement.

Beaucoup.

DUPLESSIS.

Elle est jolie ?

GASTON.

Je crois qu'oui.

DUPLESSIS, à part.

Pauvre enfant ! Il l'aime à la folie.
Frappons les derniers coups. (Haut.) Ainsi, quand tu la vis,
Pour la première fois, tes sens furent ravis,
Et tu te dis alors sans doute au fond de l'âme :
Je voudrais bien avoir ma cousine pour femme?

GASTON.

Moi, mon oncle !... mais non.

DUPLESSIS.

Ce ne sont pas tes yeux
Qui furent seuls charmés? Tant mieux, Gaston, tant mieux.

Digitized by Google

C'est quand tu la connus encore davantage
Que d'un pareil hymen tu compris l'avantage :
Ce sont ses qualités, ses grâces qui t'ont fait
Désirer d'obtenir son amour ?... C'est parfait !
Dès aujourd'hui, mon cher, elle est ta fiancée.

GASTON.

Vous êtes dans l'erreur : jamais cette pensée
Ne m'est venue.

DUPLESSIS.

Ah ! bah ! Tu ne l'aimais pas ?

GASTON.

Si !

Beaucoup même.

DUPLESSIS.

Hé bien ! donc, pauvre amoureux transi.
Épouse-la.

GASTON.

Non pas.

DUPLESSIS.

Je n'y vois point d'entrave.

GASTON.

Comme vous l'avez dit, c'est une chose grave.

DUPLESSIS.

Je n'y comprends plus rien, ma parole d'honneur !
Il faudra le prier pour faire son bonheur.

GASTON.

Mon oncle, je vous dois une franchise entière.
J'ai lu plusieurs romans.... très-forts sur la matière ;
Et, bien que mon cœur soit encore *in partibus*,
Les secrets de l'amour sont pour moi sans rébus.
Par cette fièvre-là dès que l'âme est saisie,
L'on sent d'abord filtrer en soi la jalousie,
L'on s'agite, l'on craint partout quelque danger,

Digitized by Google

Et l'on perd le sommeil, le boire et le manger.
Or, moi, je suis heureux et content quand je veille,
Et je puis vous jurer que je dors à merveille :
Je ne vois les périls que lorsqu'ils sont passés,
Et j'ai bon appétit, vous le savez assez.
A rimer quelques vers si parfois je m'amuse,
Les bouquets à Philis font regimber ma Muse ;
Je ne suis ni chagrin, ni sot, ni langoureux ;....
Jugez d'après cela si je suis amoureux.

DUPLESSIS.

Pourtant, savant docteur, vous l'avez dit vous-même,
Vous aimez Marie ?

GASTON.

Oui, mon cher oncle ; je l'aime !
Comme on aime l'oiseau qui module son chant,
Comme on aime l'aurore ou le soleil couchant ;
Comme on aime une fleur dont le parfum enivre,
Comme on aime un beau ciel, comme on aime un beau livre,
Parce qu'elle paraît plus charmante à mes yeux
Que la fleur et l'oiseau, que la terre et les cieux.

DUPLESSIS.

Le diable se perdrait dans de pareils mystères !
Qui te fait repousser sa main ?

GASTON, gravement.

Nos caractères,
Qui sont tout différents !... Avant que de s'unir,
Mon oncle, il faut un peu songer à l'avenir.
Moi, je suis sérieux, elle est... très-étourdie :
Elle vient me troubler tandis que j'étudie.
Alors, si je m'emporte, elle se fâche aussi ;
Comment donc pourrions-nous tenir ménage ainsi ?

DUPLESSIS.

Mais ces diversités d'humeur que tu redoutes,
Sont autant de garants de ton bonheur... Tu doutes ?

Digitized by Google

GASTON.

Oui, je crois que de moi vous voulez vous moquer.

DUPLESSIS.

Tes auteurs là dessus auraient dû s'expliquer;
Car c'est un fait certain... acquis à la science.

GASTON.

Par exemple!

DUPLESSIS.

Sais-tu le jeu de patience?

GASTON.

Oui.

DUPLESSIS.

Chacun des morceaux dont il est composé
Doit trouver un fragment qui lui soit opposé,
De façon qu'à tout cap un golfe corresponde,
Et qu'à l'angle saillant l'angle rentrant réponde.
Hé bien! ce passe-temps que tout enfant connaît,
Peut te servir d'exemple : un bon ménage n'est,
— Sous beaucoup de rapports, — qu'un jeu de patience.

GASTON.

Tiens! tiens! tiens! tiens!

DUPLESSIS.

Crois-en ma propre expérience :
Sur ce point-là, mon cher, tes principes sont faux.
Feu ma femme, ta tante, avait quelques défauts;
J'avais aussi les miens, et, s'il faut que j'en nomme,
Elle aimait la dépense, et j'étais économe;
Elle avait l'humeur rogue, et je riais de tout;
Moi, j'étais taciturne; elle parlait beaucoup.
He bien! chacun de nous, en laissant l'autre libre,
Servait de contrepoids, et faisait équilibre.

GASTON.

Vos penchants ne pouvaient jamais se marier.

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Non; mais nous les suivions sans nous contrarier.
Je ne devais me faire aucune violence
— Quand elle parlait trop — pour garder le silence.
Sur ma franche gaîté trouvait-elle à fronder,
Tout en riant plus fort je la laissais gronder.
Désirait-elle enfin compléter sa toilette,
Par l'achat d'une robe ou par quelqu'autre emplette,
Moi, simple dans mes goûts, je lui donnais raison.
Et je ne m'achetais qu'un habit par saison.

GASTON.

Je comprends maintenant.

DUPLESSIS.

Cela te semble étrange?
Mais, crois-moi, c'est ainsi, Gaston, que tout s'arrange.
Je veux te rendre heureux; c'est mon plus cher désir.
Accepte... seulement pour me faire plaisir.

GASTON.

Mais si Marie allait refuser?... Je préfère...

DUPLESSIS.

Je l'entends : tais-toi.

GASTON.

Mais...

DUPLESSIS.

Tais-toi; c'est mon affaire!

SCÈNE IV.

GASTON, DUPLESSIS, MARIE, qui entre en chantant, un morceau de musique à la main.

MARIE.

Non; ce n'est pas cela : je sors toujours du ton.
Pourtant, c'est bien facile... Ah! vous voilà, Gaston.

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Tu ne le boudes plus, j'imagine?

MARIE.

Au contraire.

Déclamant.

A mon juste courroux rien ne peut le soustraire...
S'il ne m'aide à chanter ce nocturne nouveau.

GASTON, s'excusant

Ma cousine....

MARIE.

Eussiez-vous vingt rhumes de cerveau,
Comme nos grands chanteurs en ont tous... de commande,
Je le veux!... non Gaston, non; je te le demande.

GASTON, à part.

Mon oncle avait raison : elle est charmante.

MARIE.

Hé bien?
Pourquoi me contempler ainsi ?

GASTON, troublé

Qui? moi!... pour rien.

MARIE, s'asseyant au piano.

Es-tu prêt?

GASTON.

M'y voici.

(Duplessis, Gaston, Marie).

MARIE, pendant la ritournelle.

Tu suis bien la mesure?

GASTON.

Oui.

DUPLESSIS, s'asseyant.

Je sers de public.

MARIE.

Va donc!... j'en étais sûre!

Digitized by Google

Avec gronderie.

Vous êtes en retard de deux temps et demi.

DUPLESSIS.

Lui qui lit à ravir!... Qu'as-tu donc mon ami?

GASTON.

Pardon, j'étais distrait.

MARIE.

Distrait!

GASTON, avec hésitation.

Je... vous regarde.

MARIE.

Flatteur!... je recommence; et surtout, prenez garde.

GASTON, chantant.

Un charme à toi me lie;
Est-ce amour ou folie?
Je n'en sais rien.
Mais combien il enivre
Mon âme qui s'y livre;
Je le sais bien.

MARIE.

Comme vous chevrotez, mon cousin.

DUPLESSIS.

C'est tout clair:
Il met du sentiment; cela convient à l'air.

MARIE.

A mon tour.

(Elle chante).

Ta voix douce et flatteuse
Est-elle ou non menteuse?
Je n'en sais rien.
Mais combien mon cœur tendre
Prend plaisir à l'entendre,
Je le sais bien.
A présent, nous reprenons l'ensemble.

Digitized by Google

GASTON et MARIE, chantant.

Un charme à toi me lie,
Est-ce amour ou folie?
Je n'en sais rien.
Mais combien il enivre
Mon âme qui s'y livre;
Je le sais bien.

DUPLESSIS, se levant.

Bravo!

MARIE.

Sans compliment, hé bien! que vous en semble?

DUPLESSIS.

C'est ravissant!

MARIE.

Disons le troisième couplet.

DUPLESSIS.

Tu le verras plus tard, mon enfant, s'il te plaît.
Je veux te consulter.

MARIE.

A vos ordres, mon père.
Mais j'ai fort peu de temps : ce sera court, j'espère?

DUPLESSIS.

Peut-être. (A Gaston.) Tu t'en vas?

GASTON.

Je crains de déranger.

DUPLESSIS.

Non : à cet entretien tu n'es pas étranger.

GASTON, bas.

J'ai trop peur.

DUPLESSIS.

Je comprends.

Digitized by Google

GASTON.

Ayez soin de lui taire
Que j'avais refusé.

DUPLESSIS.

Chut !

MARIE, à part.

Quel air de mystère !

(Gaston sort.)

SCÈNE V.

DUPLESSIS, MARIE.

MARIE.

Qu'est-ce donc ?

DUPLESSIS.

Mon enfant, j'ai soixante ans passés.
Je suis loin, il est vrai, d'être des plus cassés;
Mais la plus belle vie ici-bas a son terme.

MARIE, avec reproche.

Mon père !...

DUPLESSIS.

Bref, il faut qu'un défenseur plus ferme,
Une plus jeune main remplace mon appui,
Et je veux te donner un époux aujourd'hui.

MARIE.

Un époux ! tout de bon ?

DUPLESSIS.

La chose est décidée.
Cela te fait peur ?

MARIE.

Non; je trouve cette idée
Très-plaisante au contraire... Il est bien entendu
Que c'est moi qui devrai choisir mon prétendu ?

Digitized by Google

DUPLESSIS, à part.

Elle aime son cousin. (Haut) Ce désir-là m'annonce
Que ton choix est tout fait.

MARIE.

Non, vraiment.

DUPLESSIS.

Soit!... prononce.

MARIE.

Attendez un moment. C'est que... prendre un mari
C'est sérieux.

DUPLESSIS.

Allons!... j'en ferais le pari, —
Il est, non loin d'ici peut-être, une personne
Qui t'intéresse plus que toute autre!

MARIE.

Personne!

DUPLESSIS.

Alors donc, laisse-toi diriger par mes soins.

MARIE.

Au fait, c'est aussi sûr; et je n'ai pas, du moins,
L'embarras de chercher. Parlez; je vous écoute,
Et votre avis sera le mien, coûte que coûte.

DUPLESSIS.

Sache donc, avant tout, qu'un jeune homme... charmant,
Depuis trois mois t'adore en silence.

MARIE.

Vraîment?

DUPLESSIS.

Unir ton sort au sien, c'est l'espoir qui l'anime.

MARIE.

Et quel est, s'il vous plaît, le héros anonyme
Du superbe roman que vous me racontez?

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Il attend son bonheur de tes seules bontés.

MARIE.

Mais son nom ?

DUPLESSIS.

Il te trouve adorable, divine...

MARIE.

C'est très-bien : mais enfin, son nom, son nom ?

DUPLESSIS.

Devine.

MARIE.

Je le connais ?

DUPLESSIS.

Beaucoup.

MARIE.

Je le vois souvent ?

DUPLESSIS.

Oui ;
Tous les jours.

MARIE, cherchant.

Tous les jours !

DUPLESSIS.

Ton cousin Gaston.

MARIE.

Lui !
Allons donc ! vous voulez rire.

DUPLESSIS.

Dieu m'en préserve !

MARIE.

Sans plaisanter, c'est là l'époux qu'on me réserve ?

DUPLESSIS.

Ce choix est convenable ; et sans autre débat.
Tu l'acceptes ?

Digitized by Google

MARIE.

Non point ; je le refuse.

DUPLESSIS.

Ah bah !

Tu refuses ?

MARIE.

Sans doute.

DUPLESSIS.

Et d'où vient ce caprice ?

MARIE.

Vous ne voudriez pas, à coup sûr, que je prisse
Un mari si maussade et si peu complaisant,
Qui tout à l'heure encor.....

DUPLESSIS.

Le motif est plaisant !
Parce qu'il se conforme aux lois de l'étiquette,
Et ne croit plus pouvoir jouer à la raquette.

MARIE.

N'est-ce rien que cela, mon père ? Ce seul trait
Suffit pour le juger, et fait tout son portrait.

DUPLESSIS.

Comment ! ne vas-tu pas, dans un enfantillage
Voir un crime assez grand pour rompre un mariage ?

MARIE.

J'en vois même plusieurs.

DUPLESSIS, raillant.

Vraîment ?

MARIE.

C'est positif.
D'abord, à m'obéir il s'est montré rétif :
C'est un manque d'égards.

DUPLESSIS.

Mais, ma chère Marie.....

Digitized by Google

MARIE.

Mais un esprit bien fait jamais ne contrarie.
Puis, il n'a pas voulu revenir d'une erreur ;
C'est de l'entêtement : il s'est mis en fureur.
Ce seul fait prouve donc d'une façon bien claire
Qu'il est très-obstiné, très-entier, très-colère,
Et vous le comprenez alors, lui confier
Le soin de mon bonheur, c'est me sacrifier !

DUPLESSIS.

Ta, ta, ta : voilà bien comme l'on exagère !
Sa faute, s'il en eut, est du moins fort légère.

MARIE.

La cause est entendue ! à présent, je conclus ;
Il ne me convient pas ; ainsi, n'en parlons plus.

DUPLESSIS, à part.

Diantre ! diantre ! voilà tous mes plans en déroute.
Pour la faire céder, tentons une autre route.
Haut.
Marie, écoute-moi. Gaston est amoureux ;
Je te l'ai dit. Tu vas le rendre malheureux.

MARIE.

C'est sa faute après tout ; je n'en suis point coupable.

DUPLESSIS.

Un amant dédaigné de tout devient capable.
Tu ne sais pas cela ; mais alors, le sang bout,
Et puis.... Prends garde enfin de le pousser à bout.
Crois-moi : s'il te voyait repousser son hommage,
Il se tuerait peut-être ;.... et ce serait dommage.

MARIE.

O ciel ! que dites-vous ? Vous pensez qu'il mourrait ?

DUPLESSIS.

Je n'en suis pas certain ; mais.... cela se pourrait.

Digitized by Google

MARIE.

Oh ! mais... c'est différent : je ne veux pas qu'il meure,
Et je me dévoûrai plutôt.

DUPLESSIS.

A la bonne heure !

MARIE.

Laissez-moi m'expliquer d'abord avec Gaston.
Silence ! on vient.

SCÈNE VI.

GASTON, DUPLESSIS, MARIE.

GASTON.

Mon oncle ?

DUPLESSIS.

Hé bien ! que me veut-on ?

GASTON.

Monsieur de Saint-Firmin est en bas ; il demande
A vous parler.

DUPLESSIS.

J'y vais... (A Marie.) Je te le recommande ;
Sa vie est en tes mains. (A Gaston.) Tout va bien, mon enfant.
Elle aime !

GASTON.

Vraîment ?

DUPLESSIS.

Mais elle s'en défend.
Il faut....

GASTON, avec confiance.

Laissez-moi faire.

DUPLESSIS, à part.

Elle faible, lui tendre ;
Ils ne peuveut manquer tout d'abord de s'entendre.
(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MARIE, GASTON.

MARIE, à part.

Je n'ose presque plus lui parler maintenant.

(Elle va s'asseoir à gauche et prend une broderie.)

GASTON, à part.

Elle va travailler!... au fait, c'est moins gênant.

(Il va s'asseoir à droite, et prend un livre.)

Si je pouvais trouver quelque phrase hardie....

MARIE.

Vous ne me dites rien, mon cousin?

GASTON.

J'étudie.

MARIE.

Ah! vous étudiez :.... quoi donc?

GASTON.

C'est.... du latin.

MARIE.

Du latin?

GASTON.

Oui. **(Un silence.)**

MARIE.

Le temps est bien beau ce matin.

GASTON.

Superbe! **(Un silence.)** Vous brodez, ma cousine?

MARIE.

Oui; je brode
Un Saint Jean-Baptiste.

GASTON.

Ah!

Digitized by Google

MARIE.

Mis à mort par Hérode.
C'était un méchant roi qu'Hérode.

GASTON.

Très-méchant.

MARIE.

C'est un joli sujet?

GASTON.

Un sujet... fort touchant.

MARIE, à part.

A la bonne heure, au moins; je m'aperçois qu'il m'aime.
Il ne contredit plus, et c'est la douceur même.

GASTON, à part.

Elle est pleine d'esprit!

MARIE, à part.

Son livre le distrait.
Tâchons de l'obliger à trahir son secret.

GASTON, à part.

Forçons-la d'avouer son amour... Elle approche!

MARIE.

La lecture vous plaît?.. ce n'est point un reproche;
Mais...

GASTON.

Ces vers sont si beaux!

MARIE.

Ah! vous lisez des vers?

GASTON.

Des vers grecs!

MARIE.

Vous tenez votre livre à l'envers.
(Lisant par-dessus son épaule.)
Œuvres d'Alphonse Karr... de la prose française!
Clotilde! un roman?

Digitized by Google

GASTON, se levant.

Tiens ! c'est vrai.

MARIE.

Chapitre seize.

Un roman !!..... voyons donc.

(Elle lit :)

Je ne puis plus rien faire qu'aimer, qu'adorer cette femme : je l'aime, et j'en meurs.

Mon cousin, dites-moi :

Est-ce qu'on meurt d'amour ?

GASTON.

C'est très-rare : pourquoi

Demandez-vous cela ?

MARIE.

C'est que tantôt mon père

M'assurait qu'un amant, lorsqu'on le désespère,

Est capable de tout.

GASTON.

Oh ! oh ! c'est un peu fort.

MARIE.

Et qu'il finit souvent par se donner la mort.

GASTON.

Peste !.. mais le remède en ce cas serait pire

Que le mal : il faudrait être fou.

MARIE.

Je respire !

Ainsi, sans vous forcer à mourir de chagrin,

Je pourrais refuser de vous épouser ?

GASTON.

Hein ?

MARIE.

Vous ne chercherez pas à vous ôter la vie ?

Digitized by Google

GASTON.

Vous voulez plaisanter?

MARIE.

Je n'en ai point d'envie.

GASTON.

Que signifie alors?.. Vous ne m'aimez donc pas?

MARIE.

Non; mais s'il eût fallu vous sauver du trépas,
J'aurais pu consentir cependant à me rendre.

GASTON.

Ah! vraîment. Je commence enfin à vous comprendre.
Vous vouliez m'épouser seulement par pitié.

MARIE.

Par pitié, mon cousin... non; mais par amitié.

GASTON.

Je vous sais fort bon gré d'une amitié si vive
Qui veut se dévouer ainsi pour que je vive.

MARIE.

Est-ce que je vous blesse en faisant cet aveu?

GASTON.

Allons donc ce serait se blesser pour bien peu.

MARIE.

Pour bien peu! c'est aimable et poli : mais n'importe;
Je ne vous en veux pas; le dépit vous emporte.
Je conçois en voyant votre amour dédaigné...

GASTON.

Mon amour!

MARIE.

Calmez-vous; et soyez résigné.
D'ailleurs, c'est votre faute : au lieu de vous contraindre,
Vous auriez déjà dû m'en parlér sans rien craindre.
Sachant votre tendresse, au moins j'aurais tâché...
Enfin, mon cher cousin, ne soyez point fâché
Si mon cœur aujourd'hui ne répond pas au vôtre.

Digitized by Google

GASTON.

Ah ça, l'un de nous deux se raille ici de l'autre.
De quel amour secret me parlez-vous donc là?
Vous ai-je jamais dit un seul mot de cela?

MARIE.

Non pas vous, mais mon père a servi d'interprète
A votre passion jusqu'ici trop discrète!

GASTON.

Je vous assure alors, dussé-je vous choquer,
Que mon oncle de vous a voulu se moquer.

MARIE.

Grand merci, mon cousin.

GASTON.

En loyal adversaire,
Je suis tout aussi franc que vous êtes sincère.

MARIE.

Je vous suis obligée : en déclarant tout net
Que vous ne m'aimez pas, je sais ce qu'il en est,
Et je n'ai plus besoin de me montrer traitable.

GASTON.

Nous pouvons maintenant jouer cartes sur table.
Ainsi, vous n'aviez donc pour accepter ma main
Aucun autre motif?...

MARIE.

Qu'un motif... très-humain.
Et vous, en me l'offrant, quelle raison?

GASTON.

Aucune,
Que de plaire à mon oncle.

MARIE.

Alors, point de rancune.
Comme par le passé nous vivrons désormais.

Digitized by Google

GASTON.

Soit.

MARIE.

Sans parler d'amour?

GASTON.

Oh! je vous le promets.

MARIE.

Mon ardeur sur ce point égale votre zèle.

GASTON.

Fort bien.

MARIE, avec une révérence.

Adieu, monsieur.

GASTON, avec un salut.

Adieu, mademoiselle.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARIE, seule.

Ah! monsieur mon cousin, ah! vous ne m'aimez pas,
Et notre mariage a pour vous peu d'appas!
Hé bien!... hé bien! tant mieux après tout; qu'il se rompe!
Et mon père croyait... voilà comme on se trompe!...
A l'entendre, Gaston périrait de langueur
S'il ne parvenait pas à vaincre ma rigueur.
Inspirer tant d'amour, c'est flatteur, je l'avoue :
Aussi, je m'attendris; et quand je me dévoue,
Quand, folle que j'étais, j'avais presque cédé;
On reconnaît mes soins par un tel procédé!
Oh! je suis!... non je suis enchantée au contraire.
Allons! n'y pensons plus; chantons pour nous distraire.

(Elle chante le morceau de la 4me scène.)

Je ne sais trop pourquoi ce morceau me semblait
Si joli tout-à-l'heure; il est maussade et laid...

Digitized by Google

Mon piano n'est jamais d'accord... Bon! je détonne...
Chanter seule un duo, c'est par trop monotone.
Laissons-là le nocturne.

(Elle se lève.)

On a grand tort vraîment
D'appeler la musique un talent d'agrément.
Que faire?... ah! terminons notre saint Jean-Baptiste.

(Elle s'assied et brode.)

Mon aiguille trop grosse éraille la batiste.
Monsieur Gaston louait le choix de mon dessin :
Une tête de mort au milieu d'un bassin!
C'est montrer fort bon goût; ma foi!... plus je travaille
Moins j'avance; aujourd'hui je ne fais rien qui vaille.
C'est égal; je ne puis oublier cet affront.
Ah! quel ennui! ma soie à tout moment se rompt.
Je ne le force point à me trouver jolie;
Mais qu'il le dise au moins d'une façon polie.
On peut faire entendre... ah! je me pique : voilà
Du sang sur mon ouvrage! il me manquait cela!
A ne rien faire — ainsi — me voilà condamnée!
Comment vais-je passer cette longue journée?
J'y songe! Et ma raquette?... oh! non; mon cousin croit
Que c'est un jeu d'enfant; il pourrait à bon droit,
S'il me voyait jouer comme à mon ordinaire,
Me traiter d'étourdie et de pensionnaire.
Aussi, pour l'empêcher d'être encore insolent,
Je ne veux plus jouer de ma vie au volant.

SCÈNE IX.

MARIE, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Ah! ah! la conférence est déjà terminée.
Hé bien! belle boudeuse, est-on déterminée?

MARIE.

Oh! tout à fait.

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Ainsi, vous êtes d'accord?

MARIE.

Oui;
Parfaitement.

DUPLESSIS.

Bravo! j'en suis tout réjoui.
Nous allons sur-le-champ en prévenir ta tante.
Ma sœur, ma bonne sœur va-t-elle être contente!

MARIE.

Mais non, mon père, non; vous n'avez pas compris.
Nous refusons.

DUPLESSIS.

Ah! bah!

MARIE.

N'en soyez point surpris.
Bien loin de m'adorer, mon cousin me déteste,
Et je le lui rends bien, moi, je vous le proteste.

DUPLESSIS.

Mais je t'assure....

MARIE.

Non; lui-même me l'a dit
D'un ton fort peu galant.

DUPLESSIS.

Je demeure interdit!
Tout est donc rompu?

MARIE.

Tout.

DUPLESSIS.

A lui tu ne tiens guère?

MARIE.

Moi? nullement.

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Alors, pour éviter la guerre
Entre vous deux, et puis.... pour une autre raison,
J'entends qu'aujourd'hui même il quitte la maison.

MARIE.

Vous l'allez renvoyer?

DUPLESSIS.

Oui, ton bonheur l'exige.
Quand il s'agit de toi, jamais je ne transige.

MARIE.

Mon bonheur, dites-vous?

DUPLESSIS.

Qu'un autre.... dès demain,
Vienne à te courtiser et prétende à ta main,
Un cousin porte ombrage auprès d'une future;
Car c'est un amoureux..... donné par la nature.

MARIE.

Oui, c'est juste; à cela, je n'avais pas songé.
C'est sa faute, d'ailleurs, s'il reçoit son congé:
Il n'avait qu'à m'aimer,... faire au moins son possible.

DUPLESSIS.

A ce coup là, du reste, il sera peu sensible,
Puisqu'ici ne l'attache aucun penchant secret.

MARIE.

Vous croyez qu'il pourra s'éloigner sans regret,
Qu'il n'éprouvera pas une tristesse amère?..

DUPLESSIS.

Que veux-tu qu'il regrette? Il va revoir sa mère.
Je suis sûr qu'au contraire il sera fort content.

MARIE.

Content de nous quitter?.. Vous le chérissez tant,
Mon père; ce serait là de l'ingratitude;

Digitized by Google

Et puis, vous le savez, quand on a l'habitude
De vivre avec quelqu'un.... ou d'être quelque part.....

DUPLESSIS.

On dirait que tu veux empêcher son départ?

MARIE.

Moi?.. non pas : mais souvent je m'ennuie et je baille
Quand Gaston n'est pas là : je veux bien qu'il s'en aille
Pour ne point effrayer un nouveau prétendant.
Mais ne pourrait-il pas rester.... en attendant?

DUPLESSIS.

En attendant quoi donc?

MARIE.

Dame! que l'*autre* vienne.

DUPLESSIS.

C'est juste; et j'y consens : mais qu'à cela ne tienne.
L'*autre* est venu.

MARIE.

Déjà!... tant mieux; vous pourrez voir,
Mon cousin, qu'on n'a pas grand'peine à se pourvoir,
Et qu'on remplace vite un cœur tel que le vôtre.

DUPLESSIS.

C'est cela : montre-lui....

MARIE.

Comment nommez-vous..... l'*autre?*

DUPLESSIS.

Monsieur de Saint-Firmin.

MARIE, froidement.

Ah!

DUPLESSIS.

Te déplaît-il?

MARIE.

Non.

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Il brûle de t'offrir sa fortune et son nom.

MARIE.

Vous n'avez rien promis ?

DUPLESSIS.

Pour chercher ta réponse,
Il viendra dans une heure ; ainsi, juge et prononce.

MARIE.

Une heure ! c'est bien peu ; j'ai peur d'être en défaut.

DUPLESSIS.

Une heure, mon enfant, c'est plus qu'il ne te faut.
Tu le connais assez : songe bien qu'il est membre
Du barreau de Paris ; cela mène à la Chambre.

MARIE.

Laissez donc ! aujourd'hui qui n'est pas avocat ?

DUPLESSIS.

Il possède d'ailleurs un esprit délicat.

MARIE.

Oui, oui, l'Esprit des lois peut-être.

DUPLESSIS.

C'est un homme
A la mode.

MARIE.

Autant vaut dire un fat ; c'est tout comme.

DUPLESSIS.

Ta froideur me confond, et j'y perds mon latin.
Tu le trouvais parfait, encore ce matin.

MARIE.

C'est-à-dire.... parfait... non ; il est noble et riche,
D'accord ; mais sur son âge il faut déjà qu'il triche
Pour avouer qu'il n'a.... que quarante ans.

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Tu crois ?
Hé bien ! que font un an ou deux ?

MARIE.

Mettons-en trois,
Pour ne point le flatter.

DUPLESSIS.

N'importe ; sois certaine
Qu'un mari, — qui n'a point passé la cinquantaine,
Mais dont le jugement par l'âge s'est accru, —
Gagne en vieillissant.

MARIE.

Ah ! comme les vins du crû ?

DUPLESSIS.

" Ris tant que tu voudras, ris, moqueuse charmante :
" Mais c'est ainsi. Le vin, jeune encore, fermente,
" Dans sa prison de verre il se trouve à l'étroit,
" Et pour s'en échapper cherche quelque détroit.
" Mais lorsqu'il prend de l'âge, il dépose sa lie,
" Il modère sa fougue, il s'épure, il se lie,
" Et c'est alors qu'il fait honneur à ses provins.

MARIE.

" Oui, mon père, c'est vrai ; c'est juste... pour les vins. (1).

DUPLESSIS.

Comme pour les maris ; et tu seras heureuse
Avec celui-ci.

MARIE.

Mais.... c'est que je crains....

(1) *A la scène, on passe ces huit derniers vers et l'on dit :*

MARIE.

Ah ! comme les vins du crû ?

DUPLESSIS.

Oui, moqueuse charmante, et tu seras heureuse, etc.

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Peureuse !

MARIE.

Si mon cousin Gaston allait rire de moi ?

DUPLESSIS.

Gaston ?... Belle raison pour se mettre en émoi !
Pourquoi mêler toujours Gaston dans cette affaire ?

MARIE.

Je voudrais seulement savoir ce qu'il va faire,
S'il apprend que je suis prête à me marier.

DUPLESSIS.

Ah ! je comprends. Tu crains de le contrarier ?

MARIE.

Oh ! non.

DUPLESSIS.

A la bonne heure ; et cet hymen prospère
Lui plaira, j'en suis sûr.

MARIE.

Ah ! vous croyez, mon père,
Qu'il en sera content ?

DUPLESSIS.

Sans doute ; et puis, d'ailleurs,
Pour ne point t'exposer à ses propos railleurs,
Jusqu'après son départ si tu veux qu'on lui cache....

MARIE.

Mais non, mon père, non ; j'aime mieux qu'il le sache.
Dites-lui tout de grâce, afin de l'éprouver.

DUPLESSIS.

De l'éprouver ?

MARIE.

Oui ; si, loin de nous approuver,
Il semble détester cette union prochaine....

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Tu refuses?...

MARIE.

Non pas; pour jamais je m'enchaîne.

DUPLESSIS.

Je m'y perds!

MARIE.

En un mot, je prétends le punir,
Et, n'importe avec qui, je consens à m'unir,
Pourvu que mon cousin enrage au fond de l'âme.

DUPLESSIS.

Pour te faire plaisir, il faut donc qu'il te blâme?

MARIE.

Oui.

DUPLESSIS.

Mais s'il ne fait point paraître de dépit?

MARIE.

Alors!... j'ai trois quarts d'heure encore de répit.

DUPLESSIS.

Tu t'en vas?

MARIE.

Oui; je cours achever ma toilette.

DUPLESSIS.

Il me semble qu'elle est...:

MARIE.

Tout-à-fait incomplète.
Si, dans ce négligé, l'on me surprenait....

DUPLESSIS.

Bah!
De la coquetterie!.. au moment du combat,
Il est juste qu'on s'arme et qu'on se ravitaille.

Digitized by Google

MARIE.

Que voulez-vous dire?

DUPLESSIS.

Oui; tu vas livrer bataille,
Et tu veux amener Saint-Firmin à merci.

MARIE.

Je puis vous assurer que j'en prends peu souci.

DUPLESSIS.

A moins que ce ne soit une guerre intestine.
Est-ce encore à Gaston, par hasard, qu'on destine
Ces apprêts? car enfin tu les fais pour quelqu'un.

MARIE.

Peut-être est-ce pour l'un ou l'autre, ou pour aucun.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DUPLESSIS, puis GASTON.

DUPLESSIS.

Ah! parbleu! la réponse est élastique et large,
Et pour l'interpréter nous avons de la marge.

GASTON.

Elle ne m'aime pas!

DUPLESSIS.

Je crois qu'elle a fait vœu
De me laisser le bec dans l'eau. —Chut! mon neveu!
D'où vient cet air rêveur?

GASTON.

Mon oncle.....

DUPLESSIS.

Hé bien approche.
Je te devrais peut-être adresser un reproche....

GASTON.

Un reproche?

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Oui, vraiment.

GASTON.

Veuillez vous expliquer.

DUPLESSIS.

N'avais-tu pas promis tantôt de t'appliquer
A plaire à ta cousine, à gagner sa tendresse?

GASTON.

J'ai fait tout mon possible.

DUPLESSIS.

Avec un peu d'adresse
Tu l'aurais aisément forcée à s'adoucir.

GASTON, vivement.

Vraiment? Vous supposez qu'on pourrait réussir?

DUPLESSIS.

On l'eût pu: maintenant que la paille est brisée,
N'en parlons plus; d'ailleurs, j'ai changé de visée,
Et, loin de t'en vouloir, je suis presque ravi
Que mon premier projet n'ait pas été suivi.

GASTON.

Ah!

DUPLESSIS.

Tu partageras mon bonheur, je suppose,
Lorsque je t'aurai dit qu'un parti se propose
Pour ta cousine.

GASTON, à part.

O ciel!

DUPLESSIS.

Monsieur de Saint-Firmin
Que je viens de quitter, m'a demandé sa main.
Eh! mais... qu'as-tu donc?...

Digitized by Google

GASTON.

Moi? rien... rien; c'est la surprise...
Une telle union... si brusquement apprise...

DUPLESSIS.

Allons, allons: tu n'es sincère qu'à moitié.
Monsieur de Saint-Firmin n'a pas ton amitié,
Et tu me blâmes?...

GASTON.

Non; si ma cousine trouve
Cet hymen à son gré, comme elle je l'approuve.

DUPLESSIS.

Franchement, le futur te paraît un peu vieux,
Un peu fat?

GASTON.

Non, mon oncle; il est on ne peut mieux.

DUPLESSIS.

Je croyais qu'à mon choix tu serais plus hostile :
Ce matin, tu parlais de lui d'un autre style.

GASTON.

Ce matin.... j'avais tort.

DUPLESSIS.

Marie avait pensé
Qu'au moins ton amour-propre en serait offensé?

GASTON.

Vous lui direz qu'à tort elle s'est alarmée,
De son prochain bonheur que mon âme est charmée,
Et que, pour le prouver, je briguerais l'honneur
De signer au contrat... si je n'étais mineur.

DUPLESSIS.

C'est bien; tu prends la chose ainsi qu'il la faut prendre,
Et sur tes sentiments l'on ne peut se méprendre.

GASTON.

Croit-elle, par hasard, que je l'aime?

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Non point.

GASTON.

Je me suis clairement expliqué sur ce point.

DUPLESSIS.

Sans doute; et bien d'accord ainsi que de coutume,
Vous vous séparerez tous deux sans amertume.

GASTON.

Nous nous séparerons?....

DUPLESSIS.

Tu dois comprendre assez
Qu'en ces lieux ta présence....

GASTON.

Ah!..... ah! vous me chassez?

DUPLESSIS.

Nullement, mon ami : mais ta mère t'invite
A l'aller retrouver à Bordeaux au plus vite.
Lis toi-même : à cet ordre, il ne faut point surseoir.

GASTON.

Oui;.... vous avez raison :... je m'en irai ce soir.

DUPLESSIS.

Ta résolution me fait mieux voir encore
Que tu n'as point conçu de flamme que j'ignore,
Et je vais t'envoyer ici Marie, afin
Qu'elle te dise adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XI

GASTON, puis MARIE.

GASTON.

(Il se promène avec agitation.)

Me voilà seul enfin!
J'avais peine à cacher.... allons! point de faiblesse.

Digitized by Google

Ah ! ma cousine croit que sa perte me blesse !...
Quel orgueil !... Elle enrage en voyant mon dédain,
Et c'est elle qui veut que je parte soudain.
La voici !... Montrons-lui que ce départ m'enchante...
(Il chante très-fort.)

MARIE, à part.

Se peut-il ?... Au moment de s'éloigner, il chante !
Haut.
Mon cousin ?

GASTON.

Ah !

MARIE.

Je viens vous faire mes adieux.

GASTON.

C'est fort aimable à vous. (Il se remet à chanter.)

MARIE.

Vous semblez tout joyeux ?

GASTON.

Il est vrai ; mais cela ne doit point vous surprendre.
Votre bonheur futur que l'on vient de m'apprendre....

MARIE.

Ah ! c'est là le motif qui vous rend si content ?

GASTON.

Oui, sans doute.

MARIE.

En ce cas, ne vous pressez pas tant.
Cette union n'est pas encore résolue.

GASTON.

Comment ? Je la croyais déjà presque conclue.
N'avez-vous point promis ?...

MARIE.

Non ; et bien loin de là....

Digitized by Google

GASTON, vivement.

Vous la repousserez ?

MARIE.

Je n'ai pas dit cela ;
Je verrai ; voilà tout. D'ailleurs, que vous importe,
Puisque vous partez ?

GASTON.

Oui ; l'on me met à la porte.

MARIE.

Mon cousin

GASTON.

C'est ainsi ; je suis dans le chemin.

(Avec plus d'émotion que de dépit.)

Vous n'avez pas voulu m'accorder votre main ;
Je dois céder la place à celui qu'on préfère,
Et, dans cette maison, je n'ai plus rien à faire.

MARIE.

Vous semblez m'accuser ?.. C'est mal de votre part.

GASTON.

Pourquoi donc avez-vous exigé mon départ ?

MARIE.

Moi, mon cousin ! mais non, j'ai fait tout mon possible,
Pour qu'on le différât : mon père est inflexible.

GASTON.

Quoi ! c'est mon oncle ?...

MARIE.

Il craint de nous voir ennemis.

GASTON.

Si je lui promettais pourtant d'être soumis ?

MARIE.

Aux amoureux, dit-il, vous porteriez ombrage.

Digitized by Google

GASTON.

Ah ! je devine enfin d'où me vient cet outrage.
Monsieur de Saint Firmin sans doute a peur de moi ;
A mon oncle, il aura demandé mon renvoi.

MARIE.

Vous croyez?

GASTON.

Je suis sûr ! ce fat, que je déteste,
Pense me voir céder le terrain sans conteste.
Mais je vais lui montrer à l'instant même... Adieu.

MARIE.

Où courez-vous?

GASTON.

Me battre et le tuer, pardieu !
Voilà déjà longtemps que j'en avais l'envie.

MARIE.

O ciel ! y songez-vous? Exposer votre vie !

GASTON.

Qu'importe?

MARIE.

Non, monsieur, vous ne sortirez pas !

GASTON.

Ma cousine...

MARIE.

Arrêtez ! si vous faites un pas,
J'appelle au secours.

GASTON.

Ah ! vous tremblez qu'il ne meure?
C'est juste; vous l'aimez... Hé bien, soit ! je demeure.

MARIE, vivement.

Ah ! ce n'est pas pour lui...
(Avec timidité.)
c'est pour vous que j'ai peur.

Digitized by Google

GASTON.

Que dites-vous? Oh! non : c'est un détour trompeur.
C'est moi — je n'ose encore en croire mon oreille —
C'est moi qui vous causais une frayeur pareille?
Pour moi seul vous craigniez les suites d'un duel!
Oh! de grâce, rompez ce silence cruel,
Et confirmez l'aveu sorti de votre bouche.

MARIE.

Mon cousin...

GASTON.

Achevez; et si mon sort vous touche,
Je brave pour rester, mon oncle; et je promets
De vivre auprès de vous et pour vous désormais.

MARIE.

On vient! ne partez pas.

GASTON.

Qu'entends-je?

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, DUPLESSIS (GASTON, DUPLESSIS, MARIE.)

DUPLESSIS.

Encore ensemble!
Vos adieux sont bien longs à faire, ce me semble.
Hé bien! qu'ont-ils donc? l'un tremble et l'autre rougit.

GASTON.

Mon oncle, ce n'est plus de départ qu'il s'agit.
Ma cousine croit...

MARIE.

Non; c'est mon cousin qui pense...

DUPLESSIS.

Je comprends : plus un mot.

GASTON.

Quoi!

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Je vous en dispense.
Vous vous êtes flattés, lorsque je l'exigeais,
D'empêcher un départ utile à mes projets.
Mais je suis las de voir qu'ainsi l'on tergiverse,
Et qu'un cousin toujours se mette à la traverse.

MARIE.

Mais mon père....

DUPLESSIS.

Il suffit.

GASTON.

Mon oncle, cependant....

DUPLESSIS.

Non! je ne veux plus voir ici.... qu'un prétendant..

GASTON.

Hé bien! mais comme tel aussi je me présente.

DUPLESSIS.

Hein? que dis-tu?

GASTON.

Pourvu que Marie y consente.

DUPLESSIS.

Tu veux l'épouser?

GASTON.

Oui.

MARIE, bas à son père.

Dites que je consens.

DUPLESSIS.

Bah! vraiment? Elle aussi! Suis-je dans mon bon sens?
Vous vous aimez donc?

MARIE.

Oui, mon père.

Digitized by Google

DUPLESSIS.

Est-il possible !
Vous aviez pour l'hymen une horreur invincible.

GASTON.

C'est que l'amour alors nous était inconnu.

DUPLESSIS.

Et maintenant ?....

MARIE.

Je crois que l'amour est venu.

Digitized by Google

UNE ASSOCIATION D'ÉTUDIANTS ALLEMANDS.

Est-il un homme plus fier qu'un de ces nobles barons allemands dont l'arbre généalogique étend ses racines jusqu'aux temps de Charlemagne; — plus morose qu'un savant allemand fuyant le doux soleil de la vie pour s'enfouir dans les catacombes du passé ; plus austère qu'un docte et pieux prédicateur de la réligion de Luther; plus tristement prosaïque qu'un employé d'une des nombreuses chancelleries germaniques, marchant dans le cercle étroit de sa vie avec la régularité, avec la monotonie de l'aiguille qui lui indique sur le cadran quand il doit être fonctionnaire public, quand il faut être époux et père, fumer la pipe et savourer le vin du Rhin?

Si un malheureux hasard réunissait autour de vous ces graves personnages, votre gaieté disparaîtrait, le sourire mourrait sur vos lèvres; en vain chercheriez-vous dans votre esprit moqueur, un de ces mots heureux dont la langue française est si riche; — cédant à la terrible crainte de l'ennui vous voudriez fuir en vous écriant: Tristes ombres de la Germanie, que me voulez-vous?

Non restez, réveillez chez ces hommes le souvenir de la folie joyeuse et enthousiaste de leur vie d'étudiant, faites pétiller dans la coupe ce noble vin du Rhin, si séduisant pour tout Allemand et criez: Vivat Academia! vive le Bursch!... (1).

Et le baron oubliera son cousin Charlemagne, le savant sécouera la poussière séculaire de la science, l'honnête employé se révoltera contre l'autorité de sa montre, le pieux prédicateur fermera sa Bible: un chaud rayon du souvenir de la vie d'étudiant embrasera leur

(1) *Bursch* signifie dans la langue vulgaire *jeune homme;* dans celle des Universités il est synonime d'*Étudiant*.

Digitized by Google

imagination tant vieillie ; les mains se presseront, les verres seront remplis ; ces graves personnages redeviendront encore une fois étudiants et d'une seule voix ils répéteront le joyeux refrain :

Vivat Academia ! vive le Bursch !

Alors vous ne voudrez plus quitter leur société, car le baron donnera la main au modeste employé pour chanter avec lui :

« *Frère, toi et moi,*
« *Nous buvons toujours.*
« *Boire fut la meilleure chose*
« *Il y a déjà mille ans.*
« *Qu'on apporte du vin !*
« *Qu'on apporte du vin !*
« *Ou je tombe soudain.*

Il lui dira qu'il a conservé religieusement la magnifique pipe de l'association. Souvenir et symbole de la fraternité, elle porte en riche peinture les armes de *l'Union* et les noms des amis les plus intimes du Bursch ; celui du modeste employé est inscrit le premier sur ce monument de l'amitié académique.

Le Baron lui dira : Te souviens-tu de mon beau chien, de ce brave Hector ? Comme il m'attendait fidèlement à la porte de la salle du cours ! Il me suivait jusqu'au *carcer* (1).

Te souviens-tu de mon premier duel ? Quels sages conseils tu me donnas alors !

— Et toi, frère, répliquera l'honnête employé, te rappelles-tu le fameux charivari, donné au *Recteur magnifique,* lorsqu'il voulut restreindre nos libertés ? Cela nous a valu huit jours de carcer. Oh ! la joyeuse captivité ! Tu sais, tu as été condamné à douze bouteilles de vin pour avoir été vaincu dans la grande discussion sur Kant.

— Mais vous, vénérable docteur de l'évangile, vous n'avez certes pas oublié la belle Emma ; la cicatrice qui décore votre figure doit vous la rappeler tous les jours.

— Vive la belle et noble Emma ! répondra le pasteur. Je l'aimais avec le respect, avec la fidélité d'un brave bursch. Je suis fier de

(1) Euphonisme universitaire pour éviter le mot odieux de *prison*.

Digitized by Google

ma cicatrice; elle me rappelle que j'ai défendu la douce Emma contre l'insolence d'un homme indigne du titre d'étudiant! Vive Emma !

— Vive Emma! répétera le joyeux chœur, au bruit des verres aussitôt vidés que remplis.

Le savant entonnera la patriotique chanson du buveur allemand :

Couronnez de feuilles la charmante coupe,
Videz-la joyeusement.
Dans toute l'Europe, Messieurs les buveurs,
N'existe pas un pareil vin.
C'est au Rhin, au Rhin que croissent nos vignes.
Béni soit le Rhin!
Ses rives les portent, et nous donnent
Ce vin bienfaisant.

Le pasteur, ému par le souvenir de ses amours de jeunesse, fera entendre une strophe du chant mélancolique par lequel le *bursch* fait ses adieux à tout ce qu'il aime pour se vouer à la patrie..

Jurez sur le glaive allemand de rester fidèles
Jusqu'à la mort à l'association.
Levez-vous, frères, et défendez le sol de la patrie !
Et quand l'aurore du jour sanglant brillera,
Jurez encore :
» *Que les rochers et les chênes se fendent,*
» *Nous ne tremblerons pas.*
» *Entraîné comme par la tempête, le jeune allemand*
» *Affronte, pour la patrie, le combat et la mort.*
» *Pour toi, mon amante, dont le regard et la parole*
» *Me donnaient tant de bonheur dans les douces heures de notre amour,*
» *Pour toi mon cœur battra malgré les blessures, malgré la mort;*
Car un fidèle amour dure éternellement.

Vive la patrie! vive l'association de ses fils! s'écriera le Baron; et, ranimés par l'enthousiasme de leurs souvenirs, ces hommes, tout à l'heure si froids, si éloignés l'un de l'autre, s'embrasseront et

Digitized by Google

diront, comme au beau temps de leur jeunesse, le refrain de la chanson du Bursch :

Choquez les verres ! Vive la patrie !
Soyez fidèles aux coutumes sacrées de nos frères,
Mais pensez aussi à la postérité.
Le Bursch est libre !
Choquez les verres ! Vive l'association des Bursch !
Jusqu'à ce que le monde périsse,
Soyez fidèles Bursch, et chantez :
Le Bursch est libre !
Choquez les verres ! Vive l'amour de la femme !
Qui n'aime pas le cœur de la femme
N'aimera pas la liberté, n'aimera pas un ami.
Le Bursch est libre !

L'honnête employé oubliera le respect et la soumission que doit à son prince tout fidèle sujet, tout fonctionnaire salarié; il ne craindra plus l'oreille toujours ouverte de la police, et, dédaignant les suites possibles de la délation d'un collègue jaloux, il entonnera d'une voix puissante le chant de l'association :

Retentis, chant de la liberté,
Puissant comme le mugissement des vagues,
Sors de notre poitrine de rocher !
La tourbe des valets tremble dans sa lâcheté ;
Mais en nous bat un cœur plein de feu.
Dieu ! notre père ! pour ta gloire
Renaît en nous l'ardeur de la chevalerie germanique.
Notre antique pays se renouvelle ;
Il s'élève comme les flammes de l'incendie.
Dieu ! Liberté ! Patrie ! fidélité germanique !

Ses frères lui répondront par *le chant de bénédiction*, dont la mélodie religieuse et les paroles graves ont laissé dans le cœur de tout étudiant un souvenir si profond.

D'une voix émue, ils diront :

Fils de la patrie, faites retentir votre chant patriotique !

Digitized by Google

Patrie, pays de gloire, bénis nous et nos glaives,
Afin que nous soyons les gardiens de ton palladium.
Nous sommes tous prêts à te sacrifier nos biens, notre vie.
A toute heure nous mourrons avec joie.
Nous mépriserons les atteintes de la mort,
Quand la patrie le commandera !

Et tous se jetant dans les bras l'un de l'autre, répéteront ce serment prononcé dans la généreuse ardeur de la jeunesse.

Ne vous éloignez-pas ; attendez que leur émotion se calme, que leurs bouches retrouvent la parole, et votre cœur se réjouira, car vous entendrez d'admirables pensées. L'amour de la femme, l'amour de la poésie, de la science, l'amour de la patrie les inspirera. Emportés sur les aîles de l'enthousiasme, ils planeront au dessus de tous les écueils, de toutes les bassesses de la vie.

Est-ce un tableau d'imagination que nous avons tracé ? Oh non ! Nous nous souvenons. Étudiant nous-même, nous avons plus d'une fois réchauffé, par notre ardeur de jeune homme, le cœnr éteint d'un vieux bourgeois allemand, — nous lui avons arraché ce cri : Et moi aussi, j'ai été Bursch!

Ne riez pas de ces vieillards qui voyant briller au fond de la coupe l'image d'or de leur jeunesse poétique, brisent la glace que la vie à étendue sur leur âme, pour chanter en étudiants enthousiastes, le vin, l'amour, la patrie.

Ne vous étonnez pas, si d'autres, jetés par le sort sur un sol étranger, en rêvant à la patrie, cherchent du même regard et le toit paternel et la salle bruyante où, entourés d'amis jeunes et croyants comme eux, ils avaient trouvé un monde de joie et de sublimes illusions.

Qui pourrait se soustraire au pouvoir magique de ces souvenirs?

Lorsqu'impatient de rompre la discipline du collége, le bouillant jeune homme a besoin de s'élancer dans une vie de liberté, quand la maison paternelle lui devient trop étroite, la république académique lui offre un monde où la vigueur de son corps, les aspirations de son cœur, l'impétuosité de son esprit peuvent se déployer librement.

Digitized by Google

Entrez dans une de ces petites villes de l'Allemagne dont toute la gloire consiste à être le siége séculaire d'une Université, et vous découvrirez, au milieu de notre civilisation monotone, une oasis merveilleuse.

Fidèles aux traditions des siècles passés, ces antiques métropoles de la science reconnaissent la domination de l'étudiant. Son langage, son costume, ses usages y font loi. Rien n'arrête l'essor du cœur et de l'esprit de la jeunesse, rien n'efface l'originalité de chaque caractère : tout germe peut se lever, grandir, s'épanouir en fleurs que ne flétrit pas aussitôt le souffle de la vie positive. La parole de la science ne tombe pas, dogmatique et glacée, du haut de la chaire ; celle-ci n'est pas occupée par un pédant roide, maussade. Ancien étudiant lui-même, le professeur n'a pas oublié sa jeunesse. Ce souvenir, lien puissant, l'unit à ses disciples.

Amis de leurs professeurs, les étudiants allemands sont frères entre eux. L'égalité, la fraternité, bannies de la société des hommes, se sont réfugiées dans cette république de la jeunesse. Ni la naissance, ni la fortune n'y exercent leur influence. La seule distinction possible est celle du cœur, de l'esprit, de la bravoure. Le noble étalera peut-être plus tard ses titres pompeux ; mais dans la république académique, il cache soigneusement son arbre généalogique et couvre son blason du bonnet de l'étudiant. Il sait qu'à ce prix seul, il peut être estimé, aimé de ses compagnons d'étude et de plaisir. Tout y est commun, et la bourse du riche verse facilement une partie de son trop plein dans la poche vide du camarade pauvre. Celui-ci n'est pas obligé de s'éloigner tristement du banquet où ses frères se livrent à la joie ; à côté du riche, il trouve sa place. La communauté des biens garantit la communauté des plaisirs. Le sort jaloux a-t-il refusé à un citoyen académique la propriété d'un habit noir, costume banal que nous mettons aujourd'hui pour la fête nuptiale d'une sœur et demain pour le service funèbre d'un père,— il demande ce complément de l'homme civilisé, à un ami, et s'élance heureux dans la ronde enivrante de la danse. Grâce à l'habit de son ami, il peut voir, entendre celle qu'il aime ; la valse créée pour les amants, l'unit à la divinité de son cœur. Enivré de joie céleste,

Digitized by Google

il oublie que l'habit noir (auquel peut-être il doit les doux regards de sa belle) ne lui appartient pas, il oublie que son ami lui a dit : Ne reste pas trop longtemps, j'ai un engagement. Il s'expose à la fureur de son Oreste, peut-être demain devra-t-il se battre avec lui. — Mais non; celui-ci s'enveloppe stoïquement dans un nuage de fumée, et attend avec patience le retour de son Pylade.

Cette noble fraternité n'est pas seulement la déesse qui préside aux joies de la vie universitaire, elle console aussi les tristesses, elle soulage les misères de la jeune république. Plus d'un homme dont le nom brille maintenant dans les sciences, dans la littérature, a été conduit par elle jusqu'au bout de la longue carrière des études.

Mais, — pourquoi ne le dirions-nous pas? — tout n'est pas aussi beau, aussi pur dans cette vie de l'étudiant allemand. Des bizarreries, des folies, des extravagances, des excès graves même, jettent de l'ombre sur ce tableau brillant d'un monde rayonnant de poésie, d'enthousiasme.

Pourrait-il en être autrement? Le vin le plus généreux a aussi la fermentation la plus violente, déborde le plus facilement du vase.

Ne vous laissez donc pas intimider par les cris qui retentissent dans cette salle où vous avez vu entrer cette troupe bruyante. Attendez, et tout à l'heure un chant tantôt joyeux, tantôt grave vous y attirera. Entrez! — Vous reculez? Un nuage de fumée vous suffoque, vous aveugle; à peine distinguez-vous des visages enflammés, brillant à travers ce brouillard épais. Comme les dieux de l'Olympe, *les fils des Muses* (1) aiment à siéger au milieu des nuages.

— « Oh! les ignobles flots de bierre! »

Ne soyez pas trop sévères. Si le nectar de l'étudiant ne mûrit pas sur la côte fortunée du Johannisberg, ni dans les plaines brûlantes de la Champagne, il n'en est pas moins divin pour lui : il lui rappelle le nectar du Walhalla; il n'élève pas moins l'étudiant dans les régions sublimes du patriotisme, de l'amour et de la méditation.

Écoutez la parole franche et ardente de ces jeunes gens réunis par le plaisir.

(1) Nom que de préférence à tout autre, l'étudiant allemand aime à se donner.

Digitized by Google

Tous les sentiments qui font noblement battre le cœur, toutes les pensées qui élèvent l'âme, toutes les résolutions qui témoignent de la grandeur, de l'énergie du caractère, seront exprimés par eux. Ce qui de loin n'a été pour vous qu'un tumulte sauvage, sera de près une noble et énergique explosion de la force sublime de la jeunesse.

Toutes les grandes idées, toutes les grandes actions qui depuis des siècles ont agité l'Allemagne, sont sorties des Universités.

Ce fut entouré des étudiants de Wittemberg, que Luther brûla les bulles du pape et proclama le règne de la raison humaine. Une association d'étudiants entreprit l'œuvre de la régénération de la littérature allemande. Des universités partit, en 1813, le cri de guerre contre la domination étrangère; et la main de l'étudiant, habituée au maniement de la rapière, saisit vaillamment le glaive du combat. Quand les princes oublièrent, après la victoire, les promesses faites à l'heure du danger, ce fut la voix courageuse des Universités qui leur cria la première : Vous manquez à votre parole!

La grande idée de l'unité de la patrie allemande, a son berceau dans les Universités : c'est là qu'elle est entrée dans la vie. Les membres de la *Burschenschaft* (1) ont été les premiers qui osassent dire tout haut: Nous ne sommes ni Prussiens, ni Autrichiens, ni Bavarois, ni Hessois, nous sommes tous Germains; nous ne connais-

(1) Dès l'origine des Universités allemandes, les étudiants y formaient des associations. La division de la grande patrie en divers États, était malheureusement représentée par ces associations particulières, connues sous le nom de *Corps*.

La domination de Napoléon excita chez les Allemands le désir de l'unité et de la liberté de la patrie. Les étudiants qui avaient combattu pour la délivrance du pays, retournèrent après la victoire aux Universités et y fondèrent sous le nom de *Burschenschaft* (association des Étudiants), une association qui avait pour but l'unité et la liberté politiques de l'Allemagne. Pour anéantir les *Corps*, cette représentation de la division de la patrie, ils déclarèrent ne pas les reconnaître comme une association d'étudiants. Persécutée par les gouvernements allemands, la *Burschenschaft* s'est néanmoins toujours maintenue, quoique bien de ses membres dussent expier dans les prisons ou dans l'exil, la noble pensée qui les animait.

Digitized by Google

sons qu'une patrie, qu'un peuple; nous arborons un seul drapeau, celui de l'antique Germanie (1).

Combien de martyrs de la liberté, de la grandeur de l'Allemagne, les Universités n'ont-elles pas envoyés dans les cachots, — combien de leurs fils n'ont-elles pas vus partir pour l'exil?

Et cependant, l'enthousiasme héréditaire anime toujours ces républiques de la jeunesse allemande.

Sans doute la civilisation effacera un jour l'originalité de ce joyeux peuple : ses mœurs bizarres, ses coutumes traditionnelles, ses manières libres seront proscrites par la loi suprême du bon ton. Au lieu de l'étudiant bruyant dans sa joie, un peu débraillé dans sa tenue, on verra alors un irréprochable fashionable savourer un prétendu cigare de la Havane, là où autrefois le *Bursch,* fidèle aux antiques coutumes, marquait sa route par une épaisse traînée de fumée sortant de la *grande pipe de promenade,*

Devra-t-on un jour se réjouir ou s'attrister de ce changement?

Sera-t-il pour la vie académique un progrès ou une décadence? La forme originale brisée, ne laissera-t-elle pas échapper l'esprit ardent qu'elle conservait?

Ne nous égarons pas dans le labyrinthe des conjectures sur l'avenir. Mieux vaut retourner dans le passé et conduire notre lecteur dans une de ces antiques et vénérables métropoles de la science allemande, à une époque où la vie académique florissait encore dans tout son éclat.

Si, dans la soirée du 12 septembre 1772, vous aviez parcouru les sombres rues de Goettingen, — *l'Augusta de la Leine* — comme l'appelle le monde savant de l'Allemagne, votre attention aurait été bientôt attirée par le bruit joyeux qui retentissait au troisième étage d'une de ces maisons à la construction gothique, à l'extérieur vénérable par son antiquité.

Des cris de joie, des chants, des paroles prononcées avec toute

(1) Lorsqu'il y a quelques mois, nous écrivions ces lignes, nous ne pouvions guère espérer que la nation allemande forcerait si tôt les princes à arborer le drapeau de l'unité germanique.

Digitized by Google

l'ardeur de l'enthousiasme, des toasts auxquels répondait le bruit des verres, se faisaient entendre par les fenêtres ouvertes.

Les braves bourgeois revenant paisiblement de leur promenade du soir, se disaient en s'arrêtant un instant : Messieurs les étudiants s'amusent bien là haut. Habitués à ces scènes bruyantes, ils continuaient leur chemin sans se demander quelle pouvait être la cause de cette fête; ils savaient que pour l'étudiant tout devient un motif de chanter et de boire.

Êtes-vous plus curieux? Eh bien! entrez et annoncez-vous comme étudiant voyageur. L'hospitalité vous ouvrira les rangs de ces gais compagnons; vous aurez une place à leur table; la coupe pétillera aussitôt devant vous, la plus belle pipe vous sera présentée. Donnez une bonne poignée de main, faites briller la joie dans vos yeux, ayez une franche parole à la bouche, entonnez une chanson gaie ou patriotique, et vous serez frère parmi des frères.

Mais quand vos yeux seront habitués à cette atmosphère, examinez le lieu où vous êtes, il mérite votre attention.

L'appartement où vous avez trouvé la joyeuse compagnie, n'est pas bien grand, et, cependant, il est à la fois chambre à coucher, salon de réception, salle à manger, cabinet d'étude, salle d'armes, et devient, au besoin même, le champ clos où se vide une affaire d'honneur. C'est le petit monde intérieur de l'étudiant.

Le lit servant pendant le jour de canapé supplémentaire, occupe un côté. Si vous entr'ouvrez les rideaux, vous y verrez sans doute le portrait d'une douce jeune fille, aux yeux bleus, à la blonde chevelure, un bouquet de vergissmeinnicht à la main; il est entouré d'une guirlande de feuilles de chêne, souvenir d'une romantique excursion dans la forêt de la patrie. A côté de ce sanctuaire voilé de l'amour, brille dans tout son éclat, dans toute sa richesse, l'autel de l'étudiant. C'est une nombreuse et magnifique collection de pipes de toutes les formes, de toutes les grandeurs; symétriquement rangées, ces perpétuelles compagnes *du bursch* ornent le reste du mur. La *doyenne,* vieille et respectable pipe en buis, d'une grandeur colossale, occupe le milieu du cercle. En partant pour l'Université, le fils l'a reçue du père, comme celui-ci autrefois du sien; elle adoucit ainsi, de géné-

Digitized by Google

ration en génération, les labeurs de la vie d'études. Autour de ce soleil se groupent, selon leur beauté, les astres inférieurs de ce ciel du fumeur. Remarquables par leurs peintures éclatantes et leurs riches houppes de soie, elles font l'ornement principal de l'appartement. Elles sont l'orgueil, l'objet des soins les plus tendres de leur heureux possesseur. La première occupation de l'étudiant à son lever, c'est de les bien préparer pour le sacrifice de la journée, et ce n'est qu'après y avoir déposé l'encens nécessaire, qu'il ouvre les livres de la science. Des rubans tricolores, symbole de l'association à laquelle il appartient, entrelacés artistement, complètent cette décoration. Les silhouettes de quelques frères partis de l'Université, s'y mêlent.

Près de la fenêtre sont placés la bibliothèque et le bureau de travail de l'étudiant. A travers le brouillard de la fumée, la blancheur jaunâtre d'un crâne frappe vos yeux : il semble jeter un regard et un sourire d'une amère moquerie au milieu de la fête joyeuse qui se célèbre en sa présence : il paraît dire à ces enfants du plaisir : « Frères ! il faut mourir ! » Mais la vie est encore trop riche dans ces jeunes gens. Ils répondent par des chants, par des cris de joie à la sombre parole du trappiste.

Le côté opposé de la chambre est occupé par le canapé, meuble indispensable de l'étudiant allemand. Si nous pouvons appeler la première partie de l'appartement le sanctuaire de l'amour, de la douce rêverie, de l'étude, nous nous trouvons maintenant dans celle où se manifeste l'ardeur guerrière et héroïque du *Bursch*. Au-dessus du canapé se croisent des rapières, des fleurets ; brillent le glaive et des pistolets menaçants. Des gants de combat et le chapeau de feutre protégeant seul le visage pendant les exercices de la salle d'armes, complètent cette panoplie. Des croquis de duel ornent ça et là le mur : ce sont les représentations de quelques hauts-faits d'armes, d'un coup porté avec une rare adresse. D'autres dessins représentant des scènes de la vie académique, sont suspendus partout où se trouve une place vide. Votre œil rencontrera partout un objet digne de votre attention, car l'étudiant hait la nudité des pans de mur.

A côté du canapé se trouve une armoire au haut de laquelle brille une paire de bottes à l'écuyère, ornées d'éperons monstrueux.

Digitized by Google

Ajoutez à tout cela une bonne dose de ce désordre artistique, embellissement inévitable d'un intérieur où la femme ne fait pas sentir sa présence, et vous aurez une idée complète d'une demeure d'étudiant.

Mais peut-être nous sommes-nous occupés plus que la politesse ne le permet, des lieux où nous avons reçu l'hospitalité sans faire attention aux hôtes qui nous ont si cordialement accueillis.

Négligemment assis, étendus sur le canapé ou sur le lit, débarassés des vêtements les moins nécessaires, se trouvent réunis cinq étudiants dont le moins jeune n'a pas encore tout à fait atteint l'âge d'homme.

Tous portent sur leurs figures le cachet d'une nature supérieure; leurs yeux brillent d'enthousiasme, leurs fronts rayonnent de génie. Ne vous laissez pas prévenir par l'aspect inculte de leurs visages barbus : longtemps avant que la mode n'ait permis à l'homme de conserver le signe de sa virilité, l'étudiant allemand s'était affranchi de la domination d'un artiste que nous n'avons pas besoin de nommer.

La table autour de laquelle se tient cette assemblée *des fils des Muses*, offre l'aspect le plus étonnant.

Rien de surprenant de la voir chargée de flacons remplis et vides, de la voir jonchée de pipes, couverte de tabac : tout festin universitaire a besoin d'un pareil service; — mais au milieu de ce chaos s'élève le buste d'un homme dont la gloire est chère à l'Allemagne. La noble figure de *Klopstock*, du barde sublime de la nouvelle Germanie, de cet Homère du Christianisme, nous apparaît jetant un regard de saint enthousiasme sur ces jeunes gens inspirés. Près du buste ils ont déposé une couronne de chêne ; devant lui se trouve ouvert un volume de ses odes et la Messiade. A côté de ces œuvres immortelles sont placées celles de Shakespeare et la Bible. Des couronnes de lauriers couvrent les premières, le myrthe orne celles-ci.

Mais à l'autre bout de la table, nous apercevons un buste renversé; les traits contractés, le sourire moqueur, les lèvres pincées, le front ridé nous font aussitôt reconnaître le génie du sarcasme.

Digitized by Google

Voltaire. Sur ce buste sont posées les œuvres de cet auteur, comme si on avait voulu l'écraser sous leur poids.

— La fête était arrivée à ce moment d'exaltation où l'ardeur de la pensée, le feu de l'imagination, excités par de nombreuses libations, éclatent avec une espèce de délire.

Tout à coup se lève un des convives, calme et grave; sa voix puissante domine et apaise le bruit de ses amis :

« Frères! cessez vos chants, cessez vos cris de joie. Le moment est venu où une parole, grave et solennelle comme la pensée qui nous a réunis, doit retentir dans cette assemblée.

« Votre enthousiasme a salué toutes les gloires de la patrie. Vous avez rendu hommage à tous ces hommes qui s'élèvent dans les siècles passés, pareils à de fortes colonnes soutenant l'éternel dôme de notre grandeur.

« Hermann, le vainqueur des légions romaines, Luther l'apôtre de la raison humaine, ont fait battre vos cœurs de fierté et de reconnaissance. Leur souvenir élève votre pensée. Vous marcherez avec courage dans la double voie de liberté qu'ils ont tracée sur le sol germanique.

« Vous avez salué nos puissants empereurs, nos chevaliers héroïques, nos artistes illustres, les bardes des Niebelungen, les Minnesänger et tous ces génies dont la parole a fait retentir, à travers le monde, le nom germanique; dont la main a inscrit ce nom glorieux dans les fastes éternelles de l'humanité.

« Votre âme s'est remplie de bonheur et de fierté au spectacle sublime de tant de siècles de grandeur et de gloire. Votre esprit ravi, s'est cru transporté au milieu du Walhalla; il vous semblait voir, entendre nos sublimes aïeux, et votre cœur enivré a laissé échapper ce cri de triomphe :

Germanie! pays de gloire! pays de grandeur!

« Ce cri de votre enthousiasme, je le répète avec vous; je proclame notre pays grand entre tous, quand je mesure du regard l'immense route tracée par le génie germanique à travers les siècles. Avec vous

Digitized by Google

je suis avec orgueil la brillante étoile de notre race s'élevant dans l'orient pour ranimer, pour vivifier le monde éteint par le souffle empoisonné de la tyrannie romaine.

« Oui ! le passé de notre patrie est éclatant de splendeur ; mais ne nous laissons pas éblouir par ce soleil qui s'éloigne, et songez qu'il peut disparaître derrière les nuages amassés par des siècles d'inertie et de mort.

« Soyez donc fiers de notre passé, mais vivez dans le présent ; jetez vos regards sur la patrie ; examinez et jugez, afin de pouvoir agir, afin de continuer l'œuvre de vos aïeux.

« Germanie ! noble et beau nom ! Je te prononce avec fierté, mais aussi avec tristesse, car en vain te chercherais-je, inscrit dans l'histoire du présent. Qu'est devenue la grande patrie allemande, la forte race germanique ?

« Pouvez-vous parcourir, sans douleur, notre sol déchiqueté en mille lambeaux ? Serez-vous compris de ceux que vous appelez frères, si vous leur tendez la main en les saluant du nom de Germains ?

« L'Autrichien vous repoussera avec haine en vous appelant Prussiens ; le Bavarois méprise son voisin de Bade ; tous se renferment dans le petit coin de terre dont une malheureuse politique a fait une patrie à part. La jalousie, l'inimitié, la guerre se tiennent armées sur les limites de ces lambeaux sanglants du grand corps germanique.

« Mais devons-nous, à l'aspect d'une telle infortune, courber la tête avec la résignation du désespoir en nous disant : Oublions les grandes ombres d'un monde qui n'existe plus ; la race germanique est morte, il n'y a plus de peuple sur ce sol déchiré, nous n'avons point de patrie ?

« Non, mes frères ! L'homme ne peut détruire l'œuvre de Dieu.

« Aussi longtemps qu'une parole libre retentira depuis le Danube jusqu'au Rhin, depuis la Baltique jusqu'aux cimes des Alpes, le peuple allemand existera.

« Oui ! Notre nationalité, l'indestructible unité de notre race est dans notre belle langue. Éternellement jeune et libre, elle remonte à travers les bouleversements des états jusqu'au berceau de

Digitized by Google

l'humanité. Sortant du lit sacré du Gange, elle a roulé ses flots puissants à travers le monde pour s'arrêter au cœur de l'Europe. Tant que cette source divine de notre nationalité restera pure de toute fange étrangère, nous serons et resterons Germains !

« Oui, mes frères, notre langue est le palladium de notre nationalité

« Saluons donc de nouveau avec reconnaissance tous ces nobles génies qui dans les siècles passés ont fait vibrer la lyre nationale.

« Ils ont conservé le nom germanique, effacé sans eux depuis longtemps par la folie, par les crimes des hommes.

« Salut donc aux Bardes des Niebelungen, salut aux Minnesänger, salut à Luther qui a montré que notre langue peut rendre la parole de Dieu, et à tous ceux qui l'ont suivi dans cette route d'affranchissement, qui ont cessé d'être Romains pour être Allemands !

« Salut aux hommes généreux qui continuent maintenant l'œuvre de notre grandeur !

« Et toi Klopstock, barde divin de la Germanie, chantre sublime du christianisme, reçois les hommages de tes fils. Permets que je pose en ce moment solennel cette couronne sur ton front.

« Levez-vous, frères et répétez avec moi :

« Gloire éternelle à Klopstock, le régénérateur de la littérature germanique ! »

« Gloire éternelle à Klopstock ! » s'écrièrent les étudiants debout et la coupe à la main.

Un moment de silence, de recueillement grave, suivit cette explosion du plus brûlant enthousiasme.

Tous s'étaient rassis, l'orateur seul resta levé. Sa noble figure rayonnait de bonheur, ses regards remerciaient ses amis avant que, maître de son émotion, il pût reprendre la parole.

« Vous m'avez compris. L'ardeur avec laquelle vous avez salué notre Klopstock me prouve que ma parole est l'expression de votre pensée, que votre esprit vole vers le but que je veux atteindre.

« Frères, serrons-nous autour de Klopstock, combattons avec lui !

« Combattre ? Oui, car notre langue est menacée. Pouvez-vous jeter les yeux sur ce qui se passe autour de vous sans reconnaître que notre littérature se corrompt ?

Digitized by Google

« Non, vous n'ignorez pas le danger dont est menacé le seul élément de notre nationalité. Combien de fois votre âme ne s'est-elle pas révoltée contre ces hommes dont les œuvres pervertissent l'esprit du peuple allemand. Vous les connaissez, ces vils imitateurs d'une littérature de courtisans, de voluptueux, d'athées. Souvent vous let avez maudits, ces fils dégénérés de la patrie, dont le cœur est mort à l'honneur, à l'amour chaste, à la foi ardente du Germain. Prosternés devant leur idole, devant Voltaire, ce génie du mal, ils répètent ses chants impies, ils souillent notre belle langue, conservée pure à travers tant de siècles. Ils apprennent à notre noble nation à rire de ce que l'humanité a de plus sacré.

« Périsse Voltaire (1), cet adulateur du despotisme, ce prophète du vice ! Que ne puis-je briser cet idole comme je brise ici son image ; que ne puis-je anéantir ses œuvres comme je déchire ce volume par lequel il voulut profaner la vierge, libératrice de son pays !

« Oui, maudit soit Voltaire ! Il veut dépouiller la poésie, cette consolatrice de l'humanité, de ses charmes divins, du patriotisme, de l'amour chaste, de la foi en Dieu. »

« Périsse Voltaire ! » s'écrièrent avec l'accent d'une sainte colère ces jeunes gens enflammés par les paroles de leur ami. Et les débris de son buste, les pages déchirées de ses œuvres couvrirent le sol.

Avec une voix plus puissante encore l'orateur continua. :

« Combat sans trève, guerre sans pitié aux transfuges, aux écrivains allemands, disciples infâmes de ce maître de la corruption. Anathème surtout à toi Wieland, plus coupable par ton génie. Je déchire ces pages indignes de notre mâle littérature, j'anéantis tes œuvres inspirées par la volupté, par le doute ; ainsi ma vie entière sera vouée à la destruction de ta fausse gloire. J'arracherai

(1) Avons-nous besoin de dire que les paroles mises par nous dans la bouche de l'orateur n'expriment pas notre opinion sur le grand écrivain de France? Si nous avions à juger Voltaire, nous ne nous servirions pas d'expressions qui sont le langage de la passion, et surtout nous ne blâmerions pas sans ajouter les louanges dues à la plupart des travaux de ce grand génie.

Nous faisons la même réserve pour ce qui est dit de Wieland.

Digitized by Google

le voile qui couvre ton infamie, je montrerai à mon peuple la hideuse nudité de ton impudeur, je lui montrerai l'abîme où tu veux l'entraîner.

« Ah ! Wieland, tu croyais pouvoir nous tromper par l'hypocrisie de ta démarche. En vain veux-tu couvrir du manteau de l'antiquité l'immoralité de ta pensée. Ame sans vérité, cœur privé de sentiment, le faux éclat de ta renommée disparaîtra devant la lumière de la vérité.

« Homère, Pindare, Æschyle étaient des chantres divins parce que tous ils ont traduit à l'homme l'éternelle parole de la poésie divine, de cette harmonie qui accompagne les astres dans leur cours, que la foudre roule à travers les nues, qui mugit dans la tempête, soupire dans la forêt, murmure dans l'onde, et que l'homme écoute au fond de son âme comme l'écho de la voix de Dieu.

« Mais comment oses-tu te comparer à ces sublimes génies? As-tu, comme eux, un cœur qui bat pour les joies et les douleurs du peuple? As-tu, comme eux, chanté à la nation la liberté, la vertu, le courage? Quelle est ta foi? Où est ton pays?

« En vain la foule de tes adorateurs te proclamera-t-elle notre seul poëte, en vain lancera-t-elle ses anathèmes contre nous, les vengeurs de la sainte poésie; nous remporterons la victoire sur toi et les tiens, nous délivrerons le pays de la domination de ton école, car la vérité combat avec nous.

« Si le premier je jette en ce moment le cri de guerre contre toi, je ne serai pas longtemps seul; ma voix réveillera tous les esprits justes, tous les cœurs nobles. Déjà je me vois entouré de frères, dans cette lutte sainte. »

Les jeunes étudiants, électrisés par ces paroles, voulurent se lever et protester de leur dévouement à la noble cause de la gloire littéraire de la patrie; mais l'orateur retint d'un geste calme et imposant l'élan tout prêt à éclater. Il continua :

« Je sais que chacune de mes paroles sort de votre âme, mais ne croyez pas que ce soit une effervescence momentanée qui me fait parler. Longtemps j'ai réfléchi sur l'immense calamité dont notre patrie est menacée, longtemps j'ai cherché un moyen de salut. Je

Digitized by Google

l'ai trouvé, je l'ai médité et j'ai la conviction qu'il est le seul, qu'il est infaillible.

« Mais pour vous le révéler, pour vous appeler à l'exécution de mon projet, j'ai voulu attendre ce jour solennel.

« C'est au nom de Klopstock que j'ai voulu vous appeler à l'œuvre de la régénération littéraire de notre patrie.

« Peut-être me direz-vous : Que sommes-nous, pour entreprendre cette œuvre si grande ?

« Ce n'est pas l'aspect de l'ennemi qui vous ferait reculer, car vous ne connaissez pas la peur ?

« Serait-ce la méfiance de vos forces, et de votre talent ?

« Oh ! soyez modestes quand il s'agit de vous, mais soyez confiants, hardis quand il s'agit de la patrie ! Écoutez la voix de votre cœur.

« Elle vous révèle les éternels mystères de la poésie; elle vous dira aussi : Parlez, agissez, et vous vaincrez.

« Mais que pouvons-nous contre la foule de nos adversaires ? Ne sommes-nous pas faibles, isolés ?

« Oui, nous serons faibles tant que nous resterons isolés, mais nous serons forts, dès que nous serons unis.

« Il y a quelques siècles, des étudiants allemands, affligés comme nous le sommes aujourd'hui, de voir la littérature nationale se corrompre, s'unirent et ils triomphèrent. Serions-nous moins courageux, moins dévoués à la cause de la patrie ! Non, nous saurons nous montrer fidèles aux nobles traditions des Universités allemandes.

« Mais qu'ai-je besoin de vous adresser ces paroles, pourquoi vous appeler à l'Union ? Ne vivons-nous pas tous de la même pensée, du même sentiment ? Ne sommes-nous pas déjà frères par l'esprit, par le cœur ? Pourquoi ne le serions-nous pas pour l'action ?

« Klopstock, génie tutélaire de la poésie germanique, bénis tes fils, bénis leur entreprise ! Ils jurent de consacrer leur vie à la sainte cause de la poésie nationale. La vertu fortifiera leurs âmes, l'amour de la patrie embrasera leur cœur.

« Au nom de mes frères je proclame l'*Association de l'amitié, de la poésie, de la vertu.*

Digitized by Google

« Debout, frères, et jurez avec moi : Fidélité à notre association ! Régénération de la littérature nationale ! »

« Je le jure ! je le jure ! » fut le cri qui sortit puissant de l'âme de chacun des jeunes étudiants. « Nous le jurons, » répétèrent-ils ensemble en se serrant la main au choc de la coupe pétillante. Et le Dieu de la poésie transporta ses élus sur les cimes célestes de l'imagination. L'avenir de la patrie, éclairé par le rayon de la divination, se déroula glorieux devant eux ; enivrés d'une sainte joie, ils saluèrent d'avance le succès de leur entreprise, et triomphants, ils s'écrièrent : « Vive l'association ! vive la patrie ! »

Tout-à-coup une voix aigre, affectant un ton d'autorité, fit entendre ces paroles : « Messieurs, au nom du Recteur magnifique, « je vous déclare coupables de contravention aux lois académiques « pour tapage nocturne. J'ai l'honneur, Messieurs, de vous assigner « pour demain devant le tribunal de l'Université. »

Le petit homme qui venait de prononcer ces paroles menaçantes était entré dans l'appartement sans avoir été entendu. En vain ce messager de la Thémis académique répéta-t-il sa formule terrible. Personne ne l'entendit, personne ne le vit. Les coupables du grave délit de tapage nocturne parcouraient en ce moment les régions célestes de la poésie. Comment auraient-ils pu entendre cette voix de la justice terrestre ?

Aussi le sévère fonctionnaire académique, connaissant par mainte expérience ces extases des étudiants, crut-il nécessaire de les rappeler sur la terre en s'adressant à chacun personnellement.

« Messieurs les comtes Christian et Léopold de Stolberg, MM. Holty « et Voss, j'ai l'honneur de vous assigner devant le sénat de l'Uni- « versité. Quant à vous M. Bürger, je regrette de ne pouvoir avoir « le même honneur, vu que vous n'êtes plus citoyen de notre « auguste Académie. »

Cette allocution produisit son effet. Les coupables reconnurent l'autorité, mais — pour l'accueillir d'un immense éclat de rire.

« Bravo ! Bravo ! Nous y viendrons, vieux hibou de Minerve ;

Digitized by Google

« mais prends ce verre, bois et répète avec nous : Vive l'association « des Bursche de Goettingen! Bois donc et crie, vieil Argus ! »

« Vous me pardonnerez, Messieurs ; je ne le puis, car je ne sais si cette association est tolérée par les lois de notre auguste Sénat... Mais... votre vin doit être bon et je boirai avec plaisir à la santé de tous ces messieurs!. »

« Non ! non ! s'écrièrent plusieurs voix ! Bois à la gloire de Burger, du fondateur de l'association. »

« Vive Burger ! » s'écrièrent-ils tous malgré les prières, malgré les sommations du gardien du repos public, désespéré d'avoir pris part au délit qu'il venait de constater.

Il vida cependant plusieurs fois son verre en disant d'une voix humble et doucereuse :

« J'ai l'honneur, M. Burger, de boire à votre santé, sans excepter celle de ces Messieurs. »

« Vive l'association ! vive Klopstock ! » répondit Burger. Ses frères répétèrent ce dernier toast sans écouter la voix du magistrat qui leur criait : « Messieurs, silence, je vous prie, au nom de l'auguste Sénat et du Recteur magnifique. »

— Le lendemain le grave Sénat académique de Goettingen condamna les étudiants à huit jours de *carcer*, pour tapage nocturne commis dans la nuit du 12 septembre 1772 ; mais l'histoire de l'Allemagne a conservé cette date comme un des jours de la renaissance de la littérature nationale.

L'association fondée dans l'enivrement de l'enthousiasme, proclamée par des cris de joie, saluée par de joyeuses libations, n'était cependant pas une création d'un moment d'entraînement passionné, d'un délire de jeunes têtes échauffées par le vin.

Le calme, la solitude de la prison avait bien pu dissiper les vapeurs d'un festin trop prolongé, mais la pensée sérieuse de l'entreprise resta vivante et forte dans la tête, dans le cœur des jeunes poëtes.

Quand les portes du *carcer* s'ouvrirent, quand les amis séparés par la sentence du Sénat académique, purent de nouveau se serrer la main, la première parole qui sortit de la bouche de chacun fut :

Digitized by Google

« Frères, notre union existe. Cherchons Burger et commençons notre œuvre. »

Bientôt l'association prit des formes et une marche régulières. Des réunions fixes furent établies. On y étudiait les chefs-d'œuvre des littératures grecque, romaine, anglaise, espagnole, italienne; on y lisait les odes de Klopstock, les pages énergiques de Ramler, le Rabelais de l'Allemagne. La sublime poésie de la Bible, les créations du génie de Shakespeare fécondaient la pensée et l'imagination de ces jeunes poëtes qui, pleins d'une sainte confiance dans leur cause, travaillaient à ouvrir au génie de l'Allemagne cette route dans laquelle sa littérature a marché depuis avec tant de gloire. Animés de la noble conviction que leur patrie ne pouvait alors acquérir la grandeur et l'unité que par la pensée, par les œuvres de ses poëtes, ils avaient compris qu'il fallait une littérature digne d'une grande nation, une littérature élevant le cœur, fortifiant la pensée, ennoblissant l'homme.

Aussi s'élevèrent-ils avec toute l'énergie d'une grande pensée, contre les poëtes érotiques qui, dans leurs poésies douces et folâtres, ne voulaient admettre ni les sujets sublimes, ni l'élément du vrai comique. Ils montrèrent le faux, le vide d'une poésie qui prétendait être classique en ne prenant des créations de l'antiquité que les formes : tandis qu'eux, hardis novateurs, y trouvaient de véritables leçons en débarrassant l'élément national, cette éternelle source de la poésie, des décombres sous lesquels la foule stupide des imitateurs l'avait étouffé.

Les véritables poëtes nationaux de la France ne furent pas négligés par eux; mais, ne voulant pas faire sortir d'un germe étranger le nouvel arbre de la poésie allemande, ils retournèrent aux Bardes de l'antique Germanie. L'étude ne fut pas la seule occupation de leurs réunions ; on travaillait avec ardeur, et les poésies des membres de l'association y étaient lues et discutées ; approuvées, elles étaient inscrites dans le grand livre de l'association.

Ennemis de toutes les coteries, ne poursuivant que le noble but d'une littérature nationale, ils appelèrent à eux tous les poëtes

Digitized by Google

de l'Allemagne dont la pensée indépendante, le cœur patriotique devaient sympathiser avec cette généreuse entreprise.

L'*Almanach des Muses*, fondé par le Boïe, à Goettingen, fut l'organe de l'*Association de l'amitié, de la poésie et de la vertu.*

Bientôt toute l'Allemagne devint attentive aux mâles accents de la jeune poésie. Une nouvelle ère avait commencé, un grand avenir se préparait. La nation sentait que ces jeunes gens travaillaient à sa grandeur : elle applaudissait à leurs efforts.

Mais les abus héréditaires sont toujours les ennemis de la pensée régénératrice; — l'égoïsme des vieillards s'oppose à l'enthousiasme de la jeunesse.

L'association eut des ennemis violents : le dédain, la raillerie, la haine lancèrent contre elle leurs éternelles accusations.

Les vieux classiques de l'Université de Goettingen se moquaient des jeunes *ours*, « qui, disaient-ils, sacrifiaient aux Muses par des « libations de bierre. »

Burger surtout était l'objet de leurs attaques :

« L'Augusta de la Leine, — dit Voss dans un de ses livres, — « eut honte de toi, chantre de Léonore; mais la Germanie t'appelle « son fils et porte aujourd'hui le deuil de ta tombe, noble poëte; elle « dit ta gloire à la postérité. »

Autour de la phalange des vieux docteurs de Goettingen se rangèrent tous les ennemis de la vraie poésie : tous les adorateurs du ton français et de la fade imitation de l'antiquité marchèrent derrière elle au combat. Mais l'Association, loin de s'effrayer, puisa de nouvelles forces dans cette lutte. L'*Almanach des Muses* répondit par des chants sublimes aux cris discordants que poussait la médiocrité jalouse.

Klopstock, le barde vénéré de l'Allemagne, apporta aux jeunes lutteurs l'autorité de son nom glorieux. Ce grand et patriotique génie bénissait l'œuvre de la jeunesse; vieillard, il avait conservé le cœur du jeune homme; il savait que le saint enthousiasme, la sublime inspiration qui descendent dans l'âme quand l'âge ne l'a pas encore enfermée dans le cercueil de l'égoïsme, devinent et accomplissent les grandes choses, tandis que le

Digitized by Google

vulgaire les raille comme des utopies ou les condamne comme des crimes.

Une union complète et cordiale s'était établie entre Klopstock et les jeunes étudiants. On lui envoyait des poésies, et Stolberg lui portait souvent le baiser de la fraternité. Le jour de sa naissance fut pour l'Association l'occasion d'une nouvelle fête solennelle. L'enthousiasme fut plus grand encore, car elle pouvait déjà célébrer le succès de l'entreprise courageuse pour laquelle elle avait été fondée. La nation avait déjà sanctionné l'œuvre de ses jeunes fils. Klopstock présidait en idée à cette fête : son fauteuil vide occupait la place d'honneur ; son buste couronné était salué par de chaleureuses acclamations. Ses œuvres, couvertes de lauriers et de fleurs, furent plus d'une fois ouvertes pour rappeler, par la lecture de quelques morceaux sublimes, la pensée qui devait animer l'Association.

Les ennemis de la nouvelle poésie ne furent pas oubliés : l'anathème qu'on avait lancé contre eux trouva son symbole à côté de celui du triomphe de Klopstock.

Sous son fauteuil étaient jetées les œuvres de Wieland : on les déchirait et l'on allumait les pipes avec les feuilles mutilées.

Après de nombreuses libations en honneur des poëtes patriotiques, on brûla le portrait de Wieland.

— C'est ainsi que se passa l'hiver. L'étude des grands poëtes de toutes les époques, de toutes les nations, les réunions fixées pour examiner les travaux des membres de l'Association, la publication des meilleurs morceaux, une propagande active dans toute l'Allemagne prouvaient que l'Association, fondée dans l'enivrement d'une fête, était une chose sérieuse.

Lorsque l'été était venu et que la nature invitait les poëtes à sortir des sombres rues de l'antique Goettingen, ils tenaient leurs réunions dans la forêt.

Un chêne séculaire fut choisi comme l'arbre de l'Association. Couchés sur des feuilles de roses, inspirés par la mystérieuse clarté de la lune, les jeunes étudiants, la tête couronnée de fleurs, la barbe parfumée, chantaient comme les poëtes de la Grèce l'amour, le vin, la patrie. La fête finie, on invoquait, sous le chêne le génie de

Digitized by Google

Klopstock, on prenait des branches de l'arbre sacré, on rentrait en chantant dans la ville où l'on rapportait de nouvelles inspirations.

Les vieux Docteurs de Goettingen continuèrent à railler ces jeunes enthousiastes; les illustres poëtes, leurs ennemis, les poursuivirent de leurs attaques; le vulgaire les traita de fous : mais la postérité est fière d'eux, et l'histoire de la littérature allemande a inscrit glorieusement dans ses fastes *l'Association de l'amitié, de la vertu, de la poésie.*

Fr. Schutz.

Digitized by Google

VÉRONIQUE CYBO [1].

APPENDICE.

FRAGMENT DES CHRONIQUES FLORENTINES

DU COMTE CHARLES MORBIO.

Il n'y a pas longtemps qu'il existait à Florence un gentilhomme de la famille Canacci, appelé Justin, et doué de si peu de bon sens que, — quoiqu'il lui restât deux enfants d'une première épouse, et qu'il fût âgé d'environ soixante-dix ans, — il se décida à convoler en secondes noces, et épousa une jeune fille d'une condition inférieure à la sienne (elle était fille d'un teinturier originaire d'un des châteaux du Casentino (2)), mais elle était d'une beauté peu commune; son nom était Catherine. L'âge du mari, son faible renom, et ses autres qualités fâcheuses, — c'était un des hommes les plus laids, les plus repoussants, et des moins propres qui existassent à Florence, — engagèrent à la courtiser ; il ne manquait pas de soupirants, de séducteurs auprès de Catherine. Bien qu'en apparence elle mena une vie très modeste, elle céda cependant au bout de peu de temps aux attaques et finit par payer quelqu'un de retour. Parmi ceux qui obtinrent plus intimement ses bonnes grâces, son amitié, il y eut deux jeunes florentins qui vivent encore, Laurent, fils de Iacopo Serselli, et Vincent, fils de Matteo Carlini. Ce dernier, ayant changé d'habitudes et de mœurs, est aujourd'hui directeur et administrateur de l'hôpital de saint Boniface, à Florence. Ces deux jeunes gens étaient assez étroitement liés avec le seigneur Iacopo Salviati, duc de Saint Julien, alors et aujourd'hui encore le

[1] Voyez 2e année, tome v, page 438 et 501.

[2] Partie de la Toscane.

Digitized by Google

premier personnage de notre ville (le prince du sang et la sérénissime maison de Médicis exceptés,) par la noblesse de sa race, par sa richesse et par ses autres qualités remarquables; le duc enfin était si important que quelques années auparavant il avait épousé Madame Véronique, fille légitime de don Carlo Cybo, prince de Massa de Carrare. Cette dame était médiocrement belle, et en outre elle était si hautaine, si superbe que, soit modestie naturelle, ou tout autre motif, elle se refusait à partager la couche de son mari; elle ne s'y décidait que d'après son bon plaisir. Cette étrange manière d'agir poussa monsieur le duc, — bien jeune encore, — à chercher ailleurs des distractions; le capitaine Cosme de Pazzi, surnommé *le simple*, et quelques autres familiers de messire Iacopo, favorisaient souvent ces fantaisies; ces personnes s'introduisaient de temps à autre dans le palais et y amenaient des jeunes filles. Mais ayant été admis auprès de Catherine par les deux jeunes gens que nous avons nommés, le seigneur duc alla souvent chez elle. Pour ne pas donner de soupçons à sa femme lorsqu'il passait la nuit hors du palais, il prenait pour prétexte qu'il fréquentait une des sociétés nocturnes appelées communément à Florence *buche* (1); la sienne s'appelait la *bucha sant' Antonio*, elle se réunissait à Pinti. Lorsqu'il en sortait, n'importe à quelle heure de la nuit, il se rendait fréquemment à la maison de Catherine qui n'était pas loin de là, c'est-à-dire dans la rue des Piliers, près de la place de saint Ambroise, à droite en allant vers cette place.

Mais quoiqu'il s'y prît avec beaucoup de prudence et de précaution, il ne put continuer longtemps ce manége sans que la duchesse (qui entre autres vertus possédait celle de la jalousie,) n'en eut connaissance et n'en fut grandement offensée. On dit (mais je n'ose affirmer que ce soit la vérité), qu'un matin la duchesse étant entrée dans l'église de saint Pierre Majeur, y trouva Catherine qu'elle connaissait fort bien de vue; là, — comme si elle arrivait par hasard, — elle se plaça adroitement à côté de la femme de Canacci, et lui intima, à ce qu'on assure, en quelques mots solennels, l'ordre de ne plus recevoir

[1] *Bucha* signifie trou.

Digitized by Google

le duc, son mari, en la menaçant d'une terrible vengeance, si elle désobéissait. Catherine répondit peut-être avec plus de fierté que ne le lui permettait sa condition, et irrita davantage la duchesse; elle précipita ainsi le malheur dont elle était menacée. Le duc continuant avec plus d'ardeur son commerce avec cette femme, et la duchesse ayant juré de le rompre, on dit que Madame Véronique essaya d'abord de faire empoisonner sa rivale; mais n'ayant pas réussi et voulant tirer une vengeance éclatante de l'affront qu'on lui faisait, elle en vint à l'exécuter elle-même avec une telle cruauté, avec une si grande barbarie que je pourrais l'appeler une vengeance à la génoise. Voici le moyen auquel elle eut recours : elle tâcha (à ce que l'on a dit alors, et la chose paraît vraisemblable,) avec l'aide de quelque confident ou de quelque domestique intime, d'appeler secrètement auprès d'elle les deux frères Barthélémy et François, fils de Justin Canacci, jeunes gens de vingt-quatre à vingt-cinq ans, lesquels, s'ils n'y habitaient pas, fréquentaient du moins la maison de leur belle-mère. Il est probable que, après s'être entretenue longtemps avec eux, elle leur représenta la conduite licencieuse de Catherine, et l'ignominie qui en rejaillissait sur eux et sur leur postérité, leur qualité de personnes bien nées, leur faisait un devoir de se débarrasser de cette honte, de se délivrer de cette femme; elle leur promit s'ils s'y décidaient, toute assistance dans l'exécution, et une puissante protection pour les prémunir contre tout danger résultant de cette entreprise: comme ils étaient pauvres, elle s'engagea à subvenir constamment à leurs besoins.

Il n'est pas certain, selon moi, que la duchesse ait tenu ce discours aux deux frères, ou seulement à Barthélémy qui était l'aîné, et qui, le succès le démontra, fut présent à ce qui arriva dans la suite, et en porta rigoureusement la peine; mais qu'elle ait ains parlé à tous les deux ou à un seul, toujours est-il que l'on crut et l'on dit alors qu'une telle proposition leur parut d'abord fort étrange et qu'ils se défendirent adroitement; à des instances réitérées et accompagnées en dernier lieu de menaces (du moins on le raconte ainsi,) Barthélémy céda et consentit, à prêter la main à l'œuvre, à servir d'instrument, en introduisant dans la demeure de

Digitized by Google

sa belle-mère des personnes désignées par la duchesse pour y exercer en apparence une vengeance personnelle, et en réalité celle de madame Véronique. Quelques personnes furent d'avis qu'un des principaux motifs qui décidèrent Barthélémy à participer à la mort de sa marâtre, fut le refus de Catherine de lui accorder ses faveurs. Je ne nie pas que cela puisse être arrivé, on a vu beaucoup de cas semblables; je doute cependant que cela ait eu lieu, il n'est en effet point probable que cette dissidence existant entre lui et sa belle-mère, il put toujours avoir un libre accès chez elle; d'ailleurs on en aurait longtemps parlé à cette époque, et je ne m'en souviens nullement.

Quoiqu'il en soit, la duchesse ayant arrêté ce point avec Barthélémy et François, fit venir secrètement de Massa trois ou quatre assassins ou sicaires, comme on les appelle, ce qui lui fut aisé grâce au prince son père ou à l'un de ses frères. Ces sicaires furent conduits séparément pour ne pas être observés, pour n'éveiller aucun soupçon, et entretenus par elle jusqu'au moment favorable à la réalisation de son terrible projet qui fut mis à exécution dans la nuit du 31 décembre 1638, si ma mémoire ne me fait point défaut. Il le fut, à ce qu'il paraît, de la manière suivante: vers trois heures de la nuit, Barthélémy Canacci accompagné des sicaires dont nous venons de parler, frappa à la porte de sa marâtre tandis que les autres se tenaient du côté opposé de la rue afin de n'être point vus; — une nuit obscure favorisait leur dessein. Une fille répondit de la fenêtre à Barthélémy Canacci en lui demandant son nom; celui-ci répliqua: « ami. » On le reconnut à sa voix et le cordon fut aussitôt tiré. Lorsque la porte fut ouverte et que Canacci entra suivi des assassins, ils montèrent l'escalier avec une telle précipitation que Laurent Serselli et Vincent Carlini, qui s'entretenaient alors avec Catherine et qui à ce bruit se doutant de quelque chose, s'étaient levés, eurent à peine le temps, lorsque ces gens parurent sur l'escalier, de s'enfuir par un autre dégagement conduisant à l'étage supérieur dont ils connaissaient tous les êtres, et s'échappèrent par le toit pour entrer dans une maison voisine et sauver ainsi leur vie du danger qui la menaçait.

La pauvre Catherine fut affreusement massacrée par les barbares

Digitized by Google

ministres des vengeances de la duchesse ; il en fut de même de sa domestique, afin sans doute que celle-ci ne put donner aucun renseignement sur le crime, ni en dévoiler les auteurs.

Du même coup ils ôtèrent la vie à Catherine et à une innocente créature qu'elle portait dans son sein depuis peu ; elle était en effet enceinte de trois mois au moment de sa mort. Après cela, on découpa les corps des victimes, et on transporta les membres dans une voiture arrêtée devant la porte ; une partie fut jetée dans un puits que l'on voit encore à l'entrée de la rue Pentolini, à l'angle qui donne sur la place saint Ambroise ; une autre partie lancée dans l'Arno, et retrouvée et reconnue le lendemain, excepté cependant la tête de l'infortunée Catherine qui fut portée à la duchesse par un de ces exécrables bourreaux, soit pour la rassurer sur l'exécution, soit parce qu'elle en avait décidé ainsi pour compléter cette tragédie comme on le verra plus loin. Quelques-uns de ces faits eurent pour témoins Carlini et Serselli qui, étant sortis immédiatement de la maison où ils s'étaient réfugiés, frappèrent à la porte d'une habitation située en face de celle de Catherine (une célèbre entremetteuse de leur connaissance y demeurait ; elle existe encore, bien qu'elle soit très-âgée ; on la nomme la tante Nannina, tante de la Margherita, de la Brenca et de la Bettina, trois des courtisannes les plus fameuses de notre époque, surnommées les *Cicce*.) On leur ouvrit aussitôt et on les introduisit dans un salon, ils purent d'une fenêtre entr'ouverte voir et entendre, sans être aperçus, une grande partie des événements que nous venons de décrire ; c'est par eux qu'on en a eu ensuite une entière connaissance.

La duchesse avait l'habitude d'envoyer le dimanche matin et les autres jours de fête dans l'appartement du duc, par une de ses suivantes, un panier d'argent renfermant les collerettes, les manchettes et autres choses semblables dont il changeait ces jours-là. Mais le premier janvier, jour solennel chez les chrétiens, parce qu'on célèbre l'anniversaire de la Circoncision de Notre Seigneur Jésus-Christ, et parce que, selon le rite de la sainte Église romaine, c'est le commencement de l'année, ce jour-là, disons-nous, ce fut bien différent. La duchesse prit la tête de la pauvre Catherine

Digitized by Google

qui conservait même après sa mort une grande partie de cette beauté, cause de sa perte, la plaça dans le panier et, après l'avoir couverte d'un vieux linge, elle l'envoya par sa suivante ordinaire (celle-ci ignorait ce qu'elle portait,) dans la chambre du duc où le panier fut posé à l'endroit habituel. Messire Iacopo s'étant levé, retira le linge pour s'en parer comme de coutume. Nous laissons à penser au lecteur quel dut être son saisissement au triste spectacle de cette tête si tendrement aimée! Quelles ne durent pas être les plaintes, les cris, les lamentations qu'il poussa au ciel, sa douleur, ses angoisses, enfin les larmes qu'il répandit sur le visage chéri de la femme adorée! Mon intention n'est pas de les décrire, la langue ou la plume en donnerait une idée toujours inférieure à celle que chacun peut s'en faire.

Le duc ayant fort bien compris quel était le but que sa femme s'était proposé en commettant ce crime, voulut l'empêcher de l'atteindre, et ayant en horreur l'amour de Véronique, pendant longtemps il refusa de se trouver dans le même lieu qu'elle; quand elle était à Florence (ce qui arrivait rarement), il s'en allait dans une de ses villas ou à Rome où était située la plus grande partie de ses biens; et lorsqu'elle se rendait au contraire dans un de ces endroits, il retournait à Florence. L'on dit par conséquent, — du moins c'est l'opinion de quelques écrivains, — que jamais, après cet événement, il ne se rencontra avec elle, que jamais elle ne partagea sa couche. On ne saurait opposer à cette opinion l'existence des enfants du duc; ils sont nés avant la mort de Catherine.

Mais revenons au récit de notre lamentable histoire. Le jour suivant la justice ayant été informée du crime et les cadavres des deux infortunées ayant été retrouvés et reconnus, on arrêta promptement Justin Canacci, Barthélémy et François, ses fils, et un frère de Justin dont je ne me rappelle pas le nom; celui-ci se trouvait au moment du crime, dans une de ses villas avec sa femme, une fille nubile, une autre mariée à un certain Louis Tebaldi, et ce gendre lui-même. On ne connait aucune poursuite dirigée contre les scélérats qui avaient conçu et exécuté une si atroce infamie, soit que la justice n'eut pas assez tôt connaissance de ces personnes, soit qu'elles se

Digitized by Google

fussent mises promptement en sûreté hors du pays, soit enfin pour tout autre motif. On n'inquiéta même pas celle qui avait donné l'ordre. Ce que l'on dit communément n'est que trop vrai : les rigueurs de la justice s'exercent seulement sur les pauvres, et les lois peuvent souvent être comparées à ces toiles d'araignées qui prennent les mouches et les autres petits insectes et sont déchirées par les plus grands. Or, les personnes arrêtées, savoir : Justin, son frère, les filles de celui-ci, son gendre, son fils aîné et sa femme, les uns d'abord, les autres ensuite, furent mis en liberté comme non coupables ; mais Barthélémy et François restèrent en prison et furent rigoureusement torturés ; le dernier soit qu'il fut vraiment innocent et qu'il n'eût pas participé au crime, soit qu'il fut doué de plus de prudence ou qu'il eut plus de bonheur comme on le prétendit, n'avoua jamais et quelque temps après il fut, lui aussi, rendu à la liberté. Mais Barthélémy ayant pris part à cette iniquité, — tout le monde le soutint à tort ou à raison, — fut décapité le 27 novembre de la même année au matin, devant la porte du Barigel. Son cadavre après avoir été exposé une grande partie de la journée aux regards de la foule, fut enterré le soir à une heure avancée dans la sépulture de ses ancêtres, située à l'intérieur de l'ancienne porte principale de l'église saint Blaise.

Cette exécution de la justice fut peu applaudie, et les hommes de bien furent scandalisés en voyant punir de la peine capitale le moins coupable ; Barthélémy d'ailleurs avait, assure-t-on, été entraîné de force dans cette intrigue et on profita de sa faiblesse d'esprit et de corps (connue de tout le monde,) pour lui faire dire dans la torture plus qu'il ne savait. On ne fut pas moins scandalisé de voir la duchesse, la principale coupable, celle qui avait ordonné ce crime monstrueux, ne subir d'autre châtiment que celui qui lui était infligé par sa propre conscience et par sa honte ; ce fut là la cause pour laquelle après un tel événement nous ne l'avons presque jamais vue à Florence. La sérénissime dame Christine de Lorraine, aïeule du grand duc Ferdinand II, alors régnant comme aujourd'hui (prince d'infiniment d'esprit, d'une vie exemplaire, et plein de zèle pour la justice), émue peut-être de l'atrocité du crime, eut la pensée de

Digitized by Google

faire arrêter la duchesse. Celle-ci s'était retirée à sa villa de Saint Cerbone dans la vallée de l'Arno, pour se dérober aux regards du peuple; avertie à temps du danger, elle partit en hâte pour Rome. La justice sans faire contre elle aucune autre démonstration, la condamna à l'exil, condamnation qui fut rapportée peu de temps après.

Telle fut le résultat du crime barbare de la duchesse Véronique Cybo, femme du duc Iacopo Salviati. J'ai écrit cette histoire avec tous les détails que je suis parvenu à recueillir pendant un espace de vingt ans, non par haine, ni par aucune espèce de méchanceté, mais pour l'instruction de la postérité; je l'ai fait d'autant plus volontiers qu'à cette époque on prétendit que la justice (si toutefois elle mérite ce nom,) pour favoriser les grands et opprimer les faibles, et jeter aussi un peu de poudre aux yeux du peuple, avait instruit deux procès, l'un vrai et l'autre composé tout exprès, que le vrai demeura secret et que l'autre fut rendu public.

Que celui qui lira ces mémoires en fasse donc son profit, et retienne bien ceci : de même que tous les proverbes se vérifient, ainsi s'est vérifié celui que l'on entend dire journellement : ceux qui fréquentent les grands seigneurs sont toujours les derniers à table et les premiers à la potence.

Le bruit courut que la duchesse non rassasiée de tant de sang répandu, plus que jamais irritée contre le duc son mari, contre le capitaine Cosme de Pazzi et contre Vincent Carlini qu'elle soupçonnait de favoriser les amours du duc, avait conçu le projet de faire empoisonner son époux et tuer les deux autres. Le duc se tint longtemps sur ses gardes et tâcha de se préserver de toute mauvaise rencontre; les autres, c'est-à-dire Pazzi et Carlini, furent avertis par le seigneur Salviati, des intentions de la duchesse à leur égard; le premier, homme très-adroit et très-vaillant, ne sortit plus qu'armé; le second profita du départ du sieur Octave Pucci, actuellement chancelier de son altesse éminentissime le cardinal Jean-Charles de Toscane qui a cette époque quitta Florence pour voyager; il l'accompagna en France, en Espagne, en Angleterre, et demeura quelques années éloigné de sa patrie.

Traduction de M. E. F. G.

Digitized by Google

IMPRESSIONS ET PENSÉES D'UN ÉTRANGER A PARIS.

UN MOIS DE RÉVOLUTION. — FÉVRIER-MARS 1848.

En soumettant au lecteur quelques réflexions, inspirées par les événements glorieux dont nous avons été témoin, notre intention n'est pas de raconter ces événements à notre tour; ils sont assez connus. Les journaux belges ont publié les principaux détails des trois journées, et ont apporté le récit de tout ce qui s'est passé depuis. Mais trop souvent les faits ont été présentés sous un faux jour. L'esprit des nouvelles institutions qui régissent la France n'est pas apprécié parmi nous. Le parti de la contre-révolution a, dans Paris même, des prosélytes d'autant plus dangereux qu'ils se cachent sous les plus trompeuses apparences; il a ouvert des clubs, il possède une partie de la presse. Sous des masques différents, il dresse partout la tête. La Régence est son rêve : rêve impossible à réaliser, nous en appelons à ceux qui, dégagés de tout esprit de parti, ont pu étudier de près l'attitude du peuple, ses désirs, ses besoins impérieux. Les efforts de ces réactionnaires tendent à jeter la discorde entre les diverses classes de la société, à semer la défiance envers quelques citoyens généreux qui ont accepté le pouvoir à l'heure du péril, avec la tâche difficile de maintenir l'ordre et d'asseoir la liberté. Le succès de ces menées, si elles pouvaient réussir, n'amènerait que la guerre civile. C'est malheureusement dans les organes de ce parti que la plupart des journaux belges puisent leurs articles sur la France; ils se sont faits, bien involontairement sans doute, les échos de perfides insinuations que nous regardons comme un devoir de combattre. S'ensuit-il de là que nous accordions à tous

Digitized by Google

les actes du gouvernement provisoire des éloges sans restrictions? Non, sans doute. Plus on reconnaît l'extrême difficulté de la mission confiée à ce gouvernement, et plus on croit ses membres dignes d'aborder cette tâche immense, moins on doit fermer les yeux sur les fautes qu'ils ont dû nécessairement commettre. Ils ne sont pas, après tout, plus infaillibles que le Pape. Mais ce qu'ils n'ont donné à personne le droit de suspecter, ce sont leurs intentions loyales et pures.

Nous avons vécu de la vie des Parisiens, au milieu de leur révolution. Nous avons partagé tour à tour leurs émotions, leur confiance, leurs appréhensions et leurs triomphes. Nous avons l'avantage d'avoir vu tout de nos yeux, et de ne devoir nous en rapporter qu'à nous-même. Étranger, nous aimions la France, cette terre de la liberté, des arts et de l'honneur; mais nous n'avions pas, comme ses fils, à nous venger des auteurs de son abaissement. Artiste, nous ne nous étions jamais mêlé aux luttes politiques, si ce n'est par la pensée et par le cœur. Cette position exceptionnelle nous a permis de jeter sur les événements un coup d'œil plus impartial. On nous pardonnera ces réflexions toutes personnelles; puisque nous avons la prétention de dire la vérité, il faut bien qu'on sache si nous ne sommes point nous-même aveuglé par la passion. Ces lignes ne sont pas écrites au nom d'un parti. Disons-le hautement toutefois, nous sommes républicain de cœur. Cependant, avant les journées de février, nos désirs n'étaient qu'un rêve de poëte, dont la réalisation ne nous apparaissait que dans un avenir assez éloigné. Deux mots avaient toujours eu le don de nous faire palpiter, *liberté* et *justice*. La république, telle que nous la comprenions, était l'application la plus large faite à la société humaine, de ces grands principes de justice et de liberté. Un tel gouvernement ne pouvait sortir que du progrès des lumières, ou d'une révolution sociale. Les mœurs ne nous semblaient pas à la hauteur de ces institutions: le monde devait marcher encore, la lumière devait s'infiltrer dans les masses. De là une haine ardente pour tout ce qui tendait à arrêter le progrès, à étouffer la fierté de l'homme, à arrêter l'essor de la pensée, à désarmer l'intelligence: ce qui, pour nous, se résumait en un mot: *tyrannie*.

Digitized by Google

Notre rêve était une république chrétienne, basée sur la fraternité. Nous la voulions pure non seulement de sang, mais encore de toute persécution, de tout abus de pouvoir. Elle devait se montrer toujours fidèle à ses principes et en déduire toutes les conséquences. Cette manière de voir est encore la nôtre, et nous haïssons également la tyrannie, soit qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas. Mais nous savons aussi qu'il y a en politique, en dehors de toutes les lois fondamentales, l'impérieuse loi du moment à laquelle on doit bien rarement recourir, et seulement aux époques de crise, en pleine révolution. C'est la dure loi de la *nécessité*. Les despotes l'ont invoquée fréquemment, et pour des intérêts que rien ne justifie : ne devrait-elle exciter l'indignation que lorsqu'elle est appliquée au nom d'un peuple, en face d'un danger public? Ah ! c'est alors seulement qu'elle n'est pas impie. La nécessité seule peut justifier les mesures exceptionnelles.

Quelle était la situation des esprits, à Paris, avant les trois journées?

On a dit que personne ne croyait alors à la république, ou du moins à son prochain avénement. Il serait plus exact de dire qu'on ne croyait pas à une révolution, tout au plus à une émeute. Il ne s'agissait encore que d'une manifestation. Du moment que le pouvoir était renversé par la main du peuple, la royauté devenait désormais impossible, sous quelque forme qu'elle apparût. En France, la même chose n'arrive pas deux fois, et de la même manière. Le peuple, trompé en 1830, ne pouvait être trompé par les mêmes moyens, dix-huit ans plus tard. Louis-Philippe l'a dit en partant : « J'emporte avec moi la royauté de France. » Ces dix-huit années qui venaient de s'écouler avaient jeté dans tous les cœurs la défiance envers les rois. Pour qu'on acceptât les promesses de la révolution, il fallait qu'elle donnât des gages. La souveraineté du peuple devait non-seulement être une vérité, mais avoir encore les apparences de la vérité. Toute fiction était repoussée comme un mensonge. On n'eût pas voulu d'un chef irresponsable, se retranchant derrière son caractère sacré, et n'ayant aucun compte à rendre à l'opinion. On avait trop appris comment ce chef, lorsqu'il en voulait aux libertés du pays, pesait de toute son influence sur les agents responsables du pouvoir,

Digitized by Google

instruments dociles qu'il sacrifiait après les avoir rendus impopulaires en les faisant servir à l'exécution de ses desseins cachés. — Les Bourbons, d'ailleurs, avaient excité la haine publique, et la France en était venue au point de ne pouvoir couronner une race nouvelle; le trône n'avait plus d'autre prestige que son antiquité, et la dernière branche de la vieille royauté étant disparue, il ne restait qu'à brûler le trône. C'est ce qu'on a fait.

Il nous reste à examiner si le peuple était disposé à recevoir et à comprendre ces institutions nouvelles.

La question suivante se trouve posée et résolue dans le nouveau catéchisme républicain :

» Demande. — Qu'est-ce que la République?

» Réponse. — C'est la forme de gouvernement que se donne un peuple quand il est assez mûr, assez éclairé pour faire ses affaires par lui-même. »

Le peuple de Paris et de la majeure partie de la France était-il assez mûr, assez éclairé; en d'autres termes, les mœurs étaient-elles républicaines? Nous dirons plus loin quelques mots sur la situation morale des départements, dont nous n'avons pas à nous occuper spécialement ici ; quant à ce qui concerne la population de Paris même, il nous suffira de raconter ce que nous avons vu.

Nous le disions tantôt : il y a quelques mois, nous eussions hésité devant la question que nous venons de nous faire. La réponse nous a été arrachée, ou plutôt elle nous est échappée comme un cri du cœur, le 23 février, à la vue du peuple rassemblé, sans armes, impérieux mais calme, connaissant sa force et ne montrant que sa sagesse; à la vue de l'armée, peuple aussi, et se sentant peuple; à la vue d'un million de citoyens, de cette foule formidable qui, même désarmée, eût écrasé d'un mouvement tout ce qui l'arrêtait dans sa marche, mais qui ne le voulait pas et se contentait de dire par son attitude : « J'ai compris, j'ordonne et j'attends !... » C'est là, devant cet imposant spectacle, que nous nous écriâmes tout-à-coup : « Oui, ce peuple saura se gouverner lui-même ! »

Le soir du même jour, Paris avait un air de fête : les boulevards étaient magnifiquement illuminés; à toutes les fenêtres se montraient

Digitized by Google

des visages riants ; à chaque instant passaient en chantant des troupes de gardes nationaux mêlés aux hommes du peuple, et criant de temps à autre : *Vive la Réforme ! à bas Guizot !* Sur les vastes trottoirs circulait une foule animée, parée et joyeuse ; les bourgeois venaient avec leurs femmes et leurs filles, leur donner le spectacle de la liberté triomphante. La foule se pressait surtout au boulevard des Capucines, devant l'hôtel du ministre, protégé par de forts détachements de la ligne, des dragons, des gardes municipaux. Personne alors ne se doutait que dans quelques instants le sang devait couler à grands flots sur ce même boulevard, et produire une révolution.

Toutes les leçons du passé avaient été perdues pour la monarchie de 1830. Sortie des barricades, cette royauté s'appuyait sur une troupe invincible aux champs de bataille, mais impuissante dans les rues. Elle oubliait que ses soldats appartenaient au peuple, dont ils étaient les enfants. Le gouvernement de la bourgeoisie avait poussé la démence jusqu'à outrager cette bourgeoisie (1) même, qui voulait des réformes et non pas une révolution : la garde nationale s'était jointe au peuple, et avec elle le peuple avait vaincu pacifiquement. Mais quelle était sa victoire !... Un changement de ministère, et des promesses !... C'était une trêve de quelques semaines, de quelques mois peut-être, dans cette guerre déclarée entre la nation et le roi. Une trêve ! c'est-à-dire de nouveaux parjures dans l'avenir, et l'attente d'une révolution plus terrible. Les Parisiens semblaient satisfaits de ces concessions : M. Guizot était sacrifié, on *promettait* des réformes ; et ce peuple toujours confiant, toujours abusé, se contentait de chanter *la Marseillaise* sous les fenêtres du ministre déchu. Il criait encore : *Vive la Réforme ! à bas Guizot !* Ce qui signifiait en ce moment : Vivent les promesses du roi ! — Pauvre peuple !

Nous avions vu quelques hommes armés de mauvais fusils se diriger vers l'hôtel du ministère. Nous ignorons si c'est de cette

(1) On sait que la garde nationale n'avait pas été convoquée le 22 février. On se défiait d'elle.

Digitized by Google

petite troupe qu'est parti le coup de feu qui cassa la jambe d'un cheval et provoqua l'ordre donné par un chef de bataillon, de tirer sur la foule. Ce coup de fusil, dit-on, venait du jardin même de l'hôtel. Nous étions trop loin pour en juger; nous ignorons même cette circonstance, ainsi que la plus grande partie des promeneurs. Dans cette masse d'hommes, au milieu du bruit, des chants, des clameurs confuses, ce fait passa presque inaperçu, un roulement de tambour se fit entendre. Le poste de la ligne fit feu, sans sommations, sur la foule désarmée, Or, nous l'avons dit, ce n'était plus une lutte, mais une fête, et les citoyens paisibles virent tomber à côté d'eux leurs femmes, leurs filles, leurs mères!... On compta plus tard cinquante-deux cadavres.

Pour comprendre le sentiment d'indignation qui s'empara alors de tous les cœurs, il faut avoir assisté à un pareil spectacle. Les visages étaient pâles et contractés, les yeux enflammés, les mains frémissantes : un seul cri rauque et déchirant s'échappait des poitrines oppressées : « Aux armes!... on nous tue, on nous assassine!... » En un instant Paris changea d'aspect : tantôt étincelant de lumières, il fut tout à coup plongé dans une nuit épaisse, que perçait çà et là la clarté lugubre de quelques torches. Des cris d'alarmes retentissaient seuls dans l'immense stupeur d'une ville épouvantée.

Les soldats, instruments passifs de ce meurtre public, n'étaient peut-être pas les moins à plaindre. Un chirurgien qui leur a donné ses soins, nous a affirmé que reconnaissant toute l'horreur de l'attentat qu'on leur avait fait commettre, plusieurs d'entre eux furent frappés d'épilepsie, et que tous faisaient peine à voir. Le trouble de ces malheureux fut tel qu'ils ne songèrent pas à faire disparaître ces cadavres, muets témoins du crime et premier drapeau de l'insurrection.

Les victimes furent promenées sur des charrettes aux cris de vengeance de la population. Ces charrettes stationnèrent en face des bureaux du *National*. Garnier-Pagès, Marrast et d'autres citoyens parurent aux fenêtres, et là, à la lueur des torches qui répandaient sur cette scène des reflets funèbres, ils maudirent les meurtriers et prononcèrent les premiers la déchéance de Louis-Philippe.

Digitized by Google

On sait le reste. On passa la nuit entière aux barricades, qui s'élevaient comme par enchantement. Près de l'ouvrier en blouse, l'élégant ôtait ses gants blancs pour remuer les pavés ou arracher du sol le plomb qui devait servir à la fonte des balles. Les colonnes et les arbres des boulevards, les voitures publiques, les bâtiments de bois des corps de garde s'amoncelaient sur des tas de pavés. Mais on n'avait pas d'armes, pas de poudre. Il fallait attendre au lendemain. La Providence mettait une longue nuit entre l'attentat et la peine, afin que la justice du peuple fût pure, généreuse et solennelle.

Le matin, la circulation était entièrement interrompue. Paris présentait l'aspect d'un vaste champ de bataille, semé de décombres amoncelés en barricades, et sillonné en tous sens par les troupes de citoyens en armes. Le roi faisait de nouvelles concessions; il était trop tard! A midi, il abdiquait en faveur de son petit-fils : il était trop tard!

C'en était fait de la royauté : ses soldats avaient tiré sur elle.

La leçon profitera-t-elle aux rois?

Dans la matinée du 24, des engagements partiels avaient lieu entre le peuple et la troupe, dans les environs des faubourgs St Denis et St Martin. Les républicains, de leur côté, songeaient à s'assurer de l'issue de la lutte. Au milieu des cris de réformes et de libertés, le mot de république n'avait pas été prononcé pendant ces deux jours. Les hommes même qui se trouvaient à la tête du parti, avaient depuis longtemps ajourné le triomphe de leur cause à la mort du roi. Une insurrection spontanée, générale, les avait devancés. Quelques heures avant l'attaque des Tuileries, l'établissement d'une Régence avec un ministère radical était le mot inscrit sur le drapeau de la révolution. On regardait avec raison la régence d'une femme, dans la France de nos jours, comme une combinaison peu durable; c'était un pas vers le gouvernement populaire. La Régence eût été à notre époque ce que furent les institutions constitutionnelles arrachées à Louis XVI : une transition de la monarchie à la république. Mais par cela même, ce plan était vicieux : l'histoire du XVIIIe siècle est là pour démontrer que

Digitized by Google

vaincre à demi, c'est éterniser la révolution. C'est dans les besoins et dans l'esprit des sociétés actuelles, bien plus que dans les annales du passé, que se trouve l'école politique des peuples. Le chemin des traditions n'est point la route du progrès.

A toute révolution il faut l'homme populaire. Quelques-uns des rédacteurs du *National* se rendirent chez Lamartine, qui devait être le héros d'une insurrection sortie des banquets réformistes. Son immense popularité le désignait aux chefs du parti républicain, qui s'étaient mis en rapport avec lui depuis quelque temps. Mais ils ne croyaient pouvoir invoquer son concours qu'à la condition de conserver une apparence de forme monarchique. Les hommes qui avaient accepté la mission de lui déclarer que le moment décisif était venu, le prièrent de se rendre à la chambre des députés pour proclamer la déchéance du roi, la régence de madame d'Orléans, et la formation d'un ministère entièrement radical. Quel fut leur étonnement de n'entendre qu'un refus formel ! Ils exprimèrent, en termes fort vifs, leur regret d'avoir trop compté sur lui. — « Vous vous trompez, messieurs, répondit l'illustre poëte ; je ne veux point de demi-mesures. Ce que vous me proposez ne serait qu'une partie manquée et qu'il faudrait recommencer bientôt. Quant à moi, je n'entends proclamer que la république. » On pense bien que les envoyés acceptèrent avec transport, en s'excusant d'avoir douté de l'énergie de l'homme qu'ils avaient choisi (1).

Quelques heures plus tard, la République était acclamée à la chambre des députés par Ledru-Rollin, Lamartine et Crémieux ; deux jours après, elle était inaugurée devant Paris entier.

A l'heure même où Louis-Philippe cherchait à sauver la couronne en la plaçant sur la tête d'un enfant, le peuple marchait vers le Palais-Royal et vers les Tuileries. Voici ce qui se passait rue Lepelletier, devant les bureaux du *National*.

Des troupes de citoyens armés et des gardes nationaux suspen-

(1) On a mis le nom de Lamartine au bas de beaucoup de portraits de fantaisie. Celui que nous offrons à nos lecteurs et que nous devons au crayon de M. Schubert, est la reproduction d'un dessin d'après nature, qui se distingue par une ressemblance parfaite. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

daient leur marche pour entendre la lecture d'une liste des membres proposés pour former un ministère provisoire. Sur cette liste, à côté des noms de Lamartine, de Ledru-Rollin, de Marrast, de Garnier-Pagès, figurait celui d'Odillon-Barrot, comme un gage donné à la bourgeoisie. Les premières troupes applaudirent à toutes les nominations; mais des masses plus considérables manifestèrent ensuite leur désapprobation en entendant nommer le député de la gauche dynastique. Le nom d'Odillon-Barrot disparut de la liste et fut remplacé par celui de Louis Blanc.

Nous ne faisons plus un journal des événements; tout le monde d'ailleurs a lu le récit plus ou moins détaillé, plus ou moins fidèle, de ce qui s'est passé au Palais-Royal, aux Tuileries, et au Palais-Bourbon (1). Jetons néanmoins un coup-d'œil sur l'entrée victorieuse du peuple dans la demeure des rois.

Les assaillants avaient brisé la grille de la place du Carrousel et se précipitaient dans les Tuileries. D'autres envahissaient le jardin et la place de la Concorde, où stationnaient des escadrons de cavalerie qui se bornaient à protéger la fuite du roi. Louis-Philippe venait de sortir furtivement, à pied, accompagné de la reine et escorté de quelques gardes nationaux : personne ne songeait seulement à le poursuivre. Le roi était oublié, avant d'avoir franchi l'enceinte de son palais !

Les fenêtres et le balcon, donnant sur le jardin, étaient littéralement encombrés de combattants. Ces vastes bâtiments remplis de visiteurs inaccoutumés, ne pouvaient contenir la foule et vomissaient sur les terrasses des flots de monde. Nous entrâmes dans le jardin et nous pûmes jouir d'un des plus beaux spectacles de l'insurrection. Ce peuple était transformé. Ces figures hâves et pâles rayonnaient d'une grandeur étrange; nous étions attendris jusqu'au fond du cœur à la générosité de ces hommes si longtemps dédaignés, opprimés si longtemps, et qui ne se vengeaient pas même de celui

(1) Nous recommandons à nos lecteurs une brochure de quelques pages, intitulée : *Le peuple aux Tuileries et à la Chambre des députés, par un Italien, témoin oculaire* (*Paris, Bénard et Cie, passage du Caire.*)

(Note de l'auteur.)

Digitized by Google

qu'ils regardaient comme l'auteur de leurs souffrances. Beaucoup d'entre eux avaient faim, mais ils veillaient, au nom de la nation, sur les trésors du séjour royal. Lorsqu'ils surprenaient un misérable dérobant à la faveur du tumulte, ils en faisaient prompte justice en lui disant pour toute sentence : « Tu n'es pas digne de vivre, toi qui cèdes à tes mauvais instincts dans un aussi grand jour ! » Et ils exposaient son corps avec un écriteau infâme portant cette inscription : VOLEUR (1). — « Monsieur, les ouvriers ont fait une bonne journée » — nous dit en souriant un de ces hommes simples et forts, en retournant à son pauvre foyer. Nous en avons interrogé plusieurs, et nous avons été frappé de la dignité de leurs réponses. Bien des mots sublimes ont été dits là, par ces braves gens qui ont l'éloquence du cœur.

Au Palais-Royal, le peuple avait agi avec moins de retenue. Des objets d'art étaient détruits. Le peuple avait là une vengeance à exercer; il venait de subir un feu meurtrier; on l'avait fusillé à travers les fenêtres du poste, et sa fureur était au comble. Mais il brisait et ne pillait point. Nous nous trompons : les caves ont été vidées ! et dussions-nous être honnis, il nous semble qu'après une pareille journée, les ouvriers avaient le droit de boire un coup de vin.

Nous suivîmes pendant quelque temps le trône qu'on portait à la place de la Bastille, pour en faire hommage aux victimes de Juillet. Les promeneurs demandaient aux combattants *ce qu'ils portaient là.* — « C'est le trône, que nous allons brûler, » répondaient ceux-ci. Et les passants souriaient avec indifférence. Jamais révolution ne fut mieux nommée : « La révolution du mépris ! »

Depuis lors, nous avons vu de près ce peuple parisien; nous nous mêlions volontiers, le soir, aux groupes populaires, et nous n'avons rencontré nulle part plus de sagesse, de générosité, et même de véritable politesse, de cette politesse qui vient de la bonté du cœur — Ces *incendiaires* se sont bornés à mettre le feu à quelques

(1) Voilà ce qu'on oublie de dire, quand on fait grand bruit de quelques bijoux, soustraits par quelques malheureux échappés à la justice populaire.

Digitized by Google

corps de garde, à quelques guérites, et à détruire les baraques de l'octroi, moyen révolutionnaire de réclamer les vivres à bon marché. — Ces *pillards* trouvèrent aux Tuileries un grand Christ en argent massif: ils le portèrent en triomphe à l'Église St.-Roch, en s'inclinant devant l'image de ce grand républicain, mort sur la croix pour avoir proclamé la liberté, l'égalité et la fraternité parmi les hommes.

Le peuple armé a fait seul, pendant un mois, la police de la ville et les rues n'ont jamais été plus sûres à toute heure de nuit. Des bandes de forçats évadés et de vagabonds, entrés dans Paris à la faveur de l'émeute, firent de fausses patrouilles et compromirent un moment la sécurité publique; mais les véritables patrouilles du peuple les poursuivirent et les détruisirent en quelques nuits. — Pas une propriété, pas une seule, n'a été violée à Paris. Les ouvriers étaient mal vêtus, mal nourris, ils avaient faim bien souvent; mais ils fusillaient les voleurs.

Voilà ce peuple qu'on calomnie! Voilà cette population parisienne, composée des enfants de toutes les provinces, et qui représente la meilleure partie de la nation: on peut avoir foi en elle. Elle était républicaine par le cœur et par l'intelligence avant de le devenir par le fait. — En était-il de même de la bourgeoisie?

Disons d'abord que nous n'avons établi cette classification que pour exprimer plus brièvement notre pensée. Dans la société démocratique, le *Peuple* se compose de tous les citoyens. Il ne doit y avoir aucune distinction entre la classe bourgeoise et la classe ouvrière; il n'y a que des catégories. Quant au terme de *Travailleurs*, il doit s'étendre aux ouvriers de la matière et aux ouvriers de l'intelligence.

Une grande partie de la bourgeoisie et de la noblesse a généreusement renoncé à ses priviléges, et est rentrée spontanément dans le peuple. Comme elle n'a, dans l'ordre matériel, qu'à perdre à une rénovation sociale, son dévouement prend les proportions du sacrifice. Mais on ne peut en dire autant de la plupart des hommes qui composent l'aristocratie bourgeoise et financière. Ils ont adhéré des lèvres, non du cœur, à la république. Ils ont attendu, pour répandre l'alarme et pour attaquer sourdement l'œuvre des trois jours, que

Digitized by Google

la circulaire de Lamartine eût établi la paix au dehors, tandis que le calme renaissait à l'intérieur. Du moment qu'ils n'ont plus eu peur, ils ont organisé la panique. Les bruits les plus absurdes partaient chaque jour de la Bourse et jetaient l'effroi dans le commerce. Sans doute, parmi les alarmistes il y avait beaucoup de dupes, mais il y avait aussi beaucoup de spéculateurs. Tandis que l'ouvrier versait dans les caisses de l'État ses faibles épargnes, fruit de ses travaux et de ses sueurs, tandis qu'il offrait *trois mois de misère* à la république (1), les riches vendaient leurs équipages, congédiaient leurs domestiques, et diminuaient jusqu'à l'ordinaire de leurs repas. Beaucoup d'entre eux choisirent ce moment pour émigrer. Nous habitions un quartier retiré, non loin des boulevards extérieurs: sur ces boulevards déserts, on a vu, le même soir, des voitures, des fourgons, des convois entiers qui emportaient à l'étranger l'or de la capitale. Dira-t-on que les fuyards ne s'étaient pas entendus pour choisir le moment? Mais rien encore ne justifiait la panique. Nous avons entendu des ouvriers, aussi énergiques dans leurs haines que dans leurs amitiés, appliquer aux alarmistes l'épithète d'*affameurs*. Ils voulaient *forcer* le riche à bien vivre et à étaler son luxe accoutumé. On excitait la défiance populaire, et des mots menaçants commençaient à circuler, on calomniait ouvertement le peuple et ses chefs; on ouvrait des clubs dits *républicains*, qui se distinguaient par l'esprit le plus réactionnaire. — Même en face de ces démonstrations, l'ouvrier s'est abstenu de tout excès: mais on a craint une lutte terrible, et la confiance a disparu. — Qu'on n'attribue donc pas à la République la prolongation et l'accroissement de la crise, et qu'on en laisse la responsabilité à ses ennemis.

Tout annonçait à la jeune République des jours calmes et glorieux. Les citoyens qui avaient provisoirement accepté le fardeau du pouvoir, s'étaient montrés dignes d'une telle mission. Ils avaient compris toute la grandeur d'âme de ce peuple et s'étaient confiés entière-

(1) « Puisqu'on s'occupe de nous à présent, nous pouvons attendre; citoyen, » va dire à la commission que les travailleurs ont encore trois mois de misère » au service de la République ! »

(Paroles d'un ouvrier.)

Digitized by Google

ment à lui. Ils se mettaient eux-mêmes sous sa protection; ils plaçaient sous sa sauve-garde les palais et les trésors de l'État. Le peuple, de son côté, les avait secondés si bien qu'avec son aide ils firent l'œuvre d'un siècle en quelques jours. Nous n'avons pas besoin de passer leurs actes en revue; ces actes se résument en quelques mots : ils ont consacré la liberté, l'égalité, la fraternité, et ils ont aboli la mort. La seule circulaire de Lamartine ferait la gloire non-seulement d'un homme et d'un ministère, mais d'une nation. Cette circulaire ne peut être interprétée dans son sens le plus large que par un gouvernement stable et définitif; car pour être hardiment appliquée, elle doit signifier : « Paix à tous les peuples, et si les rois font la guerre aux peuples, guerre aux rois! » — Les nations l'ont comprise ainsi; elles se lèvent à l'appel. En fondant la République sociale, la France a posé la base de la République Européenne.

La véritable faute que ces hommes ont commise, vient de leur respect profond pour la légalité. Tout le monde, à peu près, convient qu'il ne peut y avoir maintenant en France que la République ou la guerre civile. Si les membres du gouvernement provisoire avaient été mieux préparés aux événements, s'ils avaient eu le temps de réfléchir sur la situation, nul doute qu'ils eussent fait immédiatement acclamer la République dans toute la France, comme à Paris. On eût ensuite établi les bases du nouveau gouvernement. La France n'est pas encore entièrement républicaine; mais le gouvernement de tous par tous est toujours légitime, car il est le seul qui puisse se modifier à l'infini, selon les vœux et les intérêts du plus grand nombre. Il fallait faire éclater en quelque sorte la révolution générale. La crise, depuis longtemps préparée, se fût décidée et terminée en peu de temps. On eût fait fraterniser le peuple et l'armée. On n'eût pas donné à la contre-révolution le loisir de préparer des élections républicaines. A moins d'admettre qu'on peut composer une assemblée démocratique avec des éléments dynastiques, tels que ceux du club *dit républicain* pour la liberté des élections, il faudra bien en venir à avoir des élections révolutionnaires. C'est là, croyons-nous, ce qu'a voulu M. Ledru-Rollin, en publiant

Digitized by Google

cette fameuse circulaire qui a excité dans une partie de la population une terreur irréfléchie, et chez certains organes de la presse une indignation calculée. — Nous sommes convaincu, pour notre part, qus c'était le cas ou jamais d'invoquer la loi de *nécessité*.

Il est un membre du gouvernement provisoire qui se trouve attaqué de la façon la plus injurieuse, et cela pour avoir dévoué sa vie aux malheureux. Pour ceux qui ont l'honneur de connaître M. Louis Blanc, et qui ont pu apprecier la douceur et l'aménité de son caractère, les injures qu'on lui adresse atteignent les dernières limites du ridicule. Il peut se tromper dans son œuvre, mais à force de générosité. Ce n'est d'ailleurs ni M. Louis Blanc, ni aucun de ses collègues, qui a provoqué l'organisation du travail : cette question se présentait d'elle-même en France; elle surgit en Allemagne, elle éclatera bientôt partout. Les ouvriers disaient près des barricades : « Nous avons le droit de vivre, et nous mourons ! » Toute la question est dans ces paroles désespérées. Mais l'œuvre est longue, difficile, et l'ouvrier, dit-on, est bien impatient. Cela est vrai; il est impatient, parce qu'il a faim. Voilà la question; elle est brûlante. — On doit dès à présent appliquer tous les remèdes possibles aux souffrances des classes laborieuses; quant à l'organisation vaste et complète du travail, ce n'est pas à une république isolée qu'il appartiendra de la résoudre.

Nous l'avouons, nous n'avons jamais été grand admirateur de ces développements magnifiques de l'industrie, qui ont atteint une telle perfection qu'on fait des prodiges avec les bras de quelques hommes. Cette richesse factice est devenue la plaie de la société, et produit la misère réelle des peuples. Les grandes fortunes et les grandes ruines pullulent, tandis que des populations décimées par la maladie et la misère marchent promptement vers le tombeau. L'agriculture et le travail manuel peuvent seuls sauver les peuples étouffés dans leur prospérité industrielle. Mais les produits d'une nation où le travail serait organisé sur les bases les plus équitables, ne pourraient lutter avec ceux des pays où la santé, la force et l'intelligence humaine sont exploitées comme un capital inépuisable : cette infériorité relative amènerait la cessation des travaux et une ruine

Digitized by Google

épouvantable, si l'on n'agissait avec une extrême prudence. Voilà ce qu'il faut faire comprendre aux ouvriers, et ce qu'il comprendront. La véritable solution de ce grand problème appartient à la République Européenne. Quand les barrières internationales seront renversées, quand de grands peuples voisins s'uniront pour échanger réciproquement leurs produits et vivre d'une même vie commerciale, ces peuples seront assez forts pour obliger, par un blocus continental, les autres nations à entrer dans leur sainte alliance, sous peine d'isolement et de mort. Mais la contrainte serait inutile : c'est assez de l'exemple. Voilà pourquoi la propagande est nécessaire du moment qu'on fonde une république sur de tels principes ; nous n'entendons pas, on le pense bien, la propagande faite à main armée et malgré les nations elles-mêmes. Nous disons seulement que le devoir de la France est aujourd'hui de soutenir les peuples contre les rois.

Nous dira-t-on que la République Européenne est un rêve? Ah ! dans ce temps de merveilles, l'histoire de quelques semaines a déjà donné raison aux rêveurs. *Reconnaissez-le et inclinez-vous, car Dieu est avec eux.*

Ed. W.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Dom Sébastien, roi de Portugal, s'en va guerroyer au Maroc en compagnie du Camoëns, son soldat, son matelot, son poëte et son ami. Deux figures sombres et sinistres se réjouissent fort de ce départ. Antonio, le régent, et Juam de Sylva, le grand inquisiteur, enterrent déjà leur royal maître dans les sables d'Afrique et se partagent le royaume abandonné par l'imprudent Sébastien. Avant de suivre celui-ci de l'autre côté de l'Océan, n'oublions pas de vous apprendre qu'il a arraché à Dom Juam une jeune Marocaine de la plus grande beauté; l'inquisition a eu beau réclamer Zaïda au nom du Saint-Office, le roi a renversé le bûcher et exilé la jeune infidèle... devinez où? — En Afrique, auprès de son vieux père. — Royale plaisanterie que le grand, gros et gras inquisiteur fera payer bien cher au malheureux Sébastien. Trop malheureux, en effet, car au premier choc des Marocains blancs commandés par un Marocain noir, l'armée Portugaise se disperse comme les sables du désert sous le souffle du simoün et le roi ne doit son salut qu'au dévouement d'un de ses officiers qui, en mourant, déclare être Dom Sébastien, roi de Portugal. Ce dévouement que l'auteur trouve très-noble, nous paraît peu désintéressé, car le généreux Dom Henrique ne peut rien y perdre; il y gagne même un enterrement solennel honoré de la présence du farouche Abayaldos, (c'est le nom sonore du Jugurtha marocain, de l'Abd-el-Kader bistré, vainqueur des Portugais). Pendant que l'on célèbre ces obsèques avec toute la pompe que peut fournir la civilisation barbaresque, la jeune Zaïda vient, au milieu des cadavres, chercher Dom Sébastien, pour le sauver s'il est blessé, pour l'enterrer s'il est mort. O bonheur! Il n'est pas mort et la jeune fille avoue au monarque errant qu'elle l'aime, et qu'elle l'aimera toujours (*bis*). Sébastien s'étonne d'abord de la brusquerie de cet aveu naïf, mais il prend son parti en roi chevalier et galant, et chante avec sa bien aimée : « *Courage, courage. — Le soleil brille après l'orage.* »

Hélas! le soleil disparaît de nouveau, l'orage gronde et nous renvoie le farouche Abayaldos dont les transports furieux rendraient bien vite notre Sébastien aussi digne de pitié que son patron le saint martyr, si Zaïda ne se dévouait pour sauver celui qu'elle aime; elle donne sa main au Marocain, son

Digitized by Google

cœur au Portugais, et s'éloigne en jetant un regard douloureux sur l'infortuné qui a eu le triple talent de perdre la victoire, son armée et sa maîtresse. Sire, hâtez-vous si vous ne voulez perdre aussi votre couronne! Hélas! c'est déjà fait. Dom Juam et Antonio ne pensent pas que cette punition soit assez complète; sous prétexte d'enterrer leur souverain, ils lui disent publiquement des vérités blessantes pour son amour-propre, et Sébastien, piqué de voir la mesquinerie de l'enterrement de troisième classe que son oncle et l'administration du Théâtre de la Monnaie accordent à ses cendres augustes et apocryphes, se fâche, jette le masque et lâche son Camoëns contre trois grands pendards d'inquisiteurs qui commençaient à entonner à l'unisson une oraison funèbre peu flatteuse pour le royal défunt. Bagarre et confusion! Le Camoëns crie au peuple que le roi est vivant, bien vivant, puisqu'il est là sous ses yeux. — Le peuple crie plus fort que le roi est mort, bien mort, puisqu'on est occupé à l'enterrer avec toute la solennité qu'a pu permettre la situation des finances. — L'ambassadeur marocain, Abayaldos, crie plus fort que tous les autres que ce roi tant de fois enterré et déterré, il l'a enterré en Afrique, enterré lui-même de ses mains enterré, ce qui s'appelle enterré. Morceau d'ensemble, pendant lequel le grand et gros inquisiteur ne laisse pas échapper une si bonne occasion de happer le Sébastien, et le public va prendre l'air avec la conviction profonde que, vivant ou mort, le roi n'attendra pas longtemps le linceul que lui taille ce juge peu délicat.

Devant l'inquisition, l'accusé adopte un système de défense qui ne doit pas lui concilier la bienveillance du tribunal. *Qui es-tu? — Avant de répondre je te dirai que tu n'as pas le droit de m'interroger; je ne répondrai plus.* Cette logique serrée ne désarme pas les juges, et Zaïda, l'ambassadrice marocaine, voyant ses déclarations méconnues, foule aux pieds le voile qui la couvrait et les devoirs d'épouse qui l'enchaînent au guerrier more : elle demande à partager le sort de Sébastien qu'elle aime, qu'elle adore, et le Mauricaut, qui grâce à sa sombre nuance, s'est glissé au milieu des noirs familiers du Saint-Office, témoigne par une grimace de mécontentement tout le déplaisir que lui cause un tel oubli des lois de la pudeur et de la foi conjugale. Ne le plaignons pas, et réservons toute notre pitié pour les deux intéressantes victimes qui sont enfermées dans une tour obscure, située à bon nombre de pieds au-dessus du niveau de la mer : point qu'il faut noter pour l'intelligence du dénouement.

L'astucieux Juam de Sylva leur promet la liberté si le roi consent à signer l'acte de renonciation à la couronne en faveur du roi d'Espagne. Après avoir refusé avec indignation, Sébastien donne sa griffe et son paraphe pour sauver les jours de Zaïda. En ce moment, Camoëns les appelle en chantant des barcarolles, Antonio et Juam semblent vouloir favoriser leur petit plan d'évasion; les soldats qui les gardent disparaissent, et je crois que l'ardente sollicitude de l'inquisiteur irait jusqu'à tenir le pied de l'échelle de cordes, si Abayaldos ne

Digitized by Google

le pressait de questions importunes sur ce singulier complot. Zaïda descend, le roi à déjà enjambé les premiers échelons, Camoëns va le suivre... . ô revers funeste, que faisait pressentir le sourire infernal du gros inquisiteur. On tue le Camoëns d'un coup d'arquebuse, un vil sicaire coupe la corde, et le couple amoureux et funambule dégringole dans la mer, où l'infortuné Sébastien trouve enfin une sépulture tranquille, inviolable et authentique.

Ce mélodrame est signé : Eugène Scribe, de l'Académie Française; c'est assez dire que la pureté, l'élégance, l'éclat, la poésie du style sont sacrifiés avec une rare abnégation à ces allures sages, tranquilles, modestes, terre à terre, adoptées par la muse bourgeoise du fécond et spirituel académicien.

Le pot au feu, voilà le triomphe de ce grand cuisinier dramatique. Ne lui parlez ni de l'école *du bon sens* et des retours au brouet et à la tragédie des Grecs, ni de l'école romantique, de ses importations hardies et de ses innovations qui emportent la bouche; ce qu'il lui faut, c'est le pot au feu de la petite propriété, le pot au feu de la petite littérature; rien en deçà, rien au-delà. Drame, mélodrame, vaudeville, opéra tragique, opéra-comique, comédie avec ou sans couplets, tout doit entrer dans la marmite commune. Les pourvoyeurs officiels ou inconnus, les collaborateurs en service ordinaire ou extraordinaire apportent chaque jour leur part d'idées, et viennent vider la hotte où sont jetés pêle-mêle les morceaux de résistance, les sujets décrochés par ces chiffonniers adroits et zélés à l'éventaire du feuilleton, à la halle des petites chroniques et des nouvelles à la main, parfois — et même le plus souvent — arrachés à l'étalage du bouquiniste, du milieu d'un roman moisi et oublié. Et pourquoi nos gâte-sauces seraient-ils dédaigneux et exclusifs? Pourquoi n'accueilleraient-ils pas tous nos sujets, gras ou maigres, étiques ou dodus? Depuis le faisan doré et le souverain au nom protégé par l'histoire, jusqu'au lapin de garenne, jusqu'au rentier du Marais, enfouis dans leurs sombres terriers, tout ne doit-il pas s'incliner sous le couperet égalitaire du maître? Tous ne cèdent-ils pas à sa voix fatale qui leur crie: Au pot! Mais aussi, quel art ne va-t-il pas déployer dans le travail qui lui est confié? Quelle habileté dans le coup d'œil, dans le tour de main! Que d'expérience et de savoir faire dans le choix des ingrédients innombrables que réclame notre pot au feu : couplets, épices, pointes, condiments divers, reparties spirituelles, légumes choisis, mots heureux, aromates, saillies piquantes. Quant aux collaborateurs, ils soufflent le feu, dirigent les répétitions, manient l'écumoire et la réclame, et reçoivent pour leur part bien légitime le résidu sec et filandreux que le maître leur abandonne en emportant le potage fort ou faible, mais toujours savoureux, qui doit lui faire toucher la bienheureuse prime, la prime joliette et rondelette.

Sous le rapport musical, le *Dom Sébastien* de Donizetti avait été calomnié. On lui refusait tout; et certes, sans le regarder comme un opéra complet et irréprochable, nous croyons que l'artiste le plus exigeant peut y trouver

Digitized by Google

de bonnes, d'excellentes qualités : une mélodie heureuse, une harmonie riche et facile, une instrumentation colorée, mais qui, nous devons le reconnaître, tombe trop souvent dans l'excès du bruit et du fracas. Le premier acte, quoique entaché de ce vice originel, se recommande par l'éclat et la vigueur. Aussi, au second acte, se repose-t-on avec bonheur aux accents frais et gracieux des femmes arabes. L'appel aux armes chanté par Abayaldos a du feu, du mouvement, et l'orchestre qui roule et ondule sous ces clameurs sauvages, donne à l'ensemble un caractère remarquable d'agitation furieuse. Les Africains s'éloignent pour laisser à Zaïda et à Sébastien le temps de chanter leur duo dramatique. C'est ici que Mlle Julien essaie de nous peindre comment on entend l'amour au désert ; mais ces grimaces — affreuses — ont en outre le tort de distraire notre attention de la musique de Donizetti, musique qui n'a besoin ni des contorsions ni des hurlements de Mlle Julien pour être chaleureuse et passionnée. Quand la timide Zaïda et ses compatriotes ont assez rugi, ils cèdent de nouveau le champ de bataille à Dom Sébastien, et le public applaudit avec justice une cantilène ravissante, un des meilleurs morceaux de la partition. Le troisième acte s'ouvre par un air du Camoëns, d'une facture à peu près semblable ; puis, le poëte va demander l'aumône à son roi, avec une de ces phrases simples, franches, heureuses, qui font vibrer tous les cœurs. Le reste du duo écrit avec talent, n'est cependant pas à la hauteur du début. La même observation s'adresse à la marche funèbre. Les premières mesures du chant lugubre, les roulements des tambours voilés, le glas des cloches, tout vous serre le cœur d'une étreinte glacée ; mais cette sensation disparaît bientôt et s'éteint dans des développements tourmentés et malheureux. Le finale de cet acte est des plus ordinaires. En revanche le quartette et le finale du quatrième acte forment un des meilleurs morceaux d'ensemble qu'ait écrit l'auteur de *La Favorite*. Au cinquième acte on applaudit la charmante barcarolle du Camoëns, et on oublie un duo assez médiocre en écoutant un terzetto d'une allure vive, preste et nerveuse. C'est de l'opéra-comique, j'en conviens ; le style est léger, presque sémillant, mais la profonde connaissance des voix, leur agencement habile, la verve et la chaleur de l'exécution, font de ce petit morceau un excellent *coup de fouet* pour la conclusion de l'œuvre. Certes, il fallait la bonne impression qu'il à laissée après lui pour étouffer le mécontentement et la mauvaise humeur qu'excite le dénouement malheureux et maladroit de ce funèbre mélodrame.

M. Flavio a apporté dans la création de Dom Sébastien, ses bonnes qualités et ses défauts, — défauts que nous avons signalés plus d'une fois. L'air final du second acte a valu au chanteur intelligent et habile un succès chaleureux et légitime. Mlle Julien a étalé dans ce jour solennel toutes les richesses de sa voix magique, toutes les grimaces de sa mimique convulsionnaire, et une série de costumes mesquins et étriqués, défroque fabriquée de pièces et de morceaux rassemblés par une tailleuse extravagante. Si ce n'était quitter notre terrain

Digitized by Google

musical, nous décririons ce merveilleux négligé de prison, depuis la chaussure en satin blanc jusqu'à la collection de bracelets qui ornent les bras potelés de la captive. M. Zelger a dit avec beaucoup d'ampleur les récitatifs qui composent tout le rôle du grand inquisiteur. Pourquoi tous ses autres rôles ne sont-ils pas taillés sur ce modeste patron? Pourquoi M. Zelger ne peut-il plus s'élever à la hauteur de créations plus importantes? — Désirs et regrets dont je ne m'occuperai plus jusqu'au jour où le public aura sanctionné le réengagement de notre première basse.

M. Laurent peut revendiquer la large part dans le succès d'exécution. Sa voix, un peu voilée à son entrée en scène, a repris bientôt son timbre pur et son éclat. M. Laurent a dit surtout avec beaucoup de charme les passages écrits pour cette demi-voix, à l'accent indéfinissable et sympathique que Baroilhet et Laurent emploient avec une habileté et une grâce parfaites. M. Bourdais a rendu un grand service aux artistes en se chargeant du rôle d'Abayaldos écrit pour les poumons vigoureux de M. Massol. M. Bourdais s'est tiré avec assez de bonheur de cette épreuve difficile.

Le succès de *Dom Sébastien* a été plus grand qu'on ne l'espérait; il eût été plus complet si la mise en scène ne se fût pas réduite aux minces et étroites proportions d'un luxe indigent. Nous ne saurions en faire un reproche aux artistes; ils ne pouvaient, ils ne devaient pas, à la fin de l'année théâtrale, jouer sur un coup de dé audacieux, une partie déjà à moitié perdue. Puissent-ils à l'aide de derniers efforts atteindre le terme de leur entreprise périlleuse, et éviter les émeutes de machinistes et les échauffourées malheureuses qui ont agité le premier et le second dessous du Théâtre de la Monnaie.

Avant d'abandonner le théâtre pour le concert, constatons le succès qui a couronné la nouvelle comédie de M. Jules Guilliaume: *Comme l'amour vient.* Il n'appartient pas à notre chronique d'analyser une œuvre qui est aujourd'hui même sous les yeux des lecteurs de la *Revue de Belgique;* seulement, nous adresserons nos plus vifs éloges à M. Baron, à Mlle Mayer et surtout à Mlle Corès qui a trouvé dans le rôle de *Marie,* la plus heureuse et la plus ravissante création. Combien de temps encore nos directeurs maladroits négligeront-ils cette vive intelligence, cette malice ingénue, cette verve fine et spirituelle que l'on enfouit sous le boisseau des troisièmes amoureuses où devraient sommeiller, calmes et résignées, Mlles Renaud, Lavigne et Amélie.

Faits bien dignes d'être enregistrés : en ce temps de panique générale, au milieu de la terreur qui semble accabler les esprits les plus fermes, au moment où tous les colimaçons rentrent leurs cornes et se retirent dans leurs coquilles conservatrices, un accès de fièvre musicale, une épidémie concertante se rue sur Bruxelles, et — chose étrange — Bruxelles qui oublie le théâtre, retrouve le chemin du concert. Au moment où ces feuilles seront sous presse, trois concerts se partageront les préférences du public. C'est beaucoup, et nous

Digitized by Google

craignons que la dose ne soit un peu exagérée, eu égard à la faiblesse du convalescent. Nous espérons bien vous parler prochainement des concerts de M. Cornélis, du Conservatoire, et des demoiselles Milanollo, — j'allais écrire des *petites* Milanollo.

C'est M. Steveniers qui, le premier, a tenté la fortune, et n'a pas craint d'accorder sa chanterelle au milieu des volcans qui grondaient sous le parquet du Wauxhall. On se disait : C'est vouloir jouer dans le désert. Pourtant, la thébaïde s'est peuplée, et à voir cette salle si calme et si paisible, on n'aurait jamais cru que nous nous trouvions placés entre les hordes de l'Attila du Nord et les invasions des guerriers francs. M. Steveniers a été chaleureusement applaudi ; mais nous devons reconnaître que le choix des morceaux nuit souvent au succès de l'exécutant. *La Captive, Si j'étais Ange*, ces deux perles mélodiques de Reber et de Monpou, ont valu à M. Cornélis les bravos de la salle entière. Mlle Coquereau se prodigue ; — Mlle Coquereau a tort.

Nous avons entendu dans les salons de la Société Philharmonique une petite fille *aveugle* de naissance, qui joue du Weber et du Thalberg avec des mains grandes comme le pouce de Lizt. A part les difficultés d'exécution dont cet enfant de huit ans se joue avec une habileté merveilleuse, le goût, l'expression, le sentiment musical qu'elle déploie feraient envie à plus d'une de nos grandes pianistes de vingt ans.

Le dernier concert de l'Association des artistes musiciens a été froid. Un instant la verve et le feu de M. Laurent ont rompu cette glace, puis, une jeune cantatrice, Mme Danterny-Cundele, est venue chanter la cavatine du *Barbier* et l'air du quatrième acte de *Robert;* sa voix, d'un timbre sympathique, ses vocalises légères et perlées avaient déjà séduit le public — qui consentait à pardonner un accent des plus étranges, — lorsque des traits d'un goût douteux, des fioritures et des innovations peu mélodiques réduisirent à néant le succès qui allait éclore.

Sauf l'*ouverture* de M. Singelé — œuvre qui se recommande par un excellent travail d'instrumentation, si elle ne brille pas par l'originalité de la forme — sauf l'introduction de la *Symphonie en Si bémol,* l'orchestre n'a rien exécuté d'une manière à peu près irréprochable. Il a été parfois mou et relâché, laissant tomber affaissés les rythmes les plus nerveux et les mieux accusés. Plus souvent encore, la fougue le gagnait, ses mouvements s'accéleraient, et il arrivait bientôt à la confusion, presque au désordre. L'adagio, le scherzo et le finale de la 4e *Symphonie* ont été tristement défigurés. Quant à l'ouverture du *Jeune Henri,* ce chef d'œuvre impérissable, — après avoir assez bien débuté, — a vu son magnifique *crescendo* complétement manqué ; et quand est arrivée cette chasse si belle, si vraie, si saisissante, le mouvement vif imprimé par M. Hanssens a jeté, si j'ose m'exprimer ainsi, un voile bruyant sur ces détails délicats, si nettement indiqués. La fièvre du galop emportait dans son tourbillon

Digitized by Google

l'orchestre haletant et son chef désarçonné. Cavaliers et montures, tout se ruait dans cette course désordonnée. Que de faux pas ignorés, que de culbutes inaperçues au milieu de cette poussière sonore et tapageuse. Et pendant que les jeunes souriaient à cette ardeur dévergondée, un vieillard secouait silencieusement sa tête chenue, et un soupir douloureux s'échappait de sa poitrine au moment où ce fracas s'éteignait subitement comme avec la chute du dernier cheval et du dernier cavalier.

Méhul avait peint une chasse. — L'orchestre de M. Hanssens en a fait une course au clocher. TH. J.

Digitized by Google

THÉATRE DES GALERIES SAINT-HUBERT.

DIRECTION DE M. QUÉLUS.

Nos théâtres royaux et la jolie scène des Galeries vont avoir des maîtres différents; les premiers passent sous le sceptre de M. Duprez, quant à la seconde, c'est M. Quélus qui a eu le bonheur d'en obtenir la direction. Nous avons, nous, la ferme conviction que le succès peut couronner les efforts des deux directeurs. Leurs intérêts sont de nature essentiellement opposée; c'est là ce qu'ils doivent bien comprendre, sinon ils ne feront que se nuire mutuellement, et nous ne serions guère étonné de ne voir sortir d'une pareille lutte que des vaincus. Il n'en sera pas ainsi, nous l'espérons du moins.

Jusqu'à présent, M. Duprez garde le plus profond silence sur ses projets; ses plans de campagne nous sont inconnus; nous n'avons pas, comme nous le désirions, à en entretenir aujourd'hui nos lecteurs : il n'en est pas de même des préparatifs de M. Quélus. Celui-ci a compris que le public est de l'avis du bonhomme La Fontaine : « *Variété, c'est ma devise*, dit le fabuliste. Les amateurs de théâtre aiment, eux aussi, le changement. Si vous voulez donner de l'attrait à votre spectacle, formez une troupe nouvelle, procurez à vos habitués le plaisir d'applaudir quelque talent inconnu; en un mot, sortez de la voie suivie par vos devanciers, soyez neuf; à un pouvoir nouveau, il faut de nouveaux défenseurs. C'est ce qu'a pensé M. Quélus, et nous l'en félicitons sincèrement.

De tous les artistes qui composent en ce moment le personnel de la comédie et du vaudeville, M. Quélus n'a engagé que Mlle Corès, la ravissante ingénue qui vient de créer avec tant de succès le rôle que lui avait confié M. Jules Guilliaume, et, dans les rangs secondaires, M. Joly dont la chronique dramatique de la Revue a récemment signalé les progrès. A ces deux noms, nous croyons devoir ajouter celui de Mlle Irma; son engagement n'est pas encore officiel, mais, si nos informations sont exactes, il le sera avant peu. On reprendrait pour elle tous ces piquants vaudevilles, la gloire de Déjazet. Nous venons de parler de reprise, hâtons-nous d'annoncer qu'on en fera un grand nombre, les pièces qui ont autrefois obtenu le plus de succès sont soumises à un examen sévère, et le public peut être certain d'applaudir bientôt de nouveau ces comédies spirituelles, ces vaudevilles de bon goût, dont on nous prive depuis trop longtemps; le sel attique et le rire de bon aloi remplaceront la gaudriole, les gros mots et les pantalonnades qui jamais n'auraient dû déshonorer nos

Digitized by Google

théâtres. Monrose, ce comédien distingué, aujourd'hui relégué sur les planches du *Vaudeville*, de cette scène que l'honnête M. David vient d'abandonner sans avertir ses créanciers, Monrose est au nombre des pensionnaires de M. Quélus. Tous les autres artistes arrivent de villes étrangères ; quant aux choristes, on a eu soin, avant de les engager, de s'assurer de la justesse de leur voix, et nous pouvons annoncer que les traits de ces dames ne ressembleront en aucune façon aux aimables visages des momies qui semblent, depuis des siècles, être l'ornement obligé de nos théâtres royaux.

Nos auteurs dramatiques n'ont pas été oubliés par M. Quélus ; il entend leur ouvrir à deux battants les portes de sa charmante salle. Les débuts des artistes engagés pour la comédie, le drame et le vaudeville auront lieu le premier juin. Cette représentation sera une véritable solennité ; nous nous permettrons, à ce sujet, quelques indiscrétions dans notre prochaine livraison. Nous devons aujourd'hui garder le silence sur les projets du directeur pendant le mois de mai ; rassurons toutefois le public, la salle ne sera pas fermée.

Avant de terminer cet article, disons qu'une réforme complète du système de location et l'abaissement du prix des places sont au nombre des mesures arrêtées par M. Quélus. A. Z.

Digitized by Google

TROISIÈME ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES EUROPÉENS. [1]

I. Des races du Nord. – Deux espèces d'hommes. – Caractères physiques des races humaines.–Type européen: Suédois, Norwégiens, Danois, Allemands, Anglais, Hollandais, Belges et Français. – Type asiatique : Finnois, Slaves, Lapons, Groenlandais, Kalmoucks, Avares. – Berceau des races européennes. — II. Des Cimmériens et des Scythes. – Histoire des Cimmériens. – Fables grecques. – Périple des Argonautes. – Anciens habitants de la Scandinavie. – Histoire des Scythes. – Expédition de Darius. – Hérodote. — III. De la race Scandinave ou Tudesque. – Voyages des Phéniciens. – Découvertes de Pythéas. – Récits de César.–Développement de la race Tudesque. – Traditions nationales des Teutons. – Appréciations de Tacite. – Caractère moral des races européennes. — IV. Jonction des races européennes et asiatiques. – Émigration des Celtes. – Expulsion des Volks. – Développement des Gètes. – Des Celtes du Nord. – Mouvement des Scythes. – Odin et les Goths. – Des Marcomans, des Hermondures, des Semnons, des Suèves. — V. Invasion des Cimbres. – Origine de ce peuple. – *Cimbri et Teutones*, deux peuples distincts. – Mouvement de la coalition cimbrique. — VI. Des Suèves et des Teutons. – Arioviste.– Expéditions de César. – Mœurs des Suèves. – Mœurs des Teutons. – Des Ubiens. – Des Usipètes et des Tenchtres. – Des Khattes. – Luttes des Teutons et des Suèves. – Principes opposés de ces deux peuples.

I. *Des races du Nord.*

Nous avons constaté qu'à la chute de l'Empire, le monde romain était exclusivement asiatique; que l'avénement du christianisme avait signalé le triomphe le plus complet de l'esprit de l'Orient, et

[1] Comme ces articles ne sont réellement que des *Essais* faisant partie d'un travail plus complet, nous nous réservons, quand nous publierons ce travail, de rencontrer, soit pour les réfuter, soit pour en reconnaître le fondement, toutes les objections sérieuses qui nous auront été faites, et de mettre à profit les lumières qui auront pu jaillir de la discussion ou de l'apparition d'ouvrages nouveaux. Déjà nous regrettons que le travail de M. Altmeyer, sur les institutions romaines, n'ait pas été publié : car nous avons tout lieu de croire qu'il nous eût été d'une grande utilité pour notre essai précédent. Au reste, M. Altmeyer a bien voulu nous offrir de mettre ses notes à notre entière disposition : ce que nous acceptons avec reconnaissance.

Digitized by Google

que la réaction qui s'est opérée dans les temps modernes, ne peut être attribuée qu'à l'intervention d'un élément nouveau. Cet élément que nous croyons européen, nous en avons indiqué la source dans l'invasion des barbares; mais ce n'est pas à dire que nous considérions les barbares de toute race comme aborigènes d'Europe : il en est beaucoup, au contraire, dont l'origine asiatique paraît incontestable et auxquels on ne peut reconnaître aucune influence sur la civilisation actuelle.

Les premiers habitants connus de l'Europe septentrionale furent de deux espèces [1] et occupèrent deux points fort éloignés : à l'est, les rivages du Pont-Euxin, à l'ouest les montagnes de la Scandinavie. Entre ces deux points il n'y eut, pendant longtemps, aucune communication possible. Nous avons déjà démontré que les flots de la Baltique et de la Mer Noire avaient été autrefois confondus. Quand les vastes plaines qui séparent aujourd'hui ces deux mers eurent cessé d'être submergées, elles durent rester, bien du temps encore, marécageuses, comme le sont, même de nos jours, les contrées qui séparent la Mer Blanche des golfes de Bothnie et de Finlande. Tout sert à démontrer que le versant septentrional de l'Allemagne s'éleva au-dessus des eaux avant les plaines du sud de la Russie. Les Grecs semblent ne pas avoir absolument ignoré ce fait; tout au moins pensaient-ils que le sol était plus élevé au nord-ouest qu'au sud-est. Hippocrate dit, en parlant de la Scythie : « Elle forme une plaine haute et sèche qui, sans être couronnée de montagnes, va toujours en s'élevant vers le Nord [2]. » Suivant M. Élie de Beaumont, que nous avons déjà cité, les montagnes de la Scandinavie doivent dater de la même époque que celles qui longent la côte orientale de l'Espagne, et qui sont beaucoup plus anciennes que les Alpes; elles peuvent donc avoir été habitables dès le temps des invasions celtiques et ibériennes. D'autre part, le courant du nord au sud, prouvé par le transport des blocs erratiques, le soulèvement graduel du sol de la Scandinavie, le peu

[1] Quand nous nous servons ici du mot *espèce*, ce n'est pas dans le sens rigoureux qu'y attachent les naturalistes : nous voulons dire un groupe de races humaines qui ont une origine topographique commune.

[2] *De aere et aquis*, cap. 6, § 96.

Digitized by Google

de profondeur de la Baltique, enfin l'étendue des cours du Dniepr, du Dniestr et surtout du Volga, comparés à ceux du Niémen, de la Duna et de la Neva, sont des faits qui ne permettent aucun doute sur ce point. On peut donc regarder comme certain que le nord-ouest de l'Europe fut habitable avant les côtes de la Mer Noire et de la Mer d'Azof. Le séjour des eaux a d'ailleurs laissé sur les bords du Pont-Euxin et sur les collines qui l'environnent des traces qui sont loin de paraître antédiluviennes.

La situation géologique de cette partie de l'Europe permet, du moins, de penser qu'en même temps que les côtes de la mer noire se peuplaient de tribus asiatiques, les montagnes de la Suède virent se développer une population autochtone, qui s'étendit bientôt dans les îles du Danemarck, dans la presqu'île du Jutland et sur les côtes de l'Océan jusqu'au Rhin. Peut-être plusieurs races avaient-elles été formées simultanément dans ces régions ; mais l'uniformité de type rend la vérification de cette hypothèse aussi insignifiante qu'impossible. Généralement tous les peuples chez lesquels prédomine le sang germanique appartiennent au même type, semblent ne former qu'une seule et même race. Tous ont un caractère particulier, qui consiste dans la forme longue et ovale du crâne, et qui, suivant Prichard, est celui de la race Indo-Atlantique [1].

C'est principalement par cette forme du crâne, que les races européennes se distinguent des races asiatiques d'Europe. Celles-ci, parmi lesquelles il faut ranger les Avares, les Hongrois, les Turcs, les Lapons, les Tschudes, les Finnois et les Slaves, sont toutes brachicéphales ; tandis que les nations issues de race autochtone appartiennent à la classe des dolichocéphales. Tels sont les Suédois, les Norwégiens, les Danois, les Allemands, les Anglais, les Hollandais, les Belges et les Français. Toutefois chez ces derniers, on remarque une différence entre les habitants du Nord et les habitants du Midi. Suivant Tesson, le diamètre des chapeaux est à Paris de 162 mm à 189 ; moyenne 176 mm : tandis que dans le département

[1] *Researches in to the physical Hystory of Mankind*, traduit en Allemand par Wagner et en Français par Roulin.

Digitized by Google

du Nord, il est de 189 mm, à 217; moyenne 203 mm. D'après les observations de M. Parchappe, ce diamètre est à Grenoble de 196 mm. *maximum;* tandis que son *maximum* à Rouen s'élève jusqu'à 208 [1].

Le docteur Retzius, qui habite la Suède [1], a pris son type européen parmi les Suédois. Il a réuni deux à trois cents crânes de cette nation, et les a comparés avec autant de crânes de Finnois, de Slaves et de Lapons. Le résultat le plus important de ses observations, c'est que le crâne des Suédois indique un allongement notable des lobes postérieurs du cerveau, en sorte que ces lobes, non-seulement recouvrent tout-à-fait le cervelet, mais le dépassent encore en arrière. Le crâne des Slaves, au contraire, annonce un raccourcissement tel des lobes postérieurs, que ceux-ci ne couvrent le cervelet que tout juste; tandis qu'ils présentent un développement remarquable en largeur. La cavité cranienne des Finnois permet un peu plus de longueur que celle des Slaves, aux lobes postérieurs; mais leur développement en largeur, quoique plus grand que chez les Suédois, ne l'est pas autant que chez les Slaves. Dans le crâne des Lapons, les lobes moyens du cerveau paraissent être un peu plus développés, tandis que les lobes postérieurs couvrent à peine le cervelet sur les côtés, et présentent en largeur un développement encore un peu moindre que dans le crâne des Finnois.

Chez les Suédois, la forme de la boite cérébrale, vue par la partie supérieure, est ovale. Sa plus grande longueur l'emporte d'un quart sur sa plus grande largeur; le rapport entre ces deux dimensions est :: 1000 : 773, ou presque de 9 à 7. En moyenne, la plus grande longueur (de la globelle à la principale convexité de la tubérosité occipitale) est de 0m, 190. La plus grande largeur, en avant (entre les fosses temporales) est de 0m, 107; et, en arrière (immédiatement derrière les tempes), de 0, 147. La boite cérébrale se rétrécit en arrière de sa plus grande largeur vers la nuque, et sa longueur

[1] *Traité d'anatomie médico-chirurgicale et topographique*, par J. E. Pétrequin, chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Lyon. Paris 1844.

[2] *Om formen af Nordboernes Cranier, af A. Retzius.* Stockholm, 1843.

Digitized by Google

est augmentée par l'existence d'une bosse occipitale très-saillante. Le contour le plus grand du crâne est de 0, 542.

De tous les types asiatiques, celui qui se rapproche le plus du type européen, que nous venons de décrire, est celui des Finnois. Le contour le plus grand du crâne finnois est de 0, 528; sa plus grande longueur, de 0, 178; la largeur du front, de 0, 099; la largeur de l'occiput, la plus grande du crâne, de 0, 144. Ces dimensions s'éloignent suffisamment de celles du type suédois, pour caractériser une race distincte. Elles donnent d'ailleurs à la boite cérébrale une forme toute particulière. Les crânes des Finnois sont courts, ovoïdo-cunéiformes dans leur contour, à bosses pariétales grandes, élevées et reculées.

Autrefois appelés Tschudes, les Finnois actuels descendent de ces anciens Scythes, des côtes de la mer noire, dont Hippocrate a fait le portrait: cheveux roux, corps gras et trapu, vieillesse prématurée. Blumenbach, en décrivant une tête tschude, fait observer que sa forme tient le milieu entre la race qu'il appelle *caucasique* et la race mongole. Il dit, dans une note de son ouvrage *De generis humani varietate,* que beaucoup de têtes russes qu'il possède, ont plus ou moins quelque chose de la forme mongole qu'il a eu souvent l'occasion d'étudier.

Après les Finnois, ce sont les Slaves qu'on rencontre les premiers sur l'échelle descendante des races asiatiques d'Europe. Ceux-ci diffèrent essentiellement des races européennes. Leur crâne, dans sa plus grande longueur, n'a que 0,170, comme celui des Lapons; il n'a de largeur, entre les fosses temporales antérieures que 0,102; tandis que la largeur de l'occiput est de 0,151, ce qui indique un énorme développement des instincts animaux. Le contour le plus grand du crâne slavon est de 0,525.

La forme du visage, chez les Slaves, diffère peu de ce qu'elle est en général chez les Européens, mais leur boite cérébrale se distingue par sa brièveté. Vue d'en haut, elle présente la forme d'un œuf, mais plus courte ou tronquée et arrondie; en arrière sa plus grande longueur ne dépasse pas sa plus grande largeur de plus de $^1/_8$. La première est à la seconde : : 1000 : 888, ou environ : : 8 : 7. Dans

Digitized by Google

quelques-uns, le contour se rapproche par sa forme, d'un carré à coins arrondis, dont l'extrémité antérieure est plus petite que la postérieure. Cette forme carrée avait déjà été observée par Prichard, et lui avait fait dire : «J'ai devant moi le crâne d'un nègre du Congo et celui d'un Polonais de la Lithuanie, dont les angles faciaux sont égaux. Si je compare cependant le crâne applati et comprimé latéralement de l'Africain avec la tête carrée du Sarmate, je trouve entre eux une différence extraordinaire [1]. »

Les Lapons aussi appartiennent aux races à court occiput, comme les Finnois et les Slaves ; mais ils sont différents de ceux-ci en ce que leurs crânes sont plus petits et plus minces, ont de petites apophyses mastoïdes et surtout des insertions musculaires faiblement exprimées, un occiput plus tronqué en arrière, avec une tubérosité occipitale courte, située au bord inférieur de cette région et un peu comprimée sur les côtés, ainsi que des bosses pariétales placées plus en avant. Ils s'éloignent des crânes slaves par l'élévation du vertex, et des Finnois par la convexité des tempes, qui ne sont pas aplaties. Le plus grand contour d'un crâne de Lapon est de 0, 510 ; sa plus grande longueur de 0, 170 ; la largeur du front entre les fosses temporales, de 0, 100 ; la largeur de l'occiput, de 0, 147.

Vu d'en haut, le crâne des Lapons offre un contour dont la forme se rapproche de la forme ovoïde courte du crâne finnois, tandis que les bosses pariétales sont grandes et que leur éloignement est considérable ; mais la partie inférieure de l'occiput est un peu inclinée en haut et allonge cette forme, en même temps que les régions temporales sont bombées et l'arrondissent sur les côtés. Le regarde-t-on verticalement et un peu en avant, il présente une forme ovoïde inverse, très-courte et un peu tronquée. La face postérieure de ce crâne présente, comme chez les Slaves et les Finnois, la forme d'un carré à angles arrondis, s'élevant encore un peu vers la suture sagittale.

Prichard considère les Finnois et les Lapons comme appartenant

[1] *Researches in to the physical History of Mankind.*

Digitized by Google

à la même race. La forme de leur crâne est contraire à cette opinion. Le crâne des Finnois diffère de celui des Lapons par une structure osseuse plus forte, de plus grandes arcades sourcilières, de fortes apophyses mastoïdes, un plus long profil de visage, ainsi que par la forme sphérique de l'occiput, la position plus en arrière des bosses pariétales et enfin l'élévation, vers la partie postérieure, de la suture sagittale. Blumenbach et la plupart des ethnographes regardent les Lapons comme parents des Mongols. Cependant ils paraissent avoir toujours habité le Nord. Si l'on en croit le professeur Keyser, de Christiana [1], ils ont occupé la Finlande avant les Tchudes, et ont porté avant eux le nom de Finnois. Il serait possible d'après cela qu'ils fussent autochthones d'Europe; mais s'il en est ainsi, ils doivent être nés sous l'influence d'une atmosphère peu favorable à l'organisme humain, et, sous ce rapport, ils peuvent être assimilés aux races antédiluviennes.

Tels sont les types principaux des races du Nord.

Le docteur Retzius à qui le monde savant est redevable de ces précieuses observations, a donné aussi quelques renseignements sur le type Kalmouck et le type Avare. Le crâne des Kalmoucks est d'une structure osseuse plus forte que celui des Lapons; l'occiput est court; le vertex élevé dans le milieu. Le crâne des Avares s'éloigne de tous les crânes asiatico-européens par la hauteur des bosses pariétales, la compression du front en arrière et la brièveté de l'occiput.

En résumé, la brièveté de l'occiput est le caractère principal qui distingue toutes ces races de celles qui, selon nous, sont autochthones. Cette forme de la boîte cérébrale est un indice d'infériorité intellectuelle : car elle s'oppose au développement des lobes postérieurs du cerveau, qui sont le siége de l'intelligence la plus élevée, des facultés d'abstraction. Aussi le crâne des mammifères se raccourcit-il de plus en plus, en raison inverse de la perfection des races, de telle sorte que, si les observations étaient complètes et qu'il n'y eût point solution de continuité, on arriverait peut-être, en descendant tous les degrés de l'échelle, jusqu'au quadrumane, dont les lobes postérieurs du cerveau

[1] *Samlinger til det Norske Folks sprog og Historie. Christiana*, 1839.

Digitized by Google

ne s'allongent pas assez pour recouvrir même partiellement le cervelet.

Dans les types décrits par Retzius, nous avons remarqué un autre caractère encore, qui indique une gradation de races tout-à-fait conforme à celle que nous venons de signaler. Chez les mammifères en général, la partie supérieure et antérieure de l'occipital s'enfonce d'autant plus dans l'angle formé par les pariétaux, qu'on s'écarte davantage du genre humain; de sorte que le sommet de la suture lambdoïde est de plus en plus élevé. Cette partie de l'occipital s'élève même, dans les Cétacées, au point de s'interposer entre les pariétaux et de les empêcher de s'articuler. Eh bien, Retzius nous apprend que, chez les Lapons, le sommet de la suture lambdoïde est un peu plus élevé que chez les Slaves et les Finnois, et qu'il est beaucoup plus élevé que chez les Suédois. Il est vrai de dire que, sous ce rapport, les Groenlandais semblent les plus favorisés de tous; ils ont le sommet de la suture lambdoïde très-bas et très-obtus. Mais cette race appartient à une autre catégorie : elle est *prognathe*, c'est-à-dire qu'elle a les mâchoires proéminentes latéralement; ce qui doit la faire ranger dans une classe inférieure. Si les premiers hommes naquirent dans les régions polaires, comme on le pense assez généralement aujourd'hui, il est fort possible que les Groenlandais et les Lapons appartiennent à des races antédiluviennes, qui furent chassées de leurs demeures primitives par le refroidissement de la température.

Les observations de Retzius sur les Suédois s'appliquent aux nations germaniques en général, comme nous l'avons déjà dit.

Le type germain est encore aujourd'hui parfaitement uniforme, non-seulement dans la Germanie proprement dite, entre l'Elbe et le Rhin, mais encore dans les contrées où il se trouve mêlé à d'autres races. Ainsi, par exemple, dans l'Allemagne orientale, dont le fond de la population est slave, les types des deux races sont tellement distincts que la forme de la tête suffit pour la reconnaître. M. William Edwards [1] a fait à ce sujet des observations fort intéressantes et

[1] *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire.* Paris, 1829.

Digitized by Google

fort curieuses sur un grand nombre d'individus pris au hasard dans des régiments autrichiens. Il a distingué aussi, parmi les soldats Hongrois, le type slave et le type hun.

Un grand fait est désormais acquis à l'histoire de l'humanité.

Les peuples qui ont fondé la civilisation moderne et qui tous sont venus, soit de la Scandinavie, soit des côtes de la Baltique ou de l'Océan; les Suédois, les Danois, les Norwégiens, les Allemands, les Anglais, les Hollandais, les Belges, une bonne partie des Français, quelques Italiens et quelques Espagnols appartiennent à une ou à plusieurs races semblables, qui sont supérieures à toutes les races humaines connues jusqu'à ce jour. Le berceau de ces peuples étant perdu dans la nuit des temps, on les a supposés issus des races asiatiques qui habitent le Nord de l'Europe; mais aujourd'hui que l'infériorité organique et intellectuelle de ces races est constatée, il n'est plus possible de leur attribuer l'honneur d'une parenté que les lois de la nature désavouent. Il faut donc nécessairement reconnaître que la race dite tudesque ne dérive que d'elle-même. En outre, l'analogie d'organisation qui unit entre elles les races asiatiques et qui les sépare toutes également de la race tudesque prouve que les unes ne sont pas nées sous les mêmes conditions atmosphériques que l'autre. Il est physiquement impossible que les races dolichocépales aient été formées dans les mêmes lieux et à la même époque que les races brachicéphales. Or, celles-ci ayant pour la plupart pris naissance en Asie, il y a tout lieu de croire que les premières sont véritablement autochthones; qu'elles se sont produites, non dans des pays où jamais on ne les vit et où l'on ne trouve aucun vestige de leur séjour, mais dans les lieux où elles furent rencontrées pour la première fois et qu'elles n'ont jamais entièrement abandonnés [1].

Cependant, il n'est point d'efforts que les hommes de la vieille civilisation n'aient tentés, pour donner à ceux que naguère ils

[1] Que ceux qui donnent à la race tudesque la qualification d'*Indo-germanique*, aillent voir dans l'Inde s'ils y trouveront un seul exemplaire de cette race, ou même d'une race analogue!

Digitized by Google

appelaient barbares une origine orientale, comme la leur. Il semble qu'ils aient pressenti les prérogatives réservées aux races européennes et que leur orgueil s'en soit alarmé. Depuis le jour où les Grecs apprirent que l'Europe était bornée, à l'occident et au Nord, par l'Océan et qu'il existait des hommes dans ces régions, ils s'évertuèrent à vouloir prouver que ces hommes étaient sortis de l'Asie. Ce fut dans le même but que les Romains du moyen-âge se servirent du zèle peu éclairé de Louis le Pieux, pour détruire les chants nationaux des Germains. Enfin, jusqu'au temps où nous vivons, tout ce qui est inspiré de l'esprit de l'Orient ne cesse de torturer l'histoire pour perpétuer cette erreur, pour faire considérer la civilisation moderne comme un arrière-faix de la civilisation antique.

Quelque absurdes que paraissent ces prétentions, elles sont trop vivaces pour qu'il soit permis de les dédaigner. On croit encore aujourd'hui, et l'on écrit sérieusement que tous les hommes du Nord sont d'origine asiatique. Les Cimmériens et les Scythes, voilà les deux peuples qui jouent dans l'histoire le grand rôle de pères des races européennes, et c'est du Pont-Euxin qu'on fait partir les uns et les autres pour aller peupler les côtes de la Baltique. Les traditions sont vagues, il est vrai; l'on ne dit pas à quelle époque ni comment ces grandes émigrations traversèrent les forêts vierges et les plaines marécageuses qui devaient séparer les deux mers. Aucune preuve n'existe ni du fait ni de la possibilité du fait. On pourrait donc se borner à nier l'un et l'autre; mais ce ne serait pas un moyen de s'éclairer. Il vaut mieux chercher la vérité dans l'examen.

II. *Des Cimmériens et des Scythes.*

Cimmériens et Scythes étaient venus de l'intérieur de l'Asie à des époques bien éloignées. Les chemins différents qu'ils avaient dû suivre, pour arriver à peu près au même point, expliquent le long intervalle qui sépare leur émigration. Partis des rives de l'Oxus, près de deux mille ans avant J.-C., les Cimmériens qui sont probablement les Magogs des Hébreux, tournèrent la mer Caspienne par le Sud, puis, suivant la chaîne des monts Caucases et du Torax, ils vinrent s'établir entre le Kouban et la Mer Noire derrière

Digitized by Google

la mer d'Azof. Ils donnèrent leur nom au Bosphore Cimmérien et à la ville de Cimmérium, située à l'entrée de ce détroit. Il leur eût été difficile d'aller plus loin vers le Nord : car les flots du Palus-Méotide et de la mer Caspienne baignaient sans doute encore, à cette époque, le pied du Caucase dans les bassins du Tanaïs et du Rha (du Don et du Volga.) Le sol de la steppe d'Astrakhan est un témoignage irrécusable du séjour prolongé des eaux dans cette vaste plaine.

On sait positivement aussi que le lac d'Aral et la mer Caspienne furent longtemps réunis, et que cette dernière eut une étendue beaucoup plus considérable vers le Nord que celle qu'elle occupe aujourd'hui. Le soulèvement même de l'Oural paraît être peu ancien, et toute la plaine qui se trouve au Sud, depuis le Wolga jusqu'au Turkestan, est couverte de débris de coquillages semblables à ceux de la mer Caspienne. Du reste, la chaîne des Monts Ourals est séparée de l'Himalaya par un enfoncement très-remarquable, par plusieurs lacs salés et des déserts très-bas.

Les Grecs pensaient que la configuration de la terre était à peu près régulière ; qu'il y avait quatre grands golfes, deux de chaque coté, et que la mer Caspienne était un de ces golfes, opposé au golfe Persique (1). Ils avaient donc des raisons de croire que la mer Caspienne se joignait à l'Océan.

Cette situation des lieux dut faire obstacle à l'émigration des Scythes qui, répandus dans la plaine septentrionale de l'Asie, ne pouvaient pénétrer en Europe que par la Sibérie. C'est la route que leur assigne Hérodote, lorsqu'il représente leur émigration comme le résultat d'avantages remportés sur eux par les Messagètes. Ceux-ci en effet occupaient le pays situé au-delà du Wolga ou de l'Araxe, vis-à-vis des Issédons. Mais d'après Hérodote, cette émigration n'eut lieu qu'au septième siècle avant Jésus-Christ ; et, ce qui est bien remarquable, il paraît que les Cimmériens se trouvaient encore alors à la même place où ils étaient venus s'établir douze à treize cents ans auparavant. Tout au moins n'avaient-ils pas franchi le Tanaïs.

[1] Arrien, VII, 16 ; Plut. *in vita Alexandri*, cap. 44, Dionys. *Perieg.* v. 48 et 630.

Digitized by Google

Hérodote enseigne que les Cimmériens, fuyant les Scythes, se retirèrent en Asie et qu'ils s'établirent dans la presqu'île où l'on voyait, de son temps, une ville grecque appelée Sinope; que les Scythes, en les poursuivant, s'égarèrent et entrèrent en Médie; que les Mèdes, leur ayant livré bataille, la perdirent avec l'empire de l'Asie; que les Scythes conservèrent cet empire pendant vingt-huit ans et qu'ils en furent chassés par Cyaxare, vers l'an 635 avant Jésus-Christ [1]. Ce récit a d'abord le mérite de faire connaître la date de l'émigration des Scythes, et, en second lieu, il prouve que les Cimmériens n'avaient pas gagné la côte occidentale du Palus Méotide : car s'ils s'étaient trouvés de ce côté, ce n'est pas en Asie qu'ils se seraient retirés, en fuyant les Scythes, mais vers l'intérieur de l'Europe. Il ne peut y avoir aucune équivoque sur ce point; Hérodote a clairement indiqué la route suivie par les deux nations : « Les Cimmériens, dit-il, côtoyèrent toujours la mer; les Scythes, au contraire, avaient le Caucase à leur droite, jusqu'à ce que, s'étant détournés de leur chemin, et ayant pris par le milieu des terres, ils pénétrèrent en Médie [2]. »

Ce sont bien là les deux chemins que doivent avoir pris les Cimmériens, en partant de l'embouchure du Kouban, et les Scythes, en venant du Nord au-dessus de la mer Caspienne. Ce que dit Hérodote du fleuve Tyras ne peut être qu'une erreur de nom ou une faute de copiste : car les faits ne peuvent pas s'être passés en même temps au bord du Dniestr et des deux côtés du mont Caucase. Peut-être a-t-il voulu parler du fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. Au reste, quand les Scythes rentrèrent en Europe, ils firent le tour du Palus-Méotide jusqu'au Tyras, peut-être même au-delà, et l'histoire ne rapporte point qu'ils aient rencontré le moindre Cimmérien de ce côté.

Toutefois à côté de l'histoire se trouvent la fable et la poésie. C'est aux poëtes qu'on doit la découverte d'un peuple Cimmérien sur les côtes de la Baltique. Ils avaient appris aux Grecs qu'à l'extrémité de la terre se trouvaient des *Kimmerioi*, toujours plongés dans les

[1] *Clio*, L. I, 104, 105 et 106.
[2] *Melpomène*, L. IV, 12.

Digitized by Google

ténèbres [1], des *Macrobioi*, doués d'une longévité prodigieuse, et des *Uperboreioi*, habitant au-delà du vent Borée. Homère avait placé les Cimmériens à l'entrée de l'Océan, non loin des sombres cavernes où se rassemblent les morts; mais l'Océan d'Homère était un fleuve qui entourait le disque de la terre; il pouvait donc se trouver aussi bien au Nord qu'à l'Occident, au détroit d'Enikale, entre la mer Noire et la mer d'Azof, qu'au détroit de Gibraltar. Cependant, quand la géographie eut fait des progrès, et que l'extrémité septentrionale de la terre se trouva reculée, on fit, pour donner raison aux poëtes, reculer en même temps les Cimmériens, avec leurs compagnons les Hyperboréens et les Macrobiens, bien qu'il fallût faire venir ceux-ci du fond de l'Afrique.

Ce fut alors qu'on arrangea le fameux périple des Argonautes, de manière à faire passer ces navigateurs par le Nord. On supposa qu'ils avaient traversé les plaines qui séparent la mer Noire de la Baltique, en traînant leur bateau, tantôt contre le courant des fleuves, tantôt par dessus les terres; qu'ils étaient parvenus ainsi jusqu'au pays des Macrobiens et des Cimmériens; qu'ils avaient, sur cette frêle embarcation, affronté les flots de la Baltique et puis ceux de l'Océan, et qu'ils étaient enfin rentrés dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule. Malte-Brun a fait justice de ce conte absurde, en expliquant la géographie homérique. « La plus ancienne tradition, dit-il, laisse arriver Jason et ses compagnons par le Phasis, dans l'Océan oriental; ils font ensuite le tour du pays des Éthiopiens, traversent la Lybie par terre, traînant leur vaisseau avec eux, et parviennent, après un trajet de douze jours, aux rivages du golfe Syrtique et de la Méditerranée: tant l'Afrique était facile à traverser dans ce beau siècle de fables [2]! »

Il y a loin, comme l'on voit, de cette tradition à celle d'un voyage autour des côtes septentrionales et occidentales de l'Europe. Du reste, les écrivains sérieux de l'antiquité n'attachaient aucune importance à ces produits de l'imagination des poëtes. Hérodote,

[1] *Kimmerioi* semble venir du mot *Kimériré*, qui signifie en langue hébraïque et probablement aussi en phénicien, ténèbres épaisses. (Malte Brun).

[2] *Précis de la géographie universelle*, t. 1, l. 2.

Digitized by Google

qui connaissait sans doute les Argonautiques, n'en fait pas la moindre mention. Et cependant, si la tradition du faux Orphée, qui attribue aux Argonautes la découverte du pays des Cimmériens et des Macrobiens, avait été connue de son temps, il n'aurait pu se dispenser d'en parler. Tout au moins, lorsqu'il dit que personne ne sait s'il y a une mer à l'occident et au Nord, il aurait articulé les motifs qui l'empêchaient d'ajouter foi à la tradition nouvelle. Son silence à cet égard confirme l'opinion de Malte-Brun, qui pense que le faux Orphée fut tout au plus contemporain d'Hérodote.

Quel qu'il soit, vrai ou faux, c'est sur le témoignage de cet Orphée que repose toute l'histoire des Cimmériens du Nord. Nul autre que les Argonautes n'est réputé les avoir vus : car c'est à tort que les contemporains de Marius les confondirent avec les Cimbres. Ceux-ci étaient des Celtes, comme nous aurons occasion de le démontrer, et s'il est vrai qu'ils aient séjourné sur les côtes de la Baltique, ce qui nous semble fort douteux, ce ne put être qu'à une époque beaucoup moins reculée et lorsque déjà la population autochthone avait acquis un grand développement. Jamais d'ailleurs on n'a prétendu que les Teutons fussent descendus des Celtes; nous ne connaissons qu'un seul écrivain, qui se soit laissé aller à cette illusion.

De même que les Cimmériens, les Scythes ont été représentés comme la souche des races du Nord. On a supposé qu'après leur expulsion d'Asie, sous Cyaxares, ils avaient remonté le cours du Don et du Volga, jusqu'aux grands lacs de la Russie septentrionale, pour descendre ensuite vers le golfe de Finlande et gagner les côtes de la Baltique. Les faits historiques sont loin de confirmer cette hypothèse. Rien n'indique que les Scythes aient été poursuivis par les Mèdes jusqu'en Europe et contraints de s'éloigner vers le Nord. Ils s'établirent, au contraire, le long du Pont-Euxin, dans la direction du midi, et Darius les retrouva dans les mêmes lieux, lorsqu'au siècle suivant il marcha contre eux pour les punir de leurs anciennes excursions.

L'an 514 avant Jésus-Christ, Darius traversa le Bosphore avec une armée et se dirigea, par la Thrace, vers le Danube. En-deçà

Digitized by Google

de ce fleuve il rencontra les Gètes, qui étaient probablement les descendants de ces galactophages et de ces hippomologues dont parle Homère et qui, déjà à l'époque de la guerre de Troie, avaient franchi le Bosphore. C'est à tort qu'on a confondu avec les Scythes ces anciens habitants de la Thrace, qui semblent plutôt avoir été la souche des peuples slaves. Après les Gètes, Darius rencontra les Taures, dont nous aurons bientôt à nous occuper; au-delà de l'Ister seulement se trouvaient les Scythes. Ceux-ci se retirèrent devant l'armée persane et, ce qui est à noter, ils furent poursuivis par elle dans la direction de l'Est, vers le pays des Samothraces et des Budins. Toute l'expédition, en allant comme en revenant, ne fit que circuler autour du Palus-Méotide. Toutefois les Mélanchlœnes, les Androphrages et les Neures, voyant les Scythes se jeter avec les Perses sur leurs terres, s'enfuirent épouvantés dans les déserts vers le Nord. Quand aux Scythes, au sortir de la Neuride, ils rentrèrent dans leur pays [1]. Il est donc possible que cette guerre ait poussé, non les Scythes, mais quelques peuplades voisines vers les régions septentrionales de l'Europe; mais encore cela est-il fort douteux : car Hérodote, qui vécut au siècle suivant, retrouva les mêmes peuples dans les mêmes localités.

Au temps d'Hérodote, les Scythes occupaient encore les bords du Pont-Euxin et du Palus-Méotide, depuis l'Ister jusqu'à l'embouchure du Tanaïs. Ils avaient pour voisins, au nord, les Mélanchlœnes, peuple qui n'est point Scythe, dit Hérodote, et il ajoute : « Au-delà des Mélanchlœnes il n'y a, autant que nous pouvons le savoir, que des marais et des terres sans habitants. » Cependant les Scythes disaient avoir appris des Issédons, peuple de l'Asie septentrionale, que le pays était habité par des hommes qui n'avaient qu'un œil et par les Gryphons qui gardaient l'or. Ces fables prouvent bien que les Scythes n'avaient jamais fait d'excursion de ce côté; qu'ils n'y avaient établi aucune relation. Il semble même qu'ils étaient peu faits aux climats septentrionaux : car ils disaient, en parlant des régions situées au nord et au-dessus des derniers habitants de leur

[1] *Hérodote*, L. IV, 125.

Digitized by Google

race, que la vue ne pouvait percer plus avant et qu'on ne pouvait y entrer à cause des plumes qui y tombaient de tous côtés [1]. Ils voulaient dire la neige.

Les limites du pays des Scythes au nord-ouest, dans la direction de la Baltique, sont parfaitement indiquées par Hérodote. En remontant le Borysthène ou Dniepr, on trouve sur ses bords des peuplades de cette nation jusqu'à dix ou onze journées de distance de son embouchure. Plus avant le fleuve coule à travers de vastes déserts, et ces déserts sont si peu connus qu'Hérodote ne fait pas même mention des cataractes du Borysthène. A l'occident de ce fleuve, il cite les peuples qui habitent les rives de l'Hypanis ou du Bog, et, avant, d'arriver à sa source, il rencontre les Neures, qui appartiennent à une autre race. « Autant que nous avons pu le savoir, dit-il, la partie septentrionale de leur pays n'est point habitée. » Enfin, les tribus scythiques paraissent s'étendre un peu plus loin sur le Tyras ou Dniestr : car Hérodote dit, en parlant de ce fleuve, qu'il sort d'un grand lac qui sépare la Scythie de la Neuride [2].

Il n'y a donc nulle apparence qu'au temps d'Hérodote, les Scythes eussent pénétré dans la Russie septentrionale, bien moins qu'ils eussent gagné les côtes de la Baltique. Cet auteur qui connut toutes les traditions des peuples scythiques, n'avait aucune notion de ce qui pouvait se trouver dans la direction du nord-ouest, au-delà d'un rayon très-borné : « Quant à l'Europe, dit-il, il ne paraît pas que personne jusqu'ici ait découvert si elle est environnée de la mer à l'ouest et au nord... On n'a aucune connaissance certaine de ce qui est au-delà du pays dont nous avons dessein de parler [3]. » Hérodote était donc loin de soupçonner l'existence de la race tudesque, et cependant cette race, on n'en saurait douter, existait depuis longtemps; elle était parfaitement connue des Phéniciens, peuple qui faisait le commerce et qui n'écrivait point, de peur de révéler le secret de ses expéditions.

[1] *Hérodote*, liv. IV, chap. 7.
[2] *Hérodote*, liv, IV, chap. 22 et suivant.
[3] *Hérodote*, liv. IV, chap. 45.

Digitized by Google

III. *De la race Scandinave ou Tudesque.*

Dès le temps d'Homère et d'Hésiode, c'est-à-dire cinq siècles avant Hérodote et trois siècles avant la prétendue émigration des Scythes, les Phéniciens avaient importé en Grèce l'ambre jaune, qu'ils allaient acheter aux habitants des côtes de la Baltique. Ils visitaient aussi les îles Cassitérides (l'Angleterre), d'où ils rapportaient de l'étain. Hérodote n'ignorait pas ces faits : car, tout en avouant qu'il ne connaissait personne qui eût vu la Mer du Nord, « ce qu'il y a de certain, ajoutait-il, c'est que l'étain et l'ambre nous viennent de cette extrémité du monde [1]. » Les Phocéens qui s'établirent à Marseille ne tardèrent pas à suivre les traces des Phéniciens, et quand Diodore rapporte que les Gaulois enlevèrent aux Carthaginois le commerce de l'étain et de l'ambre [2], il veut dire sans doute les Marseillais. Pline le naturaliste nous apprend, en effet, que les Massaliotes eurent avec les Teutons des relations qui avaient pour objet le commerce de l'ambre jaune et de l'étain [3].

Le Marseillais Pythéas qui vécut un peu avant Alexandre-le-Grand, nous a laissé des renseignements positifs sur les populations des côtes de l'Océan et de la Baltique. Vers l'an 320 avant Jésus-Christ, il visita la côte occidentale du Jutland, pénétra dans la Scandinavie et peut-être jusque dans la mer baltique. Voici comment sa relation a été appréciée par le docteur Pfister [4] : « Les renseignements de Pythéas, qui nous ont été conservés, bien que souvent révoqués en doute par les anciens et les modernes, ont cependant été généralement confirmés par les histoires postérieures. Pline et Strabon nous ont conservé deux passages qui, malgré leur brièveté, sont fort précieux. Le premier porte que Pythéas s'était rendu sur les côtes des Guttons par un golfe appelé Mentonomon, et long de six mille stades ; qu'à une journée plus loin se trouvait l'île Abalus, sur

[1] *Hérodote*, liv. III, chap, 115.
[2] *Diodore*, liv. V, chap. 22 et 23.
[3] *Histoire Naturelle*, liv. XXXVII, chap 11.
[4] *Histoire d'Allemagne*, L. 1.

Digitized by Google

laquelle la mer rejette l'ambre jaune; que les habitants s'en servaient (ainsi que des autres matières rejetées par la mer) au lieu de bois pour faire du feu, et le vendaient à leurs voisins les Teutons. Cette dernière circonstance est pour nous la plus importante.

« L'autre passage, que Strabon a conservé, décrit le genre de vie de ce peuple, et comme il ne nomme aucune peuplade particulière, on peut l'appliquer, en général, à tout le Nord scandinave. Les hommes, dit-il, se nourrissent d'herbes, de fruits, de racines et de milet; dans les contrées où ils recueillent du miel et du blé, ils s'en servent pour composer une espèce de boisson; ils n'ont pas coutume de battre le blé en plein air, parce que les pluies fréquentes et les brouillards de ce pays auraient bientôt détruit les aires; mais ils le portent dans de grands bâtiments, où ils le battent aussitôt et le serrent pour leurs besoins futurs. Selon le même passage, les peuples germaniques, avant le temps de Pythéas, avaient déjà pénétré dans la Belgique, pour y chercher des terres à cultiver; d'où il est évident que le pays situé derrière eux ne leur suffisait plus et qu'il renfermait déjà une population surabondante. »

Ainsi cette race, qui différait si essentiellement des autres races humaines par la forme du crâne, cette race que l'on ne connut jamais à l'état nomade, et qui dès le principe avait fondé des établissements fixes, construit des bâtiments, des granges, cette race enfin s'était développée au point d'occuper les côtes de l'Océan depuis la Baltique jusqu'au-delà du Rhin. L'assertion de Pythéas est confirmée par César, qui semble même croire que les Teutons occupaient déjà les bords du Rhin, à l'époque de l'émigration des Volks-Tectosages, c'est-à-dire près de six cents ans avant notre ère. « Il fut autrefois un temps, dit-il, où les Gaulois étaient plus belliqueux que les Germains, où ils leur faisaient la guerre et où ils envoyaient des colonies au-delà du Rhin, à cause de l'insuffisance des terres pour la population de la Gaule. Voilà pourquoi les endroits les plus fertiles de la Germanie, qui sont situés vers la forêt hercynienne, tombèrent au pouvoir des Volks-Tectosages qui s'y établirent [1]. »

[1] *De bell. gall.* L. VI, 24.

Digitized by Google

Ne semble-t-il pas résulter de ce récit que, lors de leur première émigration vers le Nord, les Celtes avaient trouvé, au bord du Rhin, des Teutons qui leur en avaient disputé le passage? Plus forts qu'eux à cette époque, ils étaient allés s'établir auprès de la forêt hercynienne, où ils avaient contracté les mœurs des vaincus. Mais au quatrième siècle avant Jésus-Christ, les Teutons avaient déjà cessé d'être ce peuple trop faible pour résister aux Celtes. Non-seulement ils expulsèrent les Volks-Tectosages, mais ils franchirent le Rhin avec eux et vinrent jeter, sur la rive gauche de ce fleuve, les premières assises de leur établissement dans la Gaule. César parle de cet événement, comme d'un fait déjà ancien, relativement au temps où il écrit. « Ils avaient autrefois, *antiquitùs*, dit-il, franchi le Rhin, s'étaient fixés dans ces contrées à cause de la fertilité du sol, et en avaient chassé les Gaulois [1]. »

A dater de cette époque, tout le pays situé entre l'Elbe et le Rhin, à l'occident de la forêt hercynienne, fut occupé par la race Tudesque. Ceux des Tectosages qui ne passèrent pas dans la Gaule se retirèrent vers l'Orient, dans le Brisgau et la Souabe, où César et Tacite paraissent les avoir connus. César retrouva les autres, sous le nom de Bolgs ou Belges, dans cette contrée qui longe au nord la Seine et la Marne et qui comprend la Champagne, l'Ile-de-France, la Picardie, la Normandie. L'extrémité septentrionale de la Gaule, correspondant à la Belgique actuelle, avait été envahie par les Teutons [2]. C'était en poursuivant les Belges dans ce pays et en les chassant au-delà de la forêt des Ardennes, qu'ils avaient acquis le

[1] *De bell. gall.* L. II.

[2] Pour qui veut lire avec quelque attention les commentaires de César, il est facile de déterminer la position de ces peuples. César donne d'abord la qualification de Belge à tout ce qui se trouve au nord de la Seine, comme il appelle Germain tout ce qui se trouve au-delà du Rhin; mais il nous apprend ensuite qu'il n'y a de Belges proprement dits qu'entre la Seine et la forêt Charbonnière (*Ardenna Sylva*), laquelle s'étend depuis le Rhin et la frontière des Trévires jusqu'aux Nerviens, à proximité de l'Escaut, pendant plus de cent vingt lieues. Toutes les populations qui se trouvent au-delà de cette forêt sont de race Tudesque, à l'exception des Athuatiques auxquels il attribue une origine Cimbrique. Il n'hésite pas à qualifier de Germains les Éburons, établis entre le Rhin et la

Digitized by Google

nom de Germains, hommes de guerre. Les Teutons restés au-delà du Rhin ne furent appelés Germains que postérieurement et à cause de leur communauté d'origine avec ceux auxquels la terreur des Gaulois avait décerné ce titre d'honneur. Mais ce qui n'était qu'une épithète finit par devenir un nom de peuple, et César l'appropria indistinctement à toutes les populations d'Outre-Rhin.

D'où serait-elle donc venue, cette race si distincte et qui ne descendait ni des Cimmériens ni des Scythes, cette race qui avait grandi à l'insu du monde civilisé, si elle n'eût été autochthone?

C'est d'ailleurs ce que les Teutons pensaient eux-mêmes de leur origine. Ils croyaient, d'après des vieilles traditions conservées dans leurs poëmes nationaux, qu'ils descendaient tous de *Mann*, fils de *Tuisk*, Dieu de la terre. Tacite, qui connut la tradition de Tuisk et de Mann, n'hésite point à déclarer qu'il croit réellement les Teutons indigènes de la Germanie. Il affirme qu'il n'y a point eu d'émigration de peuple ou de voyage d'étrangers qui aient mêlé leur race. Il insiste d'une manière toute particulière sur cette opinion, et il en explique soigneusement les motifs : « Les premières émigrations, dit-il, ne se firent point par le continent, mais par mer : or, l'Océan, l'immense et périlleux Océan, a été rarement visité par les vaisseaux de notre monde. Eh! qui voudrait, à part les dangers d'une mer orageuse et inconnue, quitter l'Asie, l'Afrique ou l'Italie, pour aller habiter la Germanie, dont la terre est hideuse, le ciel âpre, le séjour et l'aspect insupportable, à moins de l'avoir pour patrie [1]. »

Dans un autre endroit, Tacite revenant sur ce sujet, énonce encore la même pensée, et cette fois il fonde son opinion sur l'uniformité du type germanique. « Quant à moi, dit-il, j'incline pour le sentiment de ceux qui pensent que les peuples de la Germanie n'ont été dénaturés par le mélange d'aucun autre peuple; que c'est une

Meuse, les Nerviens qui habitaient le Hainaut, les Trévires, du pays de Trèves, les Ménapes ou Ménapiens, du Brabant, les Bataves et généralement tous les peuples établis vers l'extrême nord de la Gaule. L'opinion de César sur ce point est, du reste, confirmée par Tacite. *De Bello Gall.*, livr. II et V. *De Moribus Germ.* chap. 28.

[1] *De Moribus Germanorum*, II, 1 et 2.

Digitized by Google

nation pure, isolée, et qui ne ressemble qu'à elle-même. Aussi, quoiqu'elle soit très-étendue, l'on retrouve partout la même conformation, des yeux bleus et féroces, des cheveux blonds, une haute stature, des corps massifs, mais qui n'ont de vigueur que pour un premier choc. Ils ne résistent pas bien à la fatigue et au travail, et point du tout à la soif et à la chaleur; ce qu'ils doivent à leur sol et à leur climat, comme ils lui doivent aussi de supporter le froid et la faim [1]. »

Quand Tacite écrivait ces lignes, les races européennes du Nord se trouvaient depuis longtemps en contact direct avec les races asiatiques; l'espace qui les séparait avait été franchi depuis plusieurs siècles, comme nous le verons bientôt, et l'on croyait généralement que tous les habitants de cette vaste contrée, appelée Germanie, avaient une origine commune. Il paraît même que cette erreur s'était accréditée parmi les Teutons. « Ils assignent, dit Tacite, à ce *Mann* trois fils, lesquels ont donné leurs noms aux *Ingœvones,* qui habitent les bords de l'Océan, aux *Herminones,* qui occupent le milieu des terres, et aux *Istœvones,* qui forment le reste de la nation. Quelques-uns, à la faveur de cette antiquité, multiplient les enfants du Dieu, et les font pères des Marses, des Gambrives, des Suèves et des Vandales [2]. »

Ces trois derniers peuples étaient bien certainement d'origine asiatique, et cependant les Teutons, dans leur ignorance, étaient portés à les croire issus d'un père commun. D'où vient que Tacite n'ait pas accepté cette tradition, comme celle des trois fils de Mann; d'où vient qu'il n'en fasse mention que sous une forme dubitative? La raison en est simple : c'est qu'il avait vu la race tudesque; qu'il l'avait observée en homme intelligent : la description qu'il en a faite le prouve bien; c'est qu'il avait remarqué que cette race diffère essentiellement de toutes les races d'Asie. Ce que Retzius a constaté physiquement, Tacite l'avait reconnu par des observations moins sûres, mais dont il avait parfaitement compris la signification.

[1] *De Moribus Germanorum,* IV, 1, 2 et 3.
[2] *De mor. Germ.* II, 4 et 5.

Digitized by Google

A peine réunis en société, les Teutons avaient déjà formé des établissements fixes; s'étaient créé une patrie; tandis que tous les peuples asiatiques ont commencé par être errants, vagabonds. Il semble que, pour les races primitives, la vie nomade dût suffire au vœu de la nature. De vastes plaines s'ouvrant devant elles leur offraient des moyens faciles de nourrir leurs troupeaux et de pourvoir à leur propre subsistance. Mais quand les hommes se furent multipliés et répandus sur la surface du globe, ces races se soumirent difficilement à l'obligation de se fixer et de cultiver la terre. Elles n'avaient point été créées pour cela. Aussi les vit-on user de tous les moyens pour se soustraire à cette nécessité. Des populations entières furent réduites à l'état d'esclavage et forcées de travailler pour leurs oppresseurs. D'autres furent détruites, afin d'enrichir de leurs dépouilles celles qui restaient. En un mot, la nature eut à opter entre une destruction perpétuelle de l'espèce et la création de races autrement organisées, de races douées d'instincts différents.

Dans l'antiquité, les Pélasges paraissaient avoir appartenu à une formation produite par cette nécessité; mais quand ils eurent disparu de la scène du monde, les vieilles races, fatalement vouées à la destruction, n'eurent plus qu'à accomplir leurs destinées. Pline, faisant le panégyrique de César, lui attribue la gloire d'avoir tué onze cent quatre-vingt-douze mille hommes. Nous l'avons déjà dit, il n'y a que les Turcs aujourd'hui, qui puissent être comparés aux Romains. Partout où ils portaient leurs armes, ils ravageaient le pays, ils exterminaient les populations, et quand ils avaient fait un désert, ils y établissaient un camp retranché qui devenait une ville. Les Cimbres, les Suèves, toutes les hordes barbares sorties de l'Asie avaient les mêmes instincts. La race scandinave ou tudesque est la seule qui n'ait point passé par l'état nomade, et pour laquelle la destruction et l'esclavage ne soient pas les conditions nécessaires de la multiplication de l'espèce.

P. A. F. GÉRARD.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

I.

L'HONNÊTE HOMME.

Il a grandi sans joie au milieu d'un village
Dont le modeste nom le fait souvent rougir ;
Personne ne l'aima ; les enfants de son âge
Se disputaient l'honneur de le faire punir.

Méchant, par vanité, par intérêt, servile,
Il avait l'œil, le pied, dans tout mauvais complot ;
Il savait exploiter le mal même inutile,
Et, pour un sou honteux, il risquait le cachot.

Il est donc devenu ce qu'il promettait d'être :
Un sordide égoïste à l'esprit corrompu.
Rien de grand, rien de saint, n'illumine cet être ;
L'aspect d'un beau soleil ne l'a jamais ému.

Un temple n'est pour lui qu'un tas de pierres brutes ;
Il hait les arts sacrés qui dorent nos ennuis ;
Mais il aime la fange et les plaisirs des brutes,
Et pour s'en assouvir il vendrait son pays.

Regardez ! Il revient, haletant, d'une orgie,
D'une orgie à grands feux, à larges coups de dent,
Qui dévore, en une heure, onze mois de la vie
De toute une famille immolée en riant.

Digitized by Google

Il revient, tête nue, et la veste fouillée,
Un feu morne dans l'œil où couve l'impudeur,
Des blasphêmes sans nom sur la lèvre souillée,
Le corps ployé, saignant, hideux à faire peur.

Il revient, il appelle, il réveille sa femme
Qui s'enfuit d'épouvante, en voyant se dresser
Au dessus de son sein cette tête de flamme,
Et ce bras qui flétrit en voulant caresser.

Puis, quand il a cuvé la honte de son œuvre,
Il prétend tout soumettre à sa haute raison ;
Du fils jusqu'à l'ayeul, de l'artiste au manœuvre,
Tous doivent à ses pieds ramper dans la maison.

Plus vil encor qu'ignare, il insulte sa mère,
Il frappe ses valets, il chasse ses enfants,
Et debout, le front haut, dans sa sottise altière,
Il reçoit gravement les saluts des passants.

Pourtant, tel qu'il est là, c'est un très-honnête homme.
Il paye exactement les impôts à l'État ;
Il n'a jamais, dit-on, volé la moindre somme ;
Il est même électeur, quelquefois magistrat,

Et quand un malheureux, tombé sous sa sentence,
Expie au pilori le crime de la faim,
Il peut le contempler avec indifférence,
Et dire : *Oh ! la canaille !...* et passer son chemin.

Th. Weustenraad.

Digitized by Google

II.

FANTAISIE.

Toi qui, pour découvrir l'astre d'un nouveau monde,
Lanças, plus d'une fois, ton esquif orgueilleux
Sur l'abîme grondant d'une mer vagabonde
Qui du sein de nos ports souriait à tes yeux,
Mais qui revins toujours de ton lointain voyage
La voile déchirée et les mâts en débris,
Sans avoir entrevu les palmiers du rivage
Où tendaient tes vœux trop hardis ;

Muse ! retourne en paix aux chastes solitudes.
Reprends pour un seul jour tes calmes habitudes ;
Ceins ta robe d'azur, viens, cède à mes désirs.
Tu sais combien j'aimais, aux jours de ma jeunesse,
L'ombre de ces forêts où m'appellent sans cesse
Tant de charmants échos et de doux souvenirs.

Que de fois m'as-tu vu, bercé par leur murmure,
Visité par un hôte étranger à nos bords,
Interroger les voix de la grande nature,
Pleines de saints accords ;
Rêver, en contemplant, à travers le feuillage,
Au bruit vague et lointain des cloches d'un couvent,
Le vol mystérieux d'un splendide nuage
Emporté par le vent.

Digitized by Google

J'aimais à respirer les parfums des bruyères
Qui s'épandaient, le soir, sur les lacs solitaires
Du haut des monts obscurs dormant autour de nous ;
A voir se rassembler les oiseaux de nos plaines,
Pour aller conquérir des plages plus sereines,
Des nids plus ombragés et des gazons plus doux.

Parfois même, comme eux, sans craindre les orages,
Saluant mon berceau d'un dernier chant d'adieux,
Je voulais m'envoler vers de nouveaux rivages
Et partir avec eux ;
Mais quand mon œil ému s'abaissait vers la terre,
Je disais, retrouvant des pas longtemps connus :
Terre de la patrie, ô sol où dort ma mère,
Je ne te quitte plus !

Alors je peuplais l'air des plus brillants fantômes,
J'étais riche, puissant, je fondais des royaumes,
Je sentais, sous mes pieds, le monde s'agrandir ;
Sur mon char idéal, seul, traversant l'espace,
Je transformais le globe et versais sur sa face
Tous les enchantements des siècles à venir.

Mais le temps emporta ces jours de folle ivresse
Que, jeune, on méconnaît, qu'on regrette plus tard,
Jours que voudrait en vain, au prix de la sagesse,
Racheter le vieillard ;
Tel est souvent l'emploi des trésors de la vie :
On n'en connaît le prix que lorsqu'ils sont perdus ;
L'amour est encensé, la liberté bénie,
Dès qu'ils sont disparus.

Pourquoi donc aujourd'hui retourner à ces plages
Qu'ont cessé d'embellir les séduisants mirages
D'un printemps, pour tous deux, à jamais éclipsé ?

Digitized by Google

Pourquoi, loin de nos bords, quand pâlit mon étoile,
A des mâts fatigués hissant une autre voile,
Remonter de mes jours le rapide passé?

Il est doux cependant de réveiller les songes
Qui berçaient notre enfance et doraient ses loisirs;
Il est doux d'évoquer tous ces riants mensonges,
Tous ces chastes plaisirs :
On renaît à leur souffle, on s'éprend à leurs charmes,
On caresse longtemps leur pieux souvenir,
Et le cœur le plus rude, attendri jusqu'aux larmes,
S'ouvre pour les bénir.

Tu les retrouveras, Muse, au pied des grands chênes,
Mollement endormis sur le bord des fontaines,
Les bras entrelacés et les cheveux épars,
Attendant que l'Esprit de la grotte voisine
Illumine, pour eux, sous la haute colline,
Ses palais de cristal fermés à nos regards.

Tous se relèveront à ton aspect magique,
Tous viendront, à tes pieds, comme un essaim d'oiseaux,
S'abattre, voltiger autour de ta tunique,
Carresser tes bandeaux,
T'entraîner doucement vers la sainte chapelle
Où tes mains autrefois balançaient l'encensoir,
Vers l'école rustique où la Bible immortelle
Chantait, pour toi, le soir.

Les uns, soldats, héros, bandits aux têtes d'ange,
Feront, à tes regards, défiler leur phalange
Dont un grave tambour réglait en vain l'ardeur;
D'autres, vêtus de deuil, te conduiront peut-être
Sous un saule, où de loin, tu verras apparaître
Une ombre aux traits divins qui fut presque ta sœur.

Digitized by Google

Tous viendront, à leur tour, appelés par leur âge,
Offrir leur front candide à tes baisers chéris,
S'asseoir à tes genoux et te lire une page
D'un livre peu compris;
Et tu retrouveras sous leurs chastes caresses,
Et tu rapporteras de leurs douces leçons,
Des plaisirs sans remords et de saintes richesses
Pour d'arides saisons.

Lève-toi donc, ô Muse, arrive, ouvre tes ailes,
Revole vers ces monts qui t'attendent toujours;
Retourne t'abreuver aux sources éternelles
De tes jeunes amours;
Recueille le nectar des fleurs de nos vallées,
Les soupirs de la terre et les parfums du ciel,
Et les concerts flottants des sphères étoilées,
Pour en pétrir ton miel!

Promène en liberté tes molles rêveries,
Des vallons aux coteaux, des forêts aux prairies.
Le spectacle des champs rend l'homme fort et doux.
Il donne à la pensée un élan si vivace!
On sent doubler sa vie et s'élargir l'espace,
Quand l'ombre des cités ne pèse plus sur nous.

Mais quand tu trouveras sur ta route incertaine
Quelque grand souvenir des siècles révolus,
Quelqu'ancien monastère, ou quelque tombe humaine
Qu'on ne visite plus,
Arrête-toi près d'eux, et là, sans les connaître,
Laisse-moi quelquefois, sous leurs gazons mouvants,
Interroger ces morts qui savent plus peut-être
Que nous, pauvres vivants!

Digitized by Google

Arrête-toi de même aux abords des chaumières,
Quand tu rencontreras jouant sous l'œil des mères
Un beau groupe d'enfants, tout roses et tout blonds.
Je les aime, et toujours, en les voyant sourire,
Cédant au doux appel d'un regard qui m'attire,
Je voudrais me mêler à leurs jeux vagabonds.

Arrête-toi, surtout, quand, au seuil d'un village
Tu verras s'avancer un bâton à la main,
Quelque pâle vieillard, tout mutilé par l'âge,
Sans asile et sans pain;
S'asseoir quelqu'humble femme au détour de la route,
Pressant un orphelin sur son sein amaigri,
Ce sein qui lui refuse une dernière goutte
D'un lait déjà tari.

Ne crains pas de souiller tes mains blanches et pures
Au contact des haillons qui couvrent leurs blessures.
Non, approche-toi d'eux : les pleurs ne tachent pas.
Chaque larme séchée est pour ton diadème
Un fleuron dont l'éclat rend jaloux l'ange même
Qui marche à tes côtés et protége tes pas.

Puis, verse sur leurs fronts le baume de la vie,
Fraie à leurs pieds meurtris un chemin indulgent,
Raffermis et soutiens, console et fortifie
L'infirme et l'indigent.
Ils ont besoin de nous, leur détresse est si grande!
L'hiver étend sur eux si longtemps son linceul!
Avril n'a trop souvent des fleurs à sa guirlande
Que pour le riche seul.

Comme les lampes d'or aux trépieds de porphyre,
Comme les vases saints pleins d'encens et de myrrhe
Parent le tabernacle et parfument le chœur,

Digitized by Google

Ainsi, sous l'œil de Dieu, les célestes pensées,
Les nobles actions en secret amassées,
Parfument notre vie et parent notre cœur.

Pars donc, comme autrefois, pour ta douce patrie,
Pour tes lacs ombragés par l'arbre des déserts
Qui vit s'épanouir ta verte poésie
A tous les vents des airs;
Plonge-toi tout entier dans la vaste nature :
Elle aima toujours ceux qui l'aiment à leur tour;
Leur esprit s'agrandit et leur âme s'épure
A ce céleste amour.

Là, tu pourras du moins, dans un silence austère,
Oublier, pour un jour, les luttes de la terre,
Remonter sur ton char à l'heure du réveil,
Redescendre le soir, et, dans une île heureuse,
Fixer, jusqu'au matin, ta tente aventureuse
Sans craindre qu'un torrent l'emporte en ton sommeil.

Pour abriter, plus tard, les jours que Dieu m'accorde,
Pour lui dresser, dans l'ombre, un humble et chaste autel,
Pour voir fleurir longtemps la paix et la concorde
Autour d'un foyer fraternel;
Pour attendre, en priant, l'heure de délivrance
Où tu retourneras, sous l'œil d'un saint pasteur,
Rendre compte à ce Dieu de tes jours de souffrance
Et de tes instants de bonheur,

O Muse ! enseigne-moi quelque toit solitaire
Dont jamais un écho n'ait trahi le mystère
Sans éveiller de loin un vœu cher à ton cœur,
Qui s'ouvre avec amour sous de larges ombrages
Pour recueillir les dons, si doux même aux plus sages,
D'un champ toujours fertile et béni du Seigneur.

Digitized by Google

Tout comblé des faveurs de tes bontés suprêmes,
Je n'irai plus, alors, planter ton étendard
Au milieu des combats de tant de vains systèmes
Qui luttent, pour une ombre, au milieu d'un brouillard;
Je m'assiérai, content, sous ton riant portique;
Tu me rendras ton luth, pur comme tes attraits,
Et je couronnerai ton repos poétique
De chants dignes de tes bienfaits.

Th. Weustenraad.

Digitized by Google

III.

AMERTUME.

Aimez ! — Sous un ciel pur la vierge vient d'éclore.
— Mais qu'un léger nuage éclate sur son cœur,
Adieu le noble lis si splendide à l'aurore !
Vous trouverez, le soir, un grelon dans la fleur.

Croyez ! — Vivez des fruits de l'arbre Évangélique.
— Mais la vigne du Christ a perdu son raisin;
Écrasé sous le poids du pressoir monastique,
Il n'offre à notre soif que la mousse du vin.

Pensez ! — Sondez la vie et ses obscurs mystères.
— Mais du gouffre sans fond, plongeur désespéré
Vous reviendrez, les pieds enlacés de vipères,
Les mains pleines de fange et le front égaré.

Rêvez ! — Élevez-vous aux voûtes immortelles.
— Mais d'un buisson voisin s'élance, vole et part
Un insecte inconnu qui s'attache à vos ailes,
Et ternit leur azur du venin de son dard.

Agissez ! — Bâtissez, épuisez des carrières.
— Mais avant que votre œuvre ait pu s'épanouir,
Vous tomberez, un jour, écrasé, sous les pierres
Du temple ou du palais promis à l'avenir !

TH. WEUSTENRAAD.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ITALIE.

CÉSAR CANTÙ.[1]

LE CHATEAU DE BRIVIO.

Del gaudio nell' ore,
Nei giorni – del duolo,
Mi torni – nel cuore,
Paterno mio suolo.

Pendant les heures de plaisir, ainsi que dans les jours de douleur, tu te présentes à mon esprit, ô ma terre natale!

I.

Tout est en fête dans le château de Brivio. Un feu qui flamboie sur la plate-forme de la tour anguleuse, éclaire les ténèbres de la nuit: cent barques illuminées voguent au pied de la tour, au milieu d'innombrables vivats. L'intérieur du château retentit plus bruyamment encore de ces cris; dans la salle d'armes sont réunis dix seigneurs des environs, et dans les salles inférieures les écuyers et les vassaux; tous, au milieu des coupes écumantes, portent tour-à-tour des santés à Oldrado, baron de ce château. Oldrado, le chef redoutable des Guelfes de la contrée, vient d'amener chez lui de la tour qui domine Calusco et Villadadda, son épouse Ermeline, fille du seigneur Colleone, illustre gibelin.

Oldrado tâche de donner à ses traits le plus grand air de courtoisie dont soit capable un homme qui a continuellement vécu sous

[1] Voyez Racconti di Cesare Cantù. Milano e Vienna, presso i librai Tendler et compagno. 1847. — *Il castello di Brivio* a été écrit en 1832.

Digitized by Google

la cuirasse, au milieu des plaisirs cruels du despotisme et de la vengeance, et en regardant l'humanité, non pas avec la misanthropie de quelqu'un qui l'a trop connue, mais avec le mépris de celui qui n'a jamais daigné s'en occuper. Ce mépris venait de ce que le baron n'avait de tout temps vu autour de lui que des égaux à éclipser ou des inférieurs à opprimer et à sacrifier à ses soucis orgueilleux, — de ce qu'il avait toujours ignoré le charme de la vertu, le bonheur de faire le bien, l'ivresse d'aimer et d'être aimé.

Oldrado agréait les souhaits et les rendait; mais au milieu des rides que l'orgueil avait d'abord tracées sur son visage et que les années avaient rendues inaltérables, perçait l'impatience causée par cette joie qui lui paraissait adulatrice et trompeuse; de sa main gauche, il saisissait de temps en temps avec nonchalance le manche de son poignard qui ne le quittait jamais, de ce poignard, le ministre de ses vengeances.

Parmi les belles dames présentes à la noce, brille de tout l'éclat de sa jeunesse, la blonde Ermeline; s'imaginant qu'elles ont toutes un cœur semblable au sien, elle répond avec une courtoisie naturelle aux félicitations et aux fines allusions. Mais sa joie n'était pas complète. Née avec des sentiments indépendants et tendres, capable de connaître et d'apprécier le beau, arrivée à un âge où l'amour est un instinct et non pas un calcul, à un âge où l'on croit, où l'on est crue, elle vit le troubadour Thibaut, lorsque brillant de jeunesse, de beauté, il se présentait dans les salons de son père, Colleone, pour égayer les convives de ses jolies romances : elle le vit, elle connut la vivacité de son esprit, la sensibilité de son cœur; pouvait-elle ne pas l'aimer? — Oh! ce jour-là! — c'était un beau jour du brillant mois d'octobre; — Thibaut cueillant une pensée, la lui présenta : — « Conservez mon souvenir, même quand la fleur sera flétrie. »

Un soupir fut sa seule réponse. Mais sur ces entrefaites arriva la vieille devineresse de Pontida, qui disait avoir vu, deux siècles auparavant, jurer dans sa patrie la Ligue lombarde, et prédisait des temps fort malheureux pour l'époque où personne ne se souviendrait plus de cette Ligue. Cette prophétesse révérée et crainte,

Digitized by Google

évitée et implorée, sainte au dire de ceux-ci, sorcière à en croire ceux-là, s'écria : « O jeunes gens, vous finirez vos jours dans les bras l'un de l'autre! »

A partir de ce moment, une blonde boucle de la jeune fille reposa sur le cœur du jeune homme; à partir de ce moment, le seul rêve d'Ermeline, son unique prière fut de voir arriver l'heure où elle pourrait appeler Thibaut son époux, où elle se réveillerait, caressante, sur le sein de son bien-aimé, où elle aurait le bonheur d'être désignée comme l'épouse du premier, du plus habile de tous ceux qui chantaient des rimes amoureuses. Espérance, hélas! morte en naissant! — Au milieu des plaisirs de cette journée, son esprit est obsédé par la pensée du désespoir de son amant, par ce dernier adieu, — parole si douce et si triste! — qu'il lui adressa, les yeux baignés de larmes. Et si, tout entière à cette image chérie, elle lève le regard sur son seigneur, elle aperçoit un rude guerrier dont elle a appris, dès l'enfance, à craindre le nom. Mille fois elle l'a entendu maudire par ses valets; mille fois elle a prié suppliante au pied des autels, afin que dans les guerres civiles il n'égorgea pas son père et ses parents. Mais, sorti vainqueur de ces luttes, Oldrado imposa à Colleone vaincu la dure condition de démolir la moitié de la tour qui domine Calusco et Villadadda, et de lui donner la main de sa fille unique. — Comment donc l'aimer? Comment effacer de son cœur son premier, son seul et saint amour?

Cependant la musique commence à languir, l'éclat de la fête diminue. Oldrado congédie ses invités : tout rentre dans le silence; seulement, la brise nocturne emporte sur ses ailes un gémissement et une plainte harmonieuse; ce sont les gémissements d'Ermeline qui pleure les rêves de sa jeunesse, c'est la plainte de l'amoureux Thibaut.

II.

Un an s'est écoulé depuis le jour des noces; et, au mois de mai, sur la tour anguleuse de Brivio flotte l'étendard du baron, composé de bandes blanches et rouges, comme un appel à de nouvelles luttes civiles. Le pape Grégoire XI pardonnait leurs péchés à tous ceux

Digitized by Google

qui prenaient la croix et les armes contre les seigneurs Visconti de Milan. Les Guelfes de la Martesana, préparaient leurs armes pour répondre à cet appel: depuis la brillante hallebarde jusqu'au couteau de l'assassin, rien n'était oublié. Des feux de joie étaient allumés au haut des collines de Mombarro, de Montorobio, de Sanginesio, de Monteveggia; le tocsin de Brianza retentit pendant trois jours et trois nuits; — pendant trois jours et trois nuits, le cor sonna sur les tours de Brivio où tous les guerriers étaient rassemblés le quatrième jour. On voyait là les Annoni d'Imbersago, les Médicis de Novate, les Riboldi de Besana, les Petroni de Cernusco, les Airoldi de Robbiate, les Capitanei de Hoe et de Mombello, et Oldrado de Giovenzana et Guillaume de Sirtori avec leurs vassaux. Pagano Beretta est à la tête des Cornagi de Bernareggio; Cressone Crivello commande les paysans de Lecco; le prêtre Pierre précède les Corradi de Licurzi: il porte la croix, — signe d'amour et de pardon, — au nom de laquelle ils vont courir à la vengeance et au carnage. La faction des Melosi de Vimercato suit Obizzone de Bernareggio, le plus grand propriétaire de la Martesana. L'abbé de Civate a changé le froc et la crosse contre la lance et la cuirasse.

Forts de l'accord de leurs sentiments, que ne pourraient-ils entreprendre?—Mais, malheureux! ils courent, pour gagner le paradis, massacrer et se faire massacrer eux-mêmes: — ce sont des frères!

Oldrado jouit plus que personne au sein des joies féroces, nées du meurtre et de la vengeance. Le souvenir de vieilles offenses, ses habitudes guerrières, la fureur des partis, la passion du pillage se lisent sur son front, plus sombre que d'habitude. La troupe armée défile hors du château lorsqu'il quitte ses bruyants salons; il descend en attachant à sa cotte de mailles le poignard au pommeau doré, — ministre de ses vengeances; il renouvelle à Ermeline qui marche timidement à côté de lui, le reproche plusieurs fois répété d'exprimer avec froideur un amour qui lui avait été imposé.

Celui qui achète une harpe, achète-t-il aussi le talent d'en tirer de divins accords? — La jeune femme, combattue par le devoir de l'aimer et par la conviction de ne point le pouvoir, regardait son

Digitized by Google

seigneur avec le calme de la résignation; mais elle ne sut pas supporter le regard dont il la foudroya à travers la visière de son casque, au moment où, après s'être mis en selle, il lui serra la main et lui dit adieu.

Il piqua son cheval bai qui, le dernier, fit retentir de ses sabots ferrés le pont qu'on leva aussitôt après.

Les guerriers marchaient entre de riantes collines, ô ma terre natale; — une jeune villageoise mal abritée derrière les rameaux, cherchait avidement le cimier connu de son amant; le laboureur appuyé sur sa bêche, les regardait en songeant aux champs où ils porteraient la dévastation; le vieillard pensant à la tombe, éprouvait un sentiment de pitié pour les preux qui, peut-être dans un mois, n'existeraient plus, semblables au gazon qu'ils foulaient en passant. Mais ceux-ci, animés par un courage insoucieux, marchaient confusément, sans uniformité dans leurs armures et leurs harnais. L'un ajustait sa croix sur la poitrine, l'autre frappait de sa lance contre son bouclier, celui-ci se rappelait les conseils d'une amante abandonnée; celui-là se vantait de ses aventures passées ; un autre entonnait ce chant de guerre bien connu (1) :

Au devant de la mort, la bouche souriante,
Le vaillant croisé marchera.
Du champ de la bataille à la voûte brillante
Le fervent croisé volera.

Debout! Que dans nos rangs le corps ainsi que l'âme
S'éveille à l'appel du Seigneur!
Qu'on tresse sur nos fronts les palmes que réclame
Et le martyre et la valeur!

III.

Ce même soir, l'on entendit retentir dans les airs, sous les tourelles de Brivio, de bien autres harmonies. Dans une barquette, les accords d'une harpe mélodieuse accompagnaient des chansons nationales, — ces chansons, échos des sentiments doux et magnanimes

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Édouard D. L., la traduction des poésies que renferme cette nouvelle. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

dont les anciens souvenirs entretinrent les espérances des habitants de Brianza, tant qu'ils n'oublièrent pas d'avoir une patrie.

Ces chansons en célébrant les prouesses et la courtoisie, tantôt rappelaient la noble Ferlinda, comtesse de Brivio, lorsque pour le salut de son âme, elle fit l'offrande de toute sa fortune au temple de Bergame; tantôt elles répétaient le chant de repentir par lequel Guido de Montfort expia dans la tour de Lecco un homicide sacrilége; tantôt elles redisaient à la pitié indignée les noms et les hauts faits des nobles de Brianza, égorgés par les Torriani.

Cependant le chanteur commençait et finissait toujours par une romance à la fois suave et mélancolique comme le souvenir d'une amie lointaine :

Blanche et morne, dans la lagune,
Une nuit d'octobre, la lune
De son front mirait la pâleur.
La brise, d'une aile furtive,
Ridait l'onde près de la rive,
Et doucement berçait la fleur.

La lune brilla plus joyeuse,
La brise vola plus heureuse,
Quand ta jeune voix, à son tour,
Me fit l'aveu de ta tendresse,
Et que tu cédas à l'ivresse
D'un timide baiser d'amour.

Au premier bonheur – si rapide! –
D'une foi sincère et candide,
Sourirent les anges du ciel;
Et, dans cette heure qu'ils bénirent,
Pour jamais nos destins s'unirent,
Sous le regard de l'Éternel.

Depuis, même espoir, mêmes larmes,
Mêmes plaisirs, mêmes alarmes
Nous ont valu pareil émoi.
Ah! que sans cesse unis de même,
La pâle mort, au jour suprême,
Me vienne prendre auprès de toi!

Digitized by Google

Alors, à mon heure dernière,
Au bruit de la triste prière,
Parmi les pleurs et les adieux,
Tu te pencheras sur ma couche,
Sans qu'un reproche de ta bouche
Charge mon âme dans les cieux.

Et quand, hélas! la joue humide,
Tu baiseras mon front livide
Et mes yeux éteints sans retour,
Rappelle-toi, ma seule amante,
Ce baiser, caresse tremblante,
Notre premier baiser d'amour.

Au milieu du sommeil des hommes et du silence de la nuit, cette harmonie s'élevait jusqu'à la chambre solitaire d'Ermeline. La jeune femme connaissait la voix de Thibaut; elle connaissait les airs habitués à trouver le chemin de son cœur lorsqu'il égayait les banquets paternels; elle connaissait la romance par laquelle, au temps de leurs premiers soupirs, il lui exprima ses timides espérances. Elle l'écoutait d'une oreille avide; — au sein de la solitude, combien de douces pensées, combien de souvenirs se pressaient dans son âme affligée! Ses désirs et son devoir, la prophétie mensongère de la devineresse de Pontida, les yeux étincelants du troubadour, le regard sévère de son seigneur, l'idée d'avoir pu être heureuse et de ne pas appartenir à celui à qui l'avaient attachée ses espérances, ses plaisirs, ses douleurs; — tout cela l'obsédait. — Elle pleurait, elle versait des torrents de larmes.

Elle vit s'écouler ainsi un mois, — deux mois, — satisfaite, quoique brisée par sa résistance. Mais ces guerriers étaient trop grossiers; l'absence était trop longue, les troubadours trop séduisants. Un jour, Ermeline regarda à travers les vitraux armoriés du balcon. — Gare au premier pas, jeunes filles! — Un autre jour, elle ouvrit la fenêtre; puis elle y demeura quelque temps. La nuit suivante, elle se mit au balcon. Que dire de plus? — Elle descendit à la poterne de secours donnant sur le lac, et reçut chez elle son amant. — Jugez-la vous-mêmes, femmes charmantes, qui connaissez l'amour, — par expérience.

Digitized by Google

Depuis cette soirée, que de soirées heureuses. Des délices toujours semblables et toujours différentes; cent choses dites et redites; une ivresse de jour en jour plus grande; le moment de la séparation toujours différé. Le troubadour ne fait plus retentir la lagune de chants de guerre ou de plaintives romances racontant d'amoureuses peines; le bonheur, le doux spectacle de la beauté, les baisers voluptueux des colombes, les joies bruyantes des banquets et les luttes des amants, voilà ce qu'il célèbre maintenant.

Cependant les guerriers de Brianza s'éprouvaient dans les guerres civiles : la grande couleuvre des Visconti l'emportait sur la croix des Guelfes, qui, malgré la bénédiction papale, allaient de déroute en déroute, de fuite en fuite. Dispersés par bandes, — depuis le lac de Brivio, — dans les gorges de la vallée de Saint-Martin, ils s'élançaient parfois contre le fer ennemi, et, par de nombreux traits de courage, faisaient payer cher la victoire à Bernabo: il l'achetait en effet au prix de la vie de son fils Ambroise.

Mais qu'importent à Thibaut et à Ermeline ces combats? Leur joie et leurs peines ne dépendent pas du succès des luttes intestines. Le délire du bonheur présent, — et rien au-delà. Le silence, dieu des heureux, couvre les délices que leur apporte le chant du rossignol et que vient suspendre le chant de l'alouette. — « Pourquoi le soleil ne cède-t-il pas plus tôt l'empire du ciel à la douce étoile des nuits! Pourquoi l'aurore ne dore-t-elle point plus tard les sommets d'Albenza! Demain, mon amour, pour tout le bien que tu me veux, demain accours plus vite! »

IV.

Et le lendemain, dès qu'elle entendit la barquette fendre l'onde, puis s'arrêter, Ermeline descendit, et, tout en cheminant, elle lissa sa blonde chevelure sur son front, elle arrangea l'écharpe sur ses épaules, et sa poitrine tressaillant d'avance du bonheur qui l'attendait, se soulevait plus agitée que jamais. Elle ouvre la poterne, — mais quoi? Au lieu de la main délicate de l'amant, quelle main la saisit si durement? Au lieu du velours du justaucorps azuré, elle a

Digitized by Google

touché le fer d'une armure; au lieu des plumes gracieusement inclinées sur les joues vermeilles de Thibaut, elle aperçoit une noire visière, à travers laquelle elle reconnaît Oldrado.

Celui-ci l'ayant saisie, sans rien dire, l'entraîne dans la barque qui vogue de nouveau. Elle, consternée et assise silencieuse à la proue, n'osait lever les yeux sur son maître outragé : elle les couvrait de ses mains; puis, comme pour chercher quelque consolation au milieu de cet abandon général, elle promenait ses regards autour d'elle. C'était une de ces soirées limpides où il est si délicieux de sillonner les ondes en tête-à-tête avec l'unique femme qui puisse vous comprendre, vous répondre. — Mais pour Ermeline.....! — La lune répandant ses rayons silencieux sur la nature, montrait à l'amante désolée, sur la colline lointaine, la tour de son palais où son enfance avait passé d'heureux jours, sans songer à un sombre avenir; plus près d'elle, elle apercevait les clochers de Pontida, où la vieille devineresse lui avait prédit qu'elle finirait ses jours dans les bras de son jeune bien-aimé : voilà la petite porte où elle enlaça pour la première fois le cou de Thibaut. — « Oh ! du moins tu es sauvé, mon amour : tu restes pour plaindre celle qui ne devait vivre que pour toi, celle qui meurt pour toi. » — Pauvre Ermeline !

Après un court trajet, ils abordent à une petite île voisine. Oldrado la traîne hors de la barque : ils font quelques pas et..... quel spectacle ! — Thibaut gît sur le sable : dans sa poitrine est plongé le poignard au pommeau doré, et ses doigts pressent sur ses lèvres encore tièdes une boucle de cheveux blonds.

L'infortunée pousse un cri désespéré, tombe sur son amant et mêle son dernier soupir au dernier soupir de Thibaut; — elle ne sentit même pas le poignard que le bourreau furieux lui plongea deux fois dans le cœur, — après l'avoir retiré du sein de la première victime : — il la précipita ensuite dans le lac enlacée au jeune homme trop chéri. — Hélas ! c'est ainsi que s'accomplissaient les présages de la devineresse de Pontida.

Les pauvres, accoutumés à aller mendier auprès de la bienfaisante châtelaine, ne la virent plus consolée par la satisfaction que donne un bienfait : les jeunes villageoises attendirent en vain que sa

Digitized by Google

présence vint égayer les danses des jours de fête et de vendange; les Franciscains partant de Sabbioncello et de San Rocco pour aller à la quête auprès d'elle, reçurent avec l'ordre de ne revenir jamais, une large aumône destinée à célébrer des messes mortuaires.

Et Oldrado ?

Les sentinelles ne donnent plus l'alarme du haut des bastions; la herse ne se lève plus pour donner accès dans le château. Le bruit courut pendant longtemps que le baron s'était exilé avec sa faction vaincue : mais, quand Jean Galeazzo Visconti eut pardonné à ses ennemis, et que tous les Guelfes rassurés, saluèrent de nouveau tes joyeuses collines et la sérénité parfumée de tes délicieuses aurores, ô ma chère Brianza! Oldrado seul ne revint pas. On en parla de différentes manières dans les environs, mais personne ne devina la vérité. Cependant à ceux qui lui demandaient si elle savait à quoi s'en tenir, la vieille devineresse répondait par ce non mystérieux de quelqu'un qui sait tout et veut garder le silence. Dix ans et dix jours s'étant écoulés, elle raconta cette histoire à un petit nombre de personnes et, en s'arrêtant vers la fin de son récit, elle frappa du pied dans certain endroit du château.

Cette histoire fut répétée ensuite par les hommes à ceux qui demandaient quels étaient nos pères. Les vieilles femmes la redirent aux jeunes filles qui ne s'expliquaient pas comment un amoureux baiser peut être une faute. Elle passa de bouche en bouche; elle exista par la seule tradition jusqu'au jour où les horreurs de la guerre ne purent détruire les pages de notre histoire.

Et moi encore enfant, me donnant, avec d'autres enfants, l'un de ces grands noms qui émerveillaient alors les villes et les chaumières, les rois et les petits garçons, je simulais souvent des assauts et des batailles près de ce château de Brivio que nous appelions pompeusement Austerlitz, Barcelone ou Smolensk. Au milieu de ces exploits de convention par lesquels nous aspirions à des exploits véritables, je fus souvent arrêté par le vieux pêcheur du village pour m'entendre raconter les aventures d'Ermeline. Je l'écoutais avec une grande attention; mais quand il y ajoutait certaines fantaisies, telle qu'une chauve-souris voltigeant le soir auprès de la poterne, ou des griffes

Digitized by Google

qui se distinguaient encore, il y a quelques années, sur les murs brûlés d'une petite chambre inhabitée, ou deux flammes légères que jusqu'à ce jour on avait vu s'élever du lac et se suivre en rasant les grandes tours sans jamais se rejoindre : — « Bon vieillard, lui disais-je, comment se fait-il que tout ceci soit arrivé jusqu'à nos jours et qu'il n'en soit plus ainsi maintenant? »

Et pendant qu'il s'arrêtait en augurant mal de ces petits garçons qui, depuis la révolution, naissent les yeux ouverts et ne craignent pas le diable, je retournais à mes jeux, arracher les liserons et l'adiante qui encombraient les canardières du château, grapiller sur les murs ruinés les graines sauvages et le raisin turc, simuler d'innocents combats sur les brèches jadis ensanglantées par de véritables luttes.

Il n'y a pas longtemps qu'en démolissant dans le château, on découvrit une grande pierre tumulaire sur laquelle étaient gravés des caractères grossiers et qui recouvrait un guerrier. Le cadavre, au premier contact de l'air, tomba en poussière; son armure de fer, une noire visière et une cotte de mailles au milieu de laquelle était plongé un poignard au pommeau doré, résistèrent seuls.

Mais qui se soucia de connaître ce guerrier?

Traduction de M. E. F. G.

Nous engageons nos lecteurs à consulter *le Guide de Brianza* par Ignace Cantù. On y trouve des détails intéressants sur le château de Brivio, et une poésie inspirée en 1834 à César Cantù par le lieu de sa naissance. Nous donnons ici ce morceau, traduit par M. Édouard D. L.

A LA MÉLANCOLIE.

Mélancolie, ô doux nuage,
Voile que l'âme doit chérir,
Par qui l'on apprend à souffrir
Aux brusques retours d'un même âge!

Tout enfant nourri de ton lait,
Sans effort tu m'as su conduire
Des jeux qui me voulaient séduire
A l'étude qui m'appelait.

Digitized by Google

La plainte de la tourterelle,
L'onde que baise le zéphyr,
Du triste adieu la voix cruelle,
Tout me révélait ton soupir.

De fleurs et de larmes amères
Semais-je l'urne des aïeux,
Vers moi tu descendais des cieux
Sur l'aile des brises légères.

Souvent, en cherchant sur tes pas
La rêverie et la retraite,
J'allais où, lointaine et muette,
La côte se dresse là-bas.

Là-bas où le musc et le lierre
Grimpant aux murs de mon château,
Couvrent de leur épais manteau
Les traces d'un siècle en poussière;

Où le feuillage entrelacé
Voile chaque jour de plus d'ombre
Les pleurs, les louanges sans nombre
Et les colères du passé.

Jeté dans les luttes du monde,
J'aimai, je plaignis, je souffris;
Mais de tes regards, douce blonde,
J'eus sans cesse le cœur épris.

Oui ! c'est toi que loin de la ville,
Loin de son stérile fracas,
C'est toi que poursuivaient mes pas
Au sein de quelque obscur asile;

Toi que j'implorais plein d'ardeur,
Entouré d'ombre et de silence,
Dans les rêves de l'espérance,
Dans l'angoisse de la terreur.

Avec toi j'accusais la vie
Quand l'impie enfreignait la loi;
Aux opprimés j'allais pour toi
Tendre une main toujours amie.

Digitized by Google

De l'Italie à son déclin
J'évoquais les cendres sublimes :
Sondant du passé les abîmes,
Je cherchais son futur destin.

Jeune, mais brisé par l'orage,
Je reviens au bord paternel.
Je te retrouve sous l'ombrage
Que tout enfant m'offrit le ciel.

Je reviens, l'âme déchirée
Par la haine et par la douleur.
De tes soins pour un sort meilleur
Mon enfance fut entourée !...

Mélancolie ! aux purs tableaux,
Au calme aspect de la nature,
Guéris ma profonde blessure ;
Rends à mon âme le repos.

Que je pardonne ! que j'oublie !
Puis, pour vivre en paix sous ta loi,
Dis-moi que ce n'est pas folie —
L'honneur, la justice et la foi.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR L'ORGANISATION DU TRAVAIL.

CHAPITRE I. — DES OUVRIERS.

Je crois que l'on pourrait donner pour base à l'organisation du travail, la garantie de la liberté de l'ouvrier. Cette garantie consisterait dans le minimum de salaire, le diplôme, le certificat de moralité et la récompense nationale.

Le minimum de salaire.

Tout homme né sur la terre de Belgique a le droit de n'y pas mourir de faim ou de froid, tout en restant libre, s'il consent à travailler.

Ceux qui ont accepté les titres révérés d'administrateurs de la chose publique se trouvent donc dans l'obligation de donner du travail, et, en conséquence, du pain, de la chaleur et de la liberté à l'ouvrier qui vient leur en demander.

Le gouvernement qui accueille l'ouvrier sans ouvrage ne peut lui donner un salaire équivalent à celui qu'il avait chez son maître, sans établir une concurrence fâcheuse et injuste pour ce dernier. Le gouvernement ne peut donc offrir à l'ouvrier qu'un minimum de salaire.

Le minimum de salaire doit suffire à préserver l'ouvrier de la faim et du froid, tout en lui laissant sa liberté; mais aussi il doit seulement satisfaire à ces besoins.

Je propose donc qu'on construise des bâtiments qui porteront le nom d'asiles des travailleurs. Ces bâtiments seront entourés d'assez vastes jardins. Ils contiendront des salles communes comme les ateliers, et des salles particulières. Une salle particulière pourra

Digitized by Google

servir d'asile à une famille entière : dans ce cas trois cabinets y seraient annexés. Ces cabinets qui serviraient de réduits, l'un au père et à la mère, l'autre aux filles et l'autre aux garçons, contiendraient chacun une couche modeste suffisamment pourvue de couvertures. La chambre commune à la famille serait garnie de quelques meubles de bois. Les chambres seraient chauffées au moyen d'un calorifère.

Tout ouvrier qui se retirera dans un asile pourra y porter son mobilier : ce mobilier sera conservé dans les greniers de l'établissement et sera rendu à la sortie.

La nourriture donnée dans les asiles se composera de pain et de légumes tous les jours, et de viande autant de fois par semaine que l'exigera la santé de l'ouvrier.

Ce logement chauffé et cette nourriture donnée par la nation à l'ouvrier sans ouvrage constituent ce que j'appelle le minimum du salaire.

En retour l'ouvrier donnera à l'établissement sept heures de travail réparties de six heures du matin à dix, et de une heure de relevée à quatre. L'ouvrier pourra sortir de dix heures à midi et de quatre heures à six pour chercher de l'ouvrage. Il sera aidé dans cette recherche par le directeur de l'établissement qui se tiendra informé. L'ouvrier ne sera employé qu'à l'entretien de l'établissement, culture du jardin, restauration et agrandissement des bâtiments, etc. Mieux vaudrait lui donner un travail inutile que de créer une concurrence à l'industrie. La prospérité de l'industrie est le meilleur remède au chômage des ouvriers.

Une nation qui donne un asile à l'ouvrier sans ouvrage, un hôpital à l'ouvrier malade, un hospice à l'ouvrier trop âgé ou infirme, a le droit de défendre la mendicité et de la punir.

Les directeurs des asiles tiendront une statistique exacte du nombre et de la qualité de leurs pensionnaires ; de telle sorte que l'autorité puisse toujours constater une souffrance de l'industrie et lui porter un remède prompt et efficace, en venant à son secours dans un moment de crise, ou en favorisant des établissements coloniaux.

Sans doute, on va me demander : Combien coûteront vos asiles? —

Digitized by Google

Je répondrai : Combien vous coûtent vos dépôts de mendicité? Combien dépensez-vous en charités, en aumônes de toute espèce? — Je ne fais que régulariser vos dépenses actuelles et une bonne administration parviendra à les diminuer.

Voyons ce que fait un ouvrier de notre époque qui vient à manquer d'ouvrage. D'abord il prend à crédit chez son boulanger, son épicier : ceux-ci abusent de sa position pour lui fournir à un prix élevé une marchandise de mauvaise qualité, et ils limitent bientôt leur crédit.

L'ouvrier engage ses meubles dans les Monts-de-piété, et enfin, quelques jours après, il devient un mendiant honteux d'abord et bientôt importun. Alors, en vertu de nos règlements de police, nous le mettons entre deux gendarmes, nous lui faisons parcourir la ville le visage découvert, et nous l'enfermons dans un dépôt de mendicité : et nous croyons avoir sauvé un homme.

En vérité, nous avons flétri un homme !

Supposez établis mes asiles des travailleurs. Un ouvrier vient à manquer d'ouvrage : éprouvant la nécessité de se priver des douceurs de la vie, il se transporte avec sa famille, son mobilier, ses épargnes même, dans l'asile des travailleurs. Là il reçoit le strict nécessaire et il le paye par son travail : sa fierté n'a donc pas à souffrir.

Pressé de retrouver son tabac, sa bière, un salaire payé en monnaie, qu'il dépense à sa guise, et obtenu par un travail qui lui est familier, il ne négligera rien pour sortir de l'asile le plus tôt possible. Toutefois ne craignant pas la mort de faim ou de froid, il ne s'engagera pas à des conditions trop onéreuses, en un mot il restera libre.

En vérité, je crois avoir sauvé un homme.

Mais, me dira-t-on, il y a des industries périclitantes qui ne peuvent plus donner à ceux qui les entreprennent un salaire suffisant, et qui ne pourront jamais rappeler leurs ouvriers des asiles : telle est en Flandre l'industrie de la filature à la main. Comment vous conduirez-vous dans un cas semblable?

Je répondrai : Mieux vaut laisser mourir immédiatement une industrie devenue insuffisante que de la soutenir par la charité. La soutenir, c'est en retarder la chute et non l'empêcher.

Digitized by Google

Quant aux ouvriers, dans l'état actuel on les nourrit, mais en les flétrissant. Je propose de les nourrir en proclamant la liberté. Celui-là seul est libre qui ne craint ni le froid ni la faim. Pourquoi ne pas profiter du séjour des ouvriers dans les asiles pour leur enseigner un procédé nouveau, ou bien un autre métier qui demande des travailleurs. La question des Flandres est réduite à un simple changement d'allure dans l'industrie.

S'il m'était démontré que la Flandre réduite aux seules ressources de son agriculture ne peut plus nourrir ses nombreux habitants, je leur dirais :

Laborieux Flamands, vous qui passez pour les premiers jardiniers du monde, prenez vos bêches et vos serpes, et en avant ! Défrichez la Campine. La patrie ne vous abandonnera pas; elle commence par vous ouvrir un asile. Le travail sera dur, la première année sera ingrate; mais bientôt vos récoltes récompenseront vos travaux. En attendant, il ne nous en coûtera pas plus de nourrir un peuple de travailleurs, que de nourrir un peuple de mendiants. Une expédition en Campine nous coûtera moins qu'une campagne militaire.

LE DIPLÔME.

Nous avons voulu abaisser l'aristocratie des titres, et nous avons bien fait; nous avons voulu abaisser l'aristocratie des fortunes héréditaires, et nous avons bien fait; mais il y a une aristocratie que nous devons relever, car Dieu lui-même l'a établie : c'est l'aristocratie de la vertu, du courage, de l'intelligence, du savoir, de l'adresse, de la force et du travail.

Cette aristocratie qui crée les réputations veut des titres et nous pouvons lui en donner même dans la classe ouvrière.

Je propose qu'il y ait des commissions permanentes chargées d'examiner la perfection des travaux exécutés par des ouvriers de tous les métiers, et que chaque ouvrier qui aura satisfait aux exigences d'un programme arrêté d'avance reçoive un diplôme d'ouvrier mécanicien, serrurier, maçon, charpentier, etc. Le diplôme sera une garantie pour l'ouvrier de trouver facilement de l'ouvrage, et une

Digitized by Google

garantie pour le maître, qui ne devra plus prendre ses ouvriers en tâtonnant.

Le diplôme est une nouvelle garantie de liberté pour l'ouvrier.

LE CERTIFICAT DE MORALITÉ.

Tous les ans, à la même époque, les autorités communales délivreront aux ouvriers qui en seront dignes des certificats de moralité valables pour un an seulement.

Ces certificats pourraient être contre-signés par le curé ou le pasteur.

Les certificats feront mention non seulement des rapports de l'ouvrier avec ses chefs et ses confrères, mais aussi de sa conduite envers sa famille.

La qualité d'homme marié et élevant des enfants y sera soigneusement désignée.

Le certificat de moralité sera une garantie pour le maître comme pour l'ouvrier en ce qui concerne leurs rapports, et une garantie de liberté pour l'ouvrier.

LA RÉCOMPENSE NATIONALE.

Il y a des hommes qui font plus que leur devoir, ou du moins qui s'acquittent de leurs devoirs avec une exactitude, une intelligence et un zèle que l'on n'est pas en droit de leur demander. De tels hommes sont précieux en ce qu'ils prêchent d'exemple : la patrie doit les récompenser.

A la suite de chaque exposition des produits de l'industrie, on pourrait, comme l'année dernière, décorer les ouvriers modèles désignés par leurs maîtres ou par l'autorité communale. La récompense accordée à l'ouvrier ne doit pas être une faveur, elle doit lui être décernée par un jury.

La récompense nationale peut consister en une décoration accompagnée d'un brevet.

La décoration sera une garantie pour le maître et pour l'ouvrier; elle sera pour l'ouvrier la mesure de l'estime de soi; elle sera un nouveau garant de sa liberté.

Digitized by Google

Supposez maintenant un ouvrier pour qui la peur de la faim n'existe plus ; supposez-le diplômé, porteur d'un certificat et décoré : voilà un citoyen comme nous n'en avons jamais contemplé.

CHAPITRE II. — DES ENTREPRENEURS D'INDUSTRIES.

La prospérité de l'industrie, avons-nous dit, est le meilleur remède au chômage des ouvriers : aussi devons-nous chercher par tous les moyens possibles à donner à l'industrie une marche régulière et assurée : tel est l'objet de notre second chapitre.

Les entraves apportées à la marche régulière et florissante de l'industrie ne sont que trop souvent les conséquences des vices de notre organisation sociale. Parmi ces entraves nous nous proposons d'examiner : les douanes, les emprunts, les impôts, la concurrence.

LES DOUANES.

La prohibition d'un produit étranger dans le but de protéger la fabrication du même produit indigène, n'est pas autre chose qu'un impôt levé sur tous les consommateurs d'un pays en faveur de quelques-uns de ses habitants. Cette proposition est aujourd'hui suffisamment démontrée.

Le premier résultat de la prohibition d'un produit étranger est la prohibition réciproque d'un produit indigène de la part des nations voisines.

J'appelle industrie naturelle celle qui peut prospérer dans un pays sans le secours des douanes, et industrie artificielle celle qui ne prospère qu'avec ce secours.

Les entrepreneurs d'industries naturelles payent le privilége accordé aux industries artificielles de deux manières :

1° En ce qu'ils payent plus cher les produits artificiels, et 2° en ce qu'ils ont un marché moins étendu pour leurs produits naturels.

Les produits naturels sont les véritables sources de la richesse d'une nation.

Vouloir établir et protéger en Belgique la culture des vers à soie, c'est vouloir donner à ce pays un bien que la nature a créé pour un

Digitized by Google

climat différent du sien. C'est créer une industrie artificielle. C'est forcer tous les Belges à payer à quelque privilégiés une soie de qualité inférieure, plus cher qu'ils ne la payeraient à leurs voisins du Midi. C'est exposer les Belges à voir les Français, usant à leur égard de justes représailles, leur fermer leurs marchés et étouffer l'élan de leurs industries naturelles.

Un tel système doit avoir pour effet de paralyser un peuple que la nature a pourtant doté de ses plus beaux présents.

Abaisser brusquement nos lignes de douane serait un coup de mort pour beaucoup de nos frères. On ne peut pas guérir en un jour les désastres d'une longue maladie; mais il est du devoir d'un bon gouvernement qui connaît le mal et le remède, d'agir promptement.

Que la Belgique permette d'abord la libre entrée de tous les objets de première nécessité; puis, que, suivant l'ordre chronologique inverse, elle cesse de protéger les industries artificielles indigènes les plus récentes et qui n'ont pas encore eu le temps de prendre de grands développements.

La Belgiqne ne peut pas entreprendre seule une telle restauration, il lui faut la participation de nations voisines; mais la Belgique entretient à grands frais des ambassadeurs auprès des cours étrangères : qu'elle s'en serve !

Le gouvernement pourrait, dès aujourd'hui, faire connaître aux jeunes gens qui se destinent à l'industrie, quels sont les produits qui gagneraient au libre échange : ses écoles pourraient être son organe.

La Belgique dût-elle être réduite à la culture de son territoire et devenir le potager de l'Angleterre, mieux vaudrait encore pour elle être riche jardinier que pauvre forgeron. Mais la Belgique n'en est pas là, et, pour devenir l'émule de cette même Angleterre, elle demande la liberté que lui a ravie un égoïsme mal entendu.

LES EMPRUNTS.

J. B. Say a dit : un trésor est la valeur présente d'un revenu passé, comme un emprunt est la valeur présente d'un revenu futur.

Si nos pères se sont imposé des privations pour l'amour de nous,

Digitized by Google

libre à nous d'accepter le témoignage de leur sollicitude et d'en faire ce que bon nous semble.

Malheureusement une triste expérience a enseigné aux hommes qu'un trésor attire le danger : il n'est ordinairement que la proie d'un souverain et quelquefois le gage d'une maîtresse ou d'un favori.

Mais en bonne conscience avons-nous le droit de léguer à nos enfants les dettes que nous avons contractées sous l'empire d'un système vicieux ? Et ce droit que la loi reconnaît à un fils de n'accepter l'héritage de son père que sous bénéfice d'inventaire, la nation ne le reconnaîtra-t-elle pas à un gouvernement nouveau ? Voilà pourtant où nous allons.

Le premier défaut de l'emprunt est la reconnaissance faite par le gouvernement d'avoir reçu un capital qui ne lui a pas été donné intégralement.

Le gouvernement qui tient le pouvoir en main, a donné à ses créanciers tous les avantages possibles : facilité dans la vente et l'achat, des obligations d'emprunt, régularité dans le payement des intérêts, absence d'impôt levé sur la rente, etc.

Le gouvernement consacre l'existence de certains hommes qui, possesseurs d'un capital, passent une vie inactive au milieu d'un peuple de travailleurs. Ces hommes-là sont pourtant les frélons dans la ruche. Saint-Simon les regardait comme une plaie de notre état social.

Le gouvernement reconnaît un taux légal de l'intérêt, et il sort de la légalité, il consacre l'usure.

Vienne un temps de calamité publique, nos récoltes nous manquent-elles, les passions politiques menacent-elles la sûreté de nos institutions : voilà le gouvernement qui devient, par le taux élevé de l'intérêt qu'il donne aux spéculateurs, le concurrent le plus redoutable de l'industrie, de cette industrie qui souffre et qui paye l'intérêt de l'emprunt, alors qu'elle manque de capitaux faute de pouvoir leur donner un intérêt assez élevé.

Je propose qu'un gouvernement ne puisse contracter d'emprunt que dans le but d'exécuter des entreprises d'utilité publique susceptibles de porter intérêt.

Que la somme des emprunts contractés par un gouvernement

Digitized by Google

soit limitée par une loi. Qu'elle soit en proportion des recettes ordinaires fournies par l'impôt.

Que le fonds d'amortissement soit constitué de telle manière que le montant de l'emprunt puisse être remboursé dans l'espace de la moyenne de la vie humaine.

Que les emprunts ne se contractent plus par voie d'adjudication, mais bien directement. Les caisses d'épargnes reçoivent des capitaux à 3 %; pourquoi un gouvernement n'en recevrait-il pas à 5? Le gouvernement pourrait émettre des obligations de cinq cents, deux cents, et cent francs, pour attirer à lui les petits capitaux.

Que l'état dans le remboursement des obligations aie recours à la voie du sort, et qu'il rembourse la somme empruntée, ni plus ni moins.

L'IMPÔT.

L'impôt doit être levé sur tous et en proportion des moyens de chacun.

Ménagez donc les matières de première nécessité, car celles-là sont la part des pauvres ; taxez progressivement le luxe qui est la part des riches.

Vous demandez 8 francs pour une servante : pourquoi n'en demandez-vous pas 16 pour une deuxième, 24 pour un troisième, 32 pour une quatrième?

Pourquoi les chevaux, les voitures, les foyers ne seraient-ils pas taxés suivant la même proportion?

Vous ne levez pas d'impôt sur la nourrice. C'est sans doute parce que les femmes du peuple nourrissent leurs enfants elles-mêmes!

Le gouvernement belge vient d'obtenir le droit de contracter un emprunt forcé de 25 millions de francs.

On a peine à comprendre d'abord comment la nation va se prêter à elle-même, dépenser, se payer l'intérêt et enfin se rembourser le capital.

Cependant si l'on fait attention que l'emprunt forcé ne porte que sur certaines bases, les plus solvables, on comprendra comment il est possible que la nation entière emprunte à la partie la plus aisée

Digitized by Google

de la nation. Plus tard tous concourront au payement de l'intérêt et au remboursement du capital, et l'équilibre sera rétabli.

Toutefois parmi les contribuables les plus aisés il y en aura encore qui, pressés par le besoin, vendront leurs reconnaissances à perte, et ils se trouveront avoir payé un impôt.

Quant à la classe épargnée par l'emprunt, elle devra plus tard fournir sa part du capital ; mais aussi sa part des intérêts, et voilà le mal. Ne lui suffisait-il pas de devoir participer au capital pour avoir fourni sa part de l'emprunt?

N'eut-il pas été plus heureux de pouvoir lever un impôt sur des bases plus solvables encore. Plus tard, au moyen d'un impôt, la classe peu aisée aurait fourni sa part du capital qui eût été rendue aux prêteurs.

La classe riche la plus intéressée au maintien de nos institutions pouvait bien faire une avance à la classe pauvre. Maintenant la classe riche va faire payer à la classe pauvre l'intérêt des capitaux qu'elle tenait inactifs dans ses caves.

Au premier signal nos miliciens se sont rendus sous leurs drapeaux et pas un seul n'a manqué à l'appel. Et c'est devant un fait, unique dans les annales des peuples, connu en Belgique seulement, que l'on déguise sous le nom d'emprunt le plus légitime des impôts, celui dont le produit doit nourrir les enfants de la patrie qui s'arment pour la défendre!

S'agit-il d'une entreprise reconnue nécessaire à la nation et qui ne soit point de nature à donner intérêt du capital employé, telle par exemple que la construction d'une citadelle : c'est un impôt qui doit subvenir à sa dépense.

L'impôt qui, dans notre pays, est levé de la manière la plus inégale, est sans contredit l'impôt du sang.

Cet impôt que la loi lève sur le fils du pauvre, elle permet au fils du riche de le convertir en une somme d'argent.

Quand la nature nous rend égaux devant la naissance, égaux devant la mort, égaux devant la douleur, ne pouvons-nous pas nous rendre égaux devant la dette la plus sacrée, celle que chaque citoyen doit à la mère-patrie?

Digitized by Google

Avant que d'être agriculteurs, industrieux, commerçants, ne sommes-nous pas tous guerriers? Malheur à la nation qui, trop confiante dans la paix, désarmerait ses enfants!

Pour avoir renoncé à l'esprit de conquête, avons-nous renoncé au maintien de nos institutions? Si la domination étrangère ne menace plus de passer nos frontières, l'esprit de parti et les passions humaines ont-elles cessé de menacer notre liberté?

Pourquoi l'éducation que nous donnons à nos enfants ne serait-elle pas gymnastique et militaire tout autant qu'elle est morale et scientifique?

Que tout Belge soit soldat, et qu'il sache que la patrie peut l'appeler à sa défense au premier signal du danger.

Conservons soigneusement nos cadres d'officiers, nos fortifications, notre matériel de guerre; mais limitons à quatre ou cinq mille volontaires notre armée en temps de paix.

S'agit-il de combattre trois mille brigands? Deux cent-vingt-cinq hommes déterminés nous ont montré qu'ils suffisaient amplement.

S'agit-il de repousser une armée ennemie? Alors c'est à la nation entière qu'appartient l'honneur de défendre son indépendance et l'intégrité de son territoire!

Que la totalité des citoyens soit divisée en trois bans : le premier composé des citoyens de vingt à trente ans, le second des citoyens de trente à quarante, et le troisième des citoyens de quarante à cinquante ans.

Aux premiers la vie des camps, les campagnes militaires, la défense des frontières.

Aux seconds la défense de nos remparts.

Aux derniers le maintien de l'ordre public.

Dignité de l'homme, respect pour la liberté et les institutions, et, en même temps économies considérables, tels seraient les avantages de ce nouveau système.

LA CONCURRENCE.

La concurrence est la sauve-garde du progrès. Elle est le résultat d'un sentiment que nous portons tous dans notre cœur, l'émulation.

Digitized by Google

Supprimez la concurrence et vous tombez dans le monopole.

Toutefois cette concurrence qu'il faut bien se garder d'anéantir, il faut en prévenir les écarts, il faut la discipliner.

Si les effets de la concurrence ont quelquefois été désastreux, c'est que la concurrence est de ces instruments que la Providence a mis à notre disposition pour notre bonheur et dont nous nous servons à notre détriment.

N'est-ce pas au nom de la liberté que la liberté de conscience vient d'être châtiée en Suisse?

Les adversaires de la concurrence se sont élevés principalement contre la concurrence illimitée, et, pour nous préserver de cette concurrence illimitée que nous blâmons autant qu'eux, ils veulent anéantir la concurrence légale et honnête, celle dont nous nous déclarons les défenseurs.

Combattons nos adversaires par leurs exemples.

Les messageries françaises luttent contre les messageries royales associées aux messageries Lafitte et Caillard.

Louis Blanc regrette qu'une pareille lutte puisse avoir lieu.

Empêchez-la donc, et bientôt le monopole sera la proie des seuls exploitants.

Voulez-vous agir dans l'intérêt des voyageurs, permettez la lutte, encouragez-la, et, si le gros capital menace d'écraser le petit, tarifez les deux entreprises.

Nos boulangers ne se ruinent pas les uns les autres ; ce que la commune fait pour les boulangers, le gouvernement ne peut-il pas, au besoin, le faire pour les entrepreneurs de diligences?

La concurrence engendre-t-elle la fraude, moralisez l'industrie. Un économiste de notre pays, M. Jobard, a publié à ce sujet des idées qui ne sauraient être prises en trop grande considération.

Au nombre des agents d'une concurrence injuste faite à l'industrie, nous citerons le gouvernement qui fait travailler les prisonniers et les mendiants, et qui livre au commerce les produits de leurs industries.

Le gouvernement ne doit-être entrepreneur d'industrie que lorsqu'il s'agit d'une entreprise d'intérêt général ; et encore cette question mérite-t-elle qu'on y pense mûrement.

Digitized by Google

En dehors des entreprises d'intérêt général, toute concurrence occasionnée par l'état est une injustice. C'est l'état qui lève l'impôt sur l'entrepreneur d'industrie pour lui faire la concurrence.

C'est encore à tort que nous permettons aux couvents d'entreprendre des industries. La société ne doit pas accorder à une fraction d'elle-même des avantages qui tournent à son préjudice.

Le couvent des filles repenties établi à Bruxelles, reçoit un subside et ses pensionnaires entreprennent au rabais les mêmes ouvrages que nos ouvrières en couture, dentelles, etc.

Il en résulte, pour ces dernières, une concurrence homicide qui les contraint à abandonner leur état pour se prostituer, en attendant qu'elles puissent travailler avec les mêmes avantages que leurs rivales.

Ne serait-il pas plus conforme à la justice et aux bonnes mœurs que la société nourrît par l'impôt des créatures qu'elle a dégradées, et qu'elle donnât à nos jeunes filles les moyens de rester pures si tel est leur désir.

Ne permettons aux religieux, aux prisonniers et aux filles repenties de travailler qu'à leur propre entretien.

RÉSUMÉ.

Nous avons affranchi le travailleur, nous avons essayé d'élargir les entraves de l'industrie, ne lui donnant pour régulateur de sa production que le commerce qui ne peut la tromper : voilà, selon nous, les seuls, les véritables moyens d'organiser le travail.

Que le gouvernement s'appuye sur la nation entière pour dire à l'entrepreneur : Je serai ton soutien, mais il n'y a plus d'esclaves; et à l'ouvrier : Je t'ai donné la liberté, conserve-la par le travail. Voilà la seule intervention à laquelle nous le reconnaissions appelé entre ces deux membres de la société.

HIPPOLYTE GUILLERY.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

— Lambertine Théroigne, *poëme par Adolphe Mathieu. Un petit volume in-8°, chez Piérart, Mons.*

C'est toujours avec un sentiment d'intime satisfaction que nous voyons apparaître, au milieu de tant d'écrits insignifiants, une œuvre signée : Adolphe Mathieu. Ce nom nous promet toujours un ouvrage bien pensé et bien écrit, aussi remarquable par le fond que par la forme. On le sait et nous l'avons souvent répété, M. Adolphe Mathieu est un des écrivains belges qui font le plus d'honneur à notre pays. Il n'en est pas à ses débuts; lorsque notre littérature nationale était encore un mythe, il avait déjà paru dans l'arène, protestant contre l'arrêt de ces critiques superbes qui déniaient aux Belges le talent d'écrire. Les *Passe-temps poétiques*, *l'Olla podrida*, *Mons et ses environs*, *la Bataille des Éperons d'or*, *Roland De Lattre*, les *Poésies de Clocher*, sont venus plus tard révéler tout son mérite et mettre le sceau à sa réputation. Le petit poëme qu'il nous offre aujourd'hui ne fera point tache parmi tous ces ouvrages que nous venons d'énumérer.

On se souvient encore de ces *Furies* de 93, qui siégeaient à la Convention, agitaient le peuple et donnaient le signal des massacres; c'est la vie d'une de ces femmes que M. Adolphe Mathieu a esquissée en traits poétiques. L'entreprise était hardie ; aussi a-t-elle jeté l'émoi parmi nos Aristarques. Les uns se sont étonnés de voir la verve du poëte s'exercer sur un pareil sujet; les autres ont blâmé hautement des efforts qui tendaient à réhabiliter une mémoire à jamais flétrie. Les uns et les autres se sont trompés, croyons-nous, les premiers en ne voyant pas ce qu'il y avait de brillant, de poétique, dans le caractère de Théroigne ; les seconds en supposant

Digitized by Google

gratuitement à l'auteur une pensée étrange qu'il n'a jamais eue. M. Adolphe Mathieu n'a pas voulu faire pour Théroigne ce qu'un écrivain célèbre a fait pour Robespierre, si longtemps calomnié ; le poëte a trop de sens et de tact pour cela. Il a voulu seulement nous montrer que cette femme tombée si bas, souillée de tant d'excès, fût restée simple et pure peut-être, si l'un de ces nobles qui se jouent de l'honneur des familles, ne l'eût lâchement trompée. Le blâme dont il flétrit les crimes de Théroigne, le tableau terrible qu'il fait de sa folie, châtiment céleste envoyé à la femme coupable, ne laissent pas de doute sur l'intention morale de l'auteur.

Parler ici de style et de correction, ce serait faire injure au mérite bien connu de M. Adolphe Mathieu. Son pied s'est affermi dans la carrière littéraire et l'on ne doit pas craindre de lui ces faux-pas, ces écarts si communs chez nos jeunes poètes. Ce qu'il faut remarquer dans *Théroigne,* c'est le parti que l'écrivain a su tirer d'un sujet si difficile à traiter, la disposition du poëme, la variété qu'il y a jetée, les beaux mouvements qui s'y succèdent, et non quelques vers plus saillants que les autres dans cette multitude de bons vers.

Pour le lecteur toujours impatient de juger par lui-même, nous donnons deux extraits du poëme de M. Adolphe Mathieu ; ils montreront quelle est la flexibilité de son talent : l'un est remarquable par le sentiment, l'autre par l'énergie.

Aux champs de Méricourt, où d'un monde agité
De tant d'instincts méchants et de passions viles,
A peine un faible écho par l'écho répété
Porte le bruit des grandes villes,

Chez de bons vieux fermiers, instruits ou peu s'en faut,
Un enfant, une fille, à son heure première,
Comme un ange attendu qui nous viendrait d'en haut,
Ouvrait les yeux à la lumière.

C'était fête au village : en ce temps ancien
On y trouvait encor des cœurs où l'on s'épanche,
Et du bonheur d'autrui chacun faisait le sien,
Car on s'aimait d'amitié franche.

Digitized by Google

C'était fête à la ferme, et les voisins joyeux,
Bruyamment attablés au cliquetis des verres,
Par leurs refrains grivois faisaient baisser les yeux
Aux moins prudes, aux moins sévères.

C'était fête à l'église : un saint prêtre du Christ,
En lui montrant le ciel où son doigt la convie,
Venait, selon les us et le dogme prescrit,
D'initier une âme à l'éternelle vie.

C'était fête au foyer : d'un regard triomphant,
Tout radieux de joie et d'espoir éphémère,
Un père avec amour contemplait son enfant....
C'était fête surtout dans le cœur d'une mère !

. . . . . .
. . . . . .

Oui, ceux-là furent grands, qui les premiers de tous
A leurs frères d'Europe ont crié : Levez-vous !
De vos droits reconquis, paternel héritage,
Réclamez avec nous un plus juste partage ;
La France, qui vous ouvre aujourd'hui le chemin,
La France sera là pour vous tendre la main.
Et si jamais les rois sous d'indignes entraves
Osaient.... eh ! bien, alors, plus de rois.... ni d'esclaves !
Levez-vous et marchez ! levez-vous pour punir,
Marchez pour éclairer les temps qui vont venir
Où Dieu réunira, libres dans leur domaine,
Tous les membres épars de la famille humaine.
Levez-vous et marchez : des maux longtemps soufferts
Vengez l'opprobre enfin, mais en brisant vos fers.
Brisez-les pour jamais.... car, si l'œuvre est immense,
Un siècle finira ce qu'un autre commence.

Et ce siècle est venu. Glorieux héritiers,
Tous nos pas ont marqué dans les mêmes sentiers ;
Ce qu'alors ils voulaient ces hommes magnanimes,
A le vouloir encor nos cœurs sont unanimes,
Et si de leurs excès nous pouvons nous garder,
C'est que dans les débats qu'il nous reste à vider
Des intérêts moins grands s'agitent sans secousse,
Que pour atteindre au but où leur souffle nous pousse

Digitized by Google

Nous avons à tenter moins d'efforts délirants,
Que les temps sont changés, les besoins différents,
Les peuples et les rois, qu'un saint devoir rallie,
Plus dévots à la loi qui les réconcilie,
Les obstacles moins forts, les partis moins imbus
Des longs ressentiments qui naissent des abus.
Et que pour consacrer le culte humanitaire
C'est du pain, non du sang, qu'il faut au prolétaire.
Des lois qui, promulgant ses droits incontestés,
L'admettent au festin de nos prospérités.

— Nous ne dirons rien aujourd'hui d'un fragment de *la Bataille de Presles,* que l'auteur a fait paraître en même temps que Théroigne. Bientôt sans doute il publiera le travail en entier, et nous rendrons bon compte d'une œuvre qui s'annonce par de si beaux vers.

Les Abeilles, poésies, par M. Jules Aiméflor. Un vol. de 230 p. Bruxelles ; Émile Lelong, éditeur.

Voici un recueil de poésies intimes, les chastes élans d'une âme éminemment religieuse et contemplative. Dans une préface de douze pages où l'érudition brille à chaque ligne, l'auteur s'est cru obligé de faire sa profession de foi poétique. Nourri de la lecture des prophètes, il ne reconnaît, pour la poésie vraiment lyrique, d'autre source inspiratrice que la Bible. Selon lui, le poëte profane s'efface complétement auprès du poëte sacré, l'Olympe s'abaisse devant le Thabor, et l'on ne doit pas hésiter à abandonner la mythologie antique pour la mythologie chrétienne. Cette doctrine n'est pas neuve, et depuis longtemps l'école romantique la prêche sur les toits. Aussi allions-nous accuser M. Aiméflor de perdre à tort et de faire perdre au lecteur un temps toujours précieux, quand les derniers mots de sa préface nous ont désarmé. Si sa voix faible a répété des principes souvent et mieux développés ailleurs, ç'a été, nous assure-t-il, pour décider ceux de nos littérateurs timides qui n'osent encore s'engager dans les voies nouvelles ; s'il a soulevé, en passant, de hautes et sérieuses questions, ce n'est point par une folle présomption, car mieux que tout autre il sait quelle valeur il faut donner à ses poésies. Ces feuillets qu'il expose aux orages de la critique, seraient même restés

Digitized by Google

dans l'ombre et la paix de son cabinet d'étude, connus à peine de quelques amis, si des hommes graves ne lui avaient conseillé de les livrer à la publicité.

« Et lui, tranquille comme une humble moissonneuse qui tresse des « couronnes de bluets, il a écouté les vieillards, il s'est regardé prendre « par la main, et il a consenti à une folie pour plaire aux sages. »

En vérité, on ne peut se montrer sévère pour un auteur qui s'accuse de si bonne grâce, et si parfois il reste en dessous de l'idée que le début de son livre avait fait concevoir de lui, on n'a pas le triste courage de prononcer sa condamnation.

M. Aiméflor est encore dans l'âge des illusions. Il se peint dans ses poésies, il s'y réfléchit comme dans un miroir fidèle, et il ne nous serait pas difficile de tracer son portrait. Élevé dans des principes austères, plutôt pour vivre loin du bruit que dans le tourbillon du monde, il a cette naïveté qui touche à la gaucherie de l'enfance, cette exaltation de sentiments à laquelle on ne croit plus. L'expérience et le tact lui manquent. Plus tard, quand M. Aiméflor aura vieilli dans la vie active, il mettra plus de circonspection et de réserve dans ses confidences au public. Il ne viendra plus parler à ce monde occupé de graves intérêts, de ses peines et de ses joies d'enfant. Il comprendra que la mission du poëte est plus haute et plus sérieuse; que sa voix doit instruire et consoler le peuple qui souffre, et flétrir ceux qui l'égarent ou l'oppriment.

Ce n'est point un blâme que nous formulons ici contre M. Aiméflor, loin de là. Ses débuts nous promettent un poëte et plus d'un de ceux qui triomphent aujourd'hui dans l'arène littéraire, a commencé moins brillamment que lui. Si dans ses compositions futures il veut bien aborder des sujets plus sérieux, châtier ce que son vers a parfois d'exagéré et d'incorrect, nous sommes persuadé que nous n'aurons plus que des éloges à lui donner. Il y a certes de l'étoffe et de l'avenir dans un jeune écrivain dont les premiers essais offrent des vers comme ceux-ci :

C'est là qu'était caché le nid de mon enfance!....
— Hélas!... je sentais bien qu'un jour
J'aurais à regretter ce cloître où l'innocence
Verse un si doux parfum d'amour!

Digitized by Google

Je le savais : et moi, dans mon âme oppressée,
Souvent j'étouffais mes douleurs :
Et sur mon front pesait une morne pensée,
Et ma main essuyait des pleurs !

Époque triste et sombre ! Heure que j'appréhende,
Heure des adieux, te voilà !
Que ne suis-je un instant le Dieu qui te commande,
Pour te dire : « Viens jusque là ! . . . »

Tu ne franchirais point nos demeures chéries
Sollicitant notre départ,
Et tu nous laisserais nos amitiés bénies
Où chacun donne et prend sa part.

Et je verrais encor le ciel sur nous descendre
Et dans nos cœurs se refléter,
Et peut-être bientôt . . . y dormirait ma cendre
Près de ceux qu'on ne peut quitter ! . . .

Oh ! contre un vert buisson qui dentelle la rive,
Sous des arbres hospitaliers
Que ne puis-je attacher ma barque fugitive ? . . .
Que ne puis-je laisser mon âme encor craintive
Aller rêvant par les halliers ? . . .

J'aurais passé mes jours, candide et solitaire :
Rieur et calme tour à tour ;
Et j'aurais ignoré qu'on se passe sur terre
Le calice d'absinthe ; et dans un songe austère
Le Ciel m'eût dévoilé l'amour !

Mais non : le temps est sourd ; l'heure fuit et m'enlève
Pendant les soupirs de l'adieu :
C'en est fait : et déjà je suis loin de la grève,
Et, les mains sur les yeux, j'espère que je rêve,
Et tout bas je me plains à Dieu.

Ainsi donc il est vrai que la vague m'emporte
Narguant la tempête et l'écueil ? . . .
Et que de mes amis la turbulente escorte,
Le jour où les destins ont voulu que je sorte,
S'en vint m'embrasser sur le seuil ? . .

Digitized by Google

Il est vrai !... j'ai perdu ce que la terre envie :
La joie et le repos du cœur ;
Et, comme par l'autour la colombe ravie,
Je verse en gémissant mon dédain sur la vie
Avec un sourire moqueur !...

Il est vrai !... J'ai perdu l'hirondelle joyeuse
Qui me rapportait le printemps :
— Un brin d'herbe jeté sur ma fenêtre heureuse,
Signalait son retour.... « — La pauvre voyageuse,
Cette fois, m'attendra longtemps !... »

OEuvres poétiques d'Édouard Smits; deux volumes in-8°, Bruxelles chez Verteneuil.

Tout marche autour de nous dans le domaine politique comme dans le domaine littéraire ; les idées se modifient, se développent, de nouveaux systèmes se font jour et nous poussent vers un avenir meilleur, bien que les esprits sceptiques nient le progrès comme les aveugles la lumière. Les peuples ont gagné en libertés : chez eux l'esprit d'examen et de discussion a remplacé l'obéissance passive ; la littérature a gagné en puissance : elle a abandonné l'imitation servile pour les créations originales. Des lois accueillies avec enthousiasme par nos pères, sont insuffisantes aujourd'hui ; des œuvres applaudies, il y a vingt-cinq ans, ne parviennent plus à nous tirer de notre indifférence. Et ce n'est pas seulement une affaire de mode ; la poésie était une statue grecque, aux formes pures, remarquable par l'ensemble autant que par les détails ; on veut de nos jours que l'artiste lui donne la vie et le mouvement. Cette exigence est dans l'ordre des choses et elle explique très-bien l'espèce de froideur qu'on a montrée pour les deux volumes de M. Ed. Smits. Le tort, croyons-nous, est du côté du poëte qui est venu en 1848 mettre sous les yeux d'un public devenu plus sevère, des tragédies composées en 1823. *Marie de Bourgogne, Elfrida* et *Jeanne de Flandre* ont le défaut des productions classiques : l'absence de mouvement théâtral. L'auteur y met trop souvent en récit ce qu'il aurait dû mettre en action, et ses personnages ont ce langage de l'ancienne école qui est à la scène ce que la couleur de convention est à la peinture. Au temps où il écrivait

Digitized by Google

M. Éd. Smits ne pouvait guère éviter cet écueil. Disons, pour être juste, que de grandes beautés viennent compenser les imperfections de ses œuvres dramatiques. Ses caractères sont généralement bien tracés, les scènes habilement conduites, son style toujours ferme et correct, et nous comprenons facilement que ses tragédies aient obtenu de brillants succès lors de leur apparition. M. Éd. Smits avait tout ce qui fait réussir au théâtre et l'on regrette que, prenant trop à cœur de folles tracasseries, il se soit arrêté dans la carrière dramatique. Il avait trop de talent et de tact pour ne pas suivre le mouvement littéraire; sa manière se serait modifiée, et au lieu de critiquer des œuvres imparfaites, nous aurions à louer aujourd'hui des œuvres éminemment remarquables.

Pour nous, nos regrets sont d'autant plus vifs que dans le second volume qui renferme les poésies intimes ou légères de M. Éd. Smits, nous n'avons retrouvé ni le même mérite, ni le même éclat. L'auteur abuse de sa facilité et maintes pièces, trop rapidement écrites, n'auraient pas dû trouver place dans son recueil. Mais M. Éd. Smits a voulu, croyons-nous, faire sa confidence complète et ne garder sur le cœur aucun de ses péchés de jeunesse. Ses œuvres sont en effet de véritables mémoires poétiques : la vie de l'auteur s'y déroule; on y trouve de tout, de la prose, des vers, des pensées détachées de M. Van de Weyer, des lettres polémiques, des lettres de félicitations, des notices biographiques, et peu de livres offrent au lecteur un intérêt aussi varié, aussi soutenu.

A. W.

La Liberté et son influence sur les destinées politiques de l'Europe, par P. A. F. Gérard. Brochure in-8° de 27 pages. Bruxelles, librairie scientifique ancienne et moderne, 30, rue des carrières.

Cette brochure a paru quelques jours après les grands événements de février, et nous ne nous expliquons pas le silence général de la presse à l'égard d'un écrivain dont les travaux historiques honorent le pays. Il est vrai que nos journaux quotidiens rédigés par les plumes mercenaires d'étrangers dont rougit leur patrie, ne s'occupent guère, des écrits publiés par des Belges, si ce n'est

Digitized by Google

pour les déchirer et proclamer cette consolante maxime inventée par feu l'*Indépendant* de ministérielle mémoire et propagée par sa digne héritière : « La Belgique ne peut avoir de littérature. »

Les quelques pages inspirées à M. Gérard par l'immortelle révolution de février méritent d'autant plus de fixer l'attention publique que les événements sont venus immédiatement en démontrer l'incontestable vérité. Cet écrit se compose de cinq chapitres qui traitent, le premier : *De la liberté considérée comme principe social;* le second : *Des causes de la dernière révolution de France.* Le troisième est intitulé : *Applications du principe de liberté,* et le quatrième : *Des conséquences possibles de la dernière révolution française.* L'auteur consacre le cinquième chapitre à un *exemple tiré de l'histoire ancienne.*

Voici quel est le point de départ de M. Gérard :

« Deux principes se disputent le gouvernement du genre humain : le principe « d'autorité et le principe de liberté.

« L'autorité prend sa source dans les idées spiritualistes et religieuses. La « liberté émane de notions positives et d'idées rationalistes.

« Les peuples qui demandent la vérité, la lumière, aux inspirations des « philosophes ou des prêtres, subissent nécessairement le joug de l'autorité : « car la raison humaine doit se taire partout où la raison divine a des organes « accrédités.

« Les peuples qui, au contraire, ne se préoccupent que d'observation, « d'expérience, en remontant sans cesse du connu à l'inconnu, et qui s'adon- « nent à l'étude des sciences mathématiques et physiques, sont seuls capables « de liberté.

« Leur organisation politique procède, comme leur esprit, de bas en haut ; « tandis que les autres subissent une organisation qui leur est imposée de haut « en bas, qu'ils croient même descendre du ciel.

« Tout l'Orient est soumis au principe d'autorité, et, en Europe, tous les « peuples dont l'origine orientale est certaine : les Turcs, les Polonais, les « Russes et les populations huniques et slavonnes de l'empire d'Autriche.

« Dans le reste de l'Europe, la liberté lutte depuis des siècles, contre « l'autorité. Celle-ci y a jeté des racines profondes, bien qu'elle soit d'impor- « tation étrangère. »

M. Gérard fait ensuite l'histoire des deux principes d'autorité et de liberté. Puis il prouve que les tendances de Louis-Philippe l'entraînaient vers le principe d'autorité, *cause de sa chute.*

« La conduite du gouvernement français dans les affaires de Suisse contribua « merveilleusement à mettre ses tendances au grand jour.

« Sous prétexte de radicalisme, M. Guizot sollicita toutes les puissances de « l'Europe à prendre fait et cause pour une poignée de jésuites, qui avaient jeté « le germe de la guerre civile dans ce pays, et que le gouvernement légitime, « le gouvernement de la majorité des cantons, voulait expulser.

Digitized by Google

« La grande congrégation mit tout en œuvre pour populariser en Europe les « prétentions de M. Guizot, et pour égarer l'opinion publique. Elle trouva, « dans tous les pays, des journaux qui se mirent à sa solde et qui crièrent haro « sur ces pauvres Suisses, sur ces radicaux dangereux, prêts à inonder le « monde de leurs doctrines anarchiques, communistes, subversives de tout « ordre social, prêts enfin à mettre le feu aux quatre coins du continent.

« La mission de M. Rossi en Italie, sous une apparence meilleure, eut un but « identique.

« Que l'élection de Mastaï au souverain pontificat ait été faite spontanément « par les cardinaux, ou qu'elle se soit faite sous l'influence de la cour des « Tuileries, le parti qu'on a voulu tirer de cette élection n'est pas moins indubi- « table. M. Guizot l'a déclaré à la Chambre des Députés ; il a voulu, dit-il, « réconcilier la société avec le catholicisme.

« C'est-à-dire qu'il a voulu donner une nouvelle force au principal instru- « ment du principe d'autorité.

« M. Guizot a voulu faire, pour Rome, ce que les Anglais font pour Constan- « tinople.

« Il a compris qu'un gouvernement purement oriental, comme celui du pape, « ne pouvait subsister en Europe ; et, comme il attachait du prix à sa conserva- « tion, il a tenté d'en modifier la forme, sans en altérer le fond. C'est ainsi à « peu près que les Anglais travaillent l'empire Ottoman, à la conservation du- « quels ils sont intéressés.

« On s'est étrangement mépris sur les intentions de la cour de Rome. On a « pris au sérieux ce qui n'était qu'une déception, un leurre politique. Le pape « lui-même s'est vu contraint d'expliquer sa pensée, compromis qu'il était par « l'enthousiasme aveugle des jeunes libéraux.

« Mais déjà, pour les hommes d'expérience, l'oraison funèbre d'O'Connell, « prononcée par le père Ventura dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, « avait jeté sur la politique pontificale un jour suffisant.

« La liberté de conscience, disait l'interprète officiel du pape, qui dans le sens « absolu ne signifie qu'indifférence, athéisme, impiété, négation de toute révé- « lation, de toute religion positive, de toute règle de croyance et d'action, « cependant dans le sens relatif, c'est-à-dire par rapport à la puissance civile, « qui n'a pas reçu de Dieu la mission de prêcher et d'interpréter l'évangile, est « un principe catholique que l'Église a professé, enseigné, défendu, et auquel « elle ne pourrait renoncer sans abdiquer sa mission divine [1]. »

« Toute cette phrase se résume en deux mots : liberté temporelle, despotisme « spirituel. C'est la liberté du chien, auquel on ôte son collier, mais qui, dominé « par une force irrésistible, n'en continue pas moins à lécher la main qui le bat.»

[1] ***La religion et la liberté. Oraison funèbre de Daniel O'Connell,*** **prononcée à Rome, les 28 et 30 juin 1847, par le révérend père Ventura, ex-général des clercs réguliers. Paris, 1847.**

Digitized by Google

La cordiale entente, pour nous servir d'une expression chère à Louis-Philippe, qui existait entre la cour des Tuileries et le gouvernement pontifical, est aujourd'hui un fait acquis à l'histoire. La publication des lettres de l'ex-roi à Grégoire XVI [1] a prouvé combien est grande la sagacité de M. Gérard. Aucune de ses assertions n'est controuvée.

Nous voudrions pouvoir multiplier nos citations, mais l'étendue de cet article ne nous le permet malheureusement pas. Empruntons cependant encore à M. Gérard sa conclusion et disons avec lui :

« Un peuple qui veut sincèrement que la pensée soit libre, ne se soumettra « jamais au principe d'autorité, de quelque forme qu'il s'enveloppe et quel- « qu'application qu'on en veuille faire. »

Le style de notre compatriote est concis; il a divisé son travail en paragraphes renfermant plus d'idées que de mots; il est difficile enfin de donner une forme plus attachante à une œuvre sérieuse.

R. DE SOLRES.

Souvenirs de la vie universitaire. I. Édouard Gaillan par LÉON WOCQUIER. Liége. Félix Oudart. 1847.

Sous le titre de *Souvenirs de la Vie Universitaire*, M. Léon Wocquier a entrepris la publication d'une série de nouvelles dont les deux premières seules sont en vente. Nous avons lu trois fois *Édouard Gaillan*, et après chaque lecture, il nous a paru plus difficile d'en écrire le compte-rendu. C'est, comme le dit fort bien l'auteur lui-même dans la dédicace, « *une histoire douloureuse et pleine de mystère ;* » c'est un de ces récits qu'il faut lire, mais qu'on ne doit pas défiorer dans une froide analyse : si nous vous disions ici le sujet et les principaux incidents de ce petit drame, cela suffirait, nous en sommes convaincu, pour faire déclarer absurde par messieurs les esprits forts, le livre de M. Léon Wocquier. Tous les détails de l'apparition, le neuvième chapitre intitulé *Vision*, paraîtront ridicules à quiconque se contentera de les connaître par un résumé rapide. Nous sommes si savants au dix-neuvième siècle !... Et il est de si bon goût de se moquer de tout ce qui est surnaturel !... Pour nous, nous croyons parfaitement possible l'histoire d'Édouard ; des faits extraordinaires dont nous avons nous-mêmes été témoin, les hallucinations étranges auxquelles nous avons vu être en proie des personnes d'une organisation puissante, des hommes dont personne n'a jamais songé à mettre en doute la force de caractère, nous obligent à admettre comme très-possibles, comme vrais, les événements racontés par le jeune romancier. Nous engageons donc vivement nos lecteurs à juger par

[1] *Revue rétrospective; archives de l'ancien gouvernement*, publiées par le citoyen Taschereau. Paris, Paulin, rue de Richelieu, 60. Voir page 34 et suiv.

Digitized by Google

eux-mêmes la nouvelle de M. L. Wocquier que recommande d'ailleurs un style élégant et des caractères habilement tracés. Plusieurs scènes épisodiques contrastent heureusement avec la teinte mélancolique qui règne dans la plus grande partie du récit. Nous n'avons qu'un seul reproche à adresser à M. Léon Wocquier : quelques-uns de ces incidents secondaires ont le tort d'être un peu longs ; ils sont amusants, à dire vrai, mais ils détournent trop l'attention du sujet lui-même : nous citerons comme exemple, la physiologie du *Peeterman* et les dissertations phalanstériennes du docteur Marcus.

On prétend que l'auteur s'est lui-même spirituellement mis en scène sous le pseudonyme de Paul Marbois. Si le fait est vrai, nous accuserons M. Wocquier d'un excès de modestie ; les quelques lignes consacrées à sa personne et à son talent, ne trouveront que des contradicteurs, et nos lecteurs ne seront pas les derniers à être de cet avis ; ils n'ont en effet pu oublier *Cécile*, cette jolie nouvelle publiée par la *Revue*, et nul n'y a découvert « ce vague fréquent de la « pensée, cette incorrection, cette négligence de style » que M. Wocquier reproche peu charitablement aux écrits de M. Paul Marbois.

Nous examinerons plus longuement dans un second article, la deuxième série des *Souvenirs de la Vie Universitaire*. Disons dès aujourd'hui que *Aimer sans savoir qui* est un petit roman fort agréable et qui a le très-rare mérite d'être neuf.

J. P.

Essai sur l'Organisation du travail, par deux ingénieurs de l'industrie privée.

Sous ce titre vient de paraître chez Meline, Cans et Ce, une brochure, dont la pensée mérite l'attention et l'examen de tous ceux qui comprennent la gravité des événements auxquels nous assistons encore comme spectateurs, mais dont les conséquences se feront sentir dans tous les pays. Il est évident que la forme politique, fût-elle même la meilleure, ne préservera plus aucun état de l'Europe de la nécessité de s'occuper du grand problème de notre époque. Bien des systèmes ont été élaborés, bien des hommes d'intelligence et de cœur ont depuis longtemps appelé leurs concitoyens à cette difficile mais inévitable entreprise. Sous la pression des faits accomplis ailleurs, mais dont l'influence se fera sentir partout, on sera obligé de sortir enfin de l'inaction dans laquelle on s'était renfermé jusqu'ici.

La brochure dont nous annonçons aujourd'hui l'apparition, a donc toute l'importance d'une pensée qui seule pourra sauver l'avenir.

Nous sommes heureux de voir deux hommes pratiques apporter à ce grave débat le fruit de leurs méditations, de leur expérience.

« C'est en nous fondant, disent les auteurs dans l'introdution, sur les éternels « principes de morale et d'équité, en cherchant une solution pratique qui ménage

Digitized by Google

« tous les droits, respecte toutes les propriétés, que nous voulons améliorer la « condition des classes laborieuses et les réhabiliter. »

Le but que se proposent les auteurs est aussi difficile que noble.

Ce qu'ils ont entrepris d'exposer avec le courage et la pensée de bons citoyens mérite de fixer l'attention de quiconque aime son pays.

Dans notre prochaine livraison nous ferons de leur travail l'objet d'une étude sérieuse.

LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

Paris, 11 février 1848.

Un « *jeune musicien* » vient de remporter un très-grand, un très-légitime succès.

Ce jeune musicien approche de la quarantaine.

A Paris où un compositeur ne peut, — les exceptions sont excessivement rares, — espérer de réussir que s'il a le bonheur d'être italien, allemand, belge ou même anglais [1], on appelle jeune musicien tout français, fût-il centenaire, qui parvient à obtenir un libretto de M. Scribe et à faire exécuter sa partition à l'Académie royale de Musique ou à l'Opéra-Comique.

Auber avait quarante-deux ans lors de la représentation de son premier opéra.

M. Henri Reber dont, avant-hier, *la Nuit de Noël* a popularisé le talent, est un des compositeurs éminents de France. On n'est pas plus savant que lui, on n'a pas une imagination plus fertile en inspirations vraiment mélodiques, et cependant M. Reber n'a jusqu'à ce jour obtenu d'autres suffrages que ceux des artistes et de quelques amateurs, gens de goût pour lesquels une de ses romances était une bonne fortune. Une seule fois il lui a été permis d'aborder le théâtre ; c'est à lui que nous devons la délicieuse musique du second acte du ballet *le Diable amoureux*. Trois concerts donnés au Conservatoire, aux Italiens et à la salle Herz, ont permis à un public d'élite d'apprécier l'immense talent du compositeur ; mais une sorte de fatalité semblait poursuivre Reber ; ses efforts étaient vains, il paraissait destiné à ne point voir sa renommée s'étendre au delà d'un cercle

[1] Les exemples ne manquent pas. Je cite au hasard quelques noms : Cherubini, Bellini, Rossini, Spontini, Caraffa, Verdi, Gluck, Meyerbeer, Grétry, Grisar, etc, etc, et enfin ce pauvre M. Balfe, lui-même.

Digitized by Google

d'heureux privilégiés ; trios, quatuors, symphonies, toutes ses œuvres étaient couvertes d'applaudissements, mais ne parvenaient pas jusqu'au vrai public ; la foule où les savants sont en minorité et qui cependant sera éternellement le meilleur de tous les juges, ignorait même le nom de Reber, et d'harmonieux petits chefs-d'œuvre, tels que *la Captive, le Voile de la châtelaine*, la chanson russe des *Prisonniers du Caucase* de Xavier de Maistre, et bien d'autres que je pourrais citer, n'avaient pas les honneurs de la popularité, tandis que de pitoyables fabricants de romances parfaitement niaises, passaient pour d'illustres personnages, jouissaient des avantages de la fortune et respiraient l'encens épais brûlé en l'honneur de leur génie ridicule. Pendant ce temps Reber donnait des leçons, se faisait connaître comme un professeur d'harmonie et de contrepoint sans rival, et avait la gloire de compter Félicien David parmi ses élèves. Il se disait que sans doute il s'était trompé, que les triomphes dramatiques ne lui étaient pas destinés, et il restait enfermé chez lui à faire de la musique pour quelques intimes.

Ses amis admirèrent sa résignation, tout en la désapprouvant ; ils se remuèrent pour lui et un jour arriva où M. Scribe daigna confier à Reber ébahi, — sous prétexte d'opéra-comique, — un amphigouri pompeusement qualifié de poëme et qui a le triple mérite d'être absurde, peu comique et pas du tout français.

Essayons de vous donner une idée de ce très-récréatif chef-d'œuvre : Albert a épousé Henriette ; Gertrude est jalouse de leur bonheur, et s'applique à semer la zizanie entre eux. Elle va de l'un à l'autre et, tout en paraissant vouloir les réconcilier, elle les excite davantage à se quereller. Survient M. le baron de Lowenbourg dont Albert est le garde-chasse et qui prétend aux faveurs de la belle Henriette. Grâce à Gertrude, la jeune femme contrarie les moindres désirs de son mari, et réciproquement ; à l'arrivée du seigneur, il est tout simplement question de divorce. Le baron fait le bon apôtre et s'offre pour protéger la charmante opprimée ; il finit par obtenir une entrevue nocturne qui ressemble fort à un rendez-vous : le choix du lieu est des plus ingénieux ; M. Scribe, dans l'espoir sans doute d'égayer la situation, a placé cette scène dans un cimetière ! Au moment où Henriette va entrer dans la chapelle où l'attend M. de Lowenbourg prêt à l'enlever, un saint homme, ayant nom Léonard et propriétaire de vertus sans nombre, enferme à double tour M. le baron qui passe sa nuit à mettre les cloches en branle. Quant à Henriette, elle aperçoit au même moment l'ombre d'Albert au milieu des tombes, Albert de son côté, croit voir l'ombre de sa femme. Cela devient palpitant d'intérêt. En effet la scène se passe en Allemagne, dans un village inventé par le père du *Puff* et de *Bertrand et Raton*, et où l'on a la malheureuse manie de croire que toutes les fois que, pendant la nuit de Noël, on aperçoit l'ombre d'une personne aimée, cette personne mourra avant minuit. Or, nous sommes en pleine nuit de Noël. Albert et Henriette de se désoler ; — leurs disputes sont oubliées ; — chacun d'eux se lamente *in petto* sur le sort de l'autre ; — vous n'entendez parler que de deuil, de funé-

Digitized by Google

railles, et vous vous attendez à chaque instant à voir défiler en plein théâtre de l'Opéra-Comique messieurs de l'administration des pompes funèbres. Tout-à-coup M. Léonard se décide à quitter la Maison des Orphelins dont il est le recteur, pour venir visiter nos deux mourants et réciter de vertueuses homélies. Enfin minuit sonne! Henriette est encore en vie, — Albert ne meurt pas, — tableau.

On s'embrasse et — ce n'est point fini. L'insigne vieillard réclame l'indulgence du public pour une dernière oraison catholique, apostolique, évangélique et soporifique.

Pendant ce temps, — pour ne point donner de démenti au dicton populaire: « *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut*, » — Mme Gertrude qui a épousé le matin un belître dont je ne puis me rappeler le nom barbare, se permet dans l'appartement voisin, plusieurs faux pas en l'agréable société de M. de Lowenbourg. Sans cette incartade finale, M. Scribe avait, grâce à la création du R. P. Léonard, les chances les plus favorables pour obtenir un des prix Monthyon.

Lecteur, je vous en fais juge, n'a-t-il pas du génie celui qui vous intéresse à une pareille œuvre? N'a-t-il pas reçu du ciel l'influence secrète, le compositeur qui parvient à rendre supportable cette rapsodie académique?

Le succès de Reber est d'autant plus grand que la pièce de M. Scribe est pitoyable. La partition abonde en morceaux remarquables; le tapage en est banni, ce qui nécessairement a dû faire hausser les épaules à certaines gens; fort heureusement, le sentiment musical n'est pas aussi faussé en France qu'on veut bien le dire, les applaudissements qui ont salué *la Nuit de Noël* en sont la meilleure preuve. On préfèrera toujours à nos éphémères chefs-d'œuvre de convention, ces ouvrages où dominent le chant, la mélodie, la véritable harmonie; Reber possède plus que personne ces qualités des maîtres, lui qui dérive de Nicolo, de Grétry, de Mozart, de Haydn. On voudra bien m'accorder que ces hommes pour n'avoir pas été de fanatiques partisans du tam-tam et de mille autres belles inventions modernes, n'en sont pas moins des artistes de quelque talent. Qu'on ne se trompe pas sur ce que j'ai dit plus haut : Reber marche dignement dans la route ouverte par ses illustres devanciers, son nom est destiné à briller à côté des leurs, car, en suivant leurs traces, il sait se garder de tomber dans l'imitation. Comme tous les hommes d'un mérite réel, d'un talent sérieux, il est lui avant tout. Son originalité fait sa force.

L'ouverture de *la Nuit de Noël* se distingue par un dessin plein de fermeté; les motifs en sont toujours heureux, et si j'ajoute que c'est un des meilleurs morceaux d'harmonie écrits en France, c'est uniquement pour les profanes; les amateurs, tous ceux qui connaissent une œuvre quelconque de Reber, n'ont pas besoin de cet avertissement. — Je citerai, au premier acte, les couplets d'Henriette qui sont d'un goût exquis, le duo de la querelle, la légende de la nuit de Noël dont Albert et sa femme chantent tour-à-tour un couplet, et qu'ils

Digitized by Google

terminent par un ensemble en canon, (l'effet produit par ce morceau a été très-grand ; il a été bissé), le chœur du second acte : *Que la valse légère aux amours doit plaire*, etc. ; le duo d'Henriette et du baron : *Il m'a battue*, dont l'expression dramatique est excellente ; l'air :

Ah! qu'il fait froid... Ah! qu'il fait froid...
Mon trouble à chaque instant s'accroît...
Je meurs de peur... je meurs de froid...

C'est un véritable chef-d'œuvre d'harmonie imitative ; cela est singulièrement supérieur au tintamarre de certaines compositions fantastiques de M. Berlioz. L'orchestre entier frissonne, la voix de l'actrice tremble, et instinctivement vous vous serrez contre votre voisin. M. Reber a dans cette circonstance tiré de la flûte un très grand parti ; on entend vraiment tourbillonner les flocons de neige. C'est, selon moi, la première fois que la musique obtient dans ce genre des effets aussi vrais. — Le dernier acte l'emporte encore sur les précédents et c'est là une exception ; nos compositeurs usent habituellement leurs forces dès le début ; le troisième acte de *la Nuit de Noël* renferme une grande scène qui surpasse toutes les autres en mérite ; je veux parler du duo entre le garde-chasse et sa jeune femme qui se croient tous deux au moment d'entendre sonner l'heure fatale pour l'un d'eux ; la tristesse, le désespoir, les remords, l'amour, tous ces sentiments sont exprimés avec un talent auquel depuis longtemps le public n'est plus habitué. C'est que le guide de M. Reber est la nature, c'est que pour lui la musique n'est possible qu'à condition d'être vraie.

Je ne vois à critiquer dans toute cette admirable partition que le rôle de Léonard, — mais aussi que faire d'un pareil personnage ! — et les couplets du baron dont le rhythme m'a paru commun ; M. Reber aura cette fois voulu faire à M. Scribe la politesse de rester à sa hauteur.

26 *février*

Trois jours avant la grande révolution, a eu lieu à l'Opéra-Comique la première représentation de *Gille ravisseur*, nouvel opéra-bouffe en un acte de notre compatriote Albert Grisar. L'auteur du poëme, M. T. Sauvage, a fait une œuvre amusante et agréablement versifiée. Je n'entreprendrai pas de vous raconter le sujet de la pièce ; les opéras-bouffes s'écoutent, on y rit de grand cœur, mais, par leur nature même, ils ne supportent pas l'examen. Quant à la partition de Grisar, elle est en tout point digne de *l'Eau merveilleuse*, son aînée. M. Duprez, le nouveau directeur du théâtre de la Monnaie, montera sans doute immédiatement *Gille ravisseur*, mais ne pourrait-on pas en même temps lui remettre en mémoire *l'Eau merveilleuse*? La reprise de cette musique étincelante de verve, pleine d'esprit, de grâce, serait accueillie par les applaudissements unanimes des amateurs de spectacle de Bruxelles.

Digitized by Google

14 avril.

On marche ici à pas de géants, et l'Europe entière entre dans une ère de grandeur si imposante que vous excuserez aisément, je l'espère, mon long silence. On s'occupe aujourd'hui, — même involontairement, — plus de politique que de théâtre. Je suis fort en retard; aussi vais-je vous dresser en courant le bilan dramatique de Paris. Les premiers jours de la République ont été inaugurés à l'Odéon par un changement inespéré de fortune. *La fille d'Eschyle* de M. Autran a obtenu un succès enthousiaste. Le public a demandé l'auteur qui, après s'être longtemps refusé à cette ovation, a paru sur la scène au milieu d'une tempête de bravos. La pièce de M. Autran est une fort belle étude antique; la versification en est très-remarquable. Mme Laurent qui a obtenu, dans le rôle principal, les applaudissements les plus légitimes fera sans doute monter la tragédie du jeune poëte à Bruxelles, où elle est engagée pour la prochaine campagne théâtrale.

Les scènes secondaires comptent trois succès, aux Variétés, *Mlle de Choissy* (Déjazet), au théâtre de la Montansier, *Un voyage sentimental* (Ravel), à la Gaîté, *La foi, l'espérance et la charité*, drame en cinq actes, de M. Rosier. Ce dernier ouvrage est bien supérieur à toutes les pièces que l'on joue ordinairement sur les scènes des boulevards, sans en excepter le fameux Théâtre historique.

Le théâtre de la République a augmenté son répertoire de deux œuvres littéraires dont la réussite n'a pas été un seul instant douteuse. *L'Aventurière*, comédie en cinq actes et en vers d'Émile Augier, et la ravissante conversation d'Alfred de Musset, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, recevront partout le meilleur accueil.

Mais l'événement le plus important dont j'aie à vous entretenir, c'est incontestablement l'inauguration des représentations gratuites aux théâtres de la République et de la Nation. Sur la scène de l'Opéra, on a représenté *la Marseillaise* telle qu'elle fut mise en scène par Gossec et exécutée en 1792.

J'ai assisté à ces deux soirées, et j'essaierais de vous retracer les vives impressions qu'a surtout fait naître en moi le spectacle donné le 6 avril au théâtre de la République, si je ne trouvais, dans un journal hebdomadaire, *La cause du peuple*, qui a paru il y a cinq jours, ma pensée pour ainsi dire traduite par une femme de génie dont les écrits n'ont pas peu contribué à la révolution sociale qui vient de s'accomplir. Je laisserai parler George Sand; vos lecteurs ne peuvent qu'y gagner.

« L'ouverture des représentations gratuites du théâtre de la République a eu lieu jeudi, « avec tous les honneurs dus au peuple. Le nouveau directeur, M. Lockroy, aimé du « public autrefois comme artiste, ensuite comme auteur dramatique, sera aimé maintenant « du vrai, du grand public, pour le soin intelligent et le zèle qu'il apporte à ces représen- « tations patriotiques, qu'on pourrait appeler les fêtes de l'esprit. Le spectacle a été ouvert « par le *Chant du Départ*, cette belle inspiration de Méhul, devenue populaire, et chantée

Digitized by Google

« par les chœurs du Conservatoire. Un prologue de George Sand, sorte de pastiche où « l'auteur a exprimé ses bonnes intentions, en s'attachant le plus possible à faire parler « les maîtres mis en scène; un chant patriotique admirable de Mme Pauline Garcia-Viar- « dot, sur les paroles de Pierre Dupont, chanté largement par Roger; Mlle Rachel dans « les *Horaces;* Provost, Régnier, Samson, Mlle Brohan dans le *Malade imaginaire;* « enfin, Rachel encore, Rachel, sublime d'attitude, de geste et d'accent dans la *Marseil-* « *laise*, telle était la composition du spectacle. Bien des gens s'attendaient à voir la salle « remplie de *messieurs*. Les hommes du peuple vendraient tous leurs billets, disait-on. « D'autres s'attendaient à voir reparaître les pommes et les cervelas des anciennes repré- « sentations gratis. On se promettait de se préserver des projectiles et de s'amuser des « *lazzis du peuple*. On s'est beaucoup trompé, Dieu merci, et nous allons dire la vérité.

« Quelques hommes du peuple ont en effet vendu leurs billets. Ils en avaient le droit. « Qui pourrait s'indigner sérieusement de voir un pauvre père de famille ne pas résister « à l'offre de 20 ou 30 francs? Mais il faut qu'on sache bien que sur neuf cents spectateurs, « il n'y en a pas cinquante qui aient cédé à cette tentation. La masse repoussait avec énergie « les brocanteurs, et ces réflexions circulaient textuellement dans la foule : « C'est mal de « venir tenter les pauvres gens; plaignons ceux qui ne peuvent résister; mais, quant à « nous, nous ne vendrions pas nos places pour cent mille francs. Puisque la République « nous invite à une fête, oublions nos estomacs et secondons les efforts qu'on fait pour « satisfaire nos esprits ! » — Nous voilà donc plus grands que les anciens. Il n'est plus « question d'avoir du pain et des cirques; on se passe de pain pour aller au spectacle.

« Quant aux rumeurs et aux désordres *attendus* par certaines gens, il y a eu désap- « pointement complet. Jamais le beau public des Italiens ou de l'Opéra n'a écouté, goûté, « senti, applaudi à propos comme les ouvriers, et les ouvriers de Paris savent le faire. « Jamais grands artistes n'ont trouvé un public plus sympathique et plus intelligent. Il n'y « a pas eu une pelure de pomme ou d'orange dans les loges, pas une parole échangée pen- « dant les vers de Corneille ou la prose de Molière. Un silence religieux, une douceur de « manières, une délicatesse d'applaudissement dont on chercherait en vain l'exemple « ailleurs. Des épisodes touchants ont marqué cette solennité dramatique. Le peuple s'est « cotisé pour offrir un bouquet à Mlle Rachel. A la fin de la *Marseillaise*, un jeune « ouvrier est monté sur la scène, et, lui présentant des fleurs (les *dandies* les jetaient à la « figure des actrices), il l'a priée, au nom du peuple, de vouloir bien recommencer le « dernier couplet. Les *dandies* crient *bis* d'un ton impérieux, et habituent les femmes à « regarder un commandement brutal comme un hommage. Le peuple regarde un comé- « dien comme un homme, et une grande actrice non pas seulement comme une femme, « mais comme une muse. Le peuple est délicat et plus gentilhomme que tous les gentils- « hommes d'hier.

« A la sortie, le peuple, en acceptant les fêtes de l'État, a voulu prouver qu'il ne regar- « dait pas ce noble divertissement comme une aumône. Il l'a montré en faisant l'aumône « lui-même. Chacun donnait son offrande pour les pauvres, en disant : « N'oublions pas « que pendant que nous nous amusions d'autres souffraient ! » Admirable peuple, comme « tu sais te venger de ceux qui te méconnaissent ! »

Le prologue de G. Sand, intitulé *le Roi attend*, est écrit dans ce noble style, familier à l'auteur de *Mauprat* et des *Lettres d'un Voyageur*. Le peuple a applaudi à tout rompre cet avant-propos dramatique d'une femme dont la plume a si souvent été consacrée à la défense de l'opprimé.

P. S. La reprise de la *Lucrèce* de M. Ponsard, n'a pas réussi, malgré tout le talent de Mlle Rachel.

ANSELME ROELENS.

Digitized by Google

UN JOURNAL BELGE.

Depuis le 26 avril un nouveau journal quotidien, *la Nation*, se publie à Bruxelles[1]. Vous ne voyez là, lecteur, rien que de très ordinaire; mais il n'en sera pas de même de ce que je vais avoir l'honneur de vous apprendre : tous les rédacteurs de *la Nation* sont Belges! — N'est-ce pas le cas ou jamais de crier au miracle? — « *Quiconque aura l'honneur de tenir une plume dans le nouveau journal*, » dit la profession de foi écrite par le rédacteur en chef, M. Louis Labarre, un de nos écrivains les plus dignes d'estime : il a le cœur haut placé, et sa vie a toujours été consacrée à la défense de la liberté; — « *Quiconque aura l'honneur de tenir une plume dans le nouveau journal, est né sur ce sol dont le salut est notre première loi, prêt, s'il le faut un jour, à verser son sang pour l'indépendance nationale. Viennent les jours de lutte, et l'on verra qui est le plus fidèle au pays, ou de nous qui sommes ses enfants, ou de ses anonymes défenseurs mercenaires.* »

Puis vient le programme de *la Nation* : « *Indépendance de la Belgique, et intégrité du territoire. — Relations amicales avec nos voisins et sympathie pour la France de février. — Économie dans les dépenses de l'État. — Réduction générale des budgets de la guerre, des affaires étrangères, de la marine et des travaux publics. — Suppression radicale des sinécures, etc., etc.* »

Cela ne ressemble guères aux bienheureux articles de fonds publiés par la plupart des journaux quotidiens de la capitale, mais ces derniers ont, il est vrai, le petit désagrément d'être rédigés par des étrangers stipendiés pour dire blanc ou noir selon le bon plaisir de celui qui se passe la fantaisie de les prendre à gages.

A propos de journalistes étrangers, qu'on nous permette une parenthèse. Par le présent article, nous avons la douleur d'apprendre à nos lecteurs que M. Perrot, rédacteur en chef de *l'Indépendance*, vient de perdre le procès que lui avait intenté la rédaction de la *Revue de Belgique* qui offre en supplément à ses abonnés les plaidoiries et le jugement, extraits de la *Belgique Judiciaire*.

Quelques jours plus tard le fisc perdait le procès par lui intenté à la *Revue* dont il avait dans le temps saisi les prospectus et qu'il avait empêchée de continuer à paraître tous les quinze jours, tandis qu'aucune défense analogue n'était faite à M. Cans, contrefacteur de *la Revue des Deux-Mondes*. Il est bon d'ajouter que M. Cans est représentant et que M. de Theux, alors ministre, avait le plus profond respect, et pour nos législateurs et pour la contrefaçon.

Pour en revenir à *la Nation* dont la direction est fort remarquable, nous lui emprunterons quelques lignes, consacrées à la défense des intérêts artistiques du pays :

[1] 36, rue de la Fourche. Bruxelles, par an, 30 fr; — La province, 36 fr.

Digitized by Google

« On lit dans les journaux français :

« Le ministre de l'intérieur arrête :

« Vu le rapport du citoyen directeur des musées nationaux concernant les « ateliers de restauration des peintures et leur réorganisation.

« Une commission de trois artistes, de trois amateurs, d'un rentoileur et « d'un restaurateur, sera nommée par le directeur des beaux-arts et le directeur « des musées nationaux, pour surveiller, conjointement avec le conservateur « de la peinture, la restauration des tableaux.

« La restauration des tableaux sera mise au concours d'après le mode « indiqué au susdit rapport. » LEDRU-ROLLIN.

« L'arrêté de M. Ledru-Rollin est une nouvelle preuve de l'intérêt que ce « ministre porte aux questions d'art. Depuis le 24 février, M. Ledru-Rollin a « plus fait pour les arts et pour les lettres que M. Rogier depuis neuf mois. « Grâce aux lenteurs de notre ministre de l'intérieur, *la Descente de Croix* de « Rubens sera peut-être à jamais perdue. Cela est si vrai qu'à la dernière séance « de l'Académie (classe des beaux-arts), M. Gallait, indigné, a fait insérer « en son nom, au procès-verbal, une protestation contre les coupables retards « apportés à la restauration du chef-d'œuvre de Rubens. »

La *Nation* aurait pu ajouter que si l'on veut examiner consciencieusement ce qui s'est fait en France depuis deux mois et en Belgique depuis près d'un an pour les lettres et pour les arts, le parallèle sera aussi avantageux à MM. Ledru-Rollin et Carnot, ces ministres si habilement calomniés, qu'il sera défavorable, à M. Rogier dont les journalistes étrangers au pays et *se disant* français, entonnent chaque jour les louanges à tant la ligne.

Le lendemain de la Révolution, M. Ledru-Rollin déclarait que l'exposition du Louvre aurait lieu comme de coutume et abolissait le jury contre lequel les artistes protestaient depuis de longues années. Il décidait qu'un jour serait réservé par semaine, pendant toute la duré du Salon, et qu'il serait perçu ce jour-là une entrée d'un franc, le produit de cette perception étant destiné à subvenir aux besoins de la *classe des pauvres ouvrières, des jeunes garçons et des jeunes filles abandonnés.*

M. Ledru-Rollin a institué une commission nationale des théâtres chargée d'examiner les questions relatives à l'art dramatique, et une autre commission qui s'occupera des améliorations à introduire au Conservatoire. Le 24 mars, un arrêté autorisait les commissaires du gouvernement près des théâtres nationaux à donner gratuitement des représentations populaires, composées des chefs-d'œuvre de la scène française. Les entr'actes doivent être remplis par des chants nationaux. — Le 3 avril, le ministre provisoire nommait des inspecteurs des beaux-arts chargés de faire réintégrer au Louvre les tableaux, statues, etc., indûment disséminés dans les anciennes demeures royales ; le 6, il était créé trois directions 1° des musées nationaux ; 2° des beaux-arts ; 3° de

Digitized by Google

la librairie, de la littérature et des théâtres. Le 8, les ateliers accordés par faveur dans certaines salles du Louvre étaient supprimés, et cet édifice uniquement consacré aux galeries d'objets d'art. La réorganisation de l'école des Beaux-Arts et de l'école française de Rome était également arrêtée. Le 25 avril, un jury était créé sur les bases les plus équitables pour désigner, parmi les ouvrages proposés par les éditeurs et auteurs, ceux auxquels il sera utile de souscrire.

Nous passons sans doute plusieurs mesures importantes, le temps nous manque pour les rechercher au *Moniteur Universel*. N'oublions pas d'ajouter que c'est en grande partie à M. Ledru-Rollin qu'est dû le décret relatif à l'achèvement du Louvre, que c'est lui qui a commandé les peintures murales du Panthéon.

De son côté, M. Carnot a tout fait pour populariser l'instruction; il a établi un concours pour des chants nationaux, créé de nouvelles chaires, nommé une commission pour les études scientifiques et littéraires, réorganisé l'école normale, introduit les exercices militaires dans les collèges, institué les écoles maternelles, etc.

Pendant ce temps, M. Rogier laissait les auteurs belges dans l'oubli, et sans un directeur de théâtre, sans M. Quélus qui leur tend la main, ils en seraient encore où ils en étaient sous M. de Theux. Il maintenait à une des premières places de son ministère un homme dont le nom est devenu synonime de plagiaire, un homme dont la *Revue de Belgique* a publiquement dévoilé les *emprunts* littéraires; bien plus, M. Rogier a donné à ce fabricant de livres à la douzaine un nouveau témoignage d'estime, et il n'y a point un an que M. Rogier lui-même ne se faisait pas faute cependant d'exprimer hautement une opinion peu flatteuse sur ce même personnage. Il y a quelques mois, on crut que le ministre allait apporter la lumière dans la ténébreuse administration de la bibliothèque royale; il fit à cet effet une visite personnelle, et revint singulièrement édifié. Un rapport secret a été immédiatement rédigé. On le dit gros de scandales. N'importe! chacun conserve sa place. Sous le gouvernement libéral de M. Rogier, les plus grands plagiaires du monde sont nourris aux frais du budget. Ces chers contribuables ont si bon dos!

Si, au lieu de nous arracher des millions afin de nous donner une armée formidable destinée à remporter des victoires de Risquons-Tout, on avait employé une partie des fonds gaspillés pour enlever aux champs des travailleurs qu'on enrégimente inutilement et auxquels on procure simplement le moyen d'acquérir la plupart des vices qui leur étaient inconnus, si on avait employé cet argent à répandre l'instruction dans le peuple et à donner du travail à la classe ouvrière, nous ne serions pas aujourd'hui en présence de la banqueroute vers laquelle nous marchons chaque jour à pas de géants.

N'eût-il pas mieux valu consacrer notre argent à construire par exemple, ce musée national décidé par M. Van de Weyer, que d'augmenter encore le nombre

Digitized by Google

trop réel de nos 63 généraux? Au moins nous pourrions nous enorgueillir de quelque grande œuvre qui aurait donné du pain à des centaines d'ouvriers, et on saurait aujourd'hui où installer le Salon de 1848. On n'en serait pas réduit à songer à des ateliers enfouis dans des quartiers perdus ou à des marchés encore en construction.

JULES PERRIER.

SALON DE PARIS.

(1er ARTICLE.)

A M. J. PORTAELS, DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE DE GAND.

Vous êtes, Monsieur, l'un des plus jeunes représentants de cette école spiritualiste destinée à ramener au véritable sentiment de l'art le goût du public égaré par des hommes d'un talent réel, mais incomplet. Dès vos débuts, vous vous êtes séparé des adorateurs de la matière; jamais vous ne vous êtes laissé entraîner à ce genre commun; à ce style trivial où la pensée n'avait que faire, et que cependant, — sous prétexte d'art flamand, — on nous présentait comme le beau idéal. Vous êtes un de ceux, monsieur, en qui les gens de goût ont placé leurs plus chères espérances, vous êtes du petit nombre de nos peintres qui empêcheront toute une génération d'artistes riches d'avenir, de se perdre à la suite des matérialistes, gens qui exécutent admirablement des étoffes, un bras, une épaule, tout un attirail de vieilles poteries, d'antiques armures, d'accessoires parfaitement insignifiants, mais qui, dans aucune de leurs œuvres, ne sont parvenus à introduire une idée. Le succès de brosse obtenu par ces habiles exécutants (pardonnez-moi ce style d'atelier), a été éphémère, car il était dû à un moment d'engouement facile à expliquer. Le public était depuis longtemps accoutumé à ne plus voir aux expositions que de pitoyables toiles, que des ouvrages sans nom; les réformateurs sont venus, et nécessairement ils devaient exciter l'enthousiasme de la foule; cela était très-naturel, cela était même juste. Ils indiquaient la bonne voie, il est vrai qu'ils s'arrêtaient en route, qu'après avoir fait le premier pas, ils restaient stationnaires; au lieu de marcher droit au but, ils s'étaient laissés tomber dans une ornière, et sans doute ils s'y trouvaient bien puisqu'ils ne tentaient pas d'en sortir; mais enfin, ils n'en avaient pas moins rendu un très grand service et sous ce rapport la reconnaissance du pays leur est acquise; on ne doit pas trop leur en vouloir pour avoir eu la vue courte et n'avoir compris qu'une partie très-infime de leur grande mission. On ne doit pas exiger d'un homme plus qu'il ne peut donner.

Digitized by Google

Aujourd'hui que l'enthousiasme est bien diminué, aujourd'hui que plus d'un de ces *génies de circonstance* en est réduit à ses fidèles, à ses admirateurs quand même, le moment est venu de faire comprendre au public la nécessité d'une réaction depuis longtemps jugée imminente par quelques intelligences d'élite. En publiant un examen du Salon de Paris, je n'ai d'autre but, Monsieur, que d'apporter, moi aussi, une pierre à l'édifice dont vous serez sans doute l'un des plus brillants architectes. La France a devancé notre patrie dans la carrière du progrès artistique ; chez elle, l'école spiritualiste a dès le commencement de la réforme, brisé les statues des faux dieux. On ne peut donc assez engager nos compatriotes à étudier les œuvres de nos voisins ; on ne saurait trop leur montrer d'où provient une incontestable supériorité. Toutefois qu'on ne se méprenne pas à mes paroles. Dire à nos jeunes peintres : « étudiez l'école francaise, » ce n'est nullement désirer de les voir abdiquer leur originalité, de toutes les qualités la plus précieuse, la plus rare.

J'ai cru, Monsieur, que vous approuveriez quelques-unes de mes idées relatives à la question d'art aujourd'hui si importante en Belgique, et que vous me permettriez par conséquent de vous dédier mon travail.

Dans ce premier article, je n'examinerai aucun des cinq mille cent quatre-vingts ouvrages exposés au Louvre. Je me contenterai aujourd'hui de dire quelques mots sur le jury tel qu'on devrait, selon moi, l'établir en Belgique pour le prochain salon et je reproduirai ici presque en entier un excellent article de M. Théophile Gautier. Cette fois le brillant critique a su revêtir de son style magique des idées d'une grande justesse. Personne à Paris n'a traité la question à un point de vue aussi élevé.

« Le jury a enfin disparu ; il a été emporté par ce vent acerbe et purificateur qui a soufflé quinze jours avec tant de violence, et qui venait d'Amérique. Voilà dix ans que, chaque année, nous demandions la suppression de ce tribunal inique. Il n'a pas fallu moins qu'un tremblement de terre pour faire tomber de leurs siéges ces juges prévaricateurs.

« Et cependant, que d'exclamations, que d'invectives, que d'injures même n'a-t-on pas prodiguées à ce mystérieux conseil des Dix qui exerçait sur les peintres le droit de vie et de mort, le droit d'ombre et de lumière ! Les critiques les plus doux devenaient féroces lorsqu'il s'agissait du jury : en effet', n'était-ce pas une chose affreuse de refuser à un pauvre artiste, altéré de jour et de publicité, un petit coin de cette longue muraille, la seule où la France puisse venir voir à quel point en est l'art chez elle ? Le génie de l'homme est quelque chose de si sacré, que l'indignation est sans mesure lorsque des profanes y touchent. Nous avons écrit, contre les membres du jury, des imprécations, qui sembleraient exagérées, adressées à des Néron et à des Phalaris ; mais les bourreaux de l'esprit ne sont-ils pas aussi coupables que les bourreaux du corps, et le meurtre d'une idée n'est-il pas le plus grand des crimes ?

Digitized by Google

Censeurs, membres du jury, tous ceux qui mutilent la pensée doivent être mis au rang des inquisiteurs et des tortionnaires.

« Nous voilà, dieu merci, débarrassé de cette philippique annuelle, et pour toujours, nous l'espérons. Point de jury, sous quelque nom que ce soit ! Liberté pleine et entière, liberté à tous, aux jeunes comme aux vieux, aux inconnus comme aux illustres, aux habiles comme aux maladroits, aux sublimes comme aux ridicules ! Que ce qui est dans l'âme en sorte ! Tombez, vieilles entraves ! Soyez renversées, barrières vermoulues ! L'examen préable est inutile ; laissez le peuple juger par lui-même ! Un jury, même élu par les artistes, ne vaudrait rien. N'ayez pas peur, la part de chacun sera faite et avec une équité sévère, comptez-y.

« Déjà nous avons vu avec chagrin des esprits bien intentionnés, mais timides, alarmés de quelques extravagances, redemander, sinon l'ancien jury, du moins une institution équivalente avec des garanties électives. Nous ne voulons pas que la porte soit fermée pour personne : aujourd'hui l'exclusion pourrait être juste, demain elle serait inique. Une fois l'on rejetterait un barbouillage grotesque et l'autre un audacieux essai du génie. Quel mal cela fait-il à qui que ce soit qu'un cadre reste accroché quelques semaines à un clou le long d'un mur ? L'admission de mille croûtes nous chagrinerait moins que le renvoi d'un seul tableau de mérite.

« Cette année l'on a tout reçu et tout exposé. Le Salon offre-t-il beaucoup de différence avec les Salons des années précédentes qui avaient subi l'épuration prélable ? Nullement. L'aspect général en est le même, à part quelques toiles barbares et risibles dont le nombre ne dépasse pas une douzaine.

« Nous regretterions fort, pour notre part, que ces cadres burlesques n'aient pas été suspendus parmi les autres. S'ils eussent été repoussés par un jury, leurs auteurs n'eussent pas manqué de crier contre l'injustice et l'aveuglement des juges ; ils se seraient posés en génies méconnus, en Michel-Ange et en Raphaël inédits, et ils auraient plaint la France d'être privée en leurs personnes de ses illustrations futures. Il n'est pas de couronne que ne se pose sur le front l'orgueil solitaire. Les plus fermes esprits se trompent sur leur valeur lorsqu'ils n'ont pas été en contact avec le public : cette familiarité terrible ramène bien vite à leurs justes proportions les rêves de l'amour-propre délirant. Quelle leçon peut valoir celle donnée par les visiteurs du Louvre, le jour de l'ouverture ! Ce cercle de plaisans dont la bruyante hilarité et les rires homériques ébranlaient les voûtes dorées de la galerie, ces couronnes dérisoires *tressées* de foin et d'immortelles, ces inscriptions malignement parodiées du Panthéon : « Aux grands artistes la patrie reconnaissante », ne voilà-t-il pas des avertissements salutaires dans leur rudesse et qui peuvent faire redoubler de travail une vocation opiniâtre, mais trop impatiente, ou se tourner vers un état plus humble, une velléité sans conscience de sa faiblesse ? L'auteur d'une de ces peintures excen-

Digitized by Google

triques est allé supplier M. le directeur du Musée, à genoux et à mains jointes, de lui laisser reprendre sa toile, et a regardé comme une haute faveur de la pouvoir soustraire aux cruelles railleries du public. Refusé, il eût aiguisé sa moustache en croc, laissé croître ses cheveux, et juré qu'on persécutait en lui le peintre le plus original de son siècle.

« D'ailleurs en art, le détestable vaut mieux que le médiocre, le barbare que le bourgeois, l'extravagant que le plat, et nous préférons un fou à un sot ; pour un esprit philosophique, c'est un spectable curieux de voir la peinture ramenée par l'ignorance, qui ne se doute de rien, ni du métier, ni de la tradition, aux naïvetés les plus primitives. Les Cimabuë et les Giotto sont dépassés en raideur archaïque par des pinceaux tout modernes, et Paris, à l'heure qu'il est, renferme une foule de chinois et de gothiques d'une indépendance entière à l'endroit de l'anatomie et de la perspective : bien des dessins, qui auraient pu être tracés sur peau de buffle par un Ioway avec une arête de poisson, ou sur l'argile d'un vase avec une pointe de roseau par un potier étrusque, étalent, pleins de candeur, leurs silhouettes sauvagement baroques, sous la date de 1847 ou 1848.

« Ces exhibitions ont leur bon côté ; elles montrent, quand on arrive aux toiles sérieuses, l'immensité du chemin parcouru ; elle font apprécier à leur valeur les véritables artistes, on leur sait gré alors d'un mérite qu'il est si difficile d'acquérir.

« Et puis ces conceptions bizarres rendues ou trahies par des exécutions incomplètes ou extravagantes, ouvrent des perspectives sur des côtés peu connus de l'esprit humain, sur les steppes, les landes, les marais, les fondrières, les dunes sablonneuses, les collines qui s'effritent, toute la portion inculte, aride, désolée, hérissée, où ne croissent que le chardon, l'ortie, la folle-avoine, les végétations de l'abandon et de la solitude, et dont s'éloignent les voyageurs qui suivent la grande route bordée d'ormes ou la petite sente cotoyée d'aubépine. En marchant au hasard, on court risque de s'égarer, de s'embourber dans les marécages, de tomber dans les tourbières, mais quelquefois aussi l'on rencontre des sites imprévus, on saisit la nature en quelque attitude secrète et charmante qu'elle ne prend pas lorsqu'elle s'attend aux visites.

« Un choix trop épuré ramène fatalement, au bout d'un certain nombre d'années, au convenu, au classique, à l'académique. Une forêt, malgré sa confusion d'arbres, de broussailles et d'herbes, ses inextricables enlacemens de branches, son désordre touffu et luxuriant de végétation, est préférable à ces allées de parc Louis XIV, où les buis tondus aux ciseaux prennent les formes ridiculement symétriques de pots, de caisses ou de colonnes. N'élaguons rien, n'arrachons pas, et au risque qu'il s'y trouve quelque arbre difforme, quelque plante malsaine et monstrueuse, laissons la forêt telle qu'elle est.

« Que chacun traduise son rêve, raconte sa pensée, exprime son sentiment, satisfasse son goût même bizarre, sa fantaisie même insensée sans crainte,

Digitized by Google

sans fausse honte, dans la sincérité de l'homme libre, car nul n'a la conscience complète de son idée, et on la doit communiquer à ses frères pour qu'ils la rectifient si elle est mauvaise, pour qu'ils la consacrent si elle est bonne ; le mot que l'on efface, la figure que l'on gratte eussent peut-être produit un effet merveilleux. Ainsi donc que l'artiste s'abandonne franchement à l'inspiration! plus de réticences, plus de demi-jour, plus d'ambages; que le poëte, le peintre et le statuaire confessent hardiment ce qu'ils ont dans le cœur et dans la tête. Qu'on repousse même jusqu'à cette censure préalable que chacun exerce sur son œuvre avant de la livrer au jour éblouissant de la publicité. Laissons souffler l'Esprit où il veut et ne renvoyons pas si souvent, au nom des règles et des traditions, cet inconnu qui vient à de certains moments nous tirer la plume ou la palette des mains pour mettre dans notre œuvre le mot ou la touche qui fait vivre.

« Artistes, jamais le moment ne fut plus beau. Rien ne gêne maintenant votre envergure ; nagez à plein vol dans l'azur et la lumière, inondez-vous de rayons, enivrez-vous d'air pur, montez comme l'alouette, comme l'épervier, comme l'aigle, plus haut, toujours plus haut ! Posez sur la neige, vierge des sommets inaccessibles, l'empreinte étoilée de vos serres ! Que votre essor entoure la terre comme une écharpe le flanc d'une fiancée! L'univers est à nous, le monde visible, le monde intérieur, les religions, les poésies et les histoires, les civilisations du passé, du présent et de l'avenir, tout ce que l'âme peut rêver ou concevoir.

« O vous qui avez le bonheur d'être jeunes, ne craignez pas votre jeunesse, laissez-vous emporter à la fouge, à l'audace, à l'enthousiasme, à l'amour ! que ces quatre chevaux de flamme entraînent votre char rutilant sur la route de l'Empyrée ! Arrière les timides, avec leurs histoires lamentables de Phaëton et d'Icare, n'ayez pas peur de choir du ciel, c'est déjà beau d'en tomber. Pour en tomber il faut y être. N'arrêtez pas la vie qui court en torrent de pourpre dans vos veines fécondes, ne soyez pas effrayés des battements de votre cœur et du tumulte de votre âme donnant de grands coups d'aile dans sa prison d'argile — la seule prison qui existera désormais — : par la force et la persévérance de vos études, par l'audace et la liberté de votre travail, méritez d'être les artistes de ce siècle colossal et climatérique, de ce grand dix-neuvième siècle, la plus belle époque qu'ait vue le genre humain depuis que la terre amoureuse accomplit sa ronde autour du soleil. Soyez dignes du temps où le génie de l'homme à supprimé la durée, l'espace et la douleur, et fait travailler comme de vils esclaves la vapeur, le fer, la lumière et l'électricité. Si vous le voulez, que seront à côté du nôtre les siècles tant vantés de Périclès, de Léon X et de Louis XIV. — Un grand peuple libre pourra-t-il moins pour l'art qu'une petite ville de l'Attique, un pape et un roi ?

« Ne sommes-nous pas à un instant prodigieux de la vie de l'humanité ? et

Digitized by Google

n'allons-nous pas être comme des dieux, suivant l'expression biblique? Mais, cette fois, ce n'est pas la bouche bleue de venin du serpent qui susurre la parole tentatrice à l'oreille de notre orgueil. Nous prenons enfin possession de notre planète. Les forces de la nature nous appartiennent; bientôt elle n'aura plus de secret pour nous. Une race plus forte que celle des Titans de la fable ou des géants bibliques va couvrir le monde, et nous allons élever, non plus des Babels de confusion, mais des tours d'harmonie, dont l'escalade infatigable atteindra le ciel, cette fois, sans provoquer les colères de Dieu, et qui dépasseront tous les déluges et toutes les barbaries.

« Quel vaste champ est aujourd'hui ouvert à l'artiste! Au lieu de trois ou quatre poncifs grecs et romains, dégradés par une servile reproduction, il a à sa disposition tous les types de la grande famille humaine. L'Orient mystérieux laisse enfin tomber ses barrières et soulève un coin de son voile : tous ces beaux visages si purs, si calmes et si rêveurs à qui l'ombre du harem donne sa fraîche pâleur ou qu'un soleil de feu rend blonds comme de l'argent qu'on recouvrirait d'or, et qui s'évanouissaient dans la solitude et l'oubli sans laisser d'eux une silhouette en image, vont livrer à présent leurs lignes parfaites et leurs nobles profils aux études des artistes et à l'admiration des peuples. Ce monde inconnu, empêché par la religion iconoclaste de l'Islam, de traduire sa pensée avec les formes et les couleurs, grâce aux pérégrinations de nos artistes, commence à nous devenir familier.

« Les scènes de la nature primitive offrent au pinceau mille sujets d'églogues édéniques. O'Tahiti, cette cythère de l'Océanie, voit tous les jours des Vénus ruisselantes d'écume et de perles, poser leurs beaux pieds nus sur les coquillages roses de ses rivages; l'Inde a ses montagnes ciselées en pagodes, ses idoles monstrueuses, ses éléphants blancs qui portent des tours d'or, ses teints de bronze jaune, ses yeux épanouis comme des fleurs noires, ses flots de mousseline, ses nuages de parfums, ses bruissements de bracelets qui tintent aux chevilles des Bayadères, ses escaliers de marbre qui descendent au fleuve sacré, ses tigres rubanés tapis dans les jungles. Les régions boréales elles-mêmes ont leurs froides beautés et leurs grâces neigeuses. L'Amérique, bien que découverte depuis quatre siècles, est encore le Nouveau-Monde; ses hautes Cordilières, ses forêts vierges, ses pampas, ses savanes, ses fleuves géants, ses oiseaux de pierreries et ses races bariolées offrent des sujets d'une inépuisable magnificence.

« Et ce n'est pas seulement dans le spectacle du monde physique que la vapeur nous livre, en faisant des voyages de long cours, de faciles promenades, que les artistes puiseront des inspirations! tous les anciens mythes sont à refaire. Les vieux emblèmes ne signifient plus rien. Il faut créer de toutes pièces un vaste symbolisme qui réponde aux idées et aux besoins du temps, théologique, politique et allégorique. Le christianisme a reçu des interprétations nouvelles ou s'est ravivé aux sources primitives, de façon à ne plus pouvoir être

Digitized by Google

traduit par les types du moyen-âge. Les formules qu'employait la République de l'ancien régime ne peuvent en aucune manière convenir à la nouvelle, et s'en servir serait méconnaître ou fausser les tendances modernes. De même l'ornementation de grands édifices nationaux, la fréquence des fêtes populaires, tout le mouvement d'une vie générale inconnue jusqu'à présent, vont nécessiter de réaliser, sous forme palpable, des idées et des abstractions dont ne s'étaient pas avisés Richardson, Gravelot, César Ripa et les auteurs d'iconographie.

« Loin de croire, comme bien des gens, que l'art ait dit son dernier mot, nous pensons qu'il en est encore à ses bégaiements. — La terre n'est pas vieille, elle n'a guère que six mille ans, — une bagatelle pour une planète, — elle vagit encore et sort à peine de ses langes. Les chefs-d'œuvres que l'on croit impossible d'égaler ne sont à nos yeux que les essais d'un enfant qui donne des espérances. C'est maintenant l'homme qui va travailler, et l'on saura ce que peut la pensée débarrassée de tout joug. De la nature et de la liberté, combinées avec la fantaisie, jailliront des merveilles inattendues, et bientôt le flot de la croyance universelle soulèvera les esprits les plus lourds, comme une onde marine les vaisseaux échoués, et les entraînera vers de nouveaux horizons.

« On sera tout surpris de voir que malgré tant de musées, tant de galeries, tant de bibliothèques, tant de Stanze et de Scuole, l'on ait oublié un si grand nombre d'aspects frappants et d'adorables détails dans le portrait de la nature, cette mère universelle toujours jeune et souriante.

« A l'œuvre donc, heureuses générations, saluez la terre promise, l'île fortunée, l'Eldorado qui émerge étincelant et radieux des brumes matinales.

« Une renaissance plus lumineuse encore que celle qu'ont illustrée Michel-Ange et Raphaël et tous ces immenses génies, aïeux de la pensée moderne, peut s'étoiler du scintillement de vos noms et de vos gloires.

« Sans doute il faut quelque temps pour que ces grands résultats se produisent, mais ils se produiront par la force secrète qui est dans les choses. Sans doute, poëtes et peintres que nous sommes, le tumulte et la fumée que font les événements dans l'Europe étoufferont nos voix et nuageront nos peintures. — Il y aura des luttes, des misères, des souffrances. Beaucoup de nous périront dans la solitude, l'abandon et l'oubli. Qu'importe ! Nulle religion n'est responsable de ses prêtres, nulle théorie de son exécution, nulle politique de ses ministres, nulle liberté du peuple qu'elle délivre. »

Ce qui est vrai pour la France ne l'est pas moins pour la Belgique. Comme le dit fort bien le poëte de *la Comédie de la Mort*, l'excellent arrêté de M. Ledru-Rollin doit être maintenu sans modification aucune ; nous ne verrons plus alors le gouvernement donner des commandes à de soi-disant artistes dont le jury se croit obligé de repousser les toiles, comme cela a eu lieu il y a trois ans pour je ne sais quel chef-d'œuvre d'un M. Dumortier.

Digitized by Google

Que les artistes élisent un jury, mais un jury destiné à présider au placement de tous les objets d'art envoyés à l'exposition: aucun ne doit être refusé; le jugement doit être public pour tous. Que nos peintres, nos statuaires, nos dessinateurs, nos graveurs et nos architectes, se réunissent en assemblée générale à Bruxelles, qu'ils se rendent chez le ministre de l'intérieur et qu'ils réclament eux-mêmes un *jury électif de classement* et non *d'admission*. Il ne faut pas qu'on soit dupe de certaine note publiée, il y a quelque temps à Bruxelles; cette note, qui avait un petit air officiel, émanait d'un journaliste qui n'a aucun rapport avec le gouvernement et qui s'est amusé à attribuer à M. Rogier le projet de faire élire des juges par leurs pairs. Nos renseignements à cet égard sont certains.

En adoptant le système défendu par M. Gautier, et dont les avantages me paraissent incontestables, on rendra un service immense aux arts et à une foule de jeunes gens qui se croient incompris et qui sans aucun doute ne songeront plus à encombrer la carrière, lorsqu'ils auront subi la rude épreuve du jugement public; plus d'un s'empressera, avant la fin de l'exposition, de se donner un état beaucoup plus conforme à son talent. La réalité fera place aux rêves, et les hommes d'avenir, les artistes de mérite oseront seuls, trois ans après, se présenter de nouveau devant le peuple, le plus terrible, le plus juste de tous les critiques.

L. Van Roy.

Paris, 2 mai 1848.

THÉATRES.

L'année théâtrale est ouverte depuis trop peu de temps pour qu'il soit nécessaire de consacrer toute une chronique aux événements qui se sont accomplis dans les parages dramatiques. Ces quelques lignes ne doivent servir qu'à enregistrer les faits que nous ne pourrions ajourner sans tomber dans les vieilles nouvelles et dans les histoires surannées.

Pendant que les vétérans de la Monnaie respiraient l'air tiède et embaumé des belles journées du printemps, pendant que les recrues secouaient la poussière, la fatigue et les enrouements du voyage, une troupe italienne venait offrir une pâture au dilettantisme des amateurs que les charmes lyriques de *Dom Sébastien* n'avaient pas complétement rassasiés. Quand nous disons *troupe*, c'est pour obéir à l'affiche. La prima donna, Mme Montenegro, est l'âme de ce petit personnel musical dont le corps — sans être mauvais — ne sort pas de

Digitized by Google

la ligne si triste de la médiocrité. Mme Montenegro est une artiste de grand talent; sa voix n'a plus l'éclat ni le volume de la première jeunesse, mais le style, le goût, la chaleur, l'expression dramatique et vraie ne laissent rien à désirer. Si son geste tragique est parfois anguleux, sa physionomie mobile, expressive, accuse avec une vivacité extraordinaire, les sentiments les plus passionnés, sans jamais perdre rien de son caratère noble et fier. Voilà la *Norma* de Bellini : Mlle Julien devrait se souvenir de cette leçon qui en vaut bien d'autres.

La saison des *bénéfices* est terminée : voici venir celle des artistes en représentation. Ceci n'est qu'un rapprochement et nullement une comparaison. Le répertoire a tout à perdre en se formant sous les inspirations des bénéficiaires; nos pensionnaires ont tout à gagner en mettant à profit les conseils que le talent vient leur donner. C'est ainsi que nous enverrions volontiers MM. Alexandre et Verdellet à l'école de Montdidier. Ils apprendraient — M. Alexandre, surtout — comment un artiste doit comprendre l'ensemble d'une création; comment on peut indiquer et même accuser nettement les détails les plus fins et les plus délicats sans tomber dans le papillotage et la minutie; comment on lance le mot, la phrase, la scène à effets, sans gêne, sans efforts, sans avoir l'air d'en prévenir le public qui aurait bien le droit de se fâcher de l'espèce de défiance où l'on tient ses facultés intelligentes et sensitives; ils y verraient enfin que l'emphase n'est pas de la noblesse, — la boursoufflure, du dramatique — et le bredouillement, de la verve.

M. Bettini — lui, — n'apprendra pas à chanter à nos artistes lyriques, et ce pour une raison bien simple; c'est qu'il a lui-même beaucoup à apprendre. M. Bettini a de la voix, beaucoup de voix, dit-on; trop de voix, ajoutent même ceux qui ont entendu *Robert Bruce* à Paris. La première apparition de M. Bettini dans *Robert le Diable* n'a pu donner raison à aucun de ces préopinants. Après avoir chanté le premier acte, très-sagement et sans aucune espèce d'éclat, M. Bettini s'est vu saisi par un de ces enrouements tenaces qui éraillent la gorge du chanteur et font tousser sympathiquement les auditeurs; partie remise, mais non perdue, nous l'espérons.

Les rentrées se sont faites jusqu'à présent sans opposition; il y a des bravos et des bravos chaleureux pour tout le monde : tant mieux, si tout le monde — public et artistes — conserve et entretient précieusement cette entente cordiale. Les débuts sont heureux. Mme Hillen et M. Bolzary — basse comique — ont été applaudis dans le *Barbier de Séville*. Tout s'annonce bien pour la nouvelle direction, qui a tenu une partie de ses promesses en résiliant les engagements contre lesquels l'opinion s'élevait avec justice. Il reste à résoudre des questions très-importantes qui trouveront leur place dans notre prochaine livraison. Nous ne voulons pas aborder l'examen de la troupe de comédie et de

Digitized by Google

drame, ce serait long, pénible et triste; attendons un mois, et des réformes — nécessaires — seront peut-être apportées par l'initiative du directeur.

M. Duprez n'a pas plus à se plaindre de la presse que du public; partout il rencontre un bienveillant appui, et cependant son avènement à la direction a été marqué par une mesure qui enlève à la presse une partie des priviléges bien légitimes que les administrations précédentes n'avaient jamais contestés. Bien des abus scandaleux, bien des *entrées* parasites se glissaient chaque soir dans les théâtres, mais les réformes auraient dû être apportées sur ce point avec plus de tact et de prudence. C'est dans l'intérêt du directeur que nous parlons de ces faits. *Toute* la presse — nous nous permettons de le dire — n'apporte pas *toujours* dans ses jugements l'indépendance et l'impartialité que nous tenons à honneur de respecter et de faire respecter partout et toujours. Si cette mesure frappe un de nos collaborateurs, nos lecteurs ne verront pas dans ces colonnes un changement d'allures qui puisse leur faire croire à des représailles dont plus d'un journal ne se fera pas faute.

M. Duprez rejette tout sur le compte du conseil communal, et, ma foi, ce bon conseil communal nous paraissait bien capable d'avoir provoqué et mis à exécution cette razzia inattendue. Avions nous accusé trop tôt ces excellents conseillers? Nous ne savons; mais au premier mot qui touche cette corde chez un de nos honorables édiles, on vous envoie à qui? — A Monsieur Duprez, qui vous renvoie au conseil communal. Il faut pour se prêter à ce jeu d'Hérode et Pilate une longanimité divine que nous n'avons point. Nous laisserons passer la justice du conseil ou de M. Duprez; celui qui écrit ces lignes joindra à l'avenir le bagage tragique et comique à son butin musical, et si d'aucuns veulent lui dénier une compétence qu'il avoue n'avoir jamais mis à l'épreuve, il est certain du moins d'apporter dans ses appréciations, la justice sévère pour les endurcis, bienveillante pour les égarés, l'impartialité dégagée de toute influence qui a été et sera toujours la règle immuable de toute critique.

— Le théâtre du Vaudeville appelle à lui les admirateurs de Mlle Dejazet. Il ne faut rien moins que l'esprit et la verve toujours jeune de cette inimitable artiste pour faire oublier le cadre grotesque et bouffon, l'entourage ridicule que forment ces petits cabotins de province. Si le Vaudeville veut sérieusement perdre sa mauvaise réputation pour reconquérir le titre de théâtre, on doit faire procéder dans la salle et dans le personnel de la rue de l'Évêque à un nettoyage général, qui réclamerait pour ce nouveau *palais* d'Augias le balai vigoureux et ferme d'un Hercule directorial. On parle du retour de M. David le plastique. — N'en parlons plus.

— Le théâtre des Nouveautés va ouvrir ses portes; le Cirque achète des chevaux et recrute des romains et des grecs pour écouter les confidences de la famille

Digitized by Google

Félix et donner la réplique à Mlle Rachel. Vous voyez que l'horizon dramatique est chargé d'événements.

La troupe de M. Quélus débutera dans quelques jours. Le nouveau directeur des Galeries nous paraît animé des meilleures intentions, et nous applaudissons de tout cœur à l'appel qu'il a fait à notre jeune littérature. Cet appel a été entendu; MM. Wacken, Guilliaume et bien d'autres s'empresseront d'y répondre. Voilà certes un directeur audacieux; il ose élever bien haut cette bannière littéraire qu'un gouvernement libéral et éclairé laisse traîner derrière lui dans sa marche timide et incertaine. Voilà un directeur de théâtres qui aura dans ses bureaux un carton étiqueté — *Encouragements à la littérature dramatique* — carton que vous chercherez en vain dans le cabinet du directeur des Lettres et Beaux-Arts. Il y a dans ce fait une violation d'usages, une sorte d'empiétement sur les droits et les devoirs de l'État, dont l'impunité démontre mieux que bien des phrases de l'*Indépendance — qui pourrait être* BELGE, — toute l'étendue du régime de liberté — littéraire — sous lequel nous avons le bonheur de vivre et de prospérer.

L'ouverture du théâtre des Galeries Saint-Hubert sous la direction de M. Quélus est irrévocablement fixée au jeudi 18 mai. Le spectacle est ainsi composé : 1° *Un discours d'ouverture ou théâtre des Galeries,* prologue en un acte et en vers, par M***. 2° *Au bout du monde au la première poste,* vaudeville en un acte, par M. Théaulon. — 3° Intermède. — 4° *Le colonel Sertorius ou les secondes noces du Seigneur Pandolphe,* comédie chimérique en trois actes et en prose par M***. — 5° *Trois têtes dans un bonnet,* vaudeville en un acte par M. Vernet.

De nombreux embellissements ont été exécutés au théâtre des Galeries; les couloirs ont été repeints, le mur qui séparait l'entrée du passage du roi de l'entrée principale de la rue de l'Écuyer, a été abattu. Le parquet qui ressemblait au parterre le plus incommode, est devenu très-confortortable; des dossiers ont été adaptés aux banquettes, etc., etc.

Le public, nous n'en doutons pas, récompensera dignement les efforts de M. Quélus.

La Revue publiera dans sa livraison de juin le discours d'ouverture du théâtre des Galeries.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

— MM. Léon Wocquier et Fransquinet viennent de fonder à Louvain, un recueil mensuel, intitulé *Revue des Étudiants*. Nous remarquons dans le prospectus ce passage auquel nous applaudissons :

« Conçue dans une pensée large et généreuse, l'œuvre que nous entreprenons sera, — nous l'espérons, — le lien qui rapprochera la jeunesse universitaire belge, disséminée dans quatre établissements que la rivalité ou l'esprit de parti a longtemps séparés. »

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que cette entreprise nouvelle ne privera pas la *Revue de Belgique* de la collaboration de M. Léon Wocquier.

— Les artistes qui veulent jouir des avantages de l'exposition nationale des Beaux-Arts, doivent y envoyer leurs tableaux avant le 15 juillet prochain. Le Salon belge promet cette année de ne pas rester en dessous de sa brillante réputation.

M. Portaels se propose d'y exposer une grande toile, *Les sources taries*, sujet emprunté à la Bible; une *Agar dans le désert*, tableau qu'il a compris et traité d'une manière tout à fait neuve, et une Almée, brillant portrait d'une de ces filles aimées de l'Orient.

Wiertz dont le pinceau est aussi fécond qu'original, ne nous fera pas défaut. Mais la plupart de ses tableaux, vu leurs grandes dimensions, seront exposés dans les ateliers de la Société du Renard, rue St-Ghislain à Bruxelles. *Une fuite en Égypte*, destinée à l'église de St-Joseph, le *Triomphe du Christ*, toile colossale, assurent, nous dit-on, de nouveaux succès au peintre à qui nous devons déjà *Patrocle* et *La chute des Titans*.

Nous avons remarqué dans l'atelier de M. Étienne Wauquier une bacchanale à laquelle il ne manque que la dernière main. Nous espérons bien la revoir au Salon.

Eugène Verboeckhoven, outre ces charmants tableaux dont le genre lui appartient, nous promet des portraits en camaïeu, parmi lesquels on distingue ceux de Soliman-Pacha et de Shadow.

Lauters enverra à l'exposition un tableau commandé par le duc d'Aremberg et bon nombre de ces admirables pastels dont il a seul le secret.

Digitized by Google

La foule s'arrêtera sans doute aussi devant deux excellentes toiles des frères Tschaggeny, la *Mort du trompette,* et *Une jeune fille poursuivie par un taureau,* dont les juges les plus sévères se montrent satisfaits.

M. Tavernier complète en ce moment une série de paysages, qui lui vaudra de nouveaux éloges, si la critique veut bien encore se montrer impartiale envers lui.

M. Alfred de Knyff, jeune paysagiste, va débuter, nous assure-t-on, à l'exposition de cette année. Ses brillants dessins, que nous avons remarqués chez un de nos principaux éditeurs, M. Daems-Schoy, donnent de lui la meilleur opinion.

M. Schubert nous offrira encore quelques-uns de ses beaux portraits lithographiés, aussi recommandables par l'exécution que par la ressemblance.

On parle aussi des statues de M. Devigne-Quyo et des miniatures de M. Ed. Delatour.

Espérons qu'Eugène Simonis, le plus actif comme le plus distingué de nos statuaires, nous fera admirer encore cette année quelque œuvre nouvelle.

— Nous avons reçu une brochure écrite avec toute la chaleur de la conviction, toute la verve du talent. Elle a pour titre: le Livre de la Nationalité; elle est signée : un Béotien. Il est a remarquer que les écrivains de mérite sont ceux qui se cachent le plus volontiers sous le voile de l'anonyme. L'espace nous a manqué aujourd'hui pour rendre compte de ce petit volume plein de beaux sentiments; nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

— Nous regrettons de ne pouvoir parler longuement des nouvelles chansons que vient de faire paraître Antoine Clesse, le poëte-ouvrier. Ce recueil, comme tous ceux que le chantre montois a publiés déjà, offre des pages remarquables à plus d'un titre. Nous y reviendrons.

— Ainsi que l'annonce M. Jules Perrier dans son article : *Un journal belge,* nous adressons à nos abonnés, avec la livraison de ce jour, deux extraits de la *Belgique Judiciaire.* Ils pourront, en les parcourant, apprendre l'issue des débats qui se sont élevés entre M. Perrot et l'un des directeurs de la *Revue,* entre la *Revue* et le fisc.

Digitized by Google

UN DISCOURS D'OUVERTURE,

PROLOGUE,

PAR M. ÉDOUARD WACKEN,

Représenté pour la première fois au théâtre des Galeries Saint-Hubert, le 18 mai 1848.

DISTRIBUTION :

Le directeur.	MM. QUÉLUS.
Un monsieur.	ADOLPHE.
Un ami de l'auteur.	BARTHOLY.
L'Arnal de la troupe.	MORTREUIL.
Le souffleur.	BARDOU.
Acteurs et actrices.	

(LE THÉATRE.)

Le Directeur, s'avançant un papier à la main, après les saluts de rigueur.

« Messieurs,
« Nous venons de nos jeux vous offrir les prémices ;
« Nos juges indulgents vont prononcer sur nous ;
« Déjà le régisseur, ce tyran des coulisses,
« Toujours sur le qui-vive, et toujours en courroux,
« En nous avertissant par les trois coups d'usage
« Au cœur des plus hardis a glacé le courage...

UN MONSIEUR, *dans une loge.*

Eh! mais, c'est un discours...

UN AMI DE L'AUTEUR, *dans la salle.*

Silence donc !

LE DIRECTEUR.

« Messieurs..

Digitized by Google

LE MONSIEUR.

Un discours, c'est bien long, mais c'est bien ennuyeux.

L'AMI DE L'AUTEUR.

A la porte !

LE DIRECTEUR.

Monsieur, un peu de patience;
Ce ne sera pas long. L'auteur, en conscience,
A composer ces vers a passé tout un soir,
Et le pauvre garçon serait au désespoir
S'il ne les confiait à quelque oreille amie.
— Il n'est membre, d'ailleurs, d'aucune académie.

LE MONSIEUR.

S'il veut lire ses vers, qu'il me donne à dîner.
Au rôle d'auditeur je puis me résigner
A table seulement, — tandis que je digère.
Mais ici, non !

LE DIRECTEUR.

Monsieur me permettra, j'espère,
De dire ici quel but je me suis proposé,
Quel rigoureux devoir je crois m'être imposé
En ouvrant mon théâtre...

LE MONSIEUR.

A quoi bon ce théâtre?
Nous en avions deux, — trois !

LE DIRECTEUR.

Vous en aurez donc quatre :
Faut-il s'en effrayer? Loin de moi le dessein
De faire concurrence au directeur voisin !
Nous pouvons exister sans nous tuer l'un l'autre.
Le genre qu'il exploite est différent du nôtre;
La sylphide légère, au vol si gracieux,
Chez lui vient s'arrêter en descendant des cieux;
La syrène, enchaînant le parterre et les stalles,
Déroule son collier de perles musicales;

Digitized by Google

La salle retentit d'harmonieux soupirs,
De danses, de concerts, — tyranniques plaisirs
Qui, réservant pour eux le profit et la gloire,
Du grand art de Molière ont fait un accessoire.
Notre scène modeste et d'un facile accès
A la littérature emprunte ses succès...
— M'écoutez-vous, monsieur?

LE MONSIEUR.

Quelle rage est la vôtre!
C'est encore un discours! ma foi, j'aimais mieux l'autre.
Voulez-vous tout de bon mériter notre appui?
De vos phrases, monsieur, épargnez-nous l'ennui;
Et mettant de côté tous ces vains artifices,
Montrez-nous vos acteurs!... et surtout vos actrices.

LE DIRECTEUR.

Les voici; vos désirs sont pour eux une loi.

(*Entre toute la troupe.*)

LE MONSIEUR, *lorgnant.*

Hé! pas mal!...

LE DIRECTEUR.

Ils sont tous dévoués, comme moi,
Au public éclairé dont l'appui nous honore.

LE MONSIEUR.

Le dévoûment, c'est bien. Je crois qu'il est encore
Une autre qualité qu'on a droit d'exiger :
C'est le talent.

LE DIRECTEUR.

Monsieur, vous pourrez en juger.
A faire de son mieux du moins on s'étudie.

L'ARNAL *de la troupe, regardant la loge.*

Tiens, tiens! ce monsieur joue aussi la comédie?
Il a des planches, mais il grasseie en parlant.

Digitized by Google

LE MONSIEUR.

Hé! mon petit monsieur, je vous trouve insolent.

L'ARNAL.

Moi, monsieur, je vous trouve amusant et folâtre.
Vous n'êtes pas bien là; venez donc au théâtre.

LE MONSIEUR.

Soit! je vous prends au mot.

(*Il quitte sa loge.*)

L'ARNAL.

Il y vient, par ma foi!
Eh bien! nous allons rire.

LE DIRECTEUR, *aux artistes.*

Amis, écoutez-moi.
Ce soir vous débutez, et l'épreuve commence.
Ne vous effrayez point; vous êtes en présence
D'un public qui toujours d'un accueil gracieux
Paya l'artiste honnête et consciencieux.
Quels efforts ne seraient compensés par la gloire
De plaire à ce public? Ah! vous pouvez m'en croire,
De nos humbles travaux c'est le prix le plus doux!
Je le sais! demandez à ceux qui parmi vous
Ont eu l'insigne honneur d'obtenir son suffrage?
N'est-ce pas, mes amis, chacun de vous s'engage
A lui vouer ses soins et ses veilles?

L'ARNAL.

Toujours!

LE DIRECTEUR.

J'y compte. — Et maintenant je reprends mon discours.
(*Il remonte la scène, salue de nouveau et s'avance vers la rampe.*)
— « Messieurs... »

(*Bruit dans la coulisse.*)

LE MONSIEUR, *entrant en scène.*

Quel casse-cou, monsieur, que vos coulisses!
Tringles et paravents, trappes et précipices,
C'est à n'en pas sortir! Grâce à Dieu, me voici!..

Digitized by Google

L'ARNAL, *lui offrant un siége.*

Faites-moi le plaisir de vous asseoir.

LE MONSIEUR, *s'asseyant.*

Merci ;

Allez au diable.

(*Au directeur.*)

Eh bien ! monsieur, je vous écoute.
Vous avez des projets magnifiques, sans doute ;
Je pourrai là-dessus vous donner mes avis.
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis,
Et de vous obliger j'ai la plus grande envie.

LE DIRECTEUR, *s'asseyant près de lui.*

Le théâtre est, monsieur, l'étude de ma vie :
A d'ignobles Pont-neuf si j'allais le livrer
Je croirais l'avilir et le déshonorer.
J'aime mieux une vieille et franche comédie,
Une pièce touchante, autrefois applaudie,
Quelque gai vaudeville à présent oublié.....

LE MONSIEUR.

Ce sera du nouveau.

LE DIRECTEUR.

Je proscris, sans pitié,
De grossiers quolibets tout ce ramas obscène
Qui depuis trop longtemps a dégradé la scène.
En me pressant un peu, je pourrais vous offrir
Tant de pièces qu'un soir a vu naître et mourir :
Mais de ces nouveautés je fais un choix sévère.
Une fille viendra, conduite par sa mère,
S'asseoir joyeusement, sans redouter l'affront
Des propos qu'on entend la rougeur sur le front,
Et qui jettent l'effroi dans les âmes novices.
Le théâtre n'est pas une école de vices ;
C'est l'école des mœurs !

Digitized by Google

LE MONSIEUR.

Ah ! vous avez raison.
Mais passons là-dessus, monsieur, je suis garçon.

LE DIRECTEUR.

Suffit-il cependant que l'art soit pur, austère ?
Non ; il doit aujourd'hui se rendre populaire.
L'art n'est plus le plaisir des riches, des heureux ;
Il devient un besoin pour tout cœur généreux ;
Il faut qu'ici le peuple ait une large place ;
De ses rudes travaux il faut qu'il se délasse,
Qu'il jouisse à son tour, après un dur labeur,
Des nobles voluptés de l'esprit et du cœur.
— Or, pour lui rendre enfin le théâtre accessible,
Nous en mettons l'entrée au plus bas prix possible...

LE MONSIEUR.

Je vous attendais là ! — Vous voulez, je le vois,
Nous rendre les chefs-d'œuvre applaudis autrefois ;
Une telle pensée est pleine de sagesse,
Oui ! mais le peuple, à qui ce théâtre s'adresse,
Pourra-t-il vous comprendre ?

LE DIRECTEUR, *se levant.*

Ah ! vous lui faites tort :
Connaissez mieux ce peuple intelligent et fort !
Un chant mélodieux le transporte et l'enflamme ;
Toute noble pensée est faite pour son âme !
— Qui garde avec amour, avec émotion,
L'éternel souvenir d'une grande action ?
C'est le peuple ! — Et qui donc sur le front du génie
Vient poser la couronne immortelle et bénie ?
Le peuple ! — Quand, luttant contre le goût du jour,
Molière était en butte aux brocards de la cour ;
Lorsque le grand Corneille offusquait de sa gloire
Un prêtre tout-puissant, de sanglante mémoire, —

Digitized by Google

Qui vengeait ces géants harcelés par des nains?
Qui leur disait : courage ! et leur battait des mains?
Le peuple ! toujours lui ! — Dans ce brillant théâtre
Où les applaudissait un public idolâtre,
Où Paris chaque soir accourait à grands flots,
Leurs accents, depuis lors, moururent sans échos.....
Mais naguère, leur voix fut encore accueillie
Par une foule immense, émue et recueillie;
Aux applaudissements la salle s'ébranla,
Molière était compris .... Car le peuple était là !

LE MONSIEUR, *se levant.*

A de telles raisons je n'ai rien à redire.
Comptez sur mon appui; cela doit vous suffire,
Adieu. Dans vos desseins persévérez toujours.

(*Il s'éloigne.*)

LE DIRECTEUR.

Grand'merci !

(*Aux artistes.*)

Je puis lire à présent mon discours,
Et ce n'est pas sans peine.... Enfin !

(*Il déroule son papier et s'avance vers le public.*)

L'AMI DE L'AUTEUR, *dans la salle.*

Messieurs !...

LE SOUFFLEUR, *sortant à demi de son trou.*

De grâce,
Si vous voulez souffler, monsieur, prenez ma place !

L'ARNAL.

C'est l'ami de l'auteur ! enchanté de vous voir....

L'AMI.

Il n'est plus question de discours pour ce soir;
Mon ami prend enfin le parti raisonnable :
Il retire ses vers.

Digitized by Google

LE SOUFFLEUR.

Eh bien ! c'est fort aimable.

L'AMI DE L'AUTEUR

On voudra l'excuser.....

LE SOUFFLEUR.

Comment donc ! il fait bien ;
Franchement, entre nous, ses vers ne valent rien.
— Qu'en pensez-vous, messieurs ?

LE DIRECTEUR.

Il aurait pu mieux faire.
Qu'il nous offre le fruit d'une étude sévère :
Il ne doit pas frapper à notre porte en vain.
Nous irons au devant de tout jeune écrivain
Qui pourra faire un jour honneur à sa patrie.
Cette terre féconde et riche d'industrie
Brille aussi par les arts ! elle peut s'applaudir
Des Grétry, des Rubens.... Sa gloire doit grandir :
Près de ces noms fameux que l'Europe répète,
La Belgique inscrira plus d'un nom de poëte ;
Mais au lieu d'enchaîner l'aiglon audacieux,
Laissons-le, libre et fier, s'élancer vers les cieux.

(*au public.*)

Vous, messieurs, confirmez ce soir mon espérance ;
L'artiste se souvient de votre bienveillance,
Messieurs, soyez encore indulgents aujourd'hui :
Daignez au directeur accorder votre appui.

Digitized by Google

TROISIÈME ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES EUROPÉENS [1].

(SUITE.)

IV. *Jonction des races européennes et asiatiques.*

Maintenant que nous nous sommes assuré de l'existence de deux espèces d'hommes, dans la moitié septentrionale de l'Europe; maintenant que nous avons déterminé le point de départ de chacune de ces espèces, il nous reste à demander à l'histoire vers quelle époque et dans quelles circonstances, les races asiatiques et européennes, s'étant rapprochées, couvrirent l'espace qui les séparait. Peut-être cet espace avait-il été franchi depuis longtemps, vers l'extrême nord, par les Lapons, les Samoïèdes, par quelques-unes de ces hordes nomades qui parcourent de grandes distances sur la glace; mais toutes ces hordes appartiennent à des races essentiellement subalternes, auxquelles il n'est permis d'attribuer aucune influence sur les destinées de la race scandinave ou tudesque. Quant aux tribus scythiques et slavonnes du Pont-Euxin, c'est à tort qu'on a supposé que leur jonction avec les peuples autochthones se fût opérée exclusivement par le nord et à une époque très-reculée. Lorsque ce grand événement s'accomplit, les Teutons n'habitaient au-dessus de l'Elbe, que la partie méridionale de la Suède, les îles du Danemarck, le Jutland,

[1] Voir le numéro précédent, page 105.

Digitized by Google

le Schlesswig et le Holstein[1]; tandis qu'en-deçà de l'Elbe, ils s'étaient répandus le long de l'Océan, en s'élargissant de manière à venir occuper les deux rives du Rhin, depuis son embouchure jusqu'à proximité de la Lahne ou du Mein. Ils avaient même chassé les Celtes de toute la partie septentrionale de la Gaule qui correspond aux royaumes actuels de Belgique et des Pays-Bas, et dès lors ils s'étaient rendus maîtres de ces contrées.

Entre les limites des Teutons et celles des populations scythiques et slavonnes se trouvait une immense forêt, dans laquelle une autre race s'était infiltrée, en avançant du sud au nord. A une époque très-reculée, la race celtique, qui s'était multipliée entre les Pyrénées, les Alpes, le Rhin et l'Océan, déborda sur l'Espagne, sur l'Italie, le Norique, la Pannonie, la Mœsie, se jeta dans la Thrace et jusque dans l'Asie mineure[2]; elle franchit en même temps le Danube, s'enfonça dans la forêt hercynienne et gagna la Bohême. Le nom de *Boïo-heim* atteste suffisamment le séjour qu'y firent les Boïes, qui étaient originaires des bords de la Garonne[3]. Tacite rapporte que d'autres Celtes, les Helvètes, occupèrent les champs situés entre la

[2] La race tudesque ou scandinave avait si peu de tendance à se répandre dans la direction du nord-est que ce ne fut qu'au moyen-âge qu'elle visita la côte orientale de la Baltique. Le plus ancien monument de ses relations avec ces contrées, qu'elle appelait *Austur-Rike*, royaume d'Orient, ou *Austur-weg*, chemin de l'orient, est une lettre d'Erik de Danemarck, de l'an 1095, conservée dans les archives de la noblesse d'Esthonie. En 1158, un bâtiment brêmois fut poussé par une tempête dans le golfe de Livonie vers l'embouchure de la Dwina. Les Lives, qui habitaient ce pays, étaient encore à demi sauvages, et ce fut une colonie brêmoise qui y fonda la ville de Riga. En 1196, Canut VI, roi de Danemarck, subjugua les Wendes, de la Poméranie, et fit une expédition contre l'Esthonie. Son frère Waldemar II soumit la Livonie, en 1220; et enfin les chevaliers teutoniques se rendirent maîtres de ce pays et de la Courlande, en 1230 et 1240. Waldemar III leur vendit l'Esthonie, en 1346. (ALTMEYER, *Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe*. Bruxelles, 1840.

[2] Tite Live, V, 34.

[3] Le langage des Boïens, dit Tite Live, différait peu de celui des Gaulois. (XXI, 30, 32; XI, 57.)

Digitized by Google

forêt hercynienne, le Rhin et le Mein, c'est-à-dire toute la rive gauche de cette rivière depuis la Bohême jusqu'à son confluent dans le Rhin [1]. Les Taurisques, les Scordisques, les Bastarnes étaient Celtes [2], de même que les Carnutes, qui laissèrent leur nom à la ville de Carnuntes, entre Vienne et Presbourg.

Les Androphages, qu'Hérodote dit être une nation particulière *et nullement Scythe,* et qu'il place sur les rives du Borysthène, au-delà des Scythes cultivateurs, ont aussi une physionomie celtique. « Il n'est point d'hommes qui aient des mœurs plus sauvages, dit Hérodote; ils ne connaissent ni les lois ni la justice. Ils sont nomades. Leurs habits ressemblent à ceux des Scythes; mais ils ont une langue particulière. De tous les peuples dont je viens de parler, ce sont les seuls qui mangent de la chair humaine [3]. »

Ces mœurs étaient à peu près celles des Taures, qui avaient avec les Taurisques plus d'un trait de ressemblance, indépendamment de leur nom. On se rappelle que ce peuple se trouvait entre les Scythes et les Gètes, lors de l'expédition de Darius; il occupait précisément la position où plus tard on connut les Taurisques; il pouvait y être venu en descendant le cours du Danube. Ainsi que tous les peuples celtiques, les Taures sacrifiaient des victimes humaines; ils coupaient la tête à leurs prisonniers de guerre, emportaient chez eux ce trophée et le mettaient au bout d'une perche sur leur maison [4], comme faisaient encore les Gaulois au temps de César.

C'était une affreuse race que cette race celtique: sortie à l'état sauvage de l'Asie civilisée, elle resta sauvage, ou du moins elle ne parvint jamais qu'à un degré de civilisation très-borné. C'est à son histoire, si l'on en croit M. de Pétigny [5], qu'appartiennent les sacri-

[1] *De moribus Germanorum*, XXVIII.

[2] Strabon, L. VII. Suivant Justin (L. IV), les Scordisques descendaient des Gaulois qui avaient attaqué Delphes, et Tite Live affirme que les Bastarnes parlaient la même langue que les Scordisques.

[3] Hérodote, L. IV, 106.

[4] *Idem*, L. IV, 103.

[5] *Études sur l'époque mérovingienne.* Introduction historique. Paris, 1843.

Digitized by Google

fices sanglants de la Tauride ; ce sont également ses rites qu'Homère a décrits, lorsqu'il nous a peint Ulysse creusant une fosse qu'il remplit de sang pour abreuver les âmes des morts. Diodore de Sicile, en parlant de leurs incursions dans l'Asie, dit qu'ils sont si féroces qu'ils passent pour dévorer des hommes [1]. Dans la Gaule, depuis l'an 1580 avant Jésus-Christ, les Phéniciens avaient tenté d'adoucir leurs mœurs ; les Rhodiens, les Phocéens étaient venus ensuite fonder des établissements commerciaux parmi eux. Pénétrant dans le pays par le Rhône, la Loire, la Seine, la Garonne, ils avaient essayé de leur inspirer le goût des arts et du commerce ; ils n'étaient pas même parvenus à diminuer le nombre des sacrifices humains, qui étaient les cérémonies habituelles du culte.

Cette manière de se rendre agréable à la divinité ne cessa d'être en usage que quand les Romains eurent supprimé le druidisme. De même que les prêtres égyptiens, les Druides, qui gouvernaient les Celtes, affectaient de se livrer à l'étude de la physique, de l'astronomie, de la métaphysique et de la médecine. Le monopole de la science était pour eux un moyen d'en étouffer le germe. Ils avaient soin de maintenir le peuple dans l'ignorance la plus profonde, de crainte que la foi ne vînt à s'altérer. Leur sollicitude à ce sujet fut portée si loin qu'ils défendirent à leurs adeptes jusqu'à l'usage de l'écriture. C'étaient les mêmes tendances que celles qui se manifestèrent dans tous les temps parmi les ministres des cultes orientaux que l'Europe adopta. Du reste, les Druides avaient aussi les mêmes idées sur le nombre trois appliqué à la divinité, sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection des morts et sur la vie future dans un autre monde ; ils excommuniaient, ils brûlaient les incrédules, comme firent les prêtres espagnols, à une époque où l'esprit celtique parut triompher dans cette partie de l'Europe.

Les populations asiatiques du Pont-Euxin, dont il est fait mention dans Hérodote, se trouvaient donc enveloppées par les Celtes au Sud et à l'Ouest. Hérodote le savait bien, puisqu'il dit, en faisant la description du cours du Danube, dont il ne connaissait qu'une faible étendue :

[1] Dom Bousquet, t. 1, p. 309.

Digitized by Google

« L'Ister prend sa source dans le pays des Celtes, les derniers peuples de l'Europe du côté de l'Occident [1]. » La Neuride, dont il parle et qu'il dit séparée de la Scythie par le lac dans lequel le Tyras prend sa source, rappelle singulièrement le Norique; et les Neures, qui occupaient précisément, aux pieds des monts Karpathes, le pays où plus tard l'on connut les Bastarnes, pourraient bien être les pères de ceux-ci, portant le nom du lieu où ils avaient séjourné primitivement.

Cela est d'autant plus vraisemblable que les Neures de ce temps étaient en relation intime avec les Budins ou Budions d'Hérodote, et que les Bastarnes eurent également pour voisin un peuple que Ptolémée appelle Bodènes. Du reste, Hérodote représente les Neures et les Budins comme essentiellement étrangers à la race scythique. Les Scythes racontaient, dit-il, que chaque Neure se changeait une fois par an en loup, pour quelques jours, et qu'il reprenait ensuite sa première forme. Les Budins étaient aussi une nation extraordinaire, qui se peignait le corps en bleu et en rouge, qui se disait autochthone et qui parlait une langue inintelligible.

Ces particularités ne détruisent pas la tradition, plus ou moins fabuleuse dans ses détails, qui fixe au septième siècle avant notre ère l'époque de la double émigration celtique de Bellovèse et de Sigovèse. Ce ne fut même qu'au temps d'Alexandre, vers l'an 336 avant Jésus-Christ, que les tribus de cette race commencèrent à jouer un rôle dans l'histoire. Cette date, qui coïncide avec celle de l'expulsion des Volks ou Bolgs par les Teutons, semble indiquer, de la part de ceux-ci, un mouvement d'agression produit sans doute par le développement de leur race. Peut-être est-ce ce mouvement qui précipita les Celtes dans la direction de l'Est, et qui les fit rencontrer Alexandre vers l'embouchure du Danube.

Mais d'un autre côté, les tribus probablement slavonnes, connues sous la dénomination générale de Gètes et qui, dès le temps de Darius, occupaient la rive droite du Danube, s'étaient également multipliées. Elles avaient franchi le fleuve et s'étaient établies sur

[1] Hérodote, L. IV, 49.

Digitized by Google

sa rive gauche. Alexandre-le-Grand chassa de l'île de Peuke ceux des Gètes qui portaient le nom de Triballes et les dispersa dans les steppes. Peu de temps après, ils occupaient tout le pays situé entre le Danube et le Dniestr. Les Scythes, qui devaient bientôt disparaître et s'enfoncer dans le Nord, s'étaient déjà retirés au-delà de ce dernier fleuve. Les Tyrigètes ou Gètes du Tyras s'étendaient le long du Dniestr, jusqu'à proximité des Karpathes, où ils confinaient aux Bastarnes [1]. Au Sud de ceux-ci, dans la forêt hercynienne ou dans la Bohême, habitaient les Boïes, et enfin d'autres tribus de même race occupaient toute la rive droite du Danube.

Telle était la situation des grandes races humaines en Europe, quand s'opéra le mouvement qui devait mettre en contact l'élément autochthone et l'élément asiatique. La race slavonne avait pris, sous le nom de Gètes, un développement considérable et avait fait reculer vers le Nord la race scythique; tandis qu'à l'occident la race tudesque, en s'étendant vers le Sud, s'était rapprochée de la race celtique. Les Celtes du Nord se trouvaient ainsi placés entre deux races ennemies. Ils couvraient les Teutons à l'Orient, depuis le Rhin jusqu'à l'Oder, quand les Gètes commencèrent à s'avancer dans la direction de l'Est à l'Ouest. Les Bastarnes, qui reçurent leur premier choc, furent les premiers désorganisés, et puis les Boïes; enfin toutes les populations celtiques de ces contrées succombèrent les unes après les autres. Les principaux débris de cette race se retirèrent sur le Danube, d'où on les vit partir, en 280, pour se jeter en Illyrie, en Pannonie, en Thrace, pénétrer dans la Macédoine, et faire trembler la Grèce; tandis qu'une autre horde de Celtes se dirigea sur Byzance, traversa l'Hellespont et alla fonder dans l'Asie-Mineure le royaume des Galates.

Les tribus celtiques qui prirent part à ces expéditions, portaient des noms divers : il y avait parmi elles des Autariens, des Tolisto-Boïes, des Wotures, des Ambitues, des Trochmes, des Teutobodiakes, des Tectosages, des Egosages, des Sénons et, ce qui est particulièrement à noter, des Cimbres [2]. On retrouve, à une époque

[1] Strabon, liv. VII.

[2] Appian. *De Reb.* III, IV. Pline *hist. natur.* V, 42.

Digitized by Google

plus rapprochée, des Boïes dans les Alpes et des Bastarnes dans la Dardanie. Ceux-ci combattirent sous les drapeaux de Persée, successeur de Philippe III, lorsque les Romains envahirent la Macédoine; les Boïes et les Sénons ou Sénonais s'étaient joints à Annibal, dans la première guerre punique [1]. Enfin l'on sait les efforts de Mithridate pour engager les Cimbres, les Bastarnes, les Scythes et les Sarmates à former une ligue générale contre les Romains. Ce fut vers cette époque qu'un allié de Mithridate, un Scythe qui devint célèbre sous le nom de Sig ou d'Odin, chassé par les armées romaines, passa dans le Nord, gagna les bords de la Baltique alors occupés par les Lapons, et parvint à se jeter dans la Scandinavie.

Odin était un de ces fils de Dieu, une de ces incarnations divines dont l'histoire de l'Orient foisonne. Les Scandinaves adoptèrent son culte et ses traditions mythologiques, sans cependant se mêler aux Tschudes qu'il avait amenés avec lui [2]. Ceux-ci prirent le nom prétentieux de *Jotna* ou *Gothe,* dieux, sans doute pour se distinguer des *Menn* ou *Man,* désignation propre à la race tudesque. La partie de la Suède qu'ils habitèrent fut appelée *Jotna-heim,* pays des Dieux, tandis que les parties occupées par les indigènes furent désignées sous les noms de *Süderman-heim* et de *Nordman-heim.* Cette distinction toute orientale, qui rappelle celle des fils des Dieux et des fils des hommes, de la Bible, indique l'espèce de domination que les Gothes exercèrent sur cette fraction de la race tudesque. Aussi les Scandinaves se trouvèrent-ils dès lors séparés des populations de même race qui s'étaient étendues vers le sud, et qui désormais s'attribuèrent exclusivement le nom de Teutons.

Or, ces Teutons n'avaient pas, comme ceux de la Baltique, accepté le joug des hommes-dieux de l'Orient. Ils avaient vu de nombreuses tribus de race gétique ou slavonne envahir, après l'expulsion des Celtes, le pays abandonné par les Bastarnes, les Boïes et les Helvètes, en faire un désert, suivant l'usage des Orientaux; d'où les dénominations de *deserta Boïorum, deserta Helve-*

[1] Polybe, III, 34.

[2] *Herrarar Saga*, ch. II.

Digitized by Google

tiorum. L'ancienne Bohême était devenue le séjour des Marcomans; les Hermondures avaient franchi la forêt hercynienne; les Semnons s'étaient avancés jusques dans la haute Saxe; les Gètes avaient poursuivi les Celtes au-delà du Danube, dans la Thrace, dans l'Illyrie; ils avaient soumis les Scordisques et mis en déroute les Taurisques unis aux Boïes [1]. Enfin les Suèves proprement dits avaient chassé les Helvètes des rives du Mein et du Rhin; ils avaient poussé leurs conquêtes jusques dans la Gaule; mais aucun de ces peuples vainqueurs n'était parvenu à forcer la ligne des Teutons. Ceux-ci avaient résisté au torrent, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin.

C'est ainsi que la jonction des peuples asiatiques et européens s'était accomplie, sans mélange de races, si ce n'est chez les Scandinaves qui, par cela même, furent momentanément détachés du corps de la nation tudesque. Nous pourrons bientôt, en suivant les opérations de César, remarquer les points principaux où les deux races se rencontrèrent, et saisir quelques indications, sur les luttes qui s'engagèrent entre elles dès le jour où elles se trouvèrent en présence.

V. *Invasion des Cimbres.*

L'expulsion des Celtes de la Germanie et, par suite, la fameuse invasion dite des Cimbres, ne furent qu'un résultat du mouvement des Asiatiques vers l'Ouest. Cependant on a confondu les Cimbres avec les Teutons, et l'on a prétendu qu'ils étaient venus du bords de la Baltique. Quand Rome se vit menacée du débordement des tribus celtiques qui portaient le nom de Cimbres, elle se rappela les vieilles traditions grecques et, à cause de l'analogie des noms, elle supposa que les Cimbres étaient les descendants des Cimmériens. Posidonius, Diodore de Sicile et Plutarque furent les inventeurs de cette origine fabuleuse. Ce dernier néanmoins ne dissimule

[1] Strabon, L. VII. — Le nom du roi des Gètes semble être dérivé de cette expédition : Bérébiste, ou plutôt *Boirebistas* n'est pas sans rapports avec *Boierüberwinder*, vainqueur des Boïes; il pourrait bien avoir la même signification.

Digitized by Google

pas qu'elle lui paraît dénuée de fondement. Pour nous servir de la traduction naïve d'Amyot : « Toutefois, dit-il, cela se dit plutôt par conjecture vraisemblable que par assurance de vérité historiale [1]. »

La vérité *historiale* nous apprend en effet, que les Cimbres n'étaient autres que les Celtes dont nous venons de parler. Ce n'était pas du Nord que ces peuples étaient sortis, mais du centre de l'Europe. Quelques tribus de leur race ont pu être poussées, dans le même temps, vers la Baltique et devenir voisines des Teutons ; telle fut peut-être l'origine de ce petit peuple de Cimbres que Tacite place à l'entrée de la presqu'île du Jutland, *près de l'Océan*, et non sur la côte, comme on l'a prétendu : « nation maintenant peu nombreuse, dit-il, mais couverte de gloire.... [2] » On a donné une singulière extension à ce que dit Tacite de cette nation peu nombreuse : d'abord on a appliqué le nom de Chersonèse cimbrique à toute la presqu'île du Jutland et aux îles du Danemarck ; ensuite remontant les côtes de la Baltique vers l'Est, on a supposé que les Semnons, qui occupèrent la Poméranie, étaient aussi des Celtes, et cela parce que leur nom ressemble à celui des Sénonais et des habitants de Sens dans la Gaule. Or, les Semnons étaient des Suèves ou des Slaves ; c'est Tacite lui-même qui nous l'apprend : « Ils se prétendent, dit-il, les plus nobles et les plus anciens de la nation Suève [3]. »

On a pensé aussi, nous l'avons déjà fait remarquer, que les Esthes ou Aestiens, qui bordaient les rivages de la Baltique depuis le pays des Semnons jusqu'au golfe de Finlande, étaient de race celtique, et l'on s'est fondé sur ce que Tacite affirme que les *Aestyorum gentes* parlaient la langue des Celtes. Mais cela n'est pas absolument exact : tout ce que dit Tacite à ce sujet, et il n'en parle que par ouï-dire, c'est que la langue des Esthes se rapproche de la langue *britannique* plus que de celle des Suèves [4]. Il faut pousser un peu loin le système

[1] Plutarch. *in Mario*.
[2] *De mor. Germ.* XXXVII.
[3] *Idem*, XXXIX.
[4] *Idem*. XLV, 3.

Digitized by Google

des inductions, pour conclure d'une observation aussi hypothétique que le peuple dont il s'agit était de même race que les Celtes de la Grande-Bretagne, lorsque d'ailleurs il est certain que ce pays avait déjà reçu, au temps de Tacite, des émigrations de diverses races [1]. Le professeur Keyser, de Christiana, a démontré d'une manière incontestable que les Esthes sont descendus, ainsi que les Finnois, des Tschudes, c'est-à-dire des Scythes [2], dont la langue différait essentiellement de celle des Slaves, comme le dit Tacite. C'est aussi l'opinion du savant Retzius, qui, dans le mémoire dont nous avons déjà parlé, s'exprime en ces termes : « Si je m'en tiens aux belles planches de Hueck sur le crâne des Aesthes, celle particulièrement où est représenté le profil, je trouve une coïncidence parfaite entre ce profil et celui des crânes finnois [3]. »

Les plus anciens habitants connus de la côte orientale de la Baltique furent les Lapons, qui portaient jadis le nom de Finnois. Ils furent remplacés par les Tschudes ou Scythes, qui sont les Finnois de notre temps. D'autres peuples de race asiatique vinrent s'établir le long de cette côte, tels que les Semnons, qui occupèrent la Poméranie, les Wendes, pères des Vendales, les Lives, qui donnèrent leur nom à la Livonie, les Ruges, dont le Rugenwald et l'île de Rugen ont conservé le souvenir; mais de Celtes ou de Cimbres il n'existe aucune trace. Aujourd'hui même, le fond de la population, dans l'Esthonie, dans la Livonie et la Courlande est d'origine Tschude, bien que ces contrées aient subi longtemps la domination de l'ordre teutonique. La classe commerçante est originaire des villes Anséatiques; la noblesse territoriale est presque en totalité originaire de l'Allemagne septentrionale; mais les indigènes sont restés à l'état de race conquise, attachée à la glèbe, et il y a une ligne de démarcation profonde entre cette race et la race conquérante. Aussi tous les hommes libres s'appellent

[1] Tac. *Agricolæ vita*, XI

[2] Mémoire sur l'origine et la parenté de race des hommes du Nord. (*Samlinger til det Norche Srog og historie*. Bavi, H. 2, Christiana 1839.)

[3] *Om formen af Nordboernes Cranier*; af A. Retzius. Stockholm, 1843.

Digitized by Google

Deutsche, tandis que les serfs, d'origine Tschude, sont appelés *Undeutsche* [1].

En résumé, il ne paraît pas qu'il y eut jamais dans le Nord d'autres Cimbres que la nation peu nombreuse dont parle Tacite ; tandis qu'on en rencontre dans l'Europe orientale, plus de cent cinquante ans avant le célèbre déluge cimbrique, c'est-à-dire à la même époque à peu près où Pythéas visita les côtes de la Baltique et y trouva des Teutons. N'est-il pas vraisemblable, d'après cela, que les Cimbres du Jutland n'étaient qu'une tribu de race celtique, échappée à l'agression des Gètes et partie du même point que les Cimbres de la Macédoine? Peut-on d'ailleurs raisonnablement supposer que ces hordes nombreuses, qui se répandirent comme un torrent sur la Gaule et l'Italie, fussent originaires d'une contrée, où l'on ne connut que plus tard un petit peuple de cette race?

L'émigration cimbrique paraît s'être organisée sur la Save, où les Boïes vinrent se joindre aux Scordisques, sous la conduite d'un chef nommé *Boïorik*, c'est-à-dire roi des Boïes. De là ils se dirigèrent ensemble vers l'occident, entrèrent dans le pays des Taurisques, aujourd'hui la Styrie ; ils entraînèrent toutes les peuplades de race celtique et vinrent se jeter en masse dans le Norique, correspondant à la Haute Autriche et au Cercle de Bavière. Le consul Carbon descendit des Alpes pour les attaquer ; il se fit battre par eux près de Noreja, ville qu'on suppose avoir occupé l'emplacement de Gorice en Carinthie. Enfin ils traversèrent la Suisse, emmenèrent avec eux les Tigurins, les Tugéniens et les Ambrons, autres peuples de race celtique, et entrèrent dans la Gaule par le Jura. Tous ces peuples furent confondus sous le nom de Cimbres par les Romains.

On sait que les Cimbres parcoururent pendant dix ans, aussi bien l'Espagne que le midi et le centre de la Gaule ; mais quand ils voulurent pousser leurs excursions vers le Nord de cette contrée, ils furent arrêtés par ces mêmes Teutons avec lesquels on les a si erronément et si opiniâtrement confondus. César affirme qu'ils n'osèrent

[1] Altmeyer. *Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le Nord de l'Europe*, déjà cité.

Digitized by Google

pas même les attaquer : ce qui, dit-il, rendait très-fiers *ces Belges descendus des Germains qui avaient autrefois passé le Rhin* [1]. Il est évident que la dénomination de Belges que César donne ici aux Teutons de la Gaule, n'est qu'un abus de mot, puisque les Belges proprement dits, ou *Bolgs,* ne descendaient pas des Germains, mais des Volks-Tectosages ; d'ailleurs ils n'habitaient pas le pays auquel ce passage des commentaires se rapporte.

Cependant les Romains, qui luttaient depuis longtemps contre les migrations gauloises, et qui avaient fini par avoir des relations amicales avec les peuples celtiques des Alpes ; les Romains, qui avaient conquis la Gaule cisalpine et transalpine, la Dalmatie et la Grèce, se virent menacés dans leurs conquêtes par cette nouvelle invasion de Barbares. Leurs consuls Sillanus, Cassius et Æmilius furent successivement défaits ; ce dernier fut tué par Boïorik même, qui, l'ayant fait prisonnier, lui plongea son épée dans le cœur, pour le punir de son arrogance. Rome effrayée mit deux armées à la fois en campagne, sous la conduite des consuls Manlius et Cœpion. Ce fut alors seulement qu'on vit paraître les Teutons. Ils se joignirent aux Cimbres et rencontrèrent les Romains sur le Rhône, où ils taillèrent en pièces leur double armée. Les historiens du temps disent que les vainqueurs étaient des Cimbres, des Teutons, des Tigurins et des Ambrons, c'est-à-dire des Germains et des Gaulois. C'est ce qui les fit désigner à Rome sous la dénomination collective de *Cimbri et Teutones*. De là naquit cette confusion qui s'est perpétuée dans l'histoire jusqu'aux temps modernes. Strabon, parlant des Germains établis sur les côtes de l'Océan, entre le Rhin et l'Elbe, dit sérieusement : « Les principaux de ceux-ci sont les Sicambres et les Cimbres [2]. » Le poëte Claudien appelle Océan cimbrique la partie de la mer du Nord où le Rhin a son embouchure [3]. Une foule d'auteurs anciens et modernes ont suivi les mêmes errements et confondu deux races qui n'eurent de commun entre elles qu'un

[1] *De bello gallico*, L. II.
[2] Strab. L. VII.
[3] *De bello gothico*. v, 338.

Digitized by Google

besoin momentané de se défendre contre un ennemi qui menaçait l'une et l'autre.

Il est vraisemblable, et c'est l'opinion de Pfister, que les Teutons, qui combattirent à côté des Cimbres, étaient sortis de cette partie de la Gaule à laquelle les Romains donnèrent le nom de Belgique. Les relations des Teutons belges avec les Cimbres, sont constatées par l'origine des Attuatiques que César trouva sur la Sambre, près de Namur, soumis au patronage des Eburons. Ils descendaient, dit-il, des Cimbres qui avaient éte dans cet endroit et y avaient laissé un corps de six mille hommes pour garder leur bagage [1]. Les Cimbres se trouvaient donc voisins des Teutons, lorsque la Gaule septentrionale se vit menacée d'une invasion romaine. Est-il étonnant que les deux nations se soient liguées pour repousser cette invasion, comme plus tard on vit ces mêmes Teutons s'associer aux Gaulois pour résister aux ravages de César ?

Néanmoins, si l'on suit les mouvements de la coalition cimbrique, jusqu'à ce qu'elle se trouve en présence de Marius, on voit qu'il n'y eut aucun mélange de Teutons et de Cimbres. Ceux-ci se divisèrent en deux grandes fractions pour attaquer l'Italie. Les Cimbres-Boïens retournèrent dans le Norique et pénétrèrent en Italie par le Tyrol ; les Cimbres-Ambrons restèrent dans la Gaule et s'associèrent à un corps de Teutons commandé par Teutoboch. C'est cette armée coalisée qui rencontra Marius au confluent de l'Isère et du Rhône, et que l'histoire dit avoir été détruite dans les plaines d'Aix.

Ces faits prouvent à l'évidence, nous semble-t-il, que les *Cimbri et Teutones* des Romains étaient des peuples différents, partis de deux points opposés et que le hasard seul avait réunis. Pressés entre les Teutons et les Asiatiques, les Cimbres avaient été forcés de regagner la Gaule, leur patrie d'origine ; ils avaient trouvé, à l'extrémité septentrionale de ce pays, d'autres Teutons qui leur avaient prêté leur appui contre un ennemi commun ; mais ceux-ci s'étaient bien gardés de les recevoir parmi eux, et tout en les suivant à la guerre, ils avaient conservé intact le siége de leur établissement. Ils n'avaient

[1] *De bell. gall.* L. II

Digitized by Google

pas non plus, comme les Cimbres, emmené leurs femmes et leurs enfants, pour chercher une nouvelle patrie; leur nation était restée où elle avait ses foyers; seulement un corps d'armée était sorti de son sein, non pour se mêler avec les Cimbres, mais pour les aider à abattre la puissance romaine.

VI. *Des Suèves et des Teutons.*

Ce n'est pas avec plus de raison qu'on a confondu les Teutons et les Suèves sous la dénomination de Germains. Les Suèves étaient des Gètes, ou tout au moins ils étaient sortis des contrées autrefois habitées par ce peuple. Ils s'étaient attachés à la poursuite des Helvètes et les avaient suivis dans la Gaule. Quand César entreprit la conquête de ce pays, (57 avant J. C.) il se trouva d'abord en présence des Helvètes et des Boïes que Marius était censé avoir exterminés; plus loin, il rencontra les Suèves que, dans ses *Commentaires,* il appelle Germains. Leur chef Arioviste, ou plutôt *Ehrfest,* était de la nation des Marcomans, qui avaient remplacé les Helvètes entre le Rhin et le Mein et les avaient chassés vers le lac Léman. César lui-même étant consul, l'avait fait reconnaître roi des Suèves et lui avait vendu le titre d'ami et allié du peuple romain [1]. Les Suèves étaient venus par le Haut-Danube et avaient traversé le Rhin sur les confins de l'Helvétie; ils étaient entrés dans la Gaule par les défilés du Jura. Arioviste marchait sur Besançon, et les cent tribus de sa nation campaient sur le Rhin pour le soutenir, quand l'armée romaine l'arrêta.

César cite les peuples soi-disant germaniques qui se déployèrent devant lui: c'étaient les Harudes, les Marcomans, les Tribocces, les

[1] César avait fait un marché semblable avec Ptolémée-Aulète, roi d'Egypte, auquel le titre d'ami du peuple romain avait coûté six mille talents, environ dix-huit millions. Ce grand homme, pendant son consulat, avait volé trois mille livres pesant d'or (plus de neuf mille marcs), qui étaient dans le capitole, et avait mis à la place un pareil poids de cuivre doré. On sait, du reste, qu'il n'entreprit la conquête des Gaules que pour rétablir ses affaires, qui étaient en fort mauvais état, malgré tous ses vols.

Digitized by Google

Vangions, les Némètes, les Sédusiens et les Suèves. Aucun de ces peuples ne semble appartenir à la race tudesque. Les Vangions, les Némètes et les Tribocces ont occupé les bords du Rhin, mais au-dessus du Mein et en remontant jusqu'aux sources du Danube. Ils avaient derrière eux les Suèves, les Harudes et les Marcomans : leur alliance avec ces peuples, de même que leur position topographique, indique suffisamment qu'ils étaient de même race. Le pays qu'ils habitaient n'avait d'ailleurs jamais appartenu aux Teutons, puisque les Helvètes y étaient établis avant l'émigration cimbrique.

Sans connaître l'origine des Suèves, César fait de leurs coutumes et de leurs mœurs un tableau qui ne permet pas de douter qu'ils soient de race asiatique. « C'est une nation guerrière, dit-il, qui se nourrit de lait, de fromage, de la chair de ses troupeaux et du produit de sa chasse. Elle cultive la terre, mais en commun pour les besoins de tous, et sans reconnaître de propriété privée. Les Suèves ne restent jamais plus qu'un an dans le même lieu, et ils se font gloire de n'être bornés que par de vastes déserts [1]. » Dans un autre endroit, le même auteur veut décrire les mœurs des Germains, et ce sont encore celles des Suèves qu'il reproduit [2]. C'est que les Germains dont il parle alors sont encore ceux du Haut-Rhin, ceux qui poursuivis par l'armée romaine se retirèrent dans la forêt de Hartz. On sait d'ailleurs que la constitution des véritables Germains eut de tous temps la propriété héréditaire pour base, et que son principe était plutôt celui de la défense que celui de la guerre et de la conquête. C'est en cela surtout qu'on peut dire qu'elle renfermait le germe des États réguliers de nos jours. Dès l'origine, chaque tribu avait sa circonscription territoriale, et se divisait en cantons et en villages, *pagos et vicos* [3]. Dans ces villages, chaque famille avait son habitation, séparée des habitations voisines par une certaine étendue de terrain. La propriété privée était instinctive chez les Teutons, comme l'habitation fixe. Tacite leur attribue des habitudes domestiques et

[1] *De bello gallico*, L. IV.
[2] *Idem*, L. VI.
[3] *De moribus Germanorum*, XII.

Digitized by Google

d'hospitalité qui sont incompatibles avec les mœurs des peuples nomades et qui, par cela même, les distinguaient des Suèves.

Les premiers Teutons que César connut étaient en guerre ouverte avec les Suèves, et cette guerre durait probablement depuis le jour où les deux races s'étaient rencontrées : « Les Ubiens, nation autrefois très-puissante, dit-il, étaient en si grand nombre que quelques guerres que les Suèves leur aient faites, ils n'ont pu les chasser [1]. » Établis sur la rive droite du Rhin, vers le confluent de la Lahne, les Ubiens occupaient, de ce côté, le poste le plus avancé de la race tudesque. Au-dessus de la Lahne se trouvaient les Suèves et les Vangions, qui étaient sans doute de race Suève. César rapporte que les Ubiens lui envoyèrent des députés, pour lui demander sa protection contre ces peuples ; que, quand les Suèves vinrent camper sur le Rhin, au moment de l'entreprise d'Arioviste, ce furent les Ubiens qui l'en avertirent, et qu'enfin, Arioviste ayant été vaincu, et les Suèves s'étant éloignés des bords du Rhin, les Ubiens les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre. Il indique à cette occasion, dans l'intérieur du pays, un autre point de la limite qui séparait la race tudesque de la race Suève : c'est la forêt de Bacenis, (le Harts), placée, dit-il, entre les Suèves et les Khéruskes, pour les défendre des incursions les uns des autres [2].

César ne pénétra pas bien avant dans la Germanie ; il s'attacha à la conquête de la Gaule et, en avançant vers le Nord, il se trouva en présence des Teutons qui s'étaient établis sur la rive gauche du Rhin, dans le pays correspondant à la Belgique actuelle. Il fit successivement aux diverses tribus de cette race une guerre d'extermination. Lui-même se vante d'avoir éteint le nom des Nerviens. Dans une bataille qu'il livra à ce peuple, sur la Sambre, il ne laissa en vie que les vieillards, les femmes et les enfants, qui s'étaient retirés dans des marais inaccessibles. Les Attuatiques subirent à peu près le même sort. Après en avoir tué un grand nombre, César fit vendre le reste comme un vil troupeau : cinquante trois mille

[1] *De bell. gall.* L. IV.
[2] *De bell. gall.* L. VI.

Digitized by Google

têtes d'hommes furent mises à l'encan. Il poursuivit ensuite les Ménapes ou Ménapiens, jusques dans les forêts où ils s'étaient retirés, et ne pouvant les atteindre, il se mit en devoir d'abattre ces forêts [1] : entreprise ridicule et qui ne pouvait avoir d'autre but que de jeter de la poudre aux yeux des badauds de Rome.

Mais bientôt il cherche à pénétrer dans le pays avec cinq légions; il y fait un horrible dégât, met le feu partout, enlève hommes, bétail, tout ce qu'il peut atteindre. De là il passe dans le pays des Éburons : il refoule les habitants vers l'embouchure de la Meuse, livre leur pays au pillage et envoie des émissaires chez toutes les nations voisines, pour les convier à cette fête. Il voulait, dit-il, que les Éburons périssent entièrement, sans qu'il en restât ni nom, ni race. Et en effet, tout fut détruit ; le ravage fut tel, c'est César lui-même qui l'affirme, que, si quelque habitant parvint à échapper, en se cachant, il dut nécessairement, après la retraite de l'armée, périr de faim et de misère [2].

Malgré ses sauvages *razzias*, malgré l'ardeur avec laquelle il se livrait aux instincts de sa race, César ne parvint pas à chasser les Teutons de la Gaule. Les Ménapes se retirèrent dans d'épaisses forêts, entre la Meuse et l'Escaut, et au-delà de ce fleuve jusqu'à la Lys, limite du pays des Morins. Ils eurent bientôt pour voisins les Usipètes et les Tenchtres, desquels César dit : que, depuis plusieurs années, les Suèves leur faisaient une guerre continuelle et les empêchaient de cultiver leurs terres ; qu'après avoir longtemps résisté, ils finirent par être chassés du territoire qu'ils occupaient ; qu'ils errèrent dans toute la Germanie, jusqu'à ce qu'ils arrivassent sur le Rhin; que là ils rencontrèrent les Ménapes, qui leur cédèrent la place, et qui passèrent sur la rive gauche du fleuve. Il ajoute que, sous le consulat de Pompée et de Crassus, les Usipètes et les Tenchtres franchirent eux-mêmes le Rhin, non loin de son embouchure, c'est-à-dire vers le pays des Bataves [3].

[1] *De bell. gall.* L. III.
[2] *De bell. gall.* L. VI.
[3] *De bell. gall.* L. IV.

Digitized by Google

Sous Auguste, les Ubiens, qui avaient résisté au premier choc des Suèves, subirent le même sort que les Tenchtres et les Usipètes. Ils furent contraints d'abandonner leurs établissements, pour venir occuper les terres qui leur furent concédées sur la rive gauche du Rhin. Agrippa, dans ce moment gouverneur de la Belgique, leur donna la partie du pays des Éburons située entre le Rhin et la Meuse. Ce fut l'origine de la ville de Cologne [1]. Les Khattes, qui paraissent être les Suèves d'Arioviste, vinrent remplacer les Ubiens. Ce peuple avait été lui-même poussé en avant, avec les Khéruskes, par un mouvement, vers le Sud, des Hermondures, des Semnons et des Langobards. Il est probable aussi que les Tongrois (*Thoringi* ou *Tongri*), qui, vers le même temps, vinrent s'établir sur la rive gauche de la Meuse, avaient été chassés par les Suèves, du pays de Thuringe ou des montagnes du Hartz.

Toutes ces émigrations prouvent que les Suèves faisaient de nouveaux progrès et que les races asiatiques continuaient à s'étendre vers l'occident. Auguste en profita pour repeupler la partie de la Gaule dont César avait fait un désert. Outre les émigrations que nous venons de citer et qui furent accueillies par lui, il fit transporter quarante mille prisonniers Sicambres sur la Meuse, où ils prirent le nom de *Gugern* et donnèrent celui de Gueldre à leur nouvelle patrie. La politique d'Auguste à l'égard de ces peuples s'explique par son intérêt personnel. Il avait partagé les provinces de l'empire en *provinciæ Cæsaris* et *provinciæ senatûs vel populi*, et s'était approprié l'administration des provinces armées. De ce nombre étaient les Gaules, divisées en quatre provinces, la Narbonaise, l'Aquitaine, la Lyonnaise et la Belgique. A la vérité, cette dernière n'était pas entièrement soumise au pouvoir impérial; elle comprenait quelques cités confédérées ou libres, telles que la cité des Bataves, celle des Nerviens et, pendant quelque temps, celle des Trévires; mais c'était une raison de plus pour multiplier les populations sujettes, tout en cherchant à asservir celles qui ne l'étaient pas encore.

[1] Dio, XLVIII, 49. Strabon, IV, 3.

Digitized by Google

Auguste, en quittant la Gaule, s'y fit remplacer par Drusus Nero, qui se tint principalement dans la Germanie inférieure et y fit creuser le canal destiné à réunir le Rhin à l'Yssel. A cette époque, les Romains portaient leurs vues sur trois points à la fois, sur les populations celtiques du Danube, sur les Suèves du Haut-Rhin et sur les Teutons du Bas-Rhin. Drusus et Tibère avaient soumis d'abord la Rhétie et le Norique; les frontières de l'Empire avaient été reculées, de ce côté, jusqu'à la Vindélicie. C'est de là que Drusus fut appelé dans l'occident. Il y trouva le pays dans une certaine agitation, produite par les événements dont nous venons de parler. Les agressions des Suèves avaient troublé l'ordre intérieur de la race tudesque. Des tribus entières avaient été déplacées et jetées sur le territoire d'autres tribus. Ces déplacements, ces perturbations étaient antipathiques à cette race, qui ne connut jamais la vie nomade. Les Romains exploitèrent habilement ce sentiment national : ils promirent à chaque peuple, à chaque tribu, leur protection contre les envahissements des peuples voisins. Ce fut ainsi que les Teutons de la rive gauche du Rhin virent avec joie les bords de ce fleuve se couvrir de châteaux forts qui les séparaient des Teutons de la rive droite. Bien plus, quelques-uns de ces peuples se montrèrent disposés à seconder Drusus dans ses entreprises, surtout contre les Suèves. Profitant de ces dispositions, il se servit des Frisons pour combattre les Bruktères ; il s'allia aux Bataves qui l'aidèrent à pénétrer dans la Germanie par l'embouchure des fleuves. Il entra ainsi dans l'Ems, envahit les terres des Usipètes et, traversant la Lippe, il saccagea le pays des Sicambres et des Khéruskes. Après deux campagnes, il pénétra jusqu'aux frontières des Suèves, et puis tournant vers la gauche, il passa le Weser et s'avança jusqu'à l'Elbe, où il arrêta le mouvement des Langobards [1].

Après Drusus, Tibère passa le Rhin à son tour : sa principale mission était d'assurer à l'Empire la possession de ce fleuve. Il soumit quelques peuples germaniques; avec d'autres il contracta des alliances; la plupart se laissèrent gagner par des promesses

[1] Dion Cass. L. 32.

Digitized by Google

fallacieuses, et surtout par l'espoir de trouver un appui contre les agressions des Suèves. Ce qui prouve bien que telle était leur pensée, c'est qu'ils ne souffrirent la présence des Romains dans leur pays qu'aussi longtemps qu'ils eurent besoin d'eux, pour repousser les peuples asiatiques qui menaçaient leur frontière de l'Est [1].

Les Suèves, en effet, semblaient prendre une attitude de plus en plus menaçante. Un chef de Marcomans, qui avait passé une partie de sa jeunesse à Rome [2], Marbod conçut le projet de réunir sous sa domination tous les peuples de sa race. Il se retira avec ses hordes dans la Bohême et en fit le point central d'une ligue, à laquelle accédèrent les Hermondures, les Langobards et les Semnons. Strabon cite une multitude d'autres petits peuples, parmi lesquels on en remarque quelques-uns de race scythique. Marbod régna en maître absolu sur toutes les tribus qui firent partie de cette ligue. Ce fait n'est pas indifférent, quand on le compare à la constitution de toutes les ligues successivement formées par les Teutons. Depuis la fameuse confédération d'Hermann, dont nous aurons à nous occuper bientôt, jusqu'à l'empire même de Charlemagne, il n'y a pas d'exemple d'un monarque absolu parmi les populations véritablement germaniques. Chez les Suèves, au contraire, le premier qui parvient à réunir les tribus errantes de cette race, c'est un maître inflexible qui les fait passer toutes sous le même joug.

Cette organisation impériale fit impression sur les Romains. Semblables à tous les peuples orientaux, ils ne connaissaient de force que dans la centralisation et la violence des pouvoirs. Auguste vit dans Marbod un rival qui marchait sur ses traces; il résolut de l'anéantir. Sextius Saturninus reçut l'ordre de partir du pays des Khattes et de se frayer un passage à travers la forêt hercynienne jusqu'en Bohême; tandis que Tibère, ayant rassemblé une armée sur le Danube, partirait de Carnuntes, entre Vienne et Presbourg. Ce double mouvement s'opéra, l'an 7 de notre ère, et les deux armées venaient de se joindre, lorsqu'on apprit le soulèvement de

[1] Suétone, *in Tiberio*, c. IX.
[2] Strabon. VII. 1. Vellej. Paterc. II, 108.

Digitized by Google

la Pannonie et de la Dalmatie. Les Romains s'empressèrent alors d'offrir la paix à Marbod. Celui-ci, trop heureux, accepta et devint l'ami du peuple roi [1].

Tibère et Germanicus entrèrent avec trois armées dans la Dalmatie. Cette guerre qui, suivant Suétone, fut la plus importante et la plus terrible que les Romains eussent eu à soutenir depuis les guerres puniques, fut pour les Teutons d'Outre-Rhin une occasion de secouer le joug de l'étranger. Varus était venu, avec une armée considérable, prendre possession de leur pays, que les Romains considéraient déjà comme une province de l'empire. Et en effet, les deux peuples semblaient s'être rapprochés; les troupes auxiliaires étaient en grande partie composées de Teutons; plusieurs des principaux habitants avaient visité Rome; quelques-uns parlaient le latin. Au nombre de ceux-ci était Hermann, fils de Sigmar, un des princes Khéruskes. Il avait commandé un corps auxiliaire et avait obtenu, avec le titre de citoyen romain, la dignité de chevalier.

Cet Hermann néanmoins fut le libérateur de sa patrie. Dès qu'il s'aperçut que les Romains voulaient l'asservir, au lieu de la protéger; quand des magistrats étrangers furent substitués à la justice du pays; quand Varus, au mépris des coutumes nationales, voulut introduire les lois romaines, les subtilités de la procédure et les extorsions des avocats; quand surtout il voulut imposer au peuple des tributs arbitraires à son profit personnel, alors la nation humiliée commença à comprendre qu'elle avait perdu son indépendance. Hermann fit secrètement un appel à ses concitoyens; tous prirent les armes et se préparèrent à l'insurrection.

Tout le monde sait le massacre des légions de Varus, dans la forêt de Teutoburg, près de Detmold. Le combat dura trois jours; jamais les Romains n'avaient essuyé une pareille défaite; la cavalerie même ne put échapper [2]. Mais ce ne furent pas seulement les soldats de Varus qui périrent : tout ce que la domination romaine

[1] Tacit. *Annal.* II, 26, 46.
[2] Tacit. *Annal.* I. 10, 59-62.

Digitized by Google

avait attiré d'étrangers dans le pays fut immolé ; les avocats surtout furent livrés aux plus horribles supplices.

La guerre de la Pannonie avait été plus heureuse. Tibère avait subjugué tout le pays situé entre la mer adriatique et le Danube, depuis le Norique et l'Italie jusqu'à la Thrace et la Macédoine : à la nouvelle de la défaite de Varus, il se transporta en toute hâte dans la Gaule septentrionale ; Germanicus l'y suivit bientôt. La rive gauche du Rhin fut gardée par huit légions ; trois légions campèrent dans la Germanie méridionale, c'est-à-dire sur le Haut-Rhin et au-delà de ce fleuve. Une lutte sérieuse devenait donc inévitable.

Ce fut alors que se forma la première confédération tudesque, composée principalement des Kéruskes, occupant le pays situé entre le Weser et l'Elbe ; des Bruktères, s'étendant depuis la Lippe jusqu'à l'Ems, et des Marses, établis sur la rive gauche de la Lippe, en avant des Bruktères et des Kéruskes. Parmi les petits peuples qui accédèrent à cette confédération, l'on cite encore les Tubantes, les Usipètes, les Tenchtres et les Angrivares. En attaquant les Khattes, les Romains les jetèrent également du côté de leurs ennemis. Les autres tribus suèves, pour lesquelles Marbod avait fait un traité de paix avec Rome, ne prirent aucune part à cette guerre. Quelques tribus tudesques restèrent également neutres : tels furent les Kaukes, les Frisons et les Sicambres, avec qui les Romains avaient contracté des alliances. On dit même que les Frisons et les Kaukes facilitèrent l'entrée de la Germanie par la mer, lorsque Germanicus, aidé des Bataves, se fit transporter à l'embouchure des fleuves, pour pénétrer ainsi dans le cœur du pays.

Germanicus envahit deux fois le territoire des Teutons d'Outre-Rhin, et deux fois il en fut chassé, après y avoir fait d'épouvantables razzias. La seconde fois cependant il y avait conduit une armée nombreuse, composée de douze mille légionnaires, de vingt-six cohortes auxiliaires, fortes de mille hommes chacune, et de six ailes de cavalerie, chacune de trois cents hommes. La plus grande partie de ces troupes avait été levée dans la Gaule, dans la Rhétie et dans la Vindélicie. Il livra plusieurs grandes batailles et remporta plusieurs victoires, si l'on en croit les écrivains romains ; mais ce

Digitized by Google

qui n'est pas douteux, c'est qu'après chaque victoire il abandonna le champ de bataille et qu'en définitive il fut obligé de repasser dans la Gaule avec ses troupes. Il se préparait, disent toujours les historiens romains, à achever la conquête de la Germanie, lorsque Tibère, qui avait succédé à Auguste, trouva que cette gloire coûtait trop cher et qu'il valait mieux gagner les peuples tudesques, l'un après l'autre, par la politique et par la ruse, comme on avait fait des Sicambres et des Suèves de Marbod.

A dater de ce moment, le système de Tibère, qui était aussi le système d'Auguste, fut suivi avec persévérance et, il faut bien le reconnaître, avec une merveilleuse habileté par les Romains. L'organisation sociale des Teutons, procédant de bas en haut, était, par sa nature même, un obstable à la centralisation. Chaque tribu voulait avoir son chef, comme chaque *gau* avait son *graf;* et l'esprit de liberté, qui animait ces populations, n'admettait point de pouvoirs héréditaires. De là, rivalité entre les chefs des diverses tribus, entre les principales familles d'une même tribu, et parfois aussi entre quelques membres d'une même famille. Ce sont ces éléments de discorde sur lesquels s'exercèrent les intrigues de Rome. Une lutte intestine s'engagea entre le principe d'autorité, soutenu par les Romains, et le principe de liberté, défendu par les Teutons. Non-seulement les rois déchus, mais tous ceux qui voulurent usurper le pouvoir suprême s'adressèrent aux ennemis de la patrie et y trouvèrent protection : ce que Tacite exprime si bien par *Vetere ac jam pridem recepta populi romani consuetudine, ut haberet instrumenta servitutis et reges* [1]. Cette politique est, en effet, celle que Rome n'a pas cessé de pratiquer, depuis le premier jour de son intervention dans les affaires des peuples du Nord jusqu'aux temps modernes.

Déjà, lors des conquêtes de César, on avait vu deux princes des Trévires, deux parents combattre sous des drapeaux opposés, l'un pour la patrie, l'autre pour ses ennemis. Dans la lutte des Teutons contre Varus et ensuite contre Germanicus, une famille rivale de

[1] Tac. *Agricolæ vita,* XIV.

Digitized by Google

celle d'Hermann prit le parti des Romains; un frère même du libérateur combattit dans les rangs de l'étranger. Après l'expulsion des Romains, le pouvoir suprême, chez les Khéruskes, était aux mains de Sigmar, père d'Hermann; mais Sigmar étant mort, son frère Hinckmar disputa à Hermann l'héritage paternel. Il paraît que les Romains profitèrent de cette rivalité pour fomenter une guerre intérieure. Hinckmar se retira avec tous ses partisans dans le camp de Marbod et détermina celui-ci à soutenir ses prétentions.

Ici encore les deux principes se trouvent en présence. Marbod, commandant en maître à des hordes asiatiques, fait la guerre aux Khéruskes pour leur imposer la domination d'un prince dont ils ne veulent pas. Hermann, au contraire marchant à la tête des guerriers libres qui l'ont choisi pour chef, se porte le défenseur de l'indépendance et de la volonté nationale. Il se trouva, parmi les Suèves mêmes, des peuples qui comprirent cette situation. Les Semnons et les Langobards, pour se soustraire à la tyrannie de Marbod, imposèrent silence à leurs antipathies de race, et coururent se ranger du côté des Teutons. Ils combattirent, sous le drapeau de la liberté européenne, contre les hordes d'esclaves avec lesquelles ils étaient sortis du centre de l'Asie, comme déjà les Khattes, également venus d'Asie, avaient combattu, sous le même drapeau, contre le despotisme romain. Marbod fut vaincu et le principe de liberté triompha.

L'accession des Khattes, des Langobards et des Semnons à la ligue tudesque est un fait historique de haute importance, parce qu'il marque l'époque (19 ans après J.-C.) où les relations des Teutons et des Suèves devinrent assez intimes pour expliquer la fusion des langues : fusion qui du reste ne fut constatée que plusieurs siècles après, et lorsque déjà elle avait eu largement le temps de s'accomplir. Si l'on fait attention qu'il fallut beaucoup moins de temps pour faire adopter aux Normans la langue romane, et ensuite pour opérer le mélange de roman et de saxon dont se compose la langue anglaise, on comprendra comment il put se faire qu'après trois ou quatre siècles de relations continues, les Teutons et les Suèves, qui n'avaient point de langue écrite, parlassent un idiome à peu près identique.

Digitized by Google

Peu de temps après sa défaite, Marbod fut détrôné et remplacé par un prince des Gothons, nommé Catwald, lequel fut renversé à son tour par les Hermondures, sous les ordres de Vibilius. Les Romains firent si bien que, de révolution en révolution, l'empire des Marcomans, qui s'était étendu depuis les frontières de la Rhétie et du Norique jusqu'à la March et jusqu'au milieu du cours de l'Elbe, fut dissous après vingt années d'existence. La confédération des Khéruskes ne résista pas aussi longtemps aux intrigues romaines. Hinckmar rentra dans la patrie tudesque, avec tous ses partisans. Les Romains le firent appuyer par les Khattes. Un prince de cette nation joua un rôle assez odieux au profit de l'empire : il demanda à Rome du poison pour détruire son ennemi, si l'on en croit Tibère qui se vanta, dans le sénat, d'avoir rejeté cette proposition. L'apparente générosité de Tibère n'empêcha point qu'Hermann ne fut assassiné peu de temps après. Avec lui finit la ligue des Khéruskes (22 ans après J.-C.); elle n'avait eu que douze ans de durée [1].

Depuis la mort d'Hermann jusqu'à Civilis, il y eut un demi siècle de guerres civiles, entretenues par les Romains. Après quoi, l'insurrection des Bataves donna lieu à une nouvelle ligue. Ce mouvement fut exclusivement tudesque, sauf l'alliance momentanée des Gaulois, qui ne fit que contribuer à la perte de la confédération. Quant aux Suèves, on ne les vit figurer dans cette guerre que du coté des Romains. Vespasien contracta des alliances avec les rois suèves Sidon et Italus; il recruta des troupes auxiliaires chez les Jaziges, qui étaient de race scythique et qui avaient suivi les Suèves dans leur émigration.

Ainsi, depuis plus de deux siècles, la race tudesque et la race suève se trouvaient en contact direct, et l'une et l'autre en présence d'un ennemi qui ne les distinguait pas. Elles avaient eu entre elles des rapports multipliés, au point que leurs langues mêmes semblent, dès cette époque, s'être confondues. Des tribus de race suève, celles des Khattes, des Langobards et des Semnons avaient adopté, jusqu'à un certain point, les idées et les mœurs des Teutons; elles s'étaient

[1] Tac. *Annal.* II, 86.

Digitized by Google

jointes à eux pour repousser les hordes d'esclaves qui composaient l'empire de Marbod; et cependant jamais, dans leurs luttes incessantes contre les Romains, on n'avait vu ces deux éléments, ces deux races se fondre dans une confédération générale. Bien plus, quand les circonstances les avaient armées momentanément contre un ennemi commun, aussitôt cet ennemi battu, elles s'étaient séparées, et leur antipathie instinctive s'était manifestée de nouveau. Ce fait seul suffirait, si leur origine distincte n'était prouvée, pour établir la différence radicale qui séparait les Suèves des Teutons.

P. A. F. Gérard.

Digitized by Google

LE MYOSOTIS.

Humble et candide fleur, dont le touchant emblème
Rappelle au cœur aimant,
Qu'il est un autre cœur, fidèle à son serment,
Qui le regrette et l'aime ;
Pauvre myosotis, symbole gracieux,
Pourquoi pencher ton front triste et silencieux ?
Voyons ! cause un instant, pauvre fleur ignorée ;
Dis-moi qui te donna ta couleur azurée ?

Dis ! est-ce le cristal des eaux
Qui parcourent la plaine humide,
Où tu te baignas, fleur timide,
Sous l'ombrage des grands roseaux ?

Dis ! est-ce le ciel qui se mire
Dans ton calice de satin,
Quand ta fraîche corolle aspire
Les douces larmes du matin ?

Et le myosotis répondit : Sur la terre
Il n'est point de ruisseau dont l'onde ne s'altère
Et ne se trouble un peu ;
Le vent grossit son cours ; il descend des montagnes ;
Le torrent furieux dévaste les campagnes....
— Et je suis toujours bleu.

Digitized by Google

Le ciel n'est pas toujours serein. Aux jours plus sombres,
De gros nuages noirs viennent avec leurs ombres
Voiler l'astre de feu ;
L'air frémit, l'oiseau cherche un abri tutélaire ;
L'éclair coupe la nue où gronde le tonnerre....
— Et je suis toujours bleu.

Je n'emprunte donc point la couleur mensongère
Du ruisseau qu'à mes pieds j'aperçois serpentant ;
Ni la teinte éphémère
Du ciel qui sur mon front ne brille qu'un instant ;
Mais, écoute ! Un beau jour ta blanche bien-aimée
Vint s'asseoir près de moi. La fraîcheur embaumée
Du printemps l'enivrait de son parfum si pur....
Et lorsque je la vis, coquette, au bord de l'onde,
Dans ce miroir mouvant mirer sa tête blonde,
— Je surpris un reflet de ses regards d'azur.

C. Wytsman.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ITALIE.

CÉSAR CANTÙ.

—

JOCONDE.

Je ne passais jamais par X..., pour me rendre à la foire de Bergame (ainsi me parlait un bon marchand,) sans m'arrêter, — afin de prendre un peu de repos, — à ce cabaret situé au bout du village. Pendant que le cheval mangeait un picotin d'avoine, je faisais un tour dans la cuisine, j'y observais le monde qui allait y boire une bouteille et se faire servir une soupe. J'aimais surtout à observer la pétulante légèreté de Joconde, la fille de l'hôtelier : — une fillette de seize à dix-huit ans, belle de cette beauté agaçante qui distingue les femmes de Brianza, ayant de ces yeux noirs bien fendus, de ces joues semblables à des pommes roses, encadrées de boucles d'un noir d'ébène, auxquelles était ordinairement mêlé un œillet, qui ne la surpassait pas en fraîcheur, qui ne pouvait lutter contre son incarnat plein de charme. C'était un bonheur que de la voir — alerte attentive, honnête, — servir les pratiques, exécuter les ordres, nettoyer les verres, piquer le rôti, recevoir au comptoir, rendre la monnaie, répondre aux questions à la fois avec franchise et modestie, en sorte que tout le monde s'arrêtait avec plaisir à ce cabaret. Mais quand les occupations domestiques lui accordaient un peu de répit, on la voyait au milieu de ses compagnes, chanter joyeusement, danser, rire, de ce rire étourdi que l'on désapprend à vingt ans. Aussi les villageois disaient-ils que le nom de Joconde lui seyait à

Digitized by Google

merveille, et son père et sa mère s'épanouissaient en la contemplant, en entendant faire son éloge et dire à chacun qu'elle était l'âme de l'hôtellerie.

— « Elle sera (me disaient-ils,) le soutien de notre vieillesse, elle est notre bras droit. Si elle n'y était pas, notre commerce ne prospèrerait certes pas de la sorte. »

Une fois j'observai qu'elle faisait de petits yeux à un jeune homme qui, assis à une table, sirotait une demi-bouteille. Une voisine, — les voisines savent tout, — m'apprit que le damoiseau était le galant de Joconde : « Un jeune homme comme il faut, ajouta-t-elle, le plus sage qu'on puisse rencontrer à dix milles à la ronde, occupé de ses affaires. — Il fait le commerce de la soie et gagne beaucoup d'argent; il possède une habitation et vient d'acheter un petit bien qu'il exploite; il veut épouser Joconde et en a déjà dit un mot aux parents qui ne sauraient rien désirer de mieux. Si la chose a lieu, la Joconde sera au comble du bonheur : elle le mérite, car elle aussi, malgré sa vivacité, est bonne, vraiment bonne. »

L'année suivante, en repassant par là, je retrouvai la petite hôtelière, fânée, triste; elle n'était plus la même; elle servait les chalands, mais non plus avec l'empressement joyeux et enfantin d'autrefois. D'un autre côté, au coin d'une table, était assis le jeune marchand, soucieux lui aussi; il mangeait une bouchée, mais elle semblait s'arrêter dans le gosier; il soupirait; il sirota sa demi-bouteille, puis s'en alla sans mot dire.

— « Joconde, dis-je à la jeune fille, vous m'avez l'air de ne pas être, comme d'habitude, de bonne humeur. »

Et Joconde, levant l'épaule et me lançant des regards inaccoutumés, me tourna le dos et me répondit :

— « Vous avez bon temps. »

Curieux, je questionnai la voisine. Celle-ci, me répondit : « Oh! les choses ont bien changé! Joconde allait être heureuse; tout le monde l'enviait; lorsque la petite méchante commença à prêter l'oreille à un étranger qui possède une maison campagne ici près et vient souvent chasser la bécasse dans les environs. Il n'a rien à faire et par conséquent on le voit souvent ici; si elle va à la messe, il s'y

Digitized by Google

trouve ; si elle va au marché, il y est. Il porte un habit, il s'habille élégamment, il n'a pas de durillons aux mains et il sait lui dire de douces et flatteuses paroles inconnues à nos campagnards. Mais les discours de nos villageois sont sincères. Les autres, qui sait? — Le fait est que Joconde se dégoûta du marchand de soie comme d'un être insipide et grossier ; elle commença par la froideur, puis vinrent les impolitesses, tandis qu'elle se montrait au contraire pleine de courtoisie pour l'etranger ; elle ne sait parler que de lui, elle s'est mis dans la tête, avec sa légèreté accoutumée, de devenir sa femme. Dans tout le voisinage on ne fait qu'en parler ; on dit qu'elle perd sa réputation, ses pratiques, on la traite de folle : mais elle n'écoute personne, elle s'afflige, elle est devenue revêche, hautaine, impolie avec tout le monde, elle a pris des manières extravagantes. Son père et sa mère lui ont dit tout ce qu'ils ont pu ; on la fit même sermonner par monsieur le curé. Autant de paroles jetées au vent. Baptiste, le marchand de soie, fut un des premiers à soupçonner, le dernier à croire la vérité. Il fit tout son possible pour détourner Joconde, mais en vain. Il commença alors à se tenir à l'écart et s'il était raisonnable, il ne reviendrait plus. Mais il l'aime tant ! et hier même, il m'a juré que si elle changeait, il serait encore le même qu'auparavant. Et moi aussi qui suis sa confidente, à elle, que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas dit? Mais à quoi bon? Elle s'en fâcha, et maintenant c'est à peine si elle me regarde. Quant à cet étranger, plaise à Dieu qu'il ne nous montre pas de belles paroles et de tristes actions ! »

J'eus pitié de la pauvre enfant, mais de longtemps il ne m'arriva plus de passer dans cet endroit. Lorsque j'y reparus, je me mis à parcourir les chambres et, ne retrouvant pas Joconde, je demandai de ses nouvelles à son père. Pauvre vieillard ! il secoua la tête, me versa à boire et s'en alla. Je m'approchai de sa mère, et : — « Qu'est-devenue Joconde? » Elle soupira, leva les yeux au ciel, et garda le silence.

— « Serait-elle morte? » demandai-je avec la frayeur qui nous saisit en apprenant que quelqu'un a succombé à la fleur de l'âge.

— « Ah ! ce serait peut-être le moindre mal, » répliqua la vieille sans en dire davantage.

Digitized by Google

Croyant alors qu'il serait impoli d'insister, je cherchai la voisine et je l'interrogeai. Elle aussi ne me donna d'abord pour toute réponse qu'un soupir, puis : — « Venez, me dit-elle, venez et vous verrez. »

En disant ces mots, elle me conduisit dans une chambre sur le seuil de laquelle était assise une pauvre créature, le visage jaune et maigri, les lèvres tombantes, l'œil brillant d'un éclat qui n'était pas naturel. Un mouchoir entourait sa tête, et, les mains dans son tablier, elle était blottie comme s'il gelait : on était au mois d'août. Je reculai de saisissement, lorsque dans cette infortunée je reconnus la belle, la folâtre Joconde. La voisine s'adressant à elle, lui dit : « Regarde; reconnais-tu monsieur? »

La malheureuse leva les yeux, me regarda fixement comme quelqu'un qui cherche avec peine dans sa mémoire un vieux souvenir. Puis elle répondit : — « Oui. » Elle me nomma, et sa tête retomba sur son sein.

— « Que ne lui dis-tu quelque chose? » ajouta la voisine, en voyant que je ne pouvais articuler un seul mot, tant j'étais affligé. Et la pauvrette parut se raviser et elle commençait :— «Qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu ! Mais je demeure maintenant si loin ! Êtes-vous aussi venu à ma noce? Aujourd'hui je vous attends, savez-vous? — Voyez ! Je me suis faite toute belle pour cela. Il m'a déjà donné des anneaux ; » et, avec un sourire amer, elle me présentait ses mains décharnées dont les doigts étaient entourés d'étain. — « Certainement, continua-t-elle, quoiqu'il soit un grand seigneur, il m'épouse, moi qui suis une pauvre fille..... Oh ! oui ! oui ! je suis une pauvre fille, moi!.. »

Ici elle éclata en pleurs, au milieu desquels elle répéta plusieurs fois : — « Avez-vous jamais eu pour ami un monsieur? — Ne le croyez pas, ne le croyez pas! » Puis, tout-à-coup elle se tut et étant retombée dans son délire : — « Viendrez-vous me trouver? Loin, bien loin, — savez-vous? Et on ne parle pas comme ici.... — Mais une grande ville, un palais magnifique ! Vous verrez. Là, un jardin : et n'ayez pas peur des chiens qui aboient. Ce sont ses chiens à lui. Il revient de la chasse et me dit : Adieu, chère Joconde : comment te portes-tu, et il m'embrasse : il m'embrasse, moi, puis mon petit

Digitized by Google

enfant, et m'offre les cadeaux qu'on fait à sa fiancée, parce que, — ne le savez-vous pas? — c'est demain que nous nous marions. »

Ici elle riait et son rire me faisait plus de pitié que ses larmes.

Elle se tut et retomba dans sa léthargie. Alors la voisine me raconta les amours de la jeune fille avec cette mauvaise connaissance, en dépit des conseils et des admonestations. Lui la berçait d'espérances en lui disant de belles paroles, jusqu'à ce qu'il l'eût entraînée dans l'abîme. Alors, léger comme toujours et avide de nouveauté, il l'abandonna et ne s'inquiéta plus du tout d'elle. La jeune fille commença à devenir triste. On crut d'abord que cette tristesse n'avait d'autre cause que l'abandon de son amant que l'on ne voyait plus voltiger autour d'elle. Mais — séducteur infâme! — faut-il que je dévoile toute son infamie? — quelque temps après, l'infortunée ne put cacher son horrible malheur. Il est inutile de dire ce que devinrent son père et sa mère. Quant à elle, après avoir longtemps souffert, — Dieu sait quelles tortures! — lorsqu'elle vit qu'elle ne pauvait plus cacher sa faute, elle tenta de se jeter par la fenêtre. On l'en empêcha, mais depuis ce moment sa raison fut égarée : le traitement même augmenta la faiblesse de son esprit. Que dirai-je encor? Voici les restes de la pétulante Joconde, voici la victime de la séduction. »

Qui aurait pu retenir ses larmes? Je pleurais; la voisine aussi, et Joconde fixait sur moi et sur elle des regards stupides et vitreux; quand tout-à-coup on entendit à peu de distance quelques coups de fusil. La folle se leva soudain avec l'impétuosité et la raideur d'un automate dont on a touché le ressort; ses yeux brillèrent d'une sérénité féroce et, prenant mille couleurs, elle tendit ses bras et toute sa personne, et ouvrit grandement la bouche comme pour pousser un cri qui ne sortit pas. Quelques moments après, les coups de fusil recommencèrent. Et alors la malheureuse laissant échapper un ah! dans lequel résonnait tout l'accent du désespoir, courut vers le lit, et s'y étant jetée en se couvrant le visage avec les couvertures et les oreillers, elle criait, pleurait, se débattait.

Je ne pus y tenir. Je m'arrachai à ce triste spectacle, et courant à la porte, poussé par le besoin de respirer l'air, je vis passer devant

Digitized by Google

moi cet étranger *en villégiature,* avec une chasse abondante et entouré de nombreux amis. Il était gai comme ses compagnons, — il riait, s'avançait joyeux en face de la maison de Joconde, sans même y jeter un coup d'œil.

J'aurais de la peine à définir si j'éprouvai plus de compassion pour l'idiote ou plus d'horreur pour son séducteur. Presque hors de moi, j'entrai dans le cabaret et je m'assis tout rêveur près du foyer. Les villageois étaient là, buvant, narrant chacun son histoire; un dernier arrivé racontait comme quoi ce jour-là l'on avait condamné un pauvre artisan que tout le monde connaissait, et qui, pour payer le loyer du chenil où il s'abritait de la pluie, lui, sa femme et quatre enfants, avait volé un sequin.

Traduction de M. E. F. G.

Digitized by Google

LA GUERRE ET LES FINANCES.

—

Un peuple qui veut une armée capable de défendre sa liberté, doit reconnaître ce principe : que les citoyens les plus intéressés au maintien de ses institutions sont aussi ceux qui doivent contribuer, pour la part la plus grande, au nombre et à l'entretien de ses défenseurs.

Ce principe dont quelques peuples modernes semblent s'écarter tous les jours, nous paraît avoir été admirablement compris par les peuples anciens.

A Rome, un esclave n'était pas admis à prendre les armes pour la défense de la république. Les citoyens qui portaient le nom d'aerarii et qui n'étaient dans aucune des centuries de Servius Tullius établies d'après la fortune, ne faisaient pas partie des armées. Ce n'est que dans des cas pressants, comme dans l'expédition de Marius contre Jugurtha, que l'on enrôla indifféremment tout le monde.

Lorsqu'Annibal approchait de Rome, tous les citoyens étant déjà enrôlés, le dictateur Junius Pera enrôla les esclaves; mais sous promesse d'affranchissement. Ici donc encore, ce sont des hommes intéressés au succès de la guerre, des esclaves à qui l'on promet la liberté, qui vont prendre les armes.

Et encore Valère Maxime se plaint-il de ce relâchement que l'on apporte dans la levée des troupes. Liv. 7, chap. 6, n° 1.

Chaque citoyen supportait les frais de la guerre, il s'équipait et il pourvoyait à ses besoins : il ne pouvait couvrir ses dépenses que par le butin. Souvent même il engageait ses biens en tout ou en

Digitized by Google

partie, il empruntait à un patricien des sommes qu'il ne pouvait rendre, et à la fin de la guerre il se trouvait ruiné.

Cependant une partie de l'armée, le corps des chevaliers composé de dix-huit centuries, six de patriciens et douze de plébéiens, était équipée aux frais de l'état. Chaque chevalier recevait dix mille as pour l'achat de son cheval, etc., etc.

Plus tard il se forma un corps de riches plébéiens qui servaient à cheval et à leurs frais.

Ce n'est qu'au siége de Veïes que l'armée romaine reçut une solde.

Les Athéniens étaient soumis au service des armées depuis l'âge de 18 ans jusqu'à l'âge de 60. (*Aristote.*)

On ne faisait marcher les esclaves que dans les besoins pressants. (*Aristophane.*)

Les étrangers et les citoyens les plus pauvres étaient exempts du service militaire. On les enrôlait très-rarement parce qu'ils n'avaient aucun intérêt à défendre la patrie. (*Aristophane.*)

Les plus riches citoyens servaient comme simples soldats. (*Aristote.*)

Lors du siége de Potidée, les Oplites recevaient deux drachmes par jour; mais cette paye parut extraordinaire. Vingt ans après, on fut obligé de renvoyer une troupe de Thraces parce qu'elle exigeait la moitié de cette somme. (*Thucydide.*)

Vers l'an 363 avant J.-C., la paye était de quatre oboles par jour: le partage du butin complétait la solde, lorsque l'on était obligé de réduire les finances de l'armée. (*Démosthène.*)

Sparte réservait aux citoyens les charges du service militaire; mais comme elle n'ambitionnait pas de mettre de grandes armées sur pied, elle n'employait aux expéditions lointaines qu'un petit nombre de troupes nationales. (*Hérodote.*)

Les Lacédémoniens, consternés de la perte de Pylos, enrôlèrent des Hilotes pour porter secours à Brasidas. On promit l'affranchissement à ceux qui se seraient le mieux conduits. (*Thucydide.*)

Au moyen âge, les seigneurs faisaient la guerre à leurs frais : la noblesse féodale avec ses gens se chargeait de la guerre; elle ne combattait qu'à cheval et elle se mettait au service d'un prince ou d'un puissant seigneur.

Digitized by Google

Les seigneurs ruinaient leurs vasseaux, mais par là ils se ruinaient eux-mêmes.

Souvent le service militaire était la redevance payée au propriétaire.

D'après un bref du pape, tout serf qui prenait la croix pour se rendre en Terre-Sainte devait être mis en liberté par son maître.

Ainsi donc au moyen âge comme dans les temps anciens, à Rome, à Athènes, à Sparte, nous retrouvons le principe que nous avons énoncé.

Par la constitution de 1796, il fut créé une garde nationale sédentaire et une garde nationale en activité. La garde nationale en activité se recrutait par enrôlement volontaire et en cas de besoin par le mode que la loi déterminait. (Art. 286.)

En vertu de ces derniers termes, le 5 septembre 1798, fut établie, sur le rapport du général Jourdan, une conscription militaire : ce fut au sort à désigner ceux d'entre les citoyens qui participeraient personnellement aux travaux et aux dangers de la guerre. La loi permit à un citoyen désigné par le sort de se faire remplacer par un autre, moyennant un arrangement financier entre les deux parties. De là l'origine des marchés les plus honteux et de l'inégalité la plus flagrante.

Toutefois la conscription militaire n'exista pour ainsi dire pas sous le règne de Napoléon. Les besoins de la guerre réclamaient tous les citoyens en état de porter les armes et le sort les frappant tous était devenu la loi générale.

Quant à cet inconvénient du remplacement militaire, de former une armée des citoyens les plus pauvres de la nation, il n'exista pas non plus. Si l'ancienne aristocratie s'éloigna des rangs de l'armée, Napoléon en fit surgir une aristocratie nouvelle. Comment n'eussent-ils pas été intéressés au salut et à la gloire de la France, ces soldats vainqueurs du monde, à qui le génie de leur chef avait donné l'honneur pour dieu, l'Italie pour piédestal et la Russie pour point de mire; ces généraux sortis des derniers rangs de la grande armée et qui, de grade en grade, étaient devenus des guerriers illustres, couverts de titres et de butin.

Digitized by Google

Les frais de la guerre étaient supportés par la nation entière et, si l'impôt avait été assis sur des bases proportionnelles, rien n'eût été plus juste. Dans une nation d'hommes libres tous doivent participer à l'impôt; mais chacun en proportion de ses moyens.

Nous ne voyons donc pas encore sous le règne de Napoléon cette inégalité qui plus tard devait résulter du système qu'il avait adopté, mais sans le mettre à exécution. C'est, du reste, un fait reconnu généralement que jamais l'avancement ne fut plus souvent accordé au mérite réel que sous son règne : Napoléon, tout en nous donnant un gouvernement despotique, nous donnait incontestablement le gouvernement des capacités.

Arrivons à 1840 et renfermons notre sujet dans les limites de notre pays.

Chez nous l'impôt de la guerre se paye en hommes par ceux que le sort désigne, et en argent par tous.

Ces deux manières de payer l'impôt sont subversives de l'égalité entre les citoyens : la première, dans son essence, en ce que le sort est aveugle et qu'il élude une difficulté sans la résoudre, et dans son application, en ce que le fils du riche peut changer l'impôt de sa personne en une somme d'argent : la deuxième, dans son application, en ce que soumise à notre système financier, elle en porte tous les vices et toutes les iniquités.

Les défenseurs du système actuel nous diront que l'éducation d'un militaire demande plusieurs mois, que son équipement entraîne des frais assez considérables et que c'est dans une vue d'économie que l'administration aime mieux garder un homme six ans sous les drapeaux que d'y garder six hommes successivement pendant un an. Ils nous diront encore que le fils du riche peut employer son temps d'une manière plus profitable à la patrie, en s'intruisant ou en s'occupant d'affaires lucratives qu'en la servant les armes à la main.

Ces raisonnements reposent sur un principe faux. Nous n'admettons pas que l'éducation militaire ne doive être donnée qu'à une fraction des citoyens et que cette fraction soit la plus pauvre : nous voulons que le maniement des armes soit familier à la nation entière.

Digitized by Google

Et si vous voulez des exceptions, eh bien ! accorder-les aux plus malheureux, à ceux qui n'ont rien à perdre au bouleversement de nos institutions, à ceux dont Phèdre a dit : Le pauvre change de maître sans changer de condition.

Ne confions pas la défense de nos intérêts les plus chers à des gens qui se diront en marchant au combat : Que m'importe que je serve, tant que je porte mon fardeau !

Quant à l'homme aisé, nous ne voulons pas l'astreindre à passer six ans dans l'inaction de nos garnisons : nous voulons que son éducation le rende aussi propre à défendre ses droits qu'à servir ses intérêts. En un mot, nous demandons la suppression des armées permanentes et l'organisation des gardes civiques sur les bases les plus larges.

Heureuse encore la Belgique, si elle s'en était tenue au système que nous venons de combattre ! mais nous la voyons entrer dans une voie bien plus périlleuse.

A l'imitation d'un peuple voisin et en adoptant les idées d'un ennemi de l'humanité, la Belgique a cru pouvoir alléger le poids de ses impôts en les convertissant en emprunts forcés et en convertissant les emprunts forcés en emprunts publics négociés au moyen de traitants.

Un emprunt est un impôt masqué et le masque n'allège pas l'impôt ; au contraire, il le rend plus lourd, puisqu'au capital il ajoute les intérêts.

Voisins du peuple français dont l'humeur guerrière peut chaque matin nous donner une émotion, emprunterons-nous tous les six mois une somme de vingt-cinq millions ? Et, pour satisfaire à nos engagements, augmenterons-nous constamment nos impositions ? En établissant des bénéfices sur l'emprunt, diviserons-nous longtemps encore la nation en deux parties : l'une qui possède des capitaux et qui spécule sur nos calamités, l'autre qui paye tout à la fois l'impôt du sang, et la majeure partie du capital de l'emprunt et de ses intérêts ?

Au milieu des moissons les plus abondantes, occupant un pays des plus fertiles à la surface et des plus riches dans ses profondeurs, douée de toutes les qualités qui font un peuple intelligent

Digitized by Google

et laborieux, la Belgique se verra tellement obérée par sa dette publique, que ses ouvriers ne trouveront plus dans un salaire élevé de quoi se procurer les nécessités de la vie, toujours renchéries par l'impôt.

Et cette instruction que nous donnons dans nos crèches, dans nos écoles gardiennes, dans nos écoles communales, à la classe la moins aisée de la société, ne sera-t-elle pas une des causes du bouleversement de notre état social, elle qui devrait en être le soutien? Il est en économie politique un principe auquel il me semble que nos gouvernants n'ont pas fait assez attention : C'est que le bien-être matériel d'un peuple doit croître avec son développement moral.

Vous apprenez à lire à des hommes qui manquent des nécessités de la vie, et vous ne craignez pas que cette immortelle page de Jean-Jacques ne vienne à tomber sous leurs yeux.

« Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire: Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût dit à ses semblables: Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne! »

Et qu'est-ce en effet que la propriété territoriale, si ce n'est une convention dont le résultat doit tourner au bénéfice de la société, et qui ne subsiste qu'à cette condition?

Déjà la statistique a prouvé par ses chiffres la vérité de ce que nous avançons. L'Allemagne a vu augmenter le nombre des crimes avec l'instruction qu'elle a donnée aux ouvriers. Louis Blanc signale ce fait sans en comprendre la raison.

Loin de nous cette idée que l'on doive refuser l'instruction aux ouvriers; mais nous croyons sincèrement qu'il est du devoir d'une bonne administration, de faire marcher parallèlement le développement moral et l'amélioration matérielle.

Que la Belgique ne craigne pas de donner aux nations qui l'entourent un exemple salutaire en entrant la première dans la voie du véritable progrès. Que renonçant à jamais à l'esprit de conquête, elle

Digitized by Google

licencie ces armées dont Rome ne sentit le besoin qu'au siége de Veïes lorsqu'elle substitua l'esprit de conquête à l'esprit de conservation.

Que notre organisation militaire d'autant plus forte qu'elle sera plus générale ne dépasse pas les prévisions de la légitime défense. Offrons les bénéfices de notre amitié aux nations qui voudront la cultiver et montrons à celles qui voudraient nous attaquer l'attitude d'un peuple tout entier prêt à défendre énergiquement son indépendance et sa nationalité.

Mais il est temps d'agir. Ne tardons pas à reconnaître la vérité de ces paroles de l'un des maîtres de la science : Un peuple doit tendre à placer le triomphe de la vanité, non dans l'humiliation des vanités rivales, mais dans le bien-être dont il jouit.

HIPPOLYTE GUILLERY.

Digitized by Google

A BÉRANGER.

LES CHANTS DE L'OUVRIER.

L'ouvrier pleure, et pourtant sa misère
Pour s'apaiser n'attend qu'un gai refrain :
Un chant d'espoir sait rendre moins amère
Plus d'une larme.... arrachée à la faim.
Sous les lambris, où le plaisir commande,
Assez d'accords exhalent leurs doux sons :
A l'ouvrier, porte encore une offrande ;
Poëte, au peuple, adresse tes chansons !

Oui, pour le peuple, il faut chanter sans cesse :
Alors qu'on chante, on berce ses douleurs.
Le peuple souffre ! Aux jours de sa tristesse,
Par des refrains on peut tarir ses pleurs.
Au prolétaire, en proie à la souffrance,
Le temps qui fuit montre un beau lendemain :
Que nous faut-il pour garder l'espérance?
Hélas ! si peu.... — Des chansons et du pain !

La poésie est une bonne mère,
Quand au malheur elle verse son miel.
Il en est trop dont l'ardente colère,
De la satire a fait couler le fiel....
D'un vers sanglant dédaigne la licence :
A d'autres mains à flageller les cours !
Du chant au pauvre enseigne la puissance,
Toi, dont la voix sait le charmer toujours !

Digitized by Google

Pour l'ouvrier, point de matins splendides :
Pour l'éclairer le soleil est trop cher !
On l'emprisonne entre des murs humides,
Qui font passer le frisson sur sa chair.... —
Les verts coteaux sont pour lui sans verdure ;
L'oiseau, pour lui, ne chante pas aux cieux :
Ah ! pour calmer les tourments qu'il endure,
Noble poëte, encore un chant joyeux !

Les jours présents sont des jours difficiles,
Où tout mortel a sa croix à porter ;
Mais l'avenir a des jours plus tranquilles :
Pour l'ouvrier, à toi de les chanter.
Chante toujours ! chante, libre poëte,
Les temps heureux vers lesquels nous marchons :
Le ciel est pur, quand l'écho me répète
Les gais refrains de tes vives chansons !

C. Michaels.
Ouvrier typographe.

Bruxelles, 22 octobre 1847.

Digitized by Google

L. V. RAOUL.

I.

Louis Vincent Raoul naquit à Poincy, (Seine et Marne) le 2 février 1770. Ses parents y exploitaient une ferme qui appartenait aux Bénédictins. Il commença ses humanités dans la maison d'éducation que cet ordre possédait à Meaux, et les acheva à Paris, au collége d'Harcourt. Il suivit pendant quelque temps les leçons de théologie du séminaire St-Sulpice; mais ses goûts l'appelaient ailleurs. En 1789, il fut nommé, par la voie du concours, professeur de rhétorique au collége de Meaux. Comme on le voit, il n'avait pas vingt ans.

La plupart des grands états de l'Europe s'étaient coalisés contre la France. En 1793, Raoul devint soldat et, chose remarquable, tous ses élèves s'engagèrent avec lui. Il entra dans l'armée du Rhin, que commandèrent successivement Custine, Hoche, Pichegru et Moreau. Ce nouveau genre de vie ne l'empêcha pas toutefois de s'occuper de littérature. Peu de semaines après le neuf thermidor, il fit représenter sur différents théâtres une pièce en plusieurs actes et en vers, intitulée : *La chute de Robespierre.*

Dès que les préliminaires de Léoben eurent annoncé la paix à la République, notre poëte donna sa démission des fonctions de capitaine quartier-maître de la 16e demi-brigade de ligne, auxquelles il avait été élevé quelques mois auparavant. Le colonel qui la reçut eut beau lui objecter que jeune, instruit, vivant à une époque de rénovation sociale, il pouvait compter sur un bel avenir dans la carrière militaire : Raoul qui n'avait jamais songé en accourant sous les drapeaux, qu'à acquitter une dette envers sa patrie, ne se laissa pas convaincre et retourna à Meaux, où il fonda un établissement d'instruction qui attira bientôt l'attention du directoire et obtint le titre d'École Secondaire. L'éloge funèbre du général Hoche, qu'il prononça aux obsèques de ce héros, le 30 vendémiaire an 6, et qui lui procura un véritable succès, consolida sa réputation d'homme de lettres,

Digitized by Google

sans l'égarer sur la marche qu'il avait à suivre. Il comprit que pour arriver à quelque chose de sérieux, comme écrivain, il devait se créer une spécialité importante et se mit bientôt à étudier les satiriques latins. Nommé, en 1807, bibliothécaire de la ville de Meaux, il put, à partir de ce moment, se livrer à ses travaux favoris avec plus d'ardeur que jamais. Qu'on juge à quel point il sut leur imprimer une direction consciencieuse. Malgré toute son activité, malgré une intelligence aussi prompte que droite, il consacra dix années à élaborer la traduction de Juvénal. La 1re édition en parut en 1811 et précéda d'un an la publication de Perse.

D'aussi remarquables ouvrages engagèrent le gouvernement impérial à s'en attacher l'auteur, et, en 1813, sur la proposition de M. De Pomereul, directeur général de l'imprimerie et de la librairie, le ministre Montalivet le nomma inspecteur de la librairie à Amiens. Au retour des Bourbons, Royer-Collard le pria de conserver ce poste. Pendant les cent jours, le prince Lebrun, qui était à la tête de l'instruction publique, lui conféra la place d'inspecteur de l'Université et l'appela à Paris. Invité à se rendre à l'assemblée du champ de mai par une de ces circulaires qui portaient : « Vous êtes, M. du nombre « de ceux dont l'Empereur désire s'entourer, etc. » il y assista.

Lors de la seconde restauration, Raoul qui ne voulait, à aucun prix, du rôle qu'il a ridiculisé dans son *Écrivain Public*, se retira à Amiens, y donna une nouvelle édition de Juvénal et de Perse, en joignant à ce dernier auteur, une traduction des Satires d'Horace, puis quitta la France, malgré toutes les démarches que bien des personnes firent pour l'y retenir. La ville de Bruges lui avait offert une chaire de rhétorique, mais en vain. Il avait agréé de préférence les brillantes propositions qu'il avait reçues de la municipalité de Tournay dont il était chargé de relever l'athénée. Professeur de rhétorique on lui confiait le choix de chacun de ses collègues.

Peu de temps après l'arrivée de Raoul en Belgique, on lui proposa, à l'Université de Louvain, une chaire qu'il n'accepta pas. Il commença de même par refuser celle qui lui fut offerte à Gand et demanda aux administrateurs de la ville de Tournay, envers lesquels il crut que la reconnaissance l'obligeait à agir ainsi, d'être

Digitized by Google

les interprètes de ses intentions, auprès du gouvernement. Mais tous trouvèrent par trop grand le sacrifice qu'il voulait s'imposer et le déterminèrent à profiter de la bienveillance qu'on lui témoignait. C'était en 1817. Cette année, une 3e édition de Juvénal fut imprimée à Tournay. M. Méchin, préfet du Nord, avait publié sa traduction, après la seconde édition de Raoul, et M. Tissot, de l'Académie française, venait de soumettre cette seconde édition à un examen approfondi, dans son cours de poésie latine du collége de France.

Raoul enseigna, à Gand, les littératures française et latine, ainsi que les antiquités Romaines. Il y passa d'heureuses années, remplissant, on ne peut mieux, une tâche qui était enfin digne de lui, écrivant dans plusieurs recueils littéraires, surtout dans le *Mercure Belge* qu'il avait fondé avec MM. Reiffenberg et Lesbroussart, recherché par les hommes les plus distingués parmi ceux qui avaient dû fuir la France et entr'autres par le célèbre Arnoult, dont il avait pourtant jugé sévèrement plusieurs ouvrages, adoré des étudiants auxquels sa maison et même sa bourse étaient ouvertes. En 1826 il entreprit la publication de ses « *OEuvres diverses* » qui se fit à Bruges et débuta par une 4e édition des satires de Juvénal. Un volume de poésies, composé de quelques comédies-vaudevilles, d'une tragédie et de la traduction de la satire des poëtes anglais de Byron, suivit de près le tome premier. En 1827 parut le 3e volume contenant des discours, épîtres, épigrammes, des mélanges de littérature et de critique et des observations sur les universités des Pays-Bas, à côté desquelles nous mentionnerons, comme n'ayant été écrite qu'un peu plus tard, une brochure pseudonyme sur la liberté de l'enseignement.

« Naturalisé belge et comblé des faveurs du gouvernement, » Raoul voulut, dit-il quelque part, traduire des leçons de littérature hollandaise, tirées des meilleurs auteurs, afin de prouver sa gratitude à la nation et au roi qui l'avaient adopté. (La nation ! il se trompait donc sur l'aveugle tyrannie qui imposa à la Belgique une langue étrangère.) Ces leçons formèrent le 4e volume de ses œuvres et virent le jour en 1828. L'année suivante, il publia en un volume la 3e édition de Perse et la 2e d'Horace, dédiées au bon et savant M. Quetelet. Un

Digitized by Google

6e volume qui devait contenir un commentaire latin, sur les Bucoliques de Virgile et divers morceaux de prose et de poésie, également en langue latine, allait être mis sous presse, quand éclata la révolution de 1830.

Le décret du gouvernement provisoire du 16 décembre ayant supprimé la faculté des lettres de l'Université de Gand, Raoul fut invité par M. Tulemans, devenu ministre du régent, à faire valoir ses droits à l'éméritat et obéit sans murmurer. S'il entama ensuite une polémique assez vive, contre le nouvel ordre de choses et ceux qui y avaient attaché leur nom, ce n'est pas l'intérêt personnel froissé qui l'inspira. Un sentiment trop honorable à la fois et trop rare pour qu'il ne faille pas le respecter jusques dans ses erreurs, le souvenir des bienfaits reçus fut son seul mobile. Lorsqu'après le traité définitif intervenu entre la Belgique et la Hollande, le parti orangiste voulut lui constituer une rente assez considérable et présentant toutes les garanties possibles, pour qu'il continuât à l'aider de sa plume, il répondit, en déclarant publiquement que les 24 articles avaient mis fin à son rôle de journaliste politique.

Un homme aux vues larges et généreuses avait créé à Bruxelles l'Institut Gaggia, dont le corps enseignant était aussi nombreux que celui d'aucune université belge. La faculté de philosophie et lettres qui y était organisée et dans laquelle le célèbre abbé Gioberti donna, pendant plusieurs années, des leçons de philosophie et d'histoire, compta Raoul au nombre de ses professeurs, dès qu'il eut été mis à la retraite, comme employé de l'Etat. On lui confia les cours dont il avait été chargé à Gand. C'est pour l'usage des jeunes gens qui les fréquentaient qu'il publia, en 1835, une 5e édition de Juvénal (édition expurgata) et, en 1837, un abrégé de l'histoire de la littérature ancienne et moderne. En 1840, il fit paraître un volume de poésies, dans lequel, à côté de quelques pièces imprimées avant 1830, se trouvaient beaucoup de morceaux inédits. En 1841, ses occupations de professeur s'accrurent; il fut appelé à la chaire de littérature latine de l'université de Bruxelles. Il publia la dernière édition de Juvénal, Perse et Horace, en 1842 (2 vol. in-8°, Bruxelles, Wouters, Raspoet et Cie.) Les trois poëtes étaient réunis cette fois sous

Digitized by Google

le titre des *trois satiriques latins*. L'ouvrage portait pour dédicace : « A mes élèves. » Et, dans les quelques lignes qui leur étaient consacrées, le traducteur, par une modestie vraiment charmante, leur prêtait une part indirecte, dans son travail.

Raoul était l'ennemi déclaré de l'École Romantique. Les études de toute sa vie l'en éloignaient et il se plaisait à croire que les passages de Perse et de Juvenal, relatifs aux mauvais écrivains de leur temps, lui étaient applicables. Après en avoir examiné quelques productions, dans des articles publiés à Gand, il la combattit d'une façon plus complète et, en présence d'un auditoire choisi, aux soirées hebdomadaires de l'Institut Gaggia, en 1832. Ces improvisations, admirées de ceux-là mêmes qui n'étaient pas de son avis, montrèrent son talent sous une nouvelle face. Elles réunissaient les mille qualités, qui font d'une causerie de bon aloi le plus délicieux délassement qu'on puisse imaginer; observations fines, moqueries piquantes, spirituelle bonhomie, formes simples, sentiment des convenances, rien n'y manquait. Mais la manifestation la plus significative du professeur, contre ses adversaires littéraires, fut la publication du livre intitulé l'*Anti-Hugo*, laquelle eut lieu en 1843.

Pendant les années qui suivirent, il continua à donner à la presse périodique, grand nombre de morceaux de différents genres et rédigea quelques volumes des mémoires d'un homme qui occupe une place curieuse à plus d'un titre, dans l'histoire de ce siècle, de M. De Maubreuil. En 1847, on lui demanda de réimprimer ses comédies-vaudevilles à l'usage des colléges; il le fit en y ajoutant une nouvelle pièce en 3 actes. Le croirait-on? Ce ne fut qu'à cette époque, que la classe des lettres de l'académie de Bruxelles l'appela dans son sein. Et cependant, comme l'a fort bien dit l'un des membres les plus distingués de cette société, c'était leur maître à tous. Peu d'œuvres littéraires sérieuses paraissaient en Belgique, sans qu'auteurs ou éditeurs n'eussent eu recours aux conseils de son intelligente expérience. Si le traducteur de Juvénal n'avait pas changé de patrie, il est probable qu'en 1847, il eût siégé depuis longtemps à l'Institut de France.

Raoul mourut le 25 mars 1848. La maladie qui l'emporta et dont

Digitized by Google

il commença à souffrir quelques mois avant son décès, fut la seule affection grave qu'il eût jamais éprouvée. Jusqu'au dernier moment, elle lui laissa les facultés intellectuelles, dans toute leur plénitude, puisqu'il composait encore d'excellents vers, lorsque sa main affaiblie avait déjà de la peine à les écrire et qu'il éleva son âme à Dieu, avec cette foi calme et éclairée qu'il avait toujours eue, quand se présenta le prêtre qu'il avait fait demander.

La décoration de l'ordre de Léopold lui fut envoyée à son lit de mort. Si le gouvernement, assez sage pour ne se rappeler que son mérite, avait fini par le consulter souvent sur des questions littéraires, s'il s'était empressé d'acquérir des exemplaires de la traduction des *trois satiriques latins*, pour toutes les bibliothèques publiques du royaume, il avait oublié d'éviter à l'ordre Léopold le ridicule de compter dans ses rangs, presque tous les littérateurs belges, mais non le vieillard que sa supériorité aussi bien que son âge faisaient marcher à leur tête. M. Rogier eut le tact de réparer cette bévue.

D'une bonté angélique, Raoul était venu tant de fois en aide à des amis malheureux, il s'était si noblement conduit à l'égard des membres de sa famille, dont plusieurs avaient été dotés par lui et dont d'autres avaient vu leurs enfants élevés par ses soins, que ce qu'il laissa à sa veuve ne permit de lui faire que les plus humbles funérailles. Mais la foule qui l'accompagna à sa dernière demeure, les nombreux discours qui furent prononcés sur sa tombe, donnèrent à la cérémonie, le caractère qui était le plus digne de lui. On l'inhuma dans celui des cimetières de la chaussée de Louvain, qui renferme les restes du grand peintre David. Un monument s'y élèvera bientôt qui rappellera ses droits au respect de la postérité et sera en même temps une preuve de la sympathie qu'il sut inspirer à tous ceux qui le connurent.

II.

Raoul n'avait conservé aucune copie manuscrite ou imprimée de *La chute de Robespierre* et de l'*Éloge de Hoche*. A la fin de sa vie, il eut la fantaisie de revoir ces productions dont un demi-siècle le

Digitized by Google

séparait, mais il les chercha en vain ; nul libraire ne put en découvrir la moindre trace. Force nous est donc de ne les mettre que pour mémoire, sur la liste de ses ouvrages.

La seule tragédie que nous ayons de Raoul est intitulée *Guillaume le Conquérant*. Le sujet en est la querelle de Guillaume de Normandie et de Harold, seigneur anglais, qui prétendent l'un et l'autre, au trône d'Angleterre, vacant par la mort d'Édouard le Confesseur. Harold a épousé Mathilde, fille de Guillaume. Celle-ci quitte son époux, pour son père. Une entrevue entre les deux chefs ne fait qu'aigrir leurs différends. Vaincu à la bataille d'Hastings, Harold s'enfuit dans le camp de son ennemi, où il retrouve Mathilde et auprès d'elle Martel, chevalier Normand dont il a déjà remarqué le dévouement à la princesse. La jalousie l'égare. Il tue Mathilde et se tue lui-même.

Disons le franchement, cette pièce ne peut pas même être placée parmi les tragédies françaises de second ordre. Presqu'à chaque page des réticences ; çà et là des mots, employés dans un sens qu'on n'admet plus aujourd'hui, malgré d'illustres précédents et dont *ennui*, considéré comme synonyme de chagrin cruel, offre un échantillon ; puis quelques gradations non observées, des épithètes, dans lesquelles un œil sévère verrait des chevilles, tels en sont les défauts, sous le rapport de la forme. Peu d'effet dramatique, une fin qui n'est guère adroite, Mathilde, constamment larmoyante, Martel souvent ennuyeux, les deux caractères principaux seuls assez bien peints : voilà ce qu'on a à reprocher à la conception du poëme. Et néanmoins certaines choses dans cette œuvre qui date de la jeunesse de l'auteur, font présager les qualités qu'il déploya plus tard. La 3e scène du 3e acte où Guillaume et Harold se trouvent en présence, renferme de bons vers. Celui-ci n'est-il pas magnifique ?

« Des fers dans un palais, n'en sont pas moins des fers. »

La narration de Varenne, dans la 5e scène du 4e acte, est un morceau remarquable. Le discours de Guillaume dans la 7e scène du même acte, est également bien fait. Quand Talma disait à Raoul que sa tragédie n'exigeait que quelques changements qu'il promettait de

Digitized by Google

lui indiquer, il avait probablement été séduit par les passages que nous venons de noter.

L'écrivain public, vaudeville en vers alexandrins, est écrit dans un style plus coulant et plus égal que *Guillaume le Conquérant*. Les couplets en sont bien tournés, le sujet s'en développe naturellement; mais le ridicule dont Raoul revêt plusieurs des types qui y figurent comme autant d'éléments d'une véritable satire contre les pétitionnaires qu'amena la restauration, est parfois d'une invraisemblance exagérée. Il paraît impossible qu'on débite sérieusement les folies de Trissotin dans la 13e scène. Le gascon Rouffignac, quoique moins outré que Trissotin, est encore bien extravagant. Delcour, au contraire, est un portrait convenable. Après une plaisante mystification, dans la 26e scène, le vaudeville se termine d'une façon passablement heureuse.

La veille des vacances, *Les Écoliers en vacances*, et *Le jeune homme à la mode* forment une espèce de trilogie qui montre successivement les mêmes personnages sous les divers aspects que les titres de ses divisions annonçent. Pour juger impartialement ces comédies-vaudevilles, il faut ne pas oublier que, destinées à être représentées dans les colléges, elles devaient réunir plusieurs conditions particulières : absence de rôles de femmes ; « Maxima debetur puero reverentia ; » comique à la portée de l'adolescence ; conclusion morale facile à déduire. Quantité d'instituteurs, en France, en Belgique et en Suisse, les ont mises au premier rang du répertoire de leurs élèves.

Le jeune homme à la mode, la plus récente des trois pièces, ne vaut aucune des deux autres. *La veille des vacances* est un tissu de farces de collége, faisant ressortir quelques caricatures amusantes, si pas recherchées : Grégoire qu'on enferme dans la cave et qui s'enivre, le clerc Galippe, son élève Arthur, Blaise. Plus d'esprit et de vérité que dans *L'écrivain public*, plus d'intrigue que dans *La veille des vacances*, assignent la palme aux *Écoliers*. Remarquez dans une des scènes de cette comédie le dialogue suivant :

« Quels auteurs faut-il donc étudier pour le style ?
— « Virgile. — Et puis ? — Virgile. — Et puis après ? — Virgile. »

Digitized by Google

La satire des poëtes anglais offrait à Raoul une œuvre moderne à placer près de celles des satiriques romains et une œuvre dont, malgré quelques imitations de détail, le caractère était unique. Mais elle lui convenait surtout, parce que bien des travers qu'il reprochait aux novateurs littéraires, y étaient attaqués de main de maître. La traduction en vers, qu'il en a laissée, est faite avec tant d'art que M. Froment de Gand assurait que c'était son meilleur ouvrage. Sans aller jusques là, car plusieurs de ses éditions de Juvénal furent imprimées avant qu'il ne s'occupât du poëme de Byron, nous dirons que rarement, version aussi correcte rendit avec une précision plus originale, les moindres nuances d'un auteur.

L'Académie Française avait choisi, en 1811, « les nouveaux embel-« lissements de Paris » pour sujet du concours de poésie, ouvert sous ses auspices. Alexandre Soumet, Millevoye et Raoul concoururent. Soumet remporta le prix, Millevoye eut l'accessit. Comme les ouvrages des trois écrivains nous restent, nous pouvons les comparer et juger. Ceux de Soumet et de Raoul étaient égaux en mérite et le prix eût dû être partagé entr'eux. Quant à Millevoye, la faveur seule le servit; il n'avait certes pas réussi aussi bien que Raoul. La longueur est un défaut, mais une brièveté exagérée et indolente dans un sujet aussi vaste que celui dont il s'agit, et à une époque aussi brillante que celle à laquelle il fut proposé, n'est pas moins absurde. Millevoye fit une centaine de vers sur les nouveaux embellissements de Paris. Raoul y consacra un poëme complet de trois à quatre cents vers : son début est majestueux.

« Immortelle cité, la merveille du monde,
« Toi dont la vaste enceinte, en monuments féconde,
« D'Athènes et de Rome égale la splendeur ;
« Toi dont, en frémissant, Londres voit la grandeur,
« Salut ! — »

Sa pensée a de l'éclat, son admiration est ce qu'elle doit être. Dans ce travail, tout ce qui est beau trouve sa place. L'Empire et son chef, entourés de cette gloire qui faisait oublier la liberté perdue, y sont dignement peints, et sans que ce soit dans des digressions hors de propos. Puis une grande noblesse d'expression témoigne de l'amour

Digitized by Google

de l'auteur pour les chants épiques de l'antiquité. Sous ce rapport encore, il laissait bien loin derrière lui, le langoureux Millevoye.

Parmi les autres poésies de Raoul, il faut citer une épître à Étienne sur sa comédie des Deux Gendres, épître où l'on trouve quelques sorties spirituellement méchantes contre Bouvet, une autre au médecin Houzelot, en jolis vers de huit syllabes, une supplique du marchand bonnetier Crapoulet au directeur de Saint Acheul, la fable de l'Écarté, la défection des alliés, en 1813, beaucoup d'épigrammes et entr'autres : L'Horace de Daru, L'écrivain insipide, Les ratures inutiles, Le physicien, Le prédicateur véridique, L'Artémise nouvelle, L'orateur qui parle du nez :

« A ses auditeurs étonnés
« De quoi parlait Pangloss, dans sa docte harangue,
« De fable, d'histoire ou de langue?
« Non, messieurs, il parlait du nez. »

Enfin de charmantes satires, Au vice-roi d'Italie, Le savant en us, La lorgnette de Merlin, Au roi de Danemarck, Socrate et Glaucon. Ces cinq petits poëmes prouvent à qui commettrait l'erreur de croire qu'on peut être un traducteur de premier ordre, sans être doué du génie de l'invention, que Raoul le possédait, ce génie, et d'autant plus que sous sa plume, jamais la moindre réminiscence déplacée ne vient ôter à un genre de composition éminemment français, la couleur à la fois naïve et caustique qui le distingue. Raoul a tiré de la lorgnette du fameux enchanteur tout le parti possible et ce n'est pas peu dire. Comme elle lui a fait arranger les médecins! La royauté constitutionnelle a son tour dans les vers adressés au roi de Danemarck. C'est au profit des gouvernements absolus qu'elle est ridiculisée, mais qu'est-ce qui empêche de jouir du moyen, en fixant les yeux sur un but entièrement opposé à celui de l'auteur? De toute manière on rit d'une combinaison,

« Qui chez nos bons Français, depuis quatre-vingt-neuf,
« Met et remet toujours la monarchie à neuf. »

Dans *Socrate et Glaucon*, les jeunes gens, trop pressés de se croire grands hommes, reçoivent une leçon, qui nous semble un chef-d'œuvre.

Digitized by Google

Quelle tache même légère aurait-on à constater ici? Les idées s'enchaînent admirablement, les raisonnements sont justes et appuyés de faits que l'érudition allemande ne renierait pas, et qui néanmoins excluent jusqu'à l'apparence de la pédanterie; le style a ce ton de douce familiarité que le sujet réclame. Quoique le conte de *Socrate et Glaucon* d'Andrieux soit bien digne du gracieux talent de cet auteur, nous le croyons entièrement inférieur au morceau dont nous venons de parler et que nous voudrions pouvoir transcrire d'un bout à l'autre.

Le cours de littérature hollandaise a eu l'avantage de faire connaître en France et en Belgique les plus beaux passages des poëtes hollandais. On regrette après l'avoir lu, que le volume de prose que Raoul se proposait d'y joindre, ne soit pas venu le compléter. Que de richesses dans cette collection et que la langue de la Néerlande est propre à la poésie! Mais avant tout, quel talent dans le traducteur dont les vers nous amènent à porter de semblables jugements! Impossible de reproduire mieux qu'il ne l'a fait les strophes de Kinker « sur les religions » et celles « à une jeune fille séduite, » les meilleures de Tollens et la première scène de « Lucifer » du grand Vondel et une scène de la comédie des « Mathématiciens, » le chef d'œuvre de Langendyck. Ce dernier morceau est vraiment extraordinaire. C'est une discussion d'astronomie soutenue dans toutes les règles scientifiques et qui est, en même temps, d'un comique parfait. Tenez compte du caractère local, dont le pinceau de Teniers rend plus d'une face avec tant de vérité, et Langendyck touche ici à Molière. Nous rappellerons encore le « Musée des statues de Paris » de Helmers, « la réponse philosophique » de Bellamy, « Piron, » par Walré, de bonnes épigrammes, telles que « la rencontre, » « les poëtes » et cette épitaphe :

« Ci-gît qui sans honte et sans blâme,
« Naquit, pleura, vécut et rendit l'âme. »

La position que Raoul avait à différentes reprises occupée dans l'enseignement avant que d'arriver à Gand, l'expérience qu'il acquit à l'université de cette ville et comme professeur et comme recteur,

Digitized by Google

donnent assez de poids à ce qu'il a écrit sur l'instruction, pour qu'on l'examine encore aujourd'hui. Pas de centralisation comme en France, dit-il, dans ses observations sur les universités belges ; la science y perdrait. Ses lettres sur la liberté de l'enseignement réclament pour l'État le rôle que Louis Blanc paraît également lui souhaiter.

De la lucidité et de la méthode sont les qualités essentielles d'un abrégé. Elles recommandent aux étudiants l'histoire littéraire publiée en 1839.

Les mélanges de critique littéraire de Raoul, précédés d'une introduction sur les devoirs du critique, qui contient plusieurs remarques fort sensées, peut se diviser en deux parties, l'une ancienne, l'autre moderne. Dans celle-ci sont passés en revue, les Vêpres Siciliennes et le Paria, de Casimir Delavigne, la Démence de Charles VI, de Lemercier, et se place naturellement l'Anti-Hugo.

L'Anti-Hugo, nous l'avouerons avec autant d'impartialité que nous en mettons dans la louange, est un livre superficiel et incomplet, quoique bien écrit. Si Raoul accuse les tragédies de Delavigne et celle de Lemercier surtout, de bien des défauts, le chef de l'École romantique s'en voit imputer davantage et c'est justice, mais les grandes beautés de sa poésie sont loin d'être appréciées à l'égal du style des Vêpres siciliennes et du Paria, tandis que le contraire aurait dû avoir lieu. D'autre part, plus d'examen ici, aussi consciencieux qu'antérieurement ; la manière dont l'auteur qualifie *le Dernier jour d'un condamné* semble indiquer qu'il ne l'a pas lu. Considère-t-on la marche générale de l'ouvrage, aucun système raisonné d'esthétique, aucune vue rétrospective, dirigée vers des génies qui, comme Shakespeare, se sont écartés de la voie battue par leurs devanciers, n'y viennent au secours de l'analyse. Et finalement, la plupart des idées que la force de l'habitude a transformées chez Raoul, en axiômes qui lui servent de prémisses, ne sont pas acceptables. La morale doit planer au dessus de quelque genre littéraire que ce soit, oui certes ! Mais, ceci posé, pas plus que d'autres branches de l'activité humaine, les lettres françaises n'ont atteint la dernière limite du progrès, au 17e siècle. Ne prenons que quelques exemples :

Digitized by Google

Les penseurs les plus profonds admettent que la puissance des contrastes est une des principales sources du sublime; qu'on se borne à repousser l'abus que des contemporains en ont fait.

A cette règle des trois entraves, telle chose, tel mot, qui a été faussement attribuée à Aristote, pourquoi ne pas substituer le principe de la seule unité d'action et allier ainsi les qualités des deux écoles opposées?

Les vers de Racine sont superbes d'harmonie, mais... souvent monotones. Le poëte peut éviter l'uniformité, sans tomber dans le dédain inintelligent de la césure, ni dans les exagérations de l'enjambement. André Chénier avait commencé d'en offrir la preuve.

En fait de littérature latine, Raoul s'occupe d'abord de l'art poétique d'Horace. Après avoir refuté avec beaucoup de sagacité, les savants qui n'y voient, les uns qu'une satire, d'autres qu'un essai sans méthode, d'autres encore qu'un ouvrage gâté par les copistes, il le compare à l'art poétique de Boileau, dont la supériorité est incontestable. Dans ses considérations sur Virgile, il explique l'enthousiasme que lui inspirent les Géorgiques; choix du sujet, justesse de la division, marche régulière des idées, caractère naturel de l'exorde, utilité des leçons, richesse des images, beauté de la versification, que de choses à y admirer! La comparaison des six premiers chants de l'Énéide aux six derniers, et spécialement du 1er au 7e, vient ensuite qui démontre clairement que la seconde moitié de ce poëme est moins bonne que l'autre.

Le travail sur Horace et Juvénal est un modèle de style et de critique, auprès duquel le jugement de Dussaulx et celui de Laharpe qui le réfute, paraissent bien pâles. Laharpe préfère Horace, Dussaulx, tout en s'exprimant avec plus de talent que l'auteur du Lycée, n'est pas moins exclusif que lui, et défend Juvénal. Raoul concilie Laharpe et Dussaulx en louant l'un et l'autre satirique et en démontrant qu'il est impossible d'établir de parallèle entr'eux. Quoi de plus vrai? Horace ridiculise les travers; Juvénal poursuit les vices. Horace peint les mœurs de tous les temps; Juvénal tonne contre les mœurs de son époque. Horace a du goût; Juvénal a de la verve. Enfin, pour nous servir de leurs propres expressions, chez Juvenal,

Digitized by Google

« facit indignatio versum ; » Horace « circum cordia ludit. » Et on comprend qu'il en soit ainsi, lorsqu'on se rappelle le peu qu'on sait de la vie de chacun des deux écrivains.

Les notes que Raoul a jointes à la traduction des satiriques en sont aussi dignes que sa préface et prouvent de sa part une grande connaissance des antiquités romaines, judicieusement employée à émettre des idées nouvelles sur des sujets qui en réclamaient. Argument de chaque satire ; dans les passages dont le sens est controversé, comparaison des meilleures traductions en prose et en vers, françaises, anglaises, ou italiennes, et adoption ou réfutation des commentaires que nous devons à Farnabe, Casaubon, Scaliger, Bayle, Heinsius, Dussaulx, Tarteron, Silvecane, Jouvenci, Achaintre, etc. ; testimonia veterum ; explications mythologiques, historiques, géographiques, philosophiques et archéologiques ; examen critique des auteurs mêmes ; remarques philologiques et prosodiques ; comparaison des satiriques entr'eux et avec les autres poëtes latins, et avec les poëtes grecs qu'ils ont imités et avec les auteurs modernes qui comme Boileau, Régnier et Molière les ont mis à profit : vous trouvez tout dans ces notes, telles que l'édition d'Amiens les donne.

L'œuvre capitale de Raoul, son immortelle traduction en vers, des trois satiriques latins renferme la satire ancienne au complet, car les Grecs ne connaissaient pas, à proprement parler, ce genre de poëme, il ne nous reste que quelques fragments de Sulpicius, Turnus, Lucilius et ce qu'on appelle la satire de Pétrone n'est qu'un composé bizarre de lambeaux les plus disparates. Après l'avoir livrée au public, il s'efforça avec une persistance infatigable de l'améliorer de plus en plus, et, à 72 ans, il en fit une édition qui l'emporte de beaucoup sur toutes les autres. Puisse cette édition être réimprimée en France ! Elle achèverait de convaincre le monde littéraire que Raoul est non-seulement le plus remarquable traducteur français des satiriques, mais qu'en aucune langue, ces poëtes n'ont été rendus aussi bien que par lui, mais que considéré sous un point de vue général, il doit être placé au premier rang, à côté du grand homme dont le disciple et successeur l'admirait déjà, il y a plus d'un quart de siècle.

Digitized by Google

Horace a été étudié en France, par des esprits d'élite et traduit fort souvent en prose. La 1re traduction en vers de ses satires fut publiée par Hubert, en 1551. Au 18e siècle, il en parut deux de divers auteurs réunis. Celles de Daru et de Raoul sont les seules qui soient répandues aujourd'hui.

La traduction complète d'Horace, l'ouvrage de prédilection de Daru, sera toujours estimée, mais nous le répétons, on préfèrera néanmoins Raoul, dans la traduction des satires. La qualité la plus précieuse chez un poëte qui en traduit un autre, et la plus rebelle en même temps à obtenir en français, consiste à rendre presque littéralement la pensée de l'original, sans que des longueurs ternissent cet avantage. Eh bien! chacune des traductions de Raoul brille avant tout par là et à un plus haut degré que les vers de Daru. Il ne faut que parcourir les deux auteurs, pour s'en convaincre. Comparez-les dans la 5e satire du 1er livre, le voyage à Brindes. Choisissez un passage au hasard, la description d'Aufidius, par exemple. Daru dit :

« Arrivés à Fundi, nous partons le jour même,
« Non pas sans rire un peu du greffier Ménédême,
« Qui, d'un air important, escorté d'un licteur,
« Vient saluer Mécène et trancher du prêteur. »

Raoul est beaucoup plus exact :

« Parvenus à Fundi, nous n'y séjournons pas,
« Et traversons la ville, en riant aux éclats
« Du borgne Aufidius et de son maintien grave,
« Et de sa cassolette et de son laticlave,
« Lui qui de sot greffier, devenu sot prêteur,
« De la pourpre romaine affecte la hauteur. »

Dans la 9me satire du 2me livre, contre les Fâcheux, Daru est moins animé, moins égal, moins clair que Raoul ; celui-ci reste parfait en présence de Régnier et de Molière. Nous préférons encore, dans la 6me satire du 2me livre, le charmant épisode des Deux Rats, par Raoul, au même morceau reproduit par Daru. Vif et pressé dans sa narration, le premier montre ici un talent de conteur que n'égale pas le second. Quant à la pureté du style et à l'élégance du vers,

Digitized by Google

elles sont communes aux deux écrivains, et c'est ce point de contact qui explique les différentes expressions et même les quelques hémistiches qui se retrouvent à la fois chez l'un et l'autre. Qu'on ne dise pas que l'ouvrage de Daru étant le moins récent, Raoul s'en est probablement servi pour le sien ; nous savons de source certaine qu'il n'avait pas lu Daru avant que de publier la traduction d'Horace.

Il y avait plus de mérite à bien interpréter Perse qu'à s'acquitter de semblable tâche, à l'égard de l'ami de Mécène. Perse était le poëte latin le plus difficile à comprendre et qu'on avait le moins compris. Saint Jérome le jettait au feu tout en l'admirant, et Boileau disait de lui que dans ses vers, il

« Affecta d'enfermer moins de mots que de sens, »

observation juste, car son langage fut le produit de son génie, guidé peut-être par des vues politiques, et non l'effet de son siècle, puisqu'il vivait sous Néron, à une époque littéraire florissante. Dans Perse, écrit Raoul, « les ellipses fréquentes, les transitions brusques, « les métamorphoses extraordinaires étonnent, arrêtent, rebutent. » Voilà l'obstacle qu'il fallait vaincre et que notre auteur a vaincu. Sa version, appuyée du commentaire dont nous avons parlé déjà, permet d'entendre Perse d'une manière aussi complète qu'Horace, tandis qu'on n'en saurait même pas dire tout-à-fait autant de celle de Selis, la meilleure que nous ayons en prose, et il ne l'a pas moins soignée comme poëte. Aucun traducteur en vers ne le suit de près. Foulon (1544), Dreux De Radier (1772), Taillade D'hervillers (1776), sont oubliés depuis longtemps, et M. Théry (1827), qui a fait mieux qu'eux, a encouru cependant les critiques les plus fondées, pour avoir voulu surtout se rapprocher du texte latin par un laconisme exagéré.

Le dialogue de la 1re satire, qui avait donné lieu à tant de contestations, est devenu, sous la plume de Raoul, d'un naturel achevé, et les moindres idées s'en enchaînent avec infiniment d'ordre. La satire des Vœux a conservé dans la traduction cette originalité antique, ce cachet superstitieux, ce luxe de détails que

Digitized by Google

l'on croirait ne pouvoir lire qu'en latin. Dans la 3me, contre la paresse des jeunes gens, le fameux,

« Videant virtutem, intabescantque relictâ, »

n'est-il pas rendu plus convenablement ainsi :

« Appelle la vertu, fais-leur voir ses attraits,
« Qu'ils en sentent la perte et sèchent de regrets, »

que par l'unique vers de M. Théry :

« Dis leur : vois la vertu, vois et meurs de regret. »

Nous n'hésitons pas à préférer « Socrate et Glaucon » à la satire «contre les jeunes gens qui s'ingèrent dans le gouvernement de l'État,» texte et version. La 5me, magnifique morceau, adressé par l'auteur à son maître, le philosophe Cornutus, a été extrêmement travaillée par Raoul. Que de lucidité et de goût il a mis à rendre le syllogisme des Stoïciens sur la liberté, que Selis n'avait pas bien saisi, et tout ce qui en est la suite. La prosopopée de l'Avarice qui vient après, et, dans la dernière satire, la délicieuse conversation entre un homme riche et son héritier présomptif qui ne le trouve pas assez économe, ne laisse également rien à désirer.

Raoul a encore mieux réussi, si c'est possible, dans la traduction de Juvénal que dans celles d'Horace et de Perse. Mais aussi, il s'est occupé de la première avec une préférence marquée, il en a donné plus d'éditions que des autres, comme on l'a vu.

Les difficultés qu'offre Juvénal sont d'un autre genre que les obstacles qui se rencontrent dans Perse. Juvénal n'est pas aussi obscur et ne fait pas naître les mêmes controverses exégétiques que celui-ci, mais il s'attaque à tant et de si horribles vices, ses idées et les termes par lesquels il les exprime peignent la dépravation romaine avec une telle vérité, plusieurs de ses tirades sont si obscènes enfin, qu'une adresse et des efforts hors de ligne étaient nécessaires pour traduire les passages dans lesquels ce caractère prédomine, sans blesser la délicatesse de notre langue et sans cesser d'un autre côté d'être fidèle et, par conséquent, plein d'énergie. On remarque tout d'abord, chez Raoul, à quel point le double but que

Digitized by Google

nous signalons a été heureusement atteint. Il suffit de lire les satires 2, 6, 9, pour s'en assurer. Suivez le traducteur dans les changements qu'il a faits à chaque réimpression de son livre, et vous verrez, en second lieu, qu'il n'a épargné aucune peine pour en arriver là.

Jetons-nous un coup d'œil sur la traduction de Juvénal? Prise dans son ensemble, aux qualités que nous avons constatées dans celles d'Horace et de Perse, il faut joindre la verve inimitable, la mordante éloquence qui nous montrent le poëte latin et le poëte français, identifiés l'un avec l'autre par le sentiment, comme par l'esprit, et pour résultat de ces beautés, une limpidité de style plus soutenue peut-être que dans les ouvrages précédents.

Si la traduction en prose de Dussaulx a conservé du renom, il n'en est pas de même des vers de Challine (1653). Nicole (1669), Silvecane (1690), Utrecht (1716), Dubois la Molignière (1801). MM. Fabre de Narbonne (1825) et Barré (1830) sont primés par M. Méchin; M. Méchin demeure bien au dessous de Raoul.

A ne lire, en tête du Juvénal des colléges, que le peu de mots, par lesquels notre auteur loue M. Méchin à ses dépens, avec cette abnégation qui lui était familière, on ne serait guère tenté d'accepter le jugement que nous venons de porter. Mais qu'on compare les deux écrivains dans autant d'endroits qu'on voudra, et on dira avec nous que M. Méchin est loin d'avoir la facilité de son confrère, qu'il ne sait pas, comme lui, dominer l'idiome dont il se sert, d'où l'absence, tantôt d'une sage concision, tantôt de la véritable richesse poétique et plusieurs autres défauts encore. Le talent de traducteur de M. Méchin satisfait même moins que celui de Daru.

Nous examinons, comme pour Horace, les premiers passages venus. Quelle différence entre la manière dont M. Méchin rend l'exorde de la 1re Satire, qu'Achaintre regarde comme un des plus admirables de Juvénal, et le début de Raoul! Plus bas, M. Méchin traduit l'hexamètre :

« Haec ego non credam venusinâ digna lacernâ? »

Par cette vilaine expression :

Digitized by Google

« Et je craindrais encor
« De porter la clarté de la lampe d'Horace ! »

Raoul dit :

« Lampe de Vénusie, à des traits si honteux
« N'est-ce pas le moment de rallumer tes feux ? »

Pour rendre le « facit indignatio versum » il faut à M. Méchin quatre vers et une lourde épithète. Il n'y a que deux vers dans Raoul.

La phrase « quidquid agunt homines » est traduite ainsi par M. Méchin :

« Colère, volupté, désespoir, allégresse,
« Noirs chagrins, vains projets, ambition, faiblesse,
« Tout ce qui meut, séduit les malheureux mortels
« Deviendra le sujet de mes vers solennels. »

Désespoir et *noirs chagrins !* L'un des deux est de trop. *Allégresse ; meut, séduit ; vers solennels ;* voilà qui n'est pas solennel le moins du monde.

Raoul dit parfaitement :

« Tout ce qui meut le cœur des fragiles humains,
« Espoir, crainte, colère, amour, plaisirs, chagrins,
« L'orgueil et ses projets, la gloire et son délire,
« Tel est le vaste champ que m'offre la satire. »

Plus bas encore, à propos de la sportule et de Galla, puis du banquet, M. Méchin manque de coloris ; Raoul passe de la grâce à la majesté de façon à contenter la critique la plus exigeante.

Il en est ainsi de toutes les satires. N'en feuilletez que les plus belles, celles qui devaient inspirer surtout le traducteur, et l'infériorité de M. Méchin vous lassera, c'est le mot. Nous le rapprocherons une dernière fois de Raoul, dans la satire de la Noblesse. Le commencement de l'apostrophe si connue qu'à imitée Boileau, n'a obtenu de M. Méchin que ce qui suit :

« Sublime enfant de Troie, entre les animaux
« Les plus nobles, ce sont les plus forts, les plus beaux ;
« Plus vite que le vent, le cheval, dans l'arène
« A-t-il souvent conquis une palme incertaine,
« Le cirque a-t-il souvent proclamé ses exploits, etc. »

Digitized by Google

Enfant de Troie pour descendant d'Énée, est un peu outré. *Plus vite que le vent,* mis en rapport avec le reste de la phrase, constitue une faute soit de grammaire soit de pensée. Pourquoi la forme interrogative de l'original a-t-elle disparu? *Palme incertaine* est un non sens dans l'espèce. Le dernier vers répète celui qui le précède, sans peindre les frénétiques applaudissements de la foule.

« Dis-moi, grand citoyen, noble sang d'Iulus,
« Quels sont les animaux qu'on estime le plus?
« On fait cas d'un coursier, qu'on voit dans la carrière,
« Le premier, sous ses pas, soulevant la poussière,
« Aux acclamations des spectateurs surpris
« Raser, franchir la borne et remporter le prix. »

Ainsi parle Raoul.

Si nous considérons sa traduction, abstraction faite de toute autre, nous n'aurons encore que des éloges à lui décerner. La fin de la 1re satire, celle de la seconde avec les vers sublimes :

« Esclaves, mais chargés de moins d'ignominie,
« Les vaincus, repoussant l'exemple des vainqueurs,
« En acceptant nos fers, ont dédaigné nos mœurs, »

sont d'un homme que le feu sacré anime. Est-il rien de plus accompli que l'esquisse du Grec, dans la 3e satire :

« Qu'est-ce en effet qu'un Grec? Un homme souple, habile,
« Pour qui rien n'est honteux, à qui tout est facile.
« Grammairien, bouffon, orateur, médecin,
« Géomètre, baigneur, peintre, augure, devin,
« Que n'est-il pas? »

Les différents caractères qui figurent dans la 4e satire, le Turbot, sont décrits avec une irréprochable habileté. La 6e, contre les femmes, renferme, entr'autres morceaux de choix, une peinture de l'infâme Messaline où la force de l'indignation est à son comble et qui offre, en même temps, l'exemple de ce respect pour certaines susceptibilités littéraires, dont il a été question tantôt. Tournez quelques pages et vous trouvez la crudité d'expression de Juvénal hardiment évitée dans un cas plus embarrassant encore, puisqu'il rappelle Apulée et Lucius de Patras

« Point d'homme! En son dépit Pasiphaé nouvelle,
« Un époux mugissant pourrait approcher d'elle. »

Digitized by Google

La peinture du poëte, dans la satire sur les gens de lettres, presque toute la satire des Vœux, le portrait du dépositaire infidèle dans la 13e, la tirade « Hospiti venturo » dans la 14e, ces vers réellement chrétiens de la 15e, que les peuples émancipés devraient adopter pour devise :

« Celui par qui le monde est sorti du chaos,
« Ne donna que la vie aux autres animaux.
« Il nous donna de plus une âme intelligente,
« Afin que se prêtant une main indulgente
« Les faibles et les forts, unis par la bonté,
« Pussent former les nœuds de la société. »

voilà des citations que nos souvenirs nous indiquent également; Mais, hâtons-nous de l'ajouter, nous en négligeons beaucoup et d'aussi intéressantes; il n'est quasi aucune partie de la traduction de Juvénal, qui n'ait droit à quelque observation flatteuse.

Nous ne terminerons pas cette notice sans émettre le vœu qu'aux ouvrages dont nous venons de donner un aperçu, on joigne bientôt un volume, contenant les œuvres inédites de Raoul et plusieurs morceaux, qui n'ont été imprimés jusqu'ici qu'en feuilleton. Parmi ces derniers, il faut placer la traduction en vers de Tyrtée. Dans la 1e catégorie de compositions se rangent, *a*) des poésies et entr'autres des épigrammes; *b*) le commentaire latin sur les Bucoliques de Virgile, que nous avons mentionné plus haut. Lorsqu'on aura éliminé des épigrammes celles que l'auteur a formellement interdit de publier, parce qu'il s'y est égayé au sujet de certains de ses amis, il en restera encore un bon nombre et remplies de sel, à en juger par quelques-unes, dont nous avons eu connaissance. Le commentaire sur Virgile, qui montre à quelle élégante latinité Raoul était parvenu, nous semble en outre, comme travail de critique, d'une plus grande importance que son titre ne le ferait supposer. C'est une comparaison fort ingénieuse de l'imitateur de Théocrite avec Théocrite lui-même, c'est un des chapitres de l'Étude sur Virgile dont les articles consacrés aux Géorgiques et à l'Énéide forment les autres. Qu'il n'en paraisse qu'une traduction française, si on croit que le texte latin trouverait peu de lecteurs.

Eugène Verhaegen.

Digitized by Google

JE NE SUIS PLUS RÉPUBLICAIN

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut...*

J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain. } *bis.*
Il faut bien que je le confesse,
J'ai trop chanté la liberté,
Sans songer aux sots qu'elle blesse,
Comme blesse la vérité :
J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain.

En France vraiment on radote,
Pour la raison je prends parti :
Du Roi je baiserais la botte,
L'*Observateur* m'a converti.
J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain.

Fi de l'état démocratique !
Car royaliste immodéré,
J'abandonne la République,
Et je veux être décoré :
J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain.

Digitized by Google

Dans notre Belgique si chère,
On est libre de discuter ;
Qui discuterait le contraire,
Je le ferais décapiter.
J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain.

Fiers soutiens de la monarchie,
Calmez donc votre grand courroux ;
De grâce laissez-moi la vie [1],
Je suis innocent comme vous :
J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain.

Quand l'esprit public me condamne
Comme C....., le député,
C'est trop flatteur, mais Dieu me damne
Si je crois l'avoir mérité.
J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain.

Députés, ministres et princes,
Je veux suivre votre drapeau ;
Le bonheur luit dans nos provinces....
Commandez-moi donc un tableau :
J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain.

Mon bon frère, dans *ta Revue*,
Fais vite insérer ma chanson,
Hier encor j'avais la berlue
J'abjure aujourd'hui sans façon :
J'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin,
Je ne suis plus républicain.

Étienne Wauquier.

[1] Allusion aux menaces qui ont été faites à l'auteur.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

ESSAI SUR L'ORGANISATION DU TRAVAIL *par deux ingénieurs de l'industrie privée* [1].

Rien de plus hardi, de plus généreux, mais aussi rien de plus timide, de plus cruellement égoïste que l'esprit humain. Nul obstacle nul péril n'arrête son essor lorsqu'une forte conviction ou une noble passion le font agir. Mais aussi avec quel fatal aveuglement, avec quelle pusillanimité ne méconnaît-il pas les plus graves questions, quand la lumière de la vérité ne l'éclaire pas, quand l'ardeur d'une grande pensée ne le ranime pas? Qu'il est dur et impitoyable pour les souffrances les plus affreuses de l'humanité, quand le calcul des intérêts personnels seul lui trace la ligne de conduite!

Ce triste contraste qui caractérise l'esprit humain ne s'est jamais révélé d'une manière plus frappante que dans la discussion de la question vitale pour la solution de laquelle luttent aujourd'hui les sociétés politiques.

Lorsque naguère, pour prévenir la terrible guerre de la misère contre la richesse, des hommes éclairés et généreux disaient à leurs concitoyens : Occupez-vous de l'organisation du travail, on leur lançait en souriant avec un superbe dedain, le mot *utopie;* aujourd'hui on leur crie avec colère, avec des menaces : Vous voulez l'anarchie, le bouleversement, l'anéantissement du bien-être social.

En montrant les difficultés, les erreurs qui s'opposent à l'accomplissement de la grande promesse faite par la République française, ces ennemis de la réorganisation sociale se livrent presque à une

[1] Bruxelles, Meline, Cans et compagnie 1848, brochure in-8° de 43 pages.

Digitized by Google

joie insensée, et, plus durs, plus obstinés que jamais, ils opposent à cette tentative laborieuse et pleine de périls, le maintien d'un système qui étouffe par la force matérielle de l'État les plaintes et les cris de désespoir de ceux qui souffrent, mais creuse plus profondément l'abîme vers lequel la société est entraînée toujours plus rapidement.

Voyez ce qui se passe en France ! Telle est maintenant la réponse qu'on fait à tous ceux qui ne craignent pas de dire hautement leur pensée, qui osent accomplir leur devoir de citoyen en proposant un remède contre le mal par lequel la société périt.

Hommes aveugles et injustes ! A qui donc la faute? Pourquoi cette grave question de l'organisation du travail est-elle devenue un fait révolutionnaire? Pourquoi la France et l'Allemagne doivent-elles aujourd'hui la débattre les armes à la main?

N'est-ce pas vous qui l'avez voulu ainsi?

Pendant dix-huit ans vous possédiez le pouvoir ; une révolution vous avait chargés de la grande mission d'organiser la société. Qu'avez-vous fait pour guérir les plaies dont l'existence vous était révélée et par ceux qui criaient au secours et par ceux qui vous proposaient les remèdes ! Où sont les essais que vous avez tentés? Où est le système pacifique et sagement progressif que vous avez suivi dans la direction des affaires?

Pouvez-vous dire aujourd'hui à l'humanité qui vous demande compte de votre gestion : Voici notre œuvre ; nous avons commencé, nous avons réussi en partie, laissez-nous achever ! Ah ! si vous pouviez tenir un pareil langage, nous n'assisterions pas aujourd'hui au terrible spectacle d'une société obligée de résoudre par le combat ce qui ne peut être bien et heureusement accompli que par la paix, par le travail scientifique.

Mais puisque vous avez manqué à vos devoirs, vous n'avez pas le droit d'étouffer sous des accusations malveillantes la voix de ceux qui espèrent encore prévenir la lutte fatale, là où elle n'a pas encore éclaté. Puisque vous n'avez rien accompli, faites au moins silence autour d'eux afin que les esprits impartiaux, les cœurs généreux puissent être touchés par la parole de la vérité, afin que dans ce péril extrême des conseils sages leur parviennent.

Digitized by Google

Pour nous qui craignons que l'heure de la reconstitution pacifique n'expire fatalement, nous avons accueilli avec une grande satisfaction la parole de deux hommes qui au milieu d'une réaction aveugle ont eu le courage de dire : Hommes de science et d'expérience pratique, nous reconnaissons que le mal est grand, mais aussi que le remède est possible.

Unis par leur position aux entreprises, aux travaux, à l'intérêt de ceux qui possèdent le capital, vivant au milieu des travailleurs, ils connaissent les prétentions et les droits des premiers, comme les souffrances et les besoins des derniers. Placés dans ce milieu, ils ont jeté un regard éclairé à gauche et à droite ; ils ont reconnu l'antagonisme, l'hostilité de deux intérêts opposés et ils se sont demandé : N'existe-t-il pas un moyen de concilier deux partis qui aujourd'hui se nuisent mutuellement et qui devraient travailler en harmonie ?

Leur réponse n'est pas un nouveau système, ce n'est pas une nouvelle doctrine sociale opposée à tant d'autres.

Hommes pratiques avant tout, ils croient que la science seule ne pourra résoudre ce difficile problème. Ce n'est donc pas dans la destruction complète et brusque de tout ce qui existe, mais dans des mesures de transaction qu'ils cherchent le remède aux maux dont ils constatent l'existence.

Nous n'avons donc pas à débattre ici un système absolu, mais à rendre compte d'une pensée d'application des principes dont la vérité philosophique n'est plus mise en doute, même par ceux qui s'obstinent à y opposer cette éternelle fin de non-recevoir dont se sont servis tous les priviléges en disant aux réformateurs : C'est beau, c'est juste, mais c'est impossible.

Reconnaissant les grands services rendus par les hommes créateurs des doctrines sociales, les auteurs de la brochure qui nous occupe adoptent franchement ce grand principe de la solidarité, mais ils espèrent le concilier avec celui de la liberté, de l'industrie et du commerce. La *concurrence* n'est pas entièrement condamnée par eux, mais elle n'est pas adoptée non plus, comme par les économistes, dans son sens absolu.

Digitized by Google

La pensée des auteurs est claire et précise, leur parole ferme et concise : l'analyse ne pourrait donc qu'affaiblir leur démonstration.

La citation seule fera comprendre l'esprit avec lequel ils ont traité cette question. En parlant de l'état actuel de l'industrie ils s'expriment de la manière suivante :

La suppression des corporations, des maîtrises et des jurandes a rompu violemment les liens qui unissaient jadis les principaux agents de la production. L'industrie, délivrée des entraves qui comprimaient sa force d'expansion, s'est développée dans des proportions gigantesques. Jusque-là rien de mieux. Par malheur, on a cru qu'il suffisait de proclamer la liberté pour que l'œuvre fût accomplie. Mais qu'est-ce que la liberté, dès qu'elle ne conduit pas au bonheur social? Un mot à l'aide duquel on a souvent leurré les masses et inauguré l'anarchie. L'anarchie est aujourd'hui la seule loi de l'industrie et le principe qui règle les destinées des classes laborieuses. Le maître et l'ouvrier, sans l'harmonie desquels le progrès est chimérique, sont actuellement deux ennemis qui s'observent sans cesse et cherchent à se nuire, tant ils sont imbus de cette pensée affligeante, que ce que l'un gagne en plus, l'autre le perd. Aussi qu'arrive-t-il chaque jour? L'ouvrier, exaspéré par une réduction opérée dans son salaire, brise les instruments de travail et empêche par sa résistance passive les capitaux de fructifier. Dans le cours de ses occupations, par instinct ou par vengeance brutale, il s'ingénie à susciter des obstacles destinés à entraver les opérations dont il a été chargé. S'il travaille à la journée, et c'est le cas le plus fréquent, il ne se presse nullement, emploie les procédés les plus longs et les plus coûteux. Que lui importe, à lui, que son maître s'enrichisse? En reçoit-il davantage?

A côté de cette véritable débauche vient se placer un autre fléau : la concurrence illimitée. Nous disons *illimitée*, car la concurrence restreinte dans certaines bornes est une conquête de la liberté; elle a détruit les monopoles, soustrait le consommateur aux exigences outrées du producteur, et fait faire aux sciences pratiques un pas immense. Ces raisons sont donc, à nos yeux, un motif de plus pour ne point l'abandonner à elle-même, la morale publique et le sort des classes laborieuses n'eussent-ils aucun droit à la sollicitude de la législation.

Produire beaucoup et à bon marché, voilà le principe sur lequel s'appuie une fabrication qui cherche à prospérer au milieu des circonstances économiques qui nous régissent.

Produire beaucoup. Les industriels donnent à leurs travaux des développements que ne comportent point leurs débouchés; ils entassent marchandises sur marchandises, en attendant, pour les écouler, un instant favorable qui ne viendra pas.

Produire à bon marché. Quiconque a examiné un prix de revient sait qu'il

Digitized by Google

se compose principalement de la main-d'œuvre et du coût des matières premières. Un fabricant qui désire vendre à bon marché ne peut conséquemment, pour atteindre ce but, qu'opérer une réduction sur l'un ou l'autre des chiffres qui représentent ces deux éléments. Eh bien! dans l'état actuel des choses, c'est toujours sur le salaire du travailleur que cette réduction doit porter; on conçoit en effet sans peine qu'après avoir successivement décru, le prix des matières premières s'arrête et se fixe.

Certains industriels toutefois procèdent d'une manière différente. Ils laissent intact le salaire de leurs ouvriers, mais en revanche ils changent la nature de leurs produits, et livrent au commerce des marchandises d'une qualité inférieure et sans marque. Quel que soit notre vif désir de venir en aide aux classes nécessiteuses, nous devons repousser de toutes nos forces ce procédé immoral qui compromet la bonne foi industrielle et inaugure une escroquerie d'un genre tout particulier.

Parlant en faveur du travailleur, ils n'oublient pas que la fausse situation de l'industrie est aussi une des causes qui produisent la misère de l'ouvrier : la fraude dans les sociétés anonymes, le manque d'une bonne direction qui est confiée à des hommes incapables, la production illimitée et non réglée sur les besoins sont signalés par eux comme des sources de ruine.

L'affreuse situation du travailleur est dépeinte avec cette simplicité qui prouve que celui qui parle a la réalité sous les yeux. Voici ce triste tableau des misères que souvent on ose nier :

Maintenant, indiquons en peu de mots quelques-unes des misères qui accablent les travailleurs.

L'une des plus regrettables, parce qu'elle est la source d'une foule de maux, est l'insuffisance des salaires.

Dans les grands centres industriels, la moyenne du salaire d'un père de famille ne dépasse que rarement la somme de deux francs par journée de travail.

Le nombre de jours de travail est toujours inférieur à trois cents par année.

Souvent cette faible rétribution doit suffire pour subvenir à tous les besoins d'une nombreuse famille.

Quel est le résultat d'un semblable état de choses ?

En premier lieu, le travailleur doit adopter un mauvais régime alimentaire; ses faibles ressources ne lui permettent, le plus souvent, de se nourrir que de pain.

Vivant au jour le jour, il achète la farine par petites quantités; il demande la dernière qualité, parce qu'une différence de quelques centimes est considé-

Digitized by Google

rable pour lui. Cette dernière qualité est le plus souvent falsifiée, surtout dans les campagnes, où l'absence de toute surveillance livre le prolétaire à l'avide rapacité des petits détaillants de village.

Obligé d'acheter presque toujours à crédit, il doit subir sans murmurer toutes les conditions qui lui sont imposées par le marchand ; la plainte lui est interdite, sous peine de se voir refuser cette mauvaise farine. Le pain qui en provient, mal préparé, fabriqué avec une levûre également falsifiée, est lourd, mauvais et mal cuit, dans un but d'économie de combustible.

Pour boisson, un peu de mauvais café, avarié par l'eau de mer (mariné) ; rarement un peu de beurre rance sur le pain !

Voilà l'exécrable nourriture qui doit soutenir toute une famille, bien heureuse lorsqu'elle peut encore se la procurer en quantité suffisante !

Dans les villes, la charge des droits d'octroi vient peser lourdement sur le travailleur, en élevant le prix des denrées.

Mais, dans les campagnes, l'absence de la taxe du prix du pain et des farines ne rend pas la position de l'ouvrier plus aisée.

Viennent maintenant un moment de crise industrielle, une époque de chômage, comme celle que nous traversons dans ce moment, nous laissons à penser qu'elle doit être la position des malheureux travailleurs !

Nous avons vu récemment d'honnêtes ouvriers, des pères de famille, nous exposer leur misère ; ils avaient vendu successivement tous leurs meubles, épuisé leurs dernières ressources, et, après avoir abandonné leur famille en haillons et presque mourante de faim, ils cherchaient dans le pays un travail qu'on leur refusait partout.

Dans les temps ordinaires, l'impossibilité où se trouve le travailleur de se nourrir convenablement, lui laisse bien peu de chose à consacrer à ses autres dépenses.

L'insuffisance des locaux pour loger les ouvriers étrangers aux communes où on les occupe, constitue pour eux une réduction de salaire.

Beaucoup d'ouvriers étrangers qui reçoivent un salaire moyen de 1 fr. 50 c. par journée, ne parviennent pas à se nourrir et à se loger avec cette somme. On comprend donc que les pères de famille sont encore bien plus misérables. Aussi leurs logements ne sont que des *chenils ;* entassés par dizaines dans de mauvaises chambres, humides, mal aérées, souvent exposés à l'intempérie des saisons, ces malheureux, couverts de haillons, sont couchés pêle-mêle sur un peu de fumier, hommes, femmes, enfants réunis. On appréciera sans peine qu'elle effroyable misère doit en résulter, que de honteux spectacles en sont le résultat.

Notre but n'étant pas de faire ici une étude de mœurs, mais simplement d'appeler l'attention sur de nombreux abus, nous présenterons quelques considérations relatives aux enfants des travailleurs.

Digitized by Google

A peine les enfants du pauvre peuvent-ils s'acquitter de la moindre occupation, qu'on les oblige à un travail au-dessus de leurs forces, sous peine de se voir refuser une nourriture déjà insuffisante. Par suite, ils sont gênés dans leur croissance, privés de ces plaisirs, de ces jeux qui développent l'enfance; ils atteignent ainsi leur douzième année.

A partir de ce moment ils sont enchaînés à l'industrie; soumis à un travail de douze à quatorze heures par jour, ils sont attachés à un métier, ou bien jetés dans le fond des mines, où filles et garçons de cet âge sont soumis en commun à un travail de bête de somme, sous le nom de *hiercheurs;* privés de toute instruction, n'obéissant qu'aux instincts de la brute, le mélange des sexes produit ses conséquences ordinaires, et un libertinage précoce vient ruiner avant l'âge ces natures étiolées.

L'instruction primaire donnée prétendûment à ces enfants est donc tout à fait illusoire; la nécessité de les faire travailler pour les nourrir ne permet pas aux parents de les envoyer à l'école, où ils ne recevraient d'ailleurs que des principes bien imparfaits d'instituteurs souvent incapables, à cause de la modicité de leur traitement qui ne peut suffire à leurs besoins, s'ils n'adjoignent à leurs fonctions une autre occupation.

L'abrutissement dans lequel les enfants ont vécu, loin de diminuer, augmente avec l'âge, et lorsqu'a dix-huit ou vingt ans, ils se marient avec ces femmes qui ont vécu comme eux dans un air corrompu et méphitique, ils donnent alors le jour à de nombreux enfants, chétifs, abâtardis, parmi lesquels se déclare une mortalité effrayante, mais qui se trouve toujours dépassée par l'incroyable fécondité de ces populations, qui augmentent nécessairement en nombre et en misère.

Aussi leur aspect est désolant; le teint pâle, les yeux rougis, difformes souvent, ils font peine à voir.

De terribles maladies se déclarent parmi eux, par suite de la nature de leurs travaux. Les affections nommées *chlorose* et *anémie,* si communes dans le Borinage, sont assez connues pour qu'il soit inutile de nous y arrêter ici.

Bien d'autres maladies aussi cruelles sont également la conséquence des travaux industriels et de l'insalubrité des ateliers.

Ce déplorable état de choses est encore empiré par l'insuffisance, les abus des caisses de prévoyance et de secours et l'organisation vicieuse du service sanitaire dans tous les grands établissements industriels du pays; enfin, par l'absence d'hôpitaux dans les campagnes.

Les campagnards, les ouvriers de la petite industrie sont-ils atteints de maladie, ils se trouvent privés de toutes ressources; la charité seule peut leur venir en aide, et dans les campagnes elle se pratique peu.

Quant aux travailleurs attachés aux usines, lorsqu'ils sont malades les sociétés leur accordent un secours égal au prix de la demi-journée de travail.

Digitized by Google

Cette aumône peut-elle suffire aux frais du rétablissement de malheureux souvent sans asile ou orphelins ? Aussi arrive-t-il ordinairement que les étrangers malades sont chassés, renvoyés par leur hôte, et abandonnés privés de soins.

Les secours de l'art, les médecins même, leur font défaut ; car s'il est vrai que les sociétés payent largement des médecins, *sur les deniers de l'ouvrier*, on voit plusieurs de ces médecins, foulant aux pieds tout principe d'humanité et de probité, refuser lâchement leurs secours aux malheureux dont ils ont reçu l'argent.

Après que les ouvriers ont été secourus pendant six semaines par la caisse des blessés, on fait en leur faveur, si la maladie se prolonge, une demande de secours à la caisse de prévoyance, et, chose inouïe, souvent l'on voit ce secours refusé, *sous prétexte que la maladie n'est pas le résultat du travail.*

Le houilleur devient-il infirme, est-il estropié, ou bien une maladie incurable vient-elle lui interdire le travail, l'on voit fréquemment refuser à ce malheureux la pension à laquelle il a droit, toujours sous prétexte que ses infirmités n'ont pas été produites par le travail.

Voilà donc d'honnêtes ouvriers qui, après avoir sacrifié leur santé à servir le pays en s'adonnant à des travaux dangereux et pénibles, se trouvent réduits à la mendicité. Bien plus, pendant dix ans on a forcément prélevé une partie de leur salaire pour la caisse de prévoyance qui leur promettait une pension, et on leur refuse cette pension, leur dernier espoir.

D'autre part, les ouvriers sont-ils blessés, ont-ils un bras ou une jambe cassée, chose qui arrive si fréquemment dans les mines, il est des sociétés qui confient le soin de les secourir à des officiers de santé incapables, n'ayant pas le droit de pratiquer, qui se chargent de tout le traitement, même de la fourniture des médicamments, *toujours payés par la retenue opérée sur le salaire de l'ouvrier*. Quelle est la conséquence d'un semblable abus ? C'est que souvent la mort s'ensuit, ou bien les victimes sont estropiées pour le restant de leurs jours. Arrive ensuite la vieillesse.

Quel est généralement le sort de l'*invalide du travail* ?

Hors d'état de gagner son pain, le plus souvent il est abandonné par ses enfants depuis de longues années.

Mais dira-t-on on n'abandonne pas ces classes malheureuses. Eh bien ! lisez ce que nous révèlent deux hommes qui vivent au milieu d'eux.

Contre tant de maux les auteurs de la brochure proposent courageusement l'association du travail, de l'intelligence, du capital, comme base d'un système d'organisation du travail.

Digitized by Google

Et qu'on ne leur oppose pas la fin de non-recevoir perpétuelle de l'égoïsme ou de l'ignorance !

Connaissant tout le mécanisme de l'exploitation industrielle, ils ont tenu compte des difficultés, mais ils prouvent aussi que l'intérêt de tous peut être sauvegardé.

Attribuant au travailleur une partie fixe et une partie variable dans le bénéfice, ils bornent la première à la somme strictement nécessaire pour subvenir à ses premiers besoins. Mais ici nous devons rappeler aux auteurs de la brochure que le strict nécessaire ne doit pas être calculé comme s'il s'agissait de machines ou d'animaux, auxquels on n'accorde que ce qui est nécessaire pour en faire un bon instrument de travail : il faut qu'en fixant ce minimum, on se souvienne qu'il s'agit d'êtres doués d'intelligence et de cœur. Les besoins de la nature spirituelle de l'homme doivent être satisfaits aussi bien que les autres. Un minimum qui rendrait cela impossible, serait une spoliation.

La part mobile, prise sur le bénéfice net de l'exploitation, serait évaluée d'après le mérite de l'ouvrier, et, pour rendre cette estimation possible, les auteurs proposent d'établir des catégories d'ouvriers.

Les ouvriers eux-mêmes seront chargés de former par voie d'élection ces catégories. D'autres dispositions pratiques indiquées par les auteurs, montrent à l'évidence que l'exécution de ce projet est facile et aurait les meilleurs résultats.

La part de l'intelligence sera fixée de la même manière.

Au capital restera une large part dans les bénéfices.

La limitation de la production, démontrée comme une réforme des plus nécessaires, aurait pour résultat de prévenir les crises et par conséquent l'interruption du travail.

D'ailleurs le chef d'une exploitation industrielle, obligé de fournir à l'ouvrier un minimum de salaire dont le montant ferait partie du prix de revient, serait moins tenté de s'abandonner à une production démesurée comme aujourd'hui où la réduction du salaire devient ordinairement l'arme avec laquelle l'industriel lutte sur le champ de la concurrence illimitée.

Toutes ces mesures pratiques, proposées par les auteurs, découlent logiquement du principe posé par eux : combinées par l'esprit des

Digitized by Google

hommes expérimentés, elles assureraient aux travailleurs et aux agents intelligents de l'industrie une vaste part du bénéfice, sans spolier le capitaliste, sans lui rendre impossible l'exploitation de sa propriété.

Rien n'est plus simple, rien n'est moins révolutionnaire que le système proposé par les auteurs de cette brochure. Mais il y a une base solide sur laquelle on pourrait ensuite élever l'édifice complet de l'organisation du travail.

A peine osons-nous encore parler de l'espoir que l'adoption d'un pareil projet préviendra la lutte. Nous ne savons si le moment qui vient nous appartient encore, mais il est du devoir du particulier comme de l'État, de faire toujours et en toute situation ce qui est juste, ce qui promet le succès.

Nous voudrions que les pensées émises par deux hommes, auxquels on ne pourra pas dire : Vous n'êtes que des théoriciens ! fussent connues, méditées et appliquées par tous ceux qui le peuvent par leur position.

A cette idée fondamentale de leur projet, les auteurs de la brochure joignent une série de mesures qu'ils considèrent comme complément indispensable à leur œuvre.

Ce sont : 1° établissement d'un système libéral progressif de lois de douanes ; 2° abolition du monopole créé en faveur des brevets d'invention ; 3° obligation des marques de fabrique imposée aux industriels ; 4° formation d'un fonds de réserve dans chaque atelier ; 5° garantie de talent exigée de la part des directeurs d'usines ; 6° organisation de logements, de boulangeries, de boucheries, etc., communs pour les travailleurs ; 7° fondation d'hôpitaux dans les petites villes et les campagnes ; 8° institution d'une caisse de retraite pour les ouvriers ; 9° création d'hospices pour les invalides du travail ; 10° réorganisation de l'enseignement primaire ; 11° abolition des droits d'octroi sur les denrées alimentaires ; 12° suppression des dépôts de mendicité.

Toutes ces propositions supplémentaires, dont l'importance ressort par le simple énoncé, reçoivent dans le travail dont nous rendons compte, des développements qui en montrent la véritable portée.

Tombé au milieu des frayeurs irréfléchies et des hostilités calculées du moment actuel, ce petit ouvrage ramènera peut-être à un jugement plus juste tous ceux qui en feront l'objet de leurs méditations. Que tous ceux qui craignent une révolution sociale, le lisent ; qu'ils fassent ensuite ce que leur conseillent deux hommes pratiques qui, eux aussi, veulent empêcher la lutte ! Fr. Schutz.

Digitized by Google

A FERDINAND DE BOURBON,

ROYAL ÉGORGEUR DE NAPLES.

Mai 1848.

Gloire à toi, Ferdinand ! ton œuvre est accomplie.
Tu t'es fait immortel par l'horreur et l'effroi ;
L'Univers a les yeux tournés vers l'Italie.
Gloire à toi, Ferdinand ! tu viens d'agir en roi.

Chaque nouveau serment que la frayeur t'arrache
Est un nouvel affront lavé par le bourreau.
C'est dans le crime, ô roi ! qu'un parjure se cache.
Ta pourpre, c'est le sang ; ton sceptre est un fléau.

Les plus nobles fleurons de ta couronne altière,
Ce sont l'assassinat, le pillage et le viol.
Ta ville souveraine est un grand cimetière
Où les vautours hideux précipitent leur vol.

Roi ! ton peuple se meurt, et d'une main hardie
Tu peux l'ensevelir dans un brûlant linceul :
Ose, nouveau Néron, arborer l'incendie
Sur ces murs, désormais habités par toi seul !

Ne te repose plus que faute de victimes !
Tigre gorgé de sang, règne sur des débris !
Et tu pourras alors dépasser de tes crimes
Tous ces monstres fameux que l'enfer a vomis.

Digitized by Google

Le prêtre dont la voix t'encourage et te guide,
Te fera des vertus des forfaits les plus grands.
D'avance il te bénit de son doigt homicide
Et te promet un Dieu complice des tyrans.

Dieu suspend un moment sa colère de flamme,
Et montre à l'Univers, désabusé par toi,
Ce que peut engendrer l'accouplement infâme
Des oraisons d'un moine et des serments d'un roi.

Sois content ! l'avenir gardera ta mémoire.
Érostrate envîra ton immortalité.
Déjà le jugement de l'inflexible histoire
Te lie au pilori de la postérité.

Chaque siècle y viendra te cracher à la face.
Ton opprobre est gravé sur l'infâme écriteau,
Près du carcan de fer, et chaque homme qui passe,
Y peut lire ton nom : FERDINAND LE BOURREAU !

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

SALON DE PARIS.

(2e ARTICLE.)

A M. J. PORTAELS, DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE DE GAND.

Il y a au Salon une toile qui est un véritable plaidoyer. Depuis longtemps on accuse Horace Vernet de travestir la Bible. Malgré toutes les critiques qui lui ont été adressées à ce sujet, l'artiste a persévéré dans sa manière, sans paraître le moins du monde se soucier des réclamations de ses Aristarques qui criaient à la profanation. Aujourd'hui s'il rompt le silence, c'est qu'il est certain de battre ses adversaires, de les convaincre d'ignorance. Dans un mémoire lu par lui à l'académie des beaux-arts, mémoire fort intéressant et qui a le mérite de n'être pas d'une longueur interminable, comme le sont d'ordinaire les écrits d'académicien, Horace Vernet a exposé les motifs qui l'ont porté à donner aux personnages de la Bible le type, le costume des Arabes modernes; les preuves qu'il donne à l'appui de son système sont irrécusables. Il met en regard les dessins rapportés de Ninive par M. Flandrin et les croquis dessinés par lui-même à Isly; l'analogie est incontestable, et on doit désormais regarder comme certaine cette constante assertion de Vernet, que les races primitives des pays où vécurent les patriarches sont restées intactes et que les usages, les costumes anciens n'ont pour ainsi dire pas été modifiés. Le seul tableau exposé par Vernet, *le bon Samaritain* est entièrement traité d'après ces principes. C'est une belle peinture. Le cheval que monte le Samaritain, est plein de noblesse; il est grandement dessiné, largement brossé; Vernet seul sait donner cette fière tournure au noble animal, on ne lui connaît pas de rival, et ce n'est certes pas ce pauvre M. Alfred de Dreux qui entreprendrait de lutter avec le grand artiste. Les coursiers de M. De Dreux ont un moment été à la mode; il était de bon ton d'avoir sa jument ou ses équipages peints par lui; bientôt on s'est aperçu que ce qu'on avait pris pour de l'or était simplement du clinquant. On a reconnu que ces toiles élégantes brillaient par l'absence du dessin, par le faire le plus maniéré et que ce coloris éclatant était simplement du papillotage.

M. Glaize est entré dans la voie tracée par Vernet; sa *Mort du Précurseur* est une œuvre de mérite. Les types orientaux modernes ont été habilement introduits dans cette composition remarquable. M Glaize a une palette éblouis-

Digitized by Google

sante, sa peinture est ferme, en un mot, il y a de grandes qualités dans cette décollation de Saint-Jean; Hérodiade est surtout admirablement comprise. Quant au bourreau, il est évidemment emprunté à un des vieux maîtres italiens; c'est d'ailleurs un reproche que nous devons adresser à M. Glaize : il se préoccupe un peu trop de l'ancienne école italienne.

L'auteur de la *Mort du Précurseur* n'est pas le seul artiste chez qui l'on remarque des réminiscences des Florentins, des Vénitiens et de toutes ces nobles écoles qui ont fait la gloire de la patrie des Michel-Ange, des Titien et des Raphaël. Un jeune homme dont nous avons loué l'heureux début, M. Gérôme, a exposé un portrait au moins étrange, malgré le mérite du dessin, et deux tableaux qui nous ramènent en plein seizième siècle. C'est faire de l'archaïsme à plaisir et je ne vois pas ce que la réputation du peintre des *Jeunes Grecs faisant battre des coqs* peut gagner à ce travail rétrograde. On avait applaudi l'an dernier à une naïveté charmante qui n'excluait pas la science, à une touche d'une distinction incontestable; on ne devait pas supposer que bientôt M. Gérôme abuserait de ses brillantes qualités au point de songer à rivaliser en quelque sorte avec les maîtres des premiers jours de la Renaissance. *Anacréon entre Bacchus et l'Amour* est une œuvre qui ne répond pas du tout à son titre. Pour notre compte, nous n'y avons rien compris, si ce n'est que la couleur est malheureuse et que le poëte à l'air bien sombre; le dessin des deux amours entre lesquels Anacréon est placé est d'une pureté au dessus de tout éloge. Quant à *La Vierge, l'enfant Jésus et Saint-Jean*, cette toile est moins encore que la précédente à l'abri de la critique.

La tête de la madone entièrement éclairée, manque tout-à-fait de modelé.

Le talent de M. Gérôme ne peut cependant être mis en doute, mais si ce jeune peintre veut occuper un jour le rang auquel son mérite lui permet d'aspirer, il doit au plutôt se débarrasser de cette manie d'imitation qui s'est emparée de lui depuis le dernier Salon.

Les tableaux religieux de quelque mérite, sont fort peu nombreux. M. Le Hénaff a envoyé un *Baptême du Christ;* l'ensemble de cette toile a un cachet de distinction remarquable. M. Le Hénaff s'est laissé guider par une inspiration élevée. Nous regrettons de ne pas le voir se préoccuper davantage de la couleur; il est impossible de pousser plus loin l'uniformité de tons; le gris règne sans partage dans cette œuvre recommandable.

M. Henri Lehmann n'est guères plus coloriste. *Au pied de la croix* dénote cependant sous ce rapport un certain progrès. Il y a de la tristesse vraie, de la poésie dans cette composition, dans laquelle on retrouve malheureusement encore des traces de ce style affecté, de ce faux goût, si souvent reprochés à M. Lehmann.

Le corps du Christ vient d'être enlevé de l'arbre du supplice; aux bras de la croix flotte un lambeau de draperie; la Vierge entourée des saintes femmes est

Digitized by Google

soutenue par Joseph ; Jean et Madeleine son debout des deux côtés de la croix ; l'un abîmé par le désespoir essuie ses yeux humides avec un pan de son manteau ; l'autre semble suivre du regard le divin cadavre, mais il y a dans sa douleur un reste de l'ancienne courtisane ; ses regrets, son deuil laissent presque deviner l'amour.

L'exposition de M. H. Lehmann est assez nombreuse ; outre les portraits de Mme Louis de B. et de M. P. F., qui pèchent par l'absence de simplicité, et celui de Mme A. H., que nous trouvons bien supérieur malgré l'abus des tons d'ivoire, si chers à l'artiste, nous devons citer *Les Syrènes* et une fête que le livret appelle *Léonide* ; c'est une belle étude. Homère en parlant des Syrènes dit dans le chant XII de l'Odyssée :

« Assises sur des gazons fleuris, elles font retentir de leurs voix tous les « lieux d'alentour. Toi, si tu veux les entendre, que de doubles nœuds t'atta- « chent et les pieds et les mains au mât de ton vaisseau. » C'est ce passage qui a inspiré l'auteur des *Océanides*, toile d'un ton blafard qui figurait au Louvre, en 1847, et à laquelle le peintre a voulu donner un pendant. M. Lehmann aurait sagement fait en s'en tenant aux *Océanides*, cette première tentative devait lui suffire. Les gazons fleuris où reposent ses syrènes, sont une espèce de rocher, un écueil contre lequel se brisent les flots. Les filles traitresses de l'Océan ne paraissent pas fort en voix ; elles semblent, par suite d'indisposition — une affection du larynx, sans doute, — réduites à marcher sur les traces de MM. Keller et Ce ; leurs poses plastiques — sans maillot, — ne sont guères faites pour séduire ce pauvre Ulysse.

Le parallélisme des lignes a cette fois été poussé jusqu'à ses dernières limites par M. H. Lehmann ; nous signalerons surtout les deux syrènes placées au sommet de la pyramide et dont les bras, dirigés dans le même sens, semblent faire au roi d'Ithaque certain geste familier aux gamins de Paris.

Le même sujet a été traité par M. Mattez avec une incontestable supériorité. Il y a bien plus de pensée dans l'œuvre du peintre des fresques extérieures de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ses syrènes chantent ; on les voit se jouer au dessus des flots, une lyre à la main ; elles sont brillantes de séduction, et, sans Minerve qui vient secourir le royal aventurier, — la manie des rois pour les voyages remonte décidément à une très-haute antiquité et c'est à tort qu'on l'a regardée comme une invention moderne, — il est fort probable que le père du vertueux Télémaque s'inquiéterait peu de madame Pénélope, sa chère moitié, que d'ailleurs il a l'air peu pressé de retrouver.

Eugène Delacroix a envoyé *un Crist au tombeau*, dont le fond est plein de désolation. La scène est bien comprise. Il est fâcheux que le dessin ne soit pas irréprochable et que le coloris de ce maître devienne chaque année plus exagéré, plus étrange. Delacroix est une des plus brillantes organisations artistiques de notre époque ; comment au lieu de chercher à être un peintre excentrique, ne

Digitized by Google

se contente-t-il pas d'être un homme de génie? — Il y a certainement, dans tous ses ouvrages, des parties où se retrouve son immense talent, mais elles sont rares; et dans la *Mort de Lara*, par exemple, les qualités sont loin de compenser les défauts. *Les comédiens arabes* sont une composition étrange; il y a surtout au premier plan un maure vêtu d'un affreux burnous et vu de dos, qui fait le plus mauvais effet. Si nous sommes sévère pour Delacroix, c'est que nous avons admiré plus d'un chef-d'œuvre de son pinceau, et que nous ne reconnaissons pas à un artiste de cette valeur le droit d'être médiocre.

Il est triste de voir les erreurs de Delacroix faire école. Que de jeunes gens, doués de dispositions heureuses, se sont perdus pour avoir voulu marcher à sa suite dans la voie fatale où il s'égare à plaisir! Voyez par exemple M. Chasseriau. Dans son œuvre refusée par feu le Jury, il y a certainement de belles parties, mais aussi il y en a d'autres à peine esquissées. Cela saute aux yeux, M. Chasseriau lui-même ne peut se faire aucune illusion à cet égard. N'importe, c'est un parti pris; le tableau est resté ce qu'il était en 1847: mêmes qualités, mêmes défauts. L'artiste n'a pas un seul instant songé, je ne dirai pas à corriger, mais à achever son œuvre. Comme Delacroix, Théodore Chasseriau voit dans ses toiles les moins terminées, tout ce qu'il avait l'intention d'y mettre; l'imagination complète ce que n'a fait qu'ébaucher son riche pinceau, et il est convaincu que le public découvrira, lui aussi, la pensée souvent absente, la plupart du temps à peine indiquée. Voilà où vous entraîne l'abus des dons les plus précieux, voilà comment les fanatiques de tel ou tel maître arrivent à perdre l'originalité, la plus grande richesse de l'artiste. Que M. Adolphe Leleux y prennne garde à son tour; le peintre si vrai de la Bretagne et du nord de l'Espagne, semble vouloir faire fausse route à la suite de l'auteur du *Massacre de Scio*. M. Adolphe Leleux vient de voyager en Algérie, et cette excursion nous vaut deux toiles intitulées: *Les femmes du désert* et *un Improvisateur arabe*. Rappelez-vous les scènes marocaines de Delacroix, et vous ne vous étonnerez plus de nous entendre accuser d'imitation malheureuse l'artiste breton dont nous avons jusqu'à ce jour été heureux de louer les remarquables productions. Il y a dans l'*Improvisateur arabe* surtout, des figures qu'on dirait simplement empruntées à des tableaux d'Eugène Delacroix; nous y avons même retrouvé cet affreux personnage vu de dos, dont nous avons parlé à propos des *comédiens arabes* et qui ressemble à s'y méprendre à un porte-manteau chargé d'un burnous.

Nous sommes aujourd'hui obligé de couper notre revue du salon. Dans un prochain article, nous examinerons encore quelques tableaux d'histoire, et nous nous occuperons du genre, du paysage et du portrait. Les œuvres de nos compatriotes et la sculpture seront l'objet d'un examen détaillé.

L. Van Roy.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE ET DRAMATIQUE.

Les Théâtres de Bruxelles. — Le Théâtre de la Monnaie, son personnel et son répertoire — Débutants et Vétérans. — *Le Vieux de la Montagne* et M. Latour de St Ybars — *Gibby la Cornemuse* — *Les Dryades*. — Théâtre du Parc — Un comique, s'il vous plaît. — Théâtre des Galeries — les acteurs. *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. — Le Vaudeville et les marionettes — Théâtre national — Mlle Rachel et la tribu Félix. — Le Conservatoire, M. Stadtfeldt et M. Lassen. — Mme Pleyel.

Sept théâtres à visiter, à passer en revue — troupe et répertoire, — l'étape serait longue et rude si nous n'avions pour abréger le chemin, la bienheureuse abondance des matières qui dit à notre plume vagabonde : Tu n'iras pas plus loin. Au milieu de cet encombrement nous devons glisser quelques mots sur des nouveautés importantes, nous ne pouvons laisser partir Rachel sans applaudir *Phèdre* et *Hermione*, et je vois là-bas le Conservatoire qui réclame pour ses deux concerts la politesse que le compte-rendu doit à ces solennités musicales. En route, et bon courage ! Nous ne sortirons de cette entreprise difficile qu'en nous bornant à raconter, et surtout en rejetant les réflexions, les impressions et les commentaires où se dorlotte la chronique paresseuse quand elle peut s'ébattre à l'aise.

Sept théâtres à Bruxelles ! Les pessimistes disent qu'il n'en faudrait qu'un ; c'est modeste. Les optimistes, eux, s'écrient bravement qu'il y a place pour tout le monde au soleil ; c'est généreux. Mais pour cette belle théorie, il faut du soleil, et — me trompé-je — il y a bien des nuages au ciel politique, industriel et commercial ! Quoi qu'il en soit, et l horizon du vieux *Constitionnel* fût-il redevenu serein et azuré, nous pensons qu'en évitant les deux excès de lésinerie et de prodigalité théâtrales, on pourrait donner à nos populations tout le pain dramatique qu'elles réclament.... Or çà, n'oublions pas nos promesses : remettons l'avenir au mois prochain, et occupons nous du mois passé.

Le Théâtre Royal marche péniblement, mais sans se décourager, dans la voie périlleuse qui lui a faite la double concurrence de l'été et de ses rivaux. Faut-il s'en prendre à la direction, si la vaste salle de la Monnaie reste déserte? Non. — Les débutants et les rentrants sont accueillis avec faveur — nous signalerons les exceptions, — le répertoire si délabré se rétablit, les nouveautés se succèdent, la rampe jette ses clartés sur la troupe qui manœuvre sous nos yeux, et le parterre reste vide. Nous, cependant, que le devoir maintient à notre poste, cachons nos tristes impressions, nos douloureux pressentiments, et taisons ce que nous avons vu.

Dans l'opéra, — j'ai vu rentrer Mlle Julien saluée des bravos de toute la salle, et j'ai vu Mlle Julien répondre à ces bravos par ses grimaces les plus grimaçantes. J'ai vu rentrer M. Zelger applaudi par un parterre trop ami pour n'être pas maladroit. Les opposants se sont abstenus devant ces marques de sympathie fraternelle, mais quelques *chut* tenaces ont protesté contre le succès accordé

Digitized by Google

à la valse infernale que notre Bertram chante à faire rire un damné rissolant dans la poële éternelle. Les mécontents ignoraient, sans doute, que M. Zelger est Namurois et qu'il est impossible de rompre l'engagement d'un compatriote. Avouons, pour notre part, que ces beaux sentiments nous touchent peu ; si nous avons applaudi Mme Hillen, ce n'est pas parce que son acte de naissance est inscrit sur les registres de l'état-civil de Bruxelles, mais parce que Mme Hillen a l'esprit, le goût et la grâce qui manquaient à Mme Laborde. La voix de Mme Hillen nous a paru faible et fatiguée ; ce voile, nous l'espérons du moins, n'est qu'accidentel, et il se dissipera dès que l'arrivée de la seconde chanteuse permettra à Mme Hillen de prendre quelque repos.

M. Boulo a été accueilli avec transport : c'était justice. M. Buguet, seconde basse, nous promet un artiste utile ; sa voix est belle et ses débuts nous apprendront la valeur du comédien et du chanteur. Quant à M. Borzary — la basse comique — nous avions besoin de l'énorme compensation qu'il nous apporte pour faire oublier les Henri Alix, les Verner et les Caudron de fâcheuse mémoire. Le public était horriblement prévenu contre tout ce qui porte le nom de basse comique ; M. Borzary a vaincu ces préventions et conquis du premier bond un succès complet. Est-il nécessaire de dire que la rentrée de M. Laurent a été brillante? Qui en doute?

Nous sommes sans ténor. Duprez arrive dans quelques jours et nous avons subi en l'attendant, — et M. Bourdais qui a des poumons et de la voix, mais une voix faussée par une inexpérience complète de l'art du chant, — et M. Duprat, voix sans timbre, ou plutôt chanteur sans voix, que l'on ne peut écouter sans fatigue. Tous deux semblent avoir disparu de l'affiche depuis quelques jours ; c'est une gracieuseté dont nous devons leur tenir bon compte : aussi n'en dirons-nous pas davantage sur ces deux astres de province.

Nous attendons la seconde chanteuse et le second tenor et ténor comique ; il importe que ces emplois importants ne restent pas plus longtemps sans titulaires.

Lyon nous a envoyé — et nous avons accepté avec empressement — ses deux *jeunes Dugazon*, Mlles Pauline et Elise Marchand. Mlle Pauline Marchand doit faire oublier Mme Guichard ; sa verve, son esprit, sa grâce piquante et toute juvénile y parviendront sans peine : seulement, Mlle Marchand, douée d'un mezzo-soprano d'une étendue et d'un éclat très-remarquables, doit ménager et surveiller l'émission de cette voix, qui, forcée et faussée parfois, acquiert alors — outre une *justesse* plus que douteuse — un timbre dur et peu sympathique.

Dans la comédie, nous avons perdu — Mlle Corès et M. Quélus que nous reverrons aux Galeries, — M. Darmy et Mme Larcher que nous espérons bien ne revoir jamais. Nous ne dénombrerons pas les pensionnaires qui nous restent ; nos précédentes chroniques les ont fait connaître. Un mot seulement à propos de M. Verdellet et de M. Alexandre : question très-embrouillée. — M. Alexandre avait résilié et M. Verdellet lui avait succédé, en faisant dans *Clotilde* une rentrée — *affichée*, — de premier rôle. Mais voici que M. Alexandre revient sur ses pas et veut reprendre.... quoi? L'emploi de M. Quélus? Eh! non, c'est M. Valette qui le brigue. Est-ce pour reprendre son ancien emploi de premier rôle ? Dans ce cas pourquoi la rentrée-début de M. Verdellet, et M. Verdellet admis — pourquoi M. Alexandre fait-il, à son tour, une rentrée non affichée, une rentrée à la sourdine dans un rôle aussi important que celui de Richelieu dans *Mlle de Belle-Isle*? Nous le dirons sans détours : Le public consulté nettement sur l'admission de M. Alexandre, ou comme premier rôle, ou comme premier rôle *marqué*, aurait

Digitized by Google

été mis en demeure de manifester son opinion. Ce jugement a été escamoté par l'artiste; le public n'a pas protesté; le public et l'artiste se repentiront tôt ou tard de ce que l'on appellera bénévolement un malentendu. Un artiste qui a le juste sentiment de sa dignité ne la compromet pas dans ces équivoques dangereuses. Qu'a fait Mme Laurent? Elle était connue, appréciée, aimée du public; elle revenait de l'Odéon dont elle était le plus ferme soutien; elle pouvait s'imposer, grâces à ces précédents bien autrement sérieux que ceux de M. Alexandre; Mme Laurent a préféré satisfaire à la loi commune, accomplir ses trois débuts réguliers, et, en échange, le public lui a décerné trois triomphes enthousiastes. Nous n'aimons pas à voir prodiguer les rappels, mais jamais ces ovations n'avaient été plus légitimes. M. Lugnet vient débarrasser M. Verdellet et M. Léon des *jeunes premiers* qui les gênaient fort. M. Lugnet manque un peu de tenue, mais il oppose du feu et de l'entrain dans les rôles jeunes et tapageurs; la comédie légère et le vaudeville font en lui une bonne acquisition. Le nom de M. Valette s'est trouvé tantôt sur notre chemin. Si M. Valette ne doit réaliser que les promesses peu brillantes qu'il nous a faites dans *la Closerie des Genêts* et dans *Faute d'un pardon*, nous conseillons à ce *père noble* décharné de ne pas affronter les orages menaçants qui grondent déjà sur sa tête. Mlle Mayer est charmante dans le vaudeville; nous attendons — non sans crainte — ses débuts dans la comédie. A qui succède Mme Paulin? Est-ce à Mlle Corès? En ce cas, les ingénues se suivent et ne se ressemblent guère, — hélas! ne se ressemblent pas.

Le ballet a conservé M. Adrien, M. Page et M. Murat. Mme Page a résilié et on a cru devoir adjoindre à Mlles Dubignon, Lucile, Pougaud et Leblond, Mlle Soldini dont les débuts ne paraissent pas devoir être très-heureux.

— Le tuera-t-on, ou, ne le tuera-t-on pas, — le guerrier franc, le chrétien de l'occident, le chevalier du Temple tombé au pouvoir de la secte des Assassins? Voilà la question que débattent pendant cinq actes, *Le Vieux de la Montagne* et sa fille Fatime. Au cinquième acte il faut que tout finisse et — comme on ne s'embrasse pas dans le monde tragique, — le templier se jette sur les cimeterres bédouins qui le délivrent de ses incertitudes mortelles; Fatime le suit en abjurant sa foi, et le Vieux, le chef des Assassins détourne de ce tableau navrant un œil qui voudrait bien pleurer. Quelques vers heureux relèvent, çà et là, ce fade et insipide produit de l'école néo-classique, que Mme Laurent a sauvé d'une chute lourde et retentissante. Le tour de force a été chaleureusement applaudi, mais en voilà assez. J'espère que les Agnès de Méranie, et les Vieux de la Montagne vont prendre des allures nouvelles et que la *Charlotte Corday* de M. Ponsard sortira enfin du cercle glacial de ces tragédies de collége qui ont fait leur temps.

Hautbois, cor anglais, bassons — toute la famille des anches est en agitation. C'est la première cornemuse d'Ecosse qui s'annonce au loin. C'est *Gibby*, l'amoureux de la petite Marie, la jolie fille du tavernier Pattison; c'est Gibby, l'ami du roi Jacques; Gibby, conspirateur sans le savoir; Gibby, qui pour obéir à la destinée que lui a annoncée la vieille sorcière, veut épouser une riche et belle dame, et revient bien vite à ses premiers amours en gonflant gaiement sa cornemuse pour célébrer de bienheureuses fiançailles.

Notre *Gibby*, c'est Boulo, à la voix fraîche et limpide, à l'accent pur et sympathique; — *Marie*, c'est Mlle Pauline Marchand, jeune, jolie et gracieuse; *Jacques* — c'est Laurent, l'artiste intelligent qui tire un bon parti d'un de ces rôles que le langage pittoresque des coulisses appelle des *vieux promeneurs;* n'oublions pas Borzary, le gros tavernier, qui complète dignement cet ensemble.

Digitized by Google

Eh bien! le public reste froid; — pis encore! — le public néglige et fuit *Gibby*, sa cornemuse et ses ballades naïves aux cadences originales. Que lui faut-il? Je l'ignore.

La partition de Clapisson mérite pourtant d'être écoutée avec intérêt. C'est l'œuvre d'un musicien habile, d'un coloriste plein de force et de finesse. L'étude des voix, le travail de l'orchestre, et surtout le cachet de vérité imprimé au caractère de chaque morceau, distinguent éminement cet artiste de la cohue de fabricants d'opérettes, de levers de rideau, et de ponts-neufs dramatiques. Ce serait faire injure au talent de Clapisson que de comparer *Gibby* à la partition désossée et énervée de M. Boisselot; voyez cependant l'accueil bien différent qu'on leur a fait. O public, — qu'es-tu devenu? Ou plutôt, n'as-tu pas toujours été le même et n'avons-nous pas vu jadis, *Lestocq* méconnu et *l'Eclair*, — *l'Eclair!* — enterré paisiblement à sa troisième représentation.

Nous n'avons pu entendre qu'une seule exécution de Gibby: nous signalerons cependant — sauf omissions — les morceaux qui nous ont paru les plus remarquables. L'ouverture, dont l'introduction est un peu tourmentée, est traitée avec force et chaleur. — Disons en passant que jamais nos cuivres — trompettes maudites — n'ont été aussi détestables. — Le premier acte est le plus complet des trois: deux duos coupés avec art, l'air du sommeil de Gibby, petit chef-d'œuvre de grâce et de couleur, et le finale dont le début est écrit de main de maître, forment un ensemble qui ne déparerait pas un ouvrage de premier ordre. Au second acte, nous avons remarqué l'air du Roi, vrai et expressif, le duo du déjeuner et un trio d'une facture excellente. Au troisième acte, nous signalerons les couplets de Marie et l'air de Gibby, remarquable par le caractère piquant de sa cabalette. L'opéra se termine par la reprise en *tutti* du cri de guerre écossais, chanté au second acte par le Roi et par Gibby, à la fin de leur déjeuner fraternel et communiste.

Après *Terpsycore, les Dryades*. Décidément nous abandonnons les Sylphides, les Péris, les Willis, les poétiques créations des légendes écossaises, orientales et germaniques pour retourner au bon temps mythologique des Dieux, Demi-Dieux, et Quart de Dieux de l'Olympe et du Permesse. Le ballet a trouvé ses Ponsard et ses Latour de St-Ybars. Je le veux bien, mais que MM. les Classiques ne se trémoussent pas trop longtemps dans ces jeux renouvelés des Grecs. Les bergeries et les amours olympiques sont bien fades aujourd'hui, et nous croyons que nos chorégraphes peuvent se dispenser de reprendre — en 1848 — l'œuvre de feu Gardel, l'honnête et vertueux auteur de *Télémaque dans l'île de Calypso*.

C'est M. Adrien qui est l'auteur des Dryades. Le pas du *voile* — trop longuement développé peut-être — fait honneur à son imagination qui a su trouver du nouveau dans l'éternel *pas du Schall;* nos danseuses ont été charmantes; M. Bosselet a écrit une partition mieux travaillée, moins *piston*, moins pont-neuf que sa *Terpsycore*, et le public a baillé après avoir applaudi du bout des doigts; il s'est même retiré peu satisfait de ce long divertissement qui a voulu se donner les proportions d'un ballet. Un bon *scenario* à M. Adrien; du temps et de la patience à M. Bosselet, et la revanche sera brillante.

Nous voudrions bien vous annoncer la résurrection du théâtre du Parc. Hélas! Savez-vous ce qu'on joue dans cet asile de la gaieté franche et épanouie? Le drame sombre, le mélodrame sanglotant et lugubre. Vite un comique, un comique gai et désopilant qui fasse rire à chaudes larmes toutes ces figures larmoyantes.

— Le théâtre des Galeries, dans ces jours d'indifférence, est parvenu à conquérir les sympathies générales. De l'activité, du zèle, une troupe qui se

Digitized by Google

complète et s'épure avec un respect absolu pour les décisions du public, des reprises heureuses, des nouveautés montées avec soin et interprétées avec talent lui méritaient ce bienveillant accueil. Sans doute, l'élimination de MM. Bartholy, et Darfranc, celle de Mlle Berardier ne suffisent pas: M. Breton est d'une nullité à faire regretter son prédécesseur, il est à désirer qu'on nous montre très-rarement une Mme Liot Langeais qui n'a le bonheur de charmer ni les yeux ni les oreilles des plus indulgents; mais nous saurons comprendre que les premiers mois d'une gestion sont hérissés de mille obstacles qu'une volonté ferme et sage saura bien vite faire disparaître. Nous devons dès à présent nous féliciter de l'admission de M. Monrose, de Mlles Corès, Irma et de Mme Duval. Cette artiste a eu un succès complet dans le délicieux proverbe de Musset, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* M. Monrose l'a dignement secondée, et le public, ce public que l'on pouvait croire gâté ou tout au moins blasé par les hautes épices du mélodrame et par le sel nauséabond du genre grivois, a compris, apprécié et applaudi jusqu'aux moindres détails de cette petite escarmouche de boudoir. Les deux artistes et le public ont montré dans cette soirée un parfait accord de tact, de goût et d'esprit que l'on constate avec joie, ne fût-ce que pour la rareté du fait. M. Mortreuil, comédien expérimenté, reprend les créations d'Arnal avec le plus grand succès, et M. Désiré, comique pétulant et chaleureux, trouvera un triomphe dans toutes les folies et drôleries inspirées par le masque et les *tics* de Ravel.

M. Quélus a fait un appel à la littérature nationale. M. Wacken a voulu, au nom de ses confrères dramatiques, remercier le nouveau directeur de ses bonnes intentions, et il a écrit, au pied levé, un prologue qui a été accueilli par des applaudissements chaleureux et sympathiques. Puisse ce début heureux être d'un bon augure pour les succès de notre école littéraire!

Dejazet a commencé ses représentations au théâtre des Galeries. A la bonne heure. Nous applaudirons *Frétillon*, *Voltaire*, *La fille de Dominique*, *Létorières*, *Lauzun* et *Richelieu* sur une scène digne de cet esprit inépuisable, digne de ce talent qui semble devoir être éternellement jeune, frais, vif et charmant.

Que va faire le *Vaudeville?* S'associer avec son voisin Séraphin. Poupées et marionnettes, cabotins et pantins; il n'y aura rien de changé rue de l'Évêque. Il n'y aura qu'un théâtre de moins, et il nous en reste bien assez.

La fermeture du Théâtre National semble vouloir simplifier encore la question *théâtres* si embrouillée le mois dernier. La voix de Rachel est la dernière qui ait fait résonner les profondeurs de ce dôme immense. Les colères d'Hermione, les fureurs de Phèdre ont passionné une foule innombrable, attentive, que la grande artiste faisait tressaillir aux accents terribles de sa voix, tantôt acérée et tranchante comme un poignard, tantôt sonore et retentissante comme la foudre. Nous ne parlerons pas de Jeanne d'Arc, nous parlerons encore moins de Lucrèce; malgré le succès si grand de *Tullie* et de *Lucrèce*, nous ne pardonnons pas à Mlle Rachel de manquer à sa réputation au point de l'abaisser à ces excentricités que l'on tolère tout au plus dans une représentation à bénéfice. Il y a sous ces réclames inutiles de l'affiche, une influence qui nuit beaucoup à Mlle Rachel. C'est sa famille. Laissez Rachel seule, isolée dans le monde dramatique, cette individualité admirable se détachera, rayonnante, des médiocrités anonymes qui l'entourent; groupez autour de Rachel, et M. Raphaël Félix son frère, et Mlle Lia Félix sa sœur, et Mlle Sarah Félix autre sœur; élevez au biberon dramatique Mlle Dinah Félix, *Léontine Fay* en herbe, sans compter les Rebecca et les Noëmi que la paternité inépuisable de M. Félix père nous réserve, et vous défloriez cette couronne en arrachant ne fut-ce qu'une humble

Digitized by Google

fleur pour en décorer ces sauvageons nuisibles, rampant dans les broussailles autour de la tige noble, altière et fleurie. Applaudisssons Rachel, et renvoyons toute cette marmaille, grande et petite, au mélodrame de la Gaieté et de l'Ambigu-Comique.

— Le conservatoire a donné, au mois de Mai, son second et son troisième concert d'Hiver; peu nous importe, la bonne musique est la bienvenue en toute saison. Beethoven, Weber, ont charmé les musiciens et envoyé dîner les bourgeois grands seigneurs et les grands seigneurs bourgeois. On a applaudi, et de tout cœur, une symphonie de M. Stadfeldt, dont le *Scherzo* et l'*adagio* surtout, feraient honneur à un de ces vieux maîtres allemands dont M. Stadfeldt est le modeste et trop modeste disciple. On a applaudi une ouverture de M. Lassen, ouverture dont l'introduction, largement conçue, sagement exécutée, nous promet un excellent compositeur.

Enfin, on a applaudi et avec enthousiasme, Mme Pleyel qui a exécuté avec un goût et un tact exquis l'admirable *concerto* en *la mineur* de Hummel. Le talent de Mme Pleyel n'est plus de ceux qu'on analyse. On constate ses succès et voilà tout. Puisque nous parlons de la charmante artiste, nous terminerons en annonçant à nos abonnes que la *Revue* veut faire pour la musique ce qu'elle a déjà mis à exécution pour les autres branches des beaux-arts. Et pour inaugurer notre programme, nous leur offrirons une romance écrite par Mme Pleyel sur des paroles de notre collaborateur M. Ed. D. L.; bonne fortune musicale dont nos lecteurs se réjouiront avec nous.

TH. J.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

Pages.

I. L'Honnête homme. II. Fantaisie. III. Amertume, par Th. Weustenraad. 127, 129, 136
Le Myosotis, par C. Wytsman. 231
A Béranger. Les Chants de l'ouvrier, par C. Michaëls 246
Je ne suis plus républicain, chanson, par Étienne Wauquier 269
A Ferdinand de Bourbon, par Édouard Wacken. 281

THÉATRE.

Comme l'amour vient, comédie, par Jules Guilliaume. 5
Un discours d'ouverture, prologue, par Édouard Wacken. 197

CONTES ET NOUVELLES.

Écrivains modernes de l'Italie. Cantù. — I. Le Château de Brivio. Traduction de la prose, par E. F. G., des poésies, par Édouard D. L. 137
II. Joconde. Traduction de E. F. G. 233

HISTOIRE.

Véronique Cybo. Fragment des chroniques florentines du comte Charles Morbio. Traduction de E. F. G. 73
Troisième essai sur l'histoire des Européens, par P. A. F. Gérard. 105, 205

BIOGRAPHIE.

L. V. Raoul, par Eugène Verhaegen 248

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Mémoire sur l'Organisation du travail, par Hippolyte Guillery. . . . 150
La Guerre et les Finances, par Hippolyte Guillery. 239

MÉLANGES.

Une association d'étudiants allemands, par Frédéric Schutz. 49
Impressions et pensées d'un étranger à Paris (Février-Mars 1848), par Édouard Wacken. 81
Un Journal belge, par Jules Perrier. 181

BEAUX-ARTS.

Salon de Paris, par L. Van Roy. . . . 181, 283

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Pages.

Lambertine Théroigne, poème par A. Mathieu. — A. W. 163
Les Abeilles, poésies par Aiméflor. — A. W. 166
Œuvres poétiques d'Édouard Smits. — A. W. 169
La liberté et son influence sur les destinées politiques de l'Europe, par P. A. F. Gérard. — R. De Solres. 170
Souvenirs de la vie universitaire. I. Édouard Gaillan, par Léon Wocquier. — J. P. 173
Essai sur l'Organisation du travail, par deux ingénieurs de l'industrie privée. 174
Essai sur l'Organisation du travail, par deux ingénieurs de l'industrie privée. — Frédéric Schütz. 271

THÉATRES ET CRITIQUE MUSICALE.

Chronique musicale et dramatique. Th. J. 96
Théâtre des Galeries St-Hubert. A. Z. 103
Lettres sur les théâtres de Paris. Anselme Roelens. 175
Théâtres. 191
Chronique musicale et dramatique : Les Théâtres de Bruxelles : — Le Théâtre de la Monnaie, son personnel et son répertoire. — Débutants et Vétérans. — *Le Vieux de la Montagne* et M. Latour de St-Ybars. — *Gibby la Cornemuse.* — *Les Dryades.* — Théâtre du Parc : — Un comique, s'il vous plaît. — Théâtre des Galeries. — Les acteurs. — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* — Le Vaudeville et les Marionettes. — Théâtre National : — Mlle Rachel et la tribu Félix. — Le Conservatoire, M. Stadtfeldt et M. Lassen. — Mme Pleyel. — Th. J. 287

CHRONIQUE.

Chronique. 195

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

ERRATA DU SIXIÈME VOLUME.

Page	1,	ligne	8,	*au lieu de*	s'augmcnte,	*lisez* s'augmente.
—	8,	—	26,	—	Duplessis,	— Marie.
—	22,	—	30,	—	n,	— un.
—	24,	—	21,	—	elle aime,	— ęlle t'aime.
—	34,	—	6,	—	je baille,	— je bâille.
—	49,	—	6,	—	réligion,	— religion.
—	49,	—	22,	—	sécouera,	— secouera.
—	50,	—	14,	—	réligieusement,	— religieusement.
—	52,	—	5,	—	pensêz,	— pensez.
—	59,	—	35,	—	écuyére,	— écuyère.
—	64,	—	5,	—	let,	— les.
—	66,	—	10,	—	peur?	— peur.
—	71,	—	20,	—	en honneur,	— en l'honneur.
—	75,	—	29,	—	ains ,	— ainsi.
—	79,	—	24,	—	entrainé,	— entraîné.
—	88,	—	24,	—	acclamée,	— proclamée.
—	89,	—	10,	—	faisons plus ,	— faisons pas.
—	93,	—	31,	—	républicaines,	— anti-républicaines.
—	157,	—	21,	—	frélons,	— frelons.
—	186,	—	8,	—	préable,	— préalable.
—	186,	—	17,	—	mai,	— mal.
—	186,	—	23,	—	prélable.	— préalable.
—	188,	—	17,	—	neige, vierge,	— neige vierge.
—	188,	—	24,	—	fouge,	— fougue.
—	192,	—	6,	—	caratère,	— caractère.
—	194,	—	19,	—	*ou*,	— *au*.
—	194,	—	20,	—	*au*,	— *ou*.
—	240,	—	7,	—	plébléiens,	— plébéiens.
—	241,	—	1,	—	vasseaux,	— vassaux.
—	243,	—	1,	—	accorder-les,	— accordez-les.
—	250,	—	15,	—	Arnoult,	— Arnault.
—	251,	—	7,	—	Tulemans,	— Tielemans.
—	260,	—	13,	—	refuté,	— réfuté.
—	263,	—	23,	—	Selis,	— Sélis.
—	264,	—	14,	—	Selis,	— Sélis.
—	265,	—	6,	—	Juvénal? Prise, etc.	— Juvénal, prise, etc.
—	268,	—	24,	—	éprigrammes,	— épigrammes.
—	284,	—	20,	—	à	— a.
—	284,	—	22,	—	l'enfanl,	— l'enfant.

Digitized by Google

Page	285,	*ligne*	1,	*au lieu de*	son,	*lisez* sont.
—	285,	—	9,	—	fête,	— tête.
—	285,	—	28,	—	M. Mattez,	— M. Mottez.
—	285,	—	35,	—	s'inquiéterait peu,	— ne s'inquiéterait guères.
—	286,	—	23,	—	prennne,	— prenne.
—	287,	—	30,	—	qui,	— que.
—	289,	—	7,	—	grâces,	— grâce.
—	289,	—	11 et 12	—	M. Lugnet,	— M. Luguet.
—	289,	—	13,	—	oppose,	— apporte.
—	290,	—	7,	—	éminement,	— éminemment.
—	290,	—	11,	—	baillé,	— bâillé.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 05391361 2
THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D AISLE SECT SHLF SIDE POS ITEM C
8 03 36 17 8 01 008 9